

THÈSE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

COMUE UNIVERSITÉ BRETAGNE LOIRE

ECOLE DOCTORALE N° 595

Arts, Lettres, Langues

Spécialité : *Lettres modernes*

Par Fanny PROU

Pour une nouvelle historiographie foraine. Constitution, analyse et édition d'un répertoire (1717-1727)

Volume 3

Thèse présentée et soutenue à Nantes, le 10 mai 2019
Unité de recherche : L'AMo, EA 4276

Rapporteurs avant soutenance :

Renaud BRET-VITTOZ Professeur, Sorbonne Université

Martial POIRSON Professeur, Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis

Composition du Jury :

Président : Renaud BRET-VITTOZ Professeur, Sorbonne Université

Examineurs : Jeanne-Marie HOSTIOU Maître de conférences, Université Sorbonne Nouvelle
 Isabelle LIGIER-DEGAUQUE Maître de conférences, Université de Nantes
 Jeffrey LEICHMAN Associate Professor, Louisiana State University
 Martial POIRSON Professeur, Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis

Dir. de thèse : Françoise RUBELLIN Professeur, Université de Nantes

Université de Nantes

Centre d'Études des Théâtres de la Foire et de la Comédie-Italienne

L'AMo, EA 4276

Fanny Prou

*Pour une nouvelle historiographie foraine. Constitution, analyse et édition
d'un répertoire (1717-1727)*

Éditions critiques

Volume 3

Sous la direction de Madame le Professeur Françoise Rubellin

ANONYME

LES DISGRÂCES D'ARLEQUIN

1721

NOTICE

1 Manuscrit

Un exemplaire manuscrit de la pièce est conservé à la BnF, sous la cote Ms. BnF, fr. 9312, f^{os} 218-231.

2 Représentation et attribution

D'après la page de titre du manuscrit de la pièce, *Les Disgrâces d'Arlequin* aurait été représentée sur le théâtre du sieur Restier, « à la foire de Saint-Laurent 1721 », sous la forme opéra-comique. Or, une autre main, fin du siècle ou début XIX^e selon Françoise Rubellin, ajoute « mars ». Les frères Parfaict quant à eux situent la pièce à la foire Saint-Germain 1721¹. La pièce fut-elle représentée à la foire Saint-Germain ou à la foire Saint-Laurent ?

Nous pouvons tenter de répondre à cette question en nous intéressant à l'attribution de la pièce, également problématique : l'auteur, en effet, est anonyme. Il semble, pour la foire Saint-Germain, que l'abbé Pellegrin ait été l'unique auteur de la troupe de Restier, Lalauze, et associés². D'après *État des pièces*, des pièces de Pellegrin furent représentées sans succès dans cette troupe³. À la foire Saint-Laurent 1721, dans cette même troupe, les pièces nouvelles furent écrites par Carolet, Dupuy ou La Font.

La pièce est conservée dans un portefeuille contenant une autre comédie de Pellegrin, la *Fiancée du roi de Garbe*, non représentée. Bien que les pièces de ce portefeuille soient classées d'une façon qui nous semble anarchique (beaucoup de pièces anonymes, allant de 1695 à 1733, des pièces de Gillot, Charpentier, Pellegrin, de Vivier de Saint-Bon, etc.), l'absence de pièces de Carolet, La Font ou Dupuy dans le portefeuille semble écarter la piste de ces auteurs, et ne laisser la place qu'à Pellegrin. L'anonymat de la pièce nous pousse également à croire qu'il s'agirait donc plutôt d'une pièce de l'abbé Pellegrin. On sait en effet qu'il ne signait pas toujours ses œuvres dramatiques, ou alors sous le nom de son frère, le Chevalier Pellegrin, qui louait régulièrement son jeu aux forains et aux Italiens à partir de la foire Saint-Laurent 1721. Si l'abbé Pellegrin n'est pas très prolifique à la Foire, il avait toutefois composé un certain nombre de pièces depuis l'année 1711. Il en écrivit notamment une en 1718 : *Le Pied de nez* (pour la troupe de Péclavé, en écriture), puis une autre en 1721, *Arlequin rival de Bacchus* (pour la troupe de Lalauze et Restier). Il est possible que n'ayant pu signer sous le nom de son frère, de peur de conflit avec les Italiens, ce dernier préféra garder la pièce sous l'anonymat ? Il s'agirait également d'une des dernières pièces de cet auteur, avant qu'il ne se consacre aux théâtres « privilégiés ». Peut-être ne souhaitait-il plus apposer son nom à des pièces de la Foire ?

Nous n'avons que trop peu de pièces conservées de Pellegrin aux alentours de 1718-1721 pour procéder à une analyse stylistique qui nous aurait permis de définir s'il s'agissait bien du style de

1. *DTP*, t. II, p. 319.

2. Voir vol. 1, p. 103.

3. Nous ne connaissons le titre que d'une seule de ces pièces : *Arlequin rival de Bacchus*, voir vol. 1, p. 104.

Pellegrin. Les premières pièces étaient par écrits, et sont donc difficilement comparables avec des opéras-comiques, et une analyse de leurs vaudevilles ne serait pas probante, car les airs utilisés seraient trop anciens. Quant au *Pied de nez* et à *Arlequin rival de Bacchus*, nous n'en avons pas les manuscrits. La seule pièce dont nous conservons un manuscrit est la controversée *Fiancée du roi de Garbe*⁴, or les trois actes de la pièce sont trop particuliers pour faire l'objet d'une comparaison avec *Les Disgrâces d'Arlequin*, qui semble construite autour de canevas italiens. *La Fiancée* repose en effet sur des airs d'opéra parodiés. Toutefois, le prologue peut nous mettre sur la voie : la prose, assez développée, dans *La Fiancée du roi de Garbe*, pourrait être une marque du style de Pellegrin : il donne en effet des passages de prose assez longs à ses personnages dans *La Fiancée du roi de Garbe*, de même que dans *Les Disgrâces d'Arlequin*, où la première scène est presque entièrement dialoguée et en prose.

Ainsi, si la pièce est en effet de Pellegrin, il nous semble possible de la dater et situer à la foire Saint-Germain 1721, puisque, comme nous l'avons dit, il composa pour la troupe de Restier à cette Foire.

3 Réception

Les frères Parfaict affirment que la pièce est

du dernier misérable, et une imitation des plus imparfaites de l'*Amphitryon* et du *Pourceaugnac* de monsieur Molière, ou plutôt pour ne pas déshonorer cet auteur inimitable et rapprocher les objets, ce n'est qu'une mauvaise copie de la pièce des *Deux Arlequins* de monsieur Le Noble et des *Deux Pierrots* de monsieur Dominique⁵.

4 Argument

Nous reproduisons le résumé des frères Parfaict.

Le Docteur veut marier sa fille Colombine à Arlequin, qu'il attend le jour même de Bergame. Léandre, amant de Colombine, imagine avec son valet Scaramouche un stratagème pour empêcher ce mariage. Scaramouche se trouve à l'hôtellerie où il sait qu'Arlequin a descendu, et lui dérobe sa malle. Léandre s'en étant rendu maître, sous l'habit de son rival, dont il prend en même temps le nom, se présente au Docteur et est accepté pour gendre. La fourberie se découvre à la fin : Arlequin est trop heureux qu'on lui rende ses effets, et pour le consoler, le Docteur lui accorde Marinette, sa seconde fille⁶.

5 De multiples réécritures

Comme l'indiquent les frères Parfaict, il s'agit plus d'une réécriture d'anciennes pièces, adaptée à une nouvelle troupe, qu'à un véritable acte de création. La nouveauté réside principalement dans la forme de l'opéra-comique, et par là, dans les airs utilisés par l'auteur. Observons ce qui, dans *Les Disgrâces d'Arlequin*, fait échos aux différentes pièces évoquées par les frères Parfaict.

4. Voir vol. 1, p. 90.

5. *DTP*, t. II, p. 319.

6. *Ibid.*

***Amphitryon* de Molière**

Cette comédie de Molière fut représentée au Palais-Royal, le 13 janvier 1668. Bien que les frères Parfaict estiment que *Les Disgrâces d'Arlequin* s'inspire d'*Amphitryon*, ce n'est que de façon très ténue. En effet, les seuls éléments que nous puissions rapprocher entre l'une et l'autre pièces sont peut-être les effets de quiproquos, liés aux doubles des personnages. Dans la comédie de Molière, Jupiter se fait passer pour Amphitryon, et Mercure pour Sosie, ce qui provoque erreurs et tromperies. Dans *Les Disgrâces d'Arlequin*, Scaramouche propose à Léandre de se déguiser en Arlequin, pour mettre en place son stratagème.

***Monsieur Pourceaugnac* de Molière**

Cette comédie-ballet fut représentée pour le divertissement du Roi, au mois de septembre 1669, à Chambord, puis sur le théâtre du Palais Royal le 15 novembre 1669. Il semble en effet que l'auteur des *Disgrâces d'Arlequin* s'inspire de certains éléments de la pièce. Ce n'est pas tant la trame narrative que de grandes thématiques qui s'y retrouvent : un mariage est arrangé avec un homme qui revient de l'étranger (Monsieur de Pourceaugnac) et la suivante de Julie (jeune première) avec l'aide de Sbrigani (valet) tentent de trouver des stratagèmes pour discréditer Pourceaugnac auprès du père de Julie et lui permettre d'épouser Éraste. On peut considérer Éraste comme le pendant de Léandre et Julie comme celui de Colombine. Quant à Pourceaugnac, il pourrait s'agir d'Arlequin : comme lui, il revient de loin, et se plaint des embarras de Paris :

Hé bien, quoi ? Qu'est-ce ? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont : ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Eh, messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. (I, 3)

C'est surtout l'in vraisemblable rapprochement social entre Pourceaugnac et Julie qui évoque l'impossible mariage entre Arlequin et Colombine.

***Les Deux Arlequins* de Le Noble**

Cette comédie fut représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 26 septembre 1691. On la trouve éditée dans le tome III du *Théâtre Italien* de Gherardi. On remarque dans un premier temps que les personnages sont bien plus nombreux que dans *Les Disgrâces d'Arlequin*. On peut toutefois établir des correspondances :

- Isabelle, jeune fille de qualité, que l'on peut voir comme l'équivalent de Colombine ;
- Octave, amant d'Isabelle, que l'on peut considérer comme le Léandre des *Disgrâces d'Arlequin* ;
- Pasquariel, valet d'Octave : il se rapproche de Scaramouche ;
- Arlequin, valet de Géronte : il est l'équivalent de Pierrot ;
- Arlequin le cadet : il est l'équivalent d'Arlequin (comme lui, il est de retour d'Italie, et se retrouve perdu dans l'horrible ville de Paris).

Les autres personnages (Pierrot, paysan ; Colombine et Marinette, suivantes d'Isabelle ; Géronte, amant d'Isabelle ; un garçon rôtiisseur ; le commissaire et les archers) ne trouvent pas d'équivalent dans la pièce foraine.

Cette réduction / fusion de personnages nécessite évidemment des modifications de l'intrigue. Les principaux éléments repris de la pièce de *Le Noble* restent l'intrigue basée sur des quiproquos, des ressemblances entre les personnages, et surtout le vol (d'un coffret de bijoux chez *Le Noble*). Mais l'auteur des *Disgrâces d'Arlequin* reprend également assez précisément certains passages. Dans l'acte I, scène 1 des *Deux Arlequins*, on lit qu'« être jaloux n'est plus à la mode dans Paris », ce que l'on retrouve quasiment tel quel dans *Les Disgrâces d'Arlequin* : « Il n'est plus à la mode d'être jaloux » (I, 5). L'embarras d'Arlequin dans Paris est également repris de la pièce de *Le Noble*. Arlequin se plaint de l'accueil qu'on lui réserve à Paris : « Tudieu, qu'ici l'on a la main bien libérale ; le bel accueil ! » (II, 4). Enfin, dans les *Disgrâces*, deux couplets d'Arlequin sur l'air des « Pèlerins » sur les embarras parisiens rappellent fortement ce passage :

Quel embarras, quelle cohue !
 Dans ce Paris.
 Que d'objets s'offrent à ma vue,
 Dans ce pays.
 L'un fait le fat et l'entendu.
 L'autre me pousse.
 Le carrosse d'un parvenu
 En courant m'éclabousse. (I, 6) ⁷

Mais le but de cette réécriture ne semble pas, à l'évidence, de reprendre précisément la trame narrative, mais plutôt de réutiliser des ingrédients de l'Ancien Théâtre Italien.

Les Deux Pierrots de Dominique

Cette pièce de 1714, en trois actes ⁸, met en scène les personnages de Pierrot, Léandre, Scaramouche, Grichardin, Arlequin, Mademoiselle Pindaret, Argentine et Colombine. Une fois de plus, il semble que les éléments repris dans la pièce de 1721 soient avant tout des composantes de l'intrigue et non pas un suivi précis de la trame narrative. Dans *Les Deux Pierrots*, Mademoiselle Pindaret, mère d'Argentine (que l'on peut rapprocher du Docteur dans *Les Disgrâces*), veut la marier au vieux Grichardin (ou l'équivalent d'Arlequin). Léandre et Argentine (soit Colombine et Léandre) s'aiment. Léandre demande alors de l'aide à Pierrot et Arlequin (équivalent de Scaramouche et Pierrot). Pierrot se déguise en femme, Arlequin en Pierrot, ce qui permet de voler à Grichardin son sac d'argent et de créer un quiproquo entre les voleurs. Au troisième acte, Léandre remet l'argent à Grichardin qui lui cède Argentine.

Ainsi, *Les Disgrâces d'Arlequin* s'inscrit dans une série de canevas et sujets déjà représentés chez les Italiens ou sur les scènes foraines. Les principaux ingrédients de la pièce tels que les quiproquos, les travestissements des personnages, les mariages arrangés, sont réutilisés d'une

7. Ce passage rappelle également la satire de Boileau, « Les Embarras de Paris » dans *Satires*, 6.

8. Ms. BnF, fr. 9331, f^{os} 176-206.

pièce à l'autre, et pas seulement dans ces quatre pièces. *Amphitryon*, toutefois, s'éloigne quelque peu des *Disgrâces d'Arlequin*. L'auteur des *Disgrâces d'Arlequin* semble principalement s'être inspiré de la pièce de Le Noble, dont certaines phrases et certaines situations rappellent de façon précise le texte. On pourrait pourtant aller plus loin, et voir dans cette pièce une réécriture de plusieurs autres pièces comme *Arlequin gentilhomme par hasard*. Le lazzi du vol de la valise est répandu à la Foire, et permet de jouer autour de différentes intrigues. Dans cette pièce de 1714⁹, Arlequin passe involontairement pour un gentilhomme :

Dans la pièce foraine, Arlequin et Scaramouche volent la valise appartenant à Octave et contenant une lettre. Pendant qu'ils déchiffrent l'adresse de la lettre, le Docteur surprend leur conversation et les prend aussitôt pour Octave, son futur gendre, et le valet d'Octave¹⁰.

Charpentier avait également repris la scène de la valise dans *Les Amours de Jupiter et Io* en 1718, et s'inspirait régulièrement de scènes italiennes dans ses pièces foraines.

Cette Opéra-Comique, qui n'est à première vue qu'un pot-pourri à partir de diverses pièces, a été fort mal reçue. Elle a pourtant un intérêt dans l'histoire foraine : elle montre la survivance, encore à la Foire, de l'inspiration italienne que Le Sage et d'Orneval, dans le *TFLO*, ont tant voulu faire disparaître. Elle fait également la part belle au spectaculaire grâce à la présence de types italiens : Scaramouche, Arlequin, Colombine, Pierrot... Les lazzi y sont nombreux, les travestissements (Scaramouche en maître et Léandre en Arlequin, II, 5) ajoutent également au spectacle et la pièce se termine sur une danse. La scène 4 de l'acte III devient également un véritable divertissement, où Pierrot, « vêtu comiquement », dialogue avec Arlequin sur quatorze couplets de Diogène, chose rare dans les pièces foraines.

9. Ms. BnF, fr. 25480, f^{os}164-206v.

10. Anastasia Sakhnovskaia-Pankeeva, th. cit., p. 317.

Les Disgrâces d'Arlequin

Opéra-comique en trois actes
Représenté sur le théâtre du sieur Restier,
à la foire de Saint-Laurent 1721, mars ¹¹

Par Monsieur xxxx

11. « Mars » d'une autre main. Selon Françoise Rubellin, il s'agirait du petit-fils Favart.

ACTEURS

LE DOCTEUR, *PÈRE DE COLOMBINE ET DE MARINETTE.*

COLOMBINE.

MARINETTE.

PIERROT, *VALET DU DOCTEUR.*

LÉANDRE, *AMANT DE COLOMBINE.*

SCARAMOUCHE, *VALET DE LÉANDRE.*

ARLEQUIN.

UN CROCHETEUR.

DEUX AVEUGLES.

La scène est à Paris.

LES DISGRÂCES D'ARLEQUIN

ACTE I

SCÈNE I

LÉANDRE, SCARAMOUCHE.

LÉANDRE

Non, cruelle !

SCARAMOUCHE

Il me paraît pensif.

LÉANDRE

Vous ne jouerez pas de votre perfidie.

SCARAMOUCHE

Que diable veut-il dire ?

LÉANDRE

Ah, ciel, est-il possible ?

SCARAMOUCHE

Vous soupirez ! N'en puis-je savoir le sujet ?

AIR : Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse

C'est trop, en vérité, s'obstiner au silence.

Et d'un si long refus, mon amitié s'offense.

LÉANDRE

Non, je ne prétends pas te rien dissimuler,

Mes propres intérêts m'engagent à parler ¹².

SCARAMOUCHE

De quoi s'agit-il ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous ai rendu service. D'où provient votre chagrin ?

LÉANDRE

Cela ne t'est pas fort difficile à deviner.

12. Vers de la comédie de Jean-Baptiste Rousseau, *Le Capricieux*, 1700 (I, 1).

SCARAMOUCHE

N'est-ce pas Mademoiselle Colombine, fille du Docteur, qui vous fait soupirer ?

LÉANDRE

Il n'est pas besoin de t'en dire davantage.

SCARAMOUCHE

Si j'avais votre bien, je ne voudrais pas tâter du mariage.

LÉANDRE

Pourquoi ?

SCARAMOUCHE

C'est qu'on a la commodité de pouvoir changer ses pistoles ¹³ et qu'il n'en est pas de même d'une femme.

LÉANDRE

Quand on a fait un bon choix, on n'est pas réduit à cette extrémité.

SCARAMOUCHE

Soit, mais puisque cette fille ne répond pas à votre amour, pliez bagage. Donnez-lui son congé. Je vous en trouverai qui ne seront pas si cruelles. Les filles ne sont pas rares à présent.

LÉANDRE

Mon chagrin ne vient pas de l'indifférence de Colombine. J'ai appris que son père fait venir un nommé Arlequin pour l'épouser. J'en suis au désespoir.

SCARAMOUCHE

Nous trouverons quelque remède. Laissez-moi faire. Il faut savoir si ce n'est pas un faux bruit.

LÉANDRE

Il n'a que trop de vraisemblance.

SCARAMOUCHE

Suivez-moi, pour prendre les mesures nécessaires.

SCÈNE II

LE DOCTEUR, MARINETTE, PIERROT.

LE DOCTEUR

Non, il n'en sera rien.

13. *Pistole* : « Monnaie d'or étrangère. Ordinairement, quand on dit "pistole" sans ajouter "d'or", on n'entend que la valeur de dix francs » (Acad. 1762).

PIERROT

De quoi parle-t-il ?

LE DOCTEUR

On se moquerait de moi, si je consentais à ce mariage !

AIR : *Non, je ne ferai pas [ce qu'on veut que je fasse]*

Oh, oh, l'entendez-vous ? Je ne suis pas capable

De faire, grâce au ciel, de sottise ¹⁴ semblable.

Non, je ne le veux pas, j'ai vécu, jusqu'ici,

En homme raisonnable et sensé, Dieu merci.

PIERROT

Qu'avez-vous donc ?

MARINETTE

Ne vois-tu pas qu'il parle du mariage de ma sœur et d'Arlequin ?

LE DOCTEUR

Elle n'en aura jamais d'autre.

PIERROT

De quoi donc vous chagrinez-vous ?

LE DOCTEUR

C'est une lettre que j'ai surprise, qu'un nommé Léandre écrivait à Colombine. La voilà.

MARINETTE

Ma sœur recevrait ?

PIERROT

AIR : *Et zon, zon, zon*

Faites tous vos efforts

Pour tromper Colombine.

Éloignez de ces lieux

L'amant qui la cajole.

Et zon, etc.

LE DOCTEUR

Quoi, ce petit fat l'aurait ? J'aimerais mieux la donner à Pierrot.

PIERROT

En vous remerciant.

14. Ms. : « Sotisse ».

AIR : Les trembleurs

Eh, pourquoi me faire injure ?
Accusez-en la nature
Si j'ai mauvaise figure
Et si je suis sans talent,
Une chose me console :
Je puis avoir de Nicole,
En donnant quelque pistole,
Un joli petit enfant.

MÊME AIR

Je n'ai qu'un habit de toile,
Je couche à la belle étoile,
Mon lit n'a rideau, ni voile,
Je suis des plus ignorants,
Mais ma figure bouffonne
Ne doit plus rien à personne
Et pour un sot, je me donne.
Je vaudrais bien certaines gens.

MARINETTE

On croit bien que tu as du mérite.

PIERROT

J'en ai, tout le monde ne le voit pas.

LE DOCTEUR

Je n'ai point élevé ma fille pour toi, ni pour ce freluquet d'amoureux.

MARINETTE

Ils sont de bonne intelligence.

LE DOCTEUR

Arlequin vient aujourd'hui, il ne se laissera pas couper l'herbe sous le pied. Je vais voir au carrosse s'il est arrivé.

SCÈNE III

PIERROT, MARINETTE.

MARINETTE

Ne nous mêlons de rien. Eh bien, mon cher Pierrot, est-ce dans ce jour que tu veux finir ?

PIERROT

Je n'ai rien à finir, puisque tu n'as pas voulu que je commence.

MARINETTE

Je te demande si tu veux m'épouser.

PIERROT

AIR : *Le bon branle*

La belle, vous ne tenez rien,
Je suis encor en branle.
Vous êtes d'un gros entretien,
Pierrot est un homme sans bien
Et c'est le pis du branle.
Retirez-vous, je ferai bien
De m'en tenir au branle ¹⁵.

MARINETTE

Tu ne te soucies donc pas de t'établir ?

PIERROT

AIR : *D'un air gai*

Jamais le mariage
N'accrochera Pierrot.
Mes enfants pourront dire :
Mon père est mort garçon,
D'un air gai, etc.

MARINETTE

AIR : *Landeriri*

Dis-moi, qui te fait du chagrin ¹⁶ ?

PIERROT

Je m'en vais vous dire pourquoi,
Landerirette,
Je ne veux pas me marier,
Landeriri.

Écoutez ma comparaison. Plus un cheval est ombrageux et indocile, plus il a besoin d'un habile homme pour le guider. Aussi, plus une fille est jeune et faible de raison, plus celui qui l'épouse doit avoir d'âge et d'expérience et je suis trop jeune pour toi, pour conduire ta tête sans cervelle. Je serais d'avis qu'on fît faire preuve de vieillesse aux époux.

15. Comprendre que Pierrot est encore en branle (dans la danse), donc n'est pas prêt à se fixer dans le mariage.

16. « Qu'est-ce qui te chagrine ».

MARINETTE

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Mon espoir a bien fait naufrage.
Ce mépris fera ton malheur.
Tu ne peux éviter ma rage,
Et tu sentiras ma fureur.

SCÈNE IV

PIERROT.

AIR : *D'un air gai*

Marinette en colère
M'a démantibulé ¹⁷.
Heureux si quelque fille
Voulait bien me guérir,
D'un air gai, etc.

AIR : *[Tu croyais en aimant] Colette*

Pour me servir, chacun s'empresse.
Cela me paraît fort suspect.
Quand une fille est trop connue,
Ma foi, j'en dis du mirlitot ¹⁸.

SCÈNE V

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE

AIR : *Hésione*

Bannis un peu ta méfiance,
Il faut t'en rapporter à moi.
Je ferai quelque connaissance
Pour te faire avoir un emploi.

17. *Démantibuler* : « Rompre la mâchoire (mettre en pièce) » (Acad. 1762).

18. *En dire du mirlitot* : « C'est-à-dire je ne m'en soucie point, je m'en moque. C'est une façon de parler qui n'est que du petit peuple de Paris » (Philibert Joseph Le Roux, *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial*, Lyon, Chez les héritiers de Beringos Frates, à l'enseigne d'Agrippa, 1752, t. 1).

PIERROT

MÊME AIR

Je ne veux pas que la fortune
Entre chez moi par ce canal :
Car on t'emploierait la première
Et puis l'on songerait à moi.

On m'emploierait tant que je ne pourrais pas travailler avec toi.

COLOMBINE

AIR : *Grandval*

Ne sois point d'une humeur bourrue,
Crois-moi toujours femme de bien.
Quand quelqu'un choquera ta vue,
Va, fais semblant de n'en voir rien.

Il n'est plus à la mode d'être jaloux. On attire du monde chez soi pour marier ses filles et pour désennuyer un mari.

PIERROT

AIR : *Colette*

Ce n'est pas pourtant pour des prunes
Qu'on vous cajole tous les jours.
Les jeunes gens ont trop d'adresse
Pour tirer leur poudre aux moineaux ¹⁹.

COLOMBINE

J'entends du bruit, sauvons-nous.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, UN CROCHETEUR.

ARLEQUIN

AIR : *Les pèlerins*

Quel embarras, quelle cohue
Dans ce Paris !
Que d'objets s'offrent à ma vue
Dans ce pays.
L'un fait le fat et l'entendu,
L'autre me pousse.

19. *Tirer sa poudre aux moineaux* : « Prendre de la peine pour une chose qui ne le mérite pas » (Acad. 1762).

Le carrosse d'un parvenu
En courant m'éclabousse.

MÊME AIR

Tel qui croit marcher à son aise
Peut succomber.
Un brutal de porteur de chaise
Vient me pousser.
Celui-ci veut me décrotter,
L'autre me vole.
Une vieille vient m'inviter
À souper chez Nicole.

LE CROCHETEUR

AIR : *Morguenne de vous*

Vous n'y pensez pas !

La valise pèse,

Ma foi, je suis las.

Vous parlez à l'aise.

Morguenne, etc.

ARLEQUIN

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Ce n'est pas pour te faire injure,

Je ne prétends pas t'outrager.

Pardonne-moi, je t'en conjure !

Mon dieu, je vais te soulager.

Asseyons-nous sur la valise,

Je veux un peu t'entretenir.

(*Scaramouche vole la valise* ²⁰.)

Vous avez manqué votre prise.

Gardez-vous bien d'y revenir.

LE CROCHETEUR

AIR : *Hésione*

Est-ce ainsi que l'on récompense

Les fatigues des crocheteurs ?

20. En raison des deux vers suivants adressés à Scaramouche, on doit comprendre ici : Scaramouche essaie de voler la valise.

ARLEQUIN

Oui, mon cher, voilà la finance
De la plupart de vos seigneurs.

SCÈNE VII

ARLEQUIN.

AIR : *Colette*

Je viens tout exprès de Bergame ²¹
Pour épouser un vieux docteur.
Je m'abuse, c'est une femme
Qui doit partager cette honneur.

Elle se nomme Colombine,
C'est, dit-on, un joli bouchon.
Si je n'en ai pas la farine,
Je me contenterai du son.

SCÈNE VIII

DES FOURBES, DÉROBENT LA VALISE ET SE RÉJOUISSENT DE L'AVOIR PRISE.

FIN DU I^{ER} ACTE

21. Ville d'Italie du Nord dont le type d'Arlequin est censé être originaire.

ACTE II

SCÈNE I

LE DOCTEUR.

Malheureux père que je suis ! Il faut qu'à tout moment je veille à ma porte pour éloigner ce petit freluquet d'amant ! J'attends avec impatience Arlequin, mon futur gendre. Serait-il tombé malade sur les chemins, ou quelque fille l'aurait-elle attiré ? Voici Pierrot. Arlequin est-il chez moi ?

SCÈNE II

PIERROT, LE DOCTEUR.

PIERROT

Non, on m'envoie savoir si vous êtes sur les commodités d'être visible.

LE DOCTEUR

Qui me demande ?

PIERROT

Cet homme noir qui porte des sacs, qui sait le passé, le présent et qui fait des avenir sur du papier où il y a une petite image grande comme un sol neuf²².

LE DOCTEUR

Tu veux dire Monsieur Gripard, mon procureur²³ ? Que me voudrait-il ? Je vais le trouver.

SCÈNE III

PIERROT, MARINETTE.

MARINETTE

Tu es donc fâché contre moi ?

PIERROT

Apprenez la musique comme moi et nous nous accorderons.

22. Portrait satirique et archétypal du procureur, représenté comme détenteur du destin de ses clients. La description proposée l'assimile presque à une Parque.

23. *Procureur* : « Officier établi pour agir en justice au nom de ceux qui plaident en quelque juridiction » (Acad. 1762).

MARINETTE

AIR : *Hésione*

Pierrot, par ton indifférence
Tu mets mon cœur au désespoir.
Et peut-être que la vengeance
Me fera trahir mon devoir.

PIERROT

C'est l'effet de la jalousie
Qui tarabuste mon esprit.
Si vous suivez l'amour aveugle,
Vous ferez bientôt un faux pas.

MARINETTE

Quoi, tu seras toujours inquiet à mon endroit ?

PIERROT

S'il est ainsi, ma Marinette,
Je vous épouserai dans peu.
Je serais pourtant bien à plaindre
De prendre la vache et le veau ²⁴.

MARINETTE

Hélas, mon plaisir est extrême !
Quel bonheur est égal au mien !
Quand on retrouve ce qu'on aime...

PIERROT

On ne doit plus désirer rien.

Il faut donc faire la sottise.
Adieu, ma douce liberté.
On a beau faire, on a beau dire,
On fait tout pour ces animaux.

SCÈNE IV

COLOMBINE, ARMÉE, FAIT FUIR MARINETTE, PIERROT.

24. Ce couplet et les suivants étaient probablement chantés sur l'air d'« Hésione » également.

COLOMBINE

AIR : *Charmante Gabrielle*

Quoi, d'une ardeur nouvelle
 Ton cœur veut s'enflammer ?
 Tu deviens infidèle,
 Tu cesses de m'aimer !
 Comme un oiseau volage
 Et trop léger,
 Tu veux quitter ta cage
 Et t'envoler.

PIERROT

Charmante Colombine,
 De moi, ne craignez rien.
 Mon humeur est badine
 Et je vous aime bien.
 Je ne suis pas d'un âge
 À m'arrêter.
 Puis-je dans votre cage
 Toujours rester ?

J'aime un peu Marinette
 Mais ne vous fâchez pas.
 Elle est assez bien faite,
 Elle a quelques appas.
 Partout où l'on m'en donne,
 Ma foi, j'en prends,
 Et croyez, ma mignonne,
 Que je le rends.

COLOMBINE

AIR : *Je n'saurais*

Est-ce ainsi que l'on partage
 Un cœur qui n'est dû qu'à moi ?
 Mon amour se change en rage
 Et n'éclate plus pour toi.

Une, deux, trois.

Je n'saurais
 Te pardonner cet outrage.
 J'en mourrais !

PIERROT

Que faites-vous, Colombine ?
Ma foi, vous n'y pensez pas.
Quoi, vous me voudriez en joue ?
Croyez-vous tirer à blanc ?
Je n'saurais,
La belle, vous laisser faire :
J'en mourrais.

COLOMBINE

AIR : *L'autre nuit [j'aperçus en songe]*
Je veux suspendre ma vengeance
En faveur de tes yeux charmants.
Montre-moi tes empressements,
Et renonce à l'indifférence.
Pierrot, sois soumis à ma loi,
J'aurai mille bontés pour toi.

PIERROT

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*
De me fixer est-il possible ?
La constance n'est pas mon fait.
C'est un axiome infaillible,
Que *nemo dat, quod non habet*²⁵.

COLOMBINE

AIR : *L'autre nuit [j'aperçus en songe]*
Tu goûteras sous mon empire
Les plus agréables plaisirs.
Je préviendrai tous tes soupirs.
Mais, hélas, je sens que j'expire !
Pierrot, viens-t-en me secourir.
Entre tes bras, je veux mourir.

PIERROT

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*
Ma Colombine, êtes-vous folle ?
Quoi, vous pleurez pour mes appas ?
Parbleu, cette aventure est drôle,
Ma beauté fait bien du fracas.

25. « Personne ne donne ce qu'il n'a pas ». Adage de droit latin.

Je voudrais, pour une pistole
 Et même encor pour six ducats
 Avoir la petite vérole.
 Les filles ne m'aimeraient pas.

À quelque signe, Colombine,
 S'en va pour quelque grand dessein,
 Je m'aperçois que la coquine
 Porte deux bombes dans son sein.

COLOMBINE

AIR : *Hésione*

Allons, faquin, prends cette épée,
 Défends-toi comme tu pourras.

PIERROT

Vous êtes âpre à la curée.
 Attendez, car je n'y suis pas.
 Pour [une] amazone parfaite,
 Ma foi, le tour n'est bon, ni beau.
 Vous avez une longue brette ²⁶
 Et je n'ai qu'un petit couteau.

COLOMBINE

Poltron. Je me lasse.

PIERROT

Avec une semblable épée
 Je ne ferai pas grand progrès
 Car la pointe en est émoussée,
 Et cela n'entrerait jamais.

Je ne me bats que de la pointe et jamais d'espadon ²⁷.

COLOMBINE

Eh bien, choisis en assurance
 Celle qui te conviendra mieux.

PIERROT

Je suis plus heureux qu'on ne pense

26. *Brette* : « Longue épée. On ne le dit guère qu'en plaisanterie » (Acad. 1762).

27. *Espadon* : « Grande et large épée à deux mains » (Acad. 1762).

Et je les choisis toutes deux.

Il fuit avec les épées.

SCÈNE V

SCARAMOUCHE, EN MAÎTRE, LÉANDRE, EN ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE

Monsieur, il faut aller chez le Docteur. Je vous suivrai comme un ami. Ne sois pas étonné si je te tutoie. C'est pour mieux dorer la pilule.

LÉANDRE

Cet habit ne me convient point.

SCARAMOUCHE

Ne crains rien.

AIR : *Pierre Bagnolet*

D'Arlequin voilà la figure,
Cherche à présent à l'imiter.
Prends une comique posture,
Pouvais-je te mieux fagoter ?
 Qui pourrait se douter, (*bis*)
De cette plaisante imposture
Que mon esprit vient d'inventer ?

Le Docteur, plus sot que sa mule,
En te voyant un air badin,
Avalera cette pilule
Et te prendra pour Arlequin
 Avec ce casaquin²⁸. (*bis*)
Il suffit pour être crédule
Que le Docteur soit médecin²⁹.

Il lui fait faire des lazzi d'Arlequin.

28. *Casaquin* : « Espèce d'habillement court et qu'on porte pour sa commodité » (Acad. 1762).

29. Même air que le précédent.

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, LÉANDRE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE

AIR : *Hésione*

Je vous annonce une nouvelle
 Qui doit vous faire du plaisir.
 Arlequin, cet amant fidèle,
 Ma foi, ne fait que de venir.

LE DOCTEUR

C'est vous, mon futur gendre. Je vous attendais avec impatience.

Ils entrent chez le Docteur.

SCÈNE VII

ARLEQUIN.

AIR : *Non, je ne ferai pas [ce qu'on veut que je fasse]*

Il faut être, morbleu, bien fat, bien imbécile,
 Pour vouloir habiter une maudite ville
 Où les dragons ³⁰ partout vous suivent à foison.
 Sans compter les périls qu'on court à la maison !

Il fait un conte sur un fiacre qui l'a versé.

Je veux quitter Paris. Oui, la chose est conclue.
 Tout me déplaît, ici, tout me blesse la vue.
 Je retourne à Bergame établir mon séjour,
 Et demain je décampe à la pointe du jour.

*Il frappe à la porte du Docteur.*SCARAMOUCHE, *caché.*AIR : *D'un air gai*

Buvez cette rasade,
 Mon aimable Arlequin.
 Mangez de la grillade
 Pour mieux goûter le vin.
 D'un air gai [etc.]

30. *Dragon* : « On appelle figurément et familièrement dragon les personnes malignes, d'humeur fâcheuse et acariâtre. On appelle aussi dragons une sorte de troupes qui combattent tantôt à pied, tantôt à cheval » (Acad. 1762).

ARLEQUIN

AIR : *Et zon, zon, zon*

J'attends ce mets charmant
Avec un grand courage
Car je suis très gourmand
Et je l'aime à la rage,
Et zon, etc.

SCÈNE VIII

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE

AIR : *Allons gai*

Ne troublez pas la fête
Du Seigneur Arlequin.
C'est pour lui qu'on apprête
Un succulent festin.
D'un air gai [etc.]

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR, LÉANDRE.

LE DOCTEUR

AIR : *Allons gai*

Ma surprise est extrême :
Un Arlequin complet !

LÉANDRE

C'est un autre moi-même,
Ou quelque esprit follet.
D'un air gai [etc.]

SCARAMOUCHE

Éloignons le Docteur à cause du dénouement.

Il l'emmène.

SCÈNE X

LÉANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN

AIR : *Talalalala ra*

Je n'eus jamais de frère.
 Que me veut ce gaillard ?
 Peut-être que ma mère
 A fait quelque bâtard ?
 Que sait-on, tôt ou tard...

Tala, etc. ³¹

LÉANDRE

Bergame est ma patrie,
 Mon cher, retire-toi.
 Dans l'Arlequinerie
 D'autre Arlequin que moi
 Ne sait pas, par ma foi,
 tala, etc.

ARLEQUIN

AIR : *Et zon, zon, zon*

Il nous faut tous les deux,
 Car je ne puis te croire,
 Savoir qui fera mieux.
 Disputons cette gloire.

Et zon, etc.

*Ils font des lazzi.*FIN DU II^E ACTE

31. Ces deux derniers vers sont répartis sur un même vers sur le manuscrit, de même au couplet suivant.

SCÈNE XI

ARLEQUIN.

On veut me couper l'herbe sous le pied ! Je ne puis retourner à Bergame. On m'a tout volé, excepté cette chaîne que je vais porter chez Madame la Ressource.

SCÈNE XII

ARLEQUIN, DEUX AVEUGLES, VIELLEURS.

ARLEQUIN

Ces gens me paraissent divertissants.

PREMIER AVEUGLE

Voilà notre homme ! Nous sommes de pauvres aveugles qui gagnons notre vie en tout bien et tout honneur³².

ARLEQUIN

Que faites-vous pour cela ?

PREMIER AVEUGLE

Mon père sait la musique. Il a une fort belle voix, je vais le faire chanter.

SECOND AVEUGLE

AIR :

Ma chanson est jolie,
Je ne suis pas un fol.
Vous aurez aussi notre harmonie,
La chanson, l'instrument,
Le tout pour un sol.
Écoutez la folie
D'un jeune homme en transport.
Pour s'être poignardé pendant sa vie,
Il fut pendu tout vif après sa mort.

Ils volent la chaîne et s'en vont.

SCÈNE XIII

MARINETTE, ARLEQUIN.

32. À part au début de la réplique.

MARINETTE, *le prend pour Léandre.*

Comment, Monsieur ? Je vous croyais avec votre chère Colombine.

ARLEQUIN

Laissez-moi. (*Se voyant volé.*) Je veux trancher le fil de mes malheureux jours.

MARINETTE

AIR : *Folies d'Espagne*

Quel noir chagrin a troublé ta belle âme ?

Dis-moi, mon cher, as-tu besoin de moi ?

ARLEQUIN

Fi donc, ma foi, je ne veux pas de femme,

Je m'affranchis de l'amoureuse loi.

AIR : *Allons gai*

Je veux passer ma vie

Dans un désert affreux.

Et la philosophie

Fait l'objet de mes vœux.

MARINETTE

Allons gai, etc.

ARLEQUIN

AIR : *Et zon, zon, [zon]*

Je veux sympathiser

Le vin et la sagesse.

Je peux tarquiniser

Une fausse Lucreèce³³.

Et zon, etc.

AIR : *Allons gai*

Le défaut de sagesse

Qu'on vous reproche tant

Est de votre faiblesse

Un effet évident.

MARINETTE

Allons gai, etc.

33. Lucreèce est la femme de Tarquin Collatin. Elle fut violée par Sextus Tarquin et se tua ensuite. Son nom est devenu une antonomase, désignant une femme vertueuse ou une prude. À l'inverse, on comprendra que tarquiniser une femme signifie la débaucher.

Ce ne sont pas là les promesses que vous avez faites à Colombine.

ARLEQUIN

Je ne lui ai rien promis, puisque je ne l'ai jamais vue, ni [ne]³⁴ veux la voir.

MARINETTE

Vous êtes un fourbe, on n'aurait jamais cru cela de vous.

SCÈNE XIV

PIERROT, VÊTU COMIQUEMENT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN

*Ô tempora! ô mores!*³⁵ Quelle figure est-ce là, avec la permission de votre seigneurie de paille³⁶, de quelle profession êtes-vous ?

PIERROT

AIR : *Diogène*

1

Je suis un philosophe
Vêtu de simple étoffe.
Je brave le danger :
On apprend dans mon livre
Qu'il faut longtemps pour vivre
Bien boire et bien manger.

ARLEQUIN

Voilà ce qu'il me faut.

PIERROT

2

Le savant Diogène,
Philosophe chimiste³⁷,
Une lanterne en main,

34. On lit « le » sur le manuscrit.

35. Locution latine que l'on peut traduire par : « Quelle époque ! Quelles mœurs ! ».

36. Allusion au costume de Pierrot, probablement fait de vilaines hardes. Le modèle de savant utilisé dans cette scène est en effet Diogène, connu pour avoir vécu dans une jarre vêtu d'un manteau grossier. Héritier de l'école cynique, il rejetait les richesses et les conventions. On trouve également un vaudeville, nommé « Le Fameux Diogène » et dont les paroles originales sont les suivantes : « Le Fameux Diogène / Philosophe d'Athènes, / Vivait dans un tonneau : / Cela nous signifie / Que la philosophie / Ne s'apprend pas dans l'eau », *Clé des chansonniers*, 1717, p. 247.

37. Pour « alchimiste ».

Cherchait partout un homme ³⁸.
 Pierrot, à son exemple,
 Cherche un bon cabaret.

3

Si quelqu'un par fortune
 Demandait à cet homme :
 Monsieur, que cherchez-vous ?
 Je ne veux point de femme !
 S'écria Diogène,
 C'est *hominem quaero* ³⁹.

4

Dedans notre cabale,
 Veux-tu que je t'installe ?
 Tu seras bien reçu.
 D'un sectateur cynique ⁴⁰
 J'ai l'habit magnifique
 Dont tu seras vêtu.

ARLEQUIN

5

Sans nulle résistance,
 J'embrasse la science
 Et suis ton compagnon.
 Je mets toute ma gloire
 À manger et bien boire,
 C'est mon ambition.

6

Prends donc dans ta boutique
 L'habit philosophique
 Qui donne de l'esprit.
 Je meurs d'impatience
 De bien remplir ma ⁴¹ panse,
 Car j'ai grand appétit.

38. Une anecdote raconte que Diogène aurait marché en plein jour une lanterne à la main à la recherche du « vrai homme ».

39. Nous traduisons : « C'est un homme que je cherche ».

40. Allusion à l'école à laquelle appartenait Diogène.

41. « Ta » barré sur le manuscrit.

7

Allons, cher camarade,
Boire chacun rasade
Pour mieux étudier :
Car la philosophie
N'est que pure folie
Sans le jus du cahier.

PIERROT

8

Ton espérance est vaine.
Le savant Diogène
Ne buvait que de l'eau.
Pour imiter ce sage,
Prenons notre breuvage
Dans quelque clair ruisseau.

Et nous ne mangerons que des racines.

ARLEQUIN

9

Retire-toi, profane,
Me prends-tu pour un âne ?
Vous mangez des chardons ?
La vilaine doctrine !
Peste de ta racine,
Vive les gros chapons !

PIERROT

10

Pourquoi perdre courage ?
Reprends ton équipage.
Nous aurons des chapons,
Et pour rougir ta trogne
De bon vin de Bourgogne
Gardé dans des flacons.

ARLEQUIN

11

Le chapon nous appelle.

Marquons-lui notre zèle,
Notre goulu transport,
Sans tarder davantage.
Mettons-nous à l'ouvrage,
L'étude me plaît fort.

PIERROT

12

Pendant quatre semaines
Un bon chapon du Maine
Pour toi s'engraissera.

ARLEQUIN

Hélas, quelle tristesse !
Pendant qu'on les engraisse
Arlequin maigrira.

PIERROT

13

Va, ce n'est qu'une fable,
Allons nous mettre à table.
Tu seras bien traité.
Pour remplir notre panse,
Fromage en abondance
Nous sera présenté !

14

Ici nul n'autorise
Le vin ni gourmandise.

ARLEQUIN

Vous aimez donc l'honneur ?

PIERROT

Notre philosophie
Défend l'ivrognerie
À chaque sectateur ⁴².

Je vais dire au traiteur qu'il apprête à dîner à deux philosophes qui ont bon appétit et peu d'argent.

42. Biffé sur le manuscrit : « 9. Pie[rrot]. Va ce n'est qu'une fable ».

ARLEQUIN

Je t'attends.

SCÈNE XV

LE DOCTEUR, ARLEQUIN.

LE DOCTEUR

Monsieur Scrupule, mon notaire, a dressé le contrat et il est signé. Ainsi, c'est au mari de Colombine à prendre soin de sa conduite.

ARLEQUIN

Vous parlez sans doute de votre fille. Est-ce que vous la mariez ?

LE DOCTEUR

Mon gendre aime à badiner.

ARLEQUIN

Ce n'est pas à moi à qui vous la donnez, quoique vous me l'ayez promise.

SCÈNE XVI

et dernière.

Tous.

LÉANDRE

Monsieur, il faut vous désabuser et vous expliquer la chose. Monsieur devait épouser Mademoiselle. Je suis Léandre et j'ai pris sa figure pour l'éloigner d'ici et l'empêcher de mettre obstacle à mes desseins amoureux.

LE DOCTEUR

Voilà bien du brouillamini ⁴³ dans tout ceci.

LÉANDRE

J'espère que vous ne vous dédirez pas de ce que vous avez fait. Je vous demande Mademoiselle en mariage.

COLOMBINE

Mon père, je vous demande cette grâce à genoux.

43. *Brouillamini* : « Désordre, brouillerie, confusion. Ainsi on dit qu'il y a bien du brouillamini dans une affaire pour dire qu'elle est embrouillée, qu'on n'y entend rien » (Acad. 1762).

ARLEQUIN

AIR : *Morguenne de vous*

Je suis Arlequin

Comme était mon père.

Contre ce faquin

Je suis en colère,

Morguenne de vous, etc.

SCARAMOUCHE

On vous rendra ce qu'on vous a volé.

ARLEQUIN

En ce cas, je consens à tout. Je cède tous mes droits à Monsieur.

LÉANDRE

Il ne tient plus qu'à vous et voilà votre parole que Monsieur vous rend.

LE DOCTEUR

Je consens à tout. Si Monsieur veut épouser mon autre fille, je la lui donne.

ARLEQUIN

Volontiers, j'avais ⁴⁴ pourtant résolu de ne jamais prendre de femme, mais c'est un serment qu'on ne garde jamais.

SCARAMOUCHE

Allons, réjouissons-nous de ce double mariage.

On danse.

FIN

44. On lit « jamais » sur le manuscrit. Il s'agit sûrement d'une erreur par anticipation avec : « ne jamais prendre femme » qui suit.

LE SAGE ET D'ORNEVAL

MAGOTIN

1721

NOTICE

1 Manuscrits

Deux manuscrits de la pièce ont été conservés. Nous éditons le manuscrit Ms. BnF, fr. 9314 (f^{os} 68-77v), et signalons en note les variantes du manuscrit Ms. BnF, fr. 25471 (f^{os} 167-180) ¹.

2 Représentation

Le manuscrit porte la date de 1721 à la foire Saint-Germain. Une seconde main ajoute « février ». Un scribe, sur le Ms. BnF, fr. 25471, ajoute qu'elle fut représentée par la troupe de Francisque. On retrouve les mêmes informations dans le *Dictionnaire des théâtres* ², qui ne précise pas qu'elle était représentée en février.

3 Une pièce ou deux ?

La Princesse de Moussel, attribuée à Le Sage dans *État des pièces*, serait-elle la même pièce que *Magotin*, sous un autre titre ? Dans *État des pièces*, *La Princesse de Moussel* est signalée comme le prologue d'*Arlequin Endymion* et de *La Forêt de Dodone*. En 1821, Pierre Hyacinthe Jacques J. B. Audiffret signale, à propos du prologue d'*Arlequin Endymion* : « Il paraît qu'il porta d'abord le titre de *La Princesse de Moussel*, suivant le manuscrit de Fuzelier ; mais dans la pièce imprimée, il n'y a pas même de personnage de ce nom » ³. Il existe bien, en effet, un prologue de ces pièces qui ne mentionne pas de Princesse de Moussel. Il s'agit d'un prologue métathéâtral, autour des formes des pièces foraines. Il nous semble plus probable qu'il s'agisse d'une erreur. Il est peu probable que Le Sage, à qui est attribué le prologue, ait également repris le personnage de la Princesse dans une seconde pièce, à la même Foire. Il est possible, en revanche, que *Magotin* ait eu deux titres à l'époque de sa représentation, *La Princesse de Moussel* étant le deuxième, d'où une confusion. Remarquons qu'un démon mentionne ce nom : « Cranou, Moussel astarogrif » (sc. 2).

Au bas du f^o 77v (dont le recto est une page blanche), se trouve une annotation du Marquis de Paulmy ⁴ que nous transcrivons :

La Fée Trompeuse, 1 acte épisodique. La fée donne à ceux qu'elle veut faire passer pour ce qu'ils ne sont pas des talismans, attachés à quelque signe extérieur comme un bouquet enchanté, une, un, etc., etc. Par ce secours l'un avec son talisman inspire des phrases extraordinaires, passe pour bel [esprit], l'autre pour homme à bonnes fortunes. . . Le génie Bon-Sens rompt les charmes de Trompeuse, arrache les présents talismaniques et fait connaître la juste valeur des personnages. Allégorie perpétuelle, critique.

Comme il ne s'agit pas des mêmes noms de personnages, Françoise Rubellin nous suggère qu'il pourrait s'agir d'un projet de réécriture de la pièce par le Marquis de Paulmy, collectionneur et détenteur du manuscrit, qui pratique le théâtre de société après 1760.

1. Voir vol. 1, p. 244 sur les différences entre les deux manuscrits.

2. *DTP*, t. III, p. 290.

3. *Notice sur la vie et les ouvrages de Le Sage*, A. A. Renouard, 1821, p. 119.

4. Identification par Françoise Rubellin.

4 Attribution

Les frères Parfaict attribuent la pièce à Le Sage et d'Orneval ⁵.

5 Argument

Arlequin se rend chez Bédra, magicienne, pour lui donner des nouvelles de son neveu Magotin. Il lui apprend que celui-ci est tombé amoureux d'une femme dont il a trouvé le portrait. La magicienne lui annonce qu'il s'agit de la Princesse de Moussel, malheureusement promise au Prince de Balsora, qu'elle aime. Magotin arrive à son tour, et, apprenant cela, est au désespoir. À force d'obstination, et appuyé par Arlequin, il convainc Bédra de l'aider à conquérir la belle. Grâce à un bouquet de fleurs magique, la magicienne permet que, de vilain bossu, il devienne un homme charmant. Elle en use de même pour elle. Dans le même temps, elle fait venir par magie la Princesse dans sa caverne. Celle-ci, en pleurs d'abord, tombe amoureuse de Magotin en l'apercevant. La Princesse est finalement sauvée lorsque Féridon, ennemi de Bédra et magicien également, arrive et lui fait voir la vérité, avant de la ramener au Prince de Balsora.

6 Bédra, un personnage des *Mille et un jours*

Deux graphies s'opposent dans les manuscrits. On trouve à la fois Brédra, et Bédra. Nous avons opté pour la conservation de la graphie Bédra, utilisée dans Ms. BnF, fr. 25471. En effet, il semble que les auteurs s'inspirent une fois de plus d'un conte des *Mille et un jours*, dans lequel Bédra, magicienne, est mentionnée. Dans ce conte, Dilnouaz et son amant Mocbel partent à la recherche de la magicienne dans le but d'obtenir d'elle une nouvelle jeunesse. Dilnouaz, en effet, est au désespoir de ne plus plaire aux hommes. Lorsqu'ils trouvent Bédra, elle leur remet à tous deux des anneaux magiques, leur permettant de changer d'apparence à leur convenance en prenant la figure d'une personne de leur choix. Ils profitent alors de l'anneau pour s'enrichir aux dépens des gens dont ils prennent l'apparence.

Magotin semble bien être inspiré de ce conte, dont le lieu de l'histoire est ainsi présenté :

Quand nous y fûmes arrivés et que nous eûmes marché pendant deux jours, Dilnouaze me fit remarquer de loin une montagne et me dit que la magicienne demeurait là. Nous nous avançâmes jusqu'au pied de la montagne, et nous aperçûmes une vaste et profonde caverne d'où sortaient avec bruit mille oiseaux de mauvais présage ⁶.

Dans la pièce de Le Sage et d'Orneval, on lit : « Le théâtre représente dans l'enfoncement une montagne et une caverne éclairée par une lampe. On y voit la magicienne Bédra lisant sur une petite table où il y a deux fioles ».

Certaines modifications sont à relever. En effet, la magicienne ne change pas l'apparence de Magotin et la sienne au moyen d'anneaux, mais par celui de bouquets de fleurs magiques. Ce changement est peut-être dû aux nécessités de la représentation : des bouquets de fleurs étaient plus voyants que des anneaux, et le public pouvait ainsi savoir facilement quand les personnages

5. *DTP*, t. III, p. 290.

6. *Les Mille et un jours*, éd. cit., p. 40.

étaient transformés ou non. L'intrigue en elle-même n'est pas suivie. Le but est le même, séduire ; le moyen également, en devenant beau ; mais il s'agit cette fois de séduire une princesse et l'acolyte de Magotin (qui pourrait s'apparenter à Mocbel) est ici Bédra, sa tante, et non son amante.

Magotin n'est pas inspiré d'un seul conte. D'autres références issues des *Mille et un jours* peuvent également s'y retrouver. Un élément topique des contes, celui du portrait retrouvé, est rapporté dans plusieurs histoires : un homme ou une femme tombe sur le portrait d'un inconnu, puis décide ensuite de retrouver cet inconnu. C'est le cas dans « l'Histoire du Prince Seyf-Elmulour », qui trouve un portrait de femme si beau qu'il décide de partir à la recherche de la personne peinte sur le tableau. Le Prince Calaf, autre personnage des *Mille et un jours*, tombe également amoureux d'un portrait.

Enfin, si le Prince de Balsora n'est pas mentionné dans *Les Mille et un jours*, on y retrouve bien le nom de la ville, évoqué à plusieurs reprises et faisant partie du trajet de différents personnages. Le Sage et d'Orneval reprennent en fait des éléments des contes, puis les modifient, les mélangent.

Les héros du conte sont également dégradés. Dans le conte, les deux amants, bien que voleurs, gardent toutefois une certaine prestance. Mais dans la pièce, Magotin (alias Mocbel) est peint comme un enfant capricieux : « Je la veux avoir, moi » ; « L'enfant crèvera / S'il n'a cette infante ». Quant à son nom, il est construit sur le substantif magot, qui signifie petit singe. En ce qui concerne Dilnouaze (ou la Princesse), son besoin de plaire dans le conte se traduit par son inconstance dans la pièce. Il lui suffit de voir Magotin sous une belle forme, pour qu'elle en tombe amoureuse : « Ce Prince est rempli d'agrèments. / Qu'il est bien fait, qu'il est charmant, / Je l'aime, / Je l'aime » (sc. 13).

Le Sage et d'Orneval se sont déjà inspirés des *Mille et une nuits* dans *La Princesse de Carizme*, en 1718. Lorsqu'Arlequin raconte l'effet produit chez Magotin à la vue du portrait de la Princesse, sa folie rappelle celle du Prince à la vue de la Princesse de Carizme. Ainsi, « Tenez, voilà un portrait que le Seigneur Magotin a trouvé sur le chemin de Moussel et qui lui a renversé le peu de cervelle qu'il avait », ou « Le pauvre garçon depuis deux jours ne vit que de ce qu'il mange » (sc. 1) dans *Magotin* renvoient à des fragments de *La Princesse de Carizme* : « Renverse l'esprit » ou encore « À qui l'amour aura troublé la cervelle »⁷.

7 Le spectaculaire

Si Les frères Parfaict n'évoquent pas, dans leur *Dictionnaire*, cette inspiration du conte des *Mille et un jours*, ils parlent en revanche d'une inspiration des contes de fées : « Le sujet de cette pièce est dans le goût des contes de fées, et a besoin du secours de la représentation et du jeu d'acteur »⁸.

Cette inspiration se retrouve dans le personnage de Magotin, laid, décrit comme « un petit diable bossu, tortu et boiteux ». Les métamorphoses de Magotin rappellent ainsi certains contes de fées, comme « Riquet à la Houppe ». Mais, comme le signalent les frères Parfaict, ces transformations,

7. Voir l'édition critique de cette pièce dans le volume 2.

8. *DTP*, t. III, p. 290.

sur scène, nécessitent le « secours de la représentation ». Si Magotin paraît d'abord « bossu, boiteux, tiré dans un phaéton par deux chats noirs » (sc. 4), lorsqu'il reparaît à la scène 13, il porte « un gros bouquet », permettant de matérialiser la transformation. Les démons subissent également cette transformation physique et deviennent des Amours (sc. 7).

Dans une adaptation d'un conte au théâtre, ce sont sûrement les possibilités scéniques qui justifient le choix des auteurs. Le spectaculaire y trouve une place importante, et s'insère dans l'intrigue. Dès la première scène, Arlequin entre « sur un cheval faisant des pascades ». Les jeux corporels sont nombreux, et directement reliés à l'aspect merveilleux de la pièce. Ainsi, Bedra « fait ses conjurations » et Ms. 25471 précise : « Elle ouvre aussitôt son livre, et fait des contorsions et des grimaces qu'Arlequin imite. Elle prononce aussitôt ces mots magiques » (sc. 1). Tout au long de la pièce, des démons apparaissent et disparaissent, sortant « du sein de la terre avec des flammes et de la fumée » (sc. 6) et dansent.

Plus tard, Bédra annonce le divertissement : « Princesse, je vais tout préparer pour vous bien recevoir et vous envoyer en attendant mieux de jolis danseurs et de gentilles danseuses pour vous amuser » (sc. 13). C'est également une excuse pour faire sortir des personnages de scène. À la scène 14, Magotin sort en disant : « Mais les violons ne viennent point, allons les chercher ». Ces divertissements annoncés devaient prendre place dans la scène 16, où des démons habillés en Amours et en Grâces paraissent. Magotin enjoint les autres personnages de danser, et une didascalie atteste la danse.

Magotin n'a pas été retenue par Le Sage et d'Orneval dans leur grande anthologie. Avec son intrigue orientale et son merveilleux, elle aurait bien pu figurer à côté d'autres du même genre. C'est un des tout premiers opéras-comiques après les interdictions de 1719 et 1720, et elle mérite à ce titre notre attention, en particulier pour son caractère spectaculaire.

Magotin

Opéra-Comique

En un acte

Représenté à la foire Saint-Germain 1721, février⁹

Par messieurs Le Sage et d'Orneval¹⁰

9. « Février » d'une autre main, probablement celle du petit-fils Favart.

10. Deux manuscrits sont conservés. Nous signalons en note les ajouts du Ms. BnF, fr. 25471. En page de titre, sur ce manuscrit, nous lisons : « Magotin, pièce d'un acte mêlée de vaudevilles. Par messieurs Le Sage et d'Orneval. Représentée par la troupe du sieur Francisque à la foire de Saint-Germain 1721 ».

ACTEURS

BÉDRA, *MAGICIENNE*¹¹.

MAGOTIN, *SON NEVEU*.

ARLEQUIN, *VALET DE MAGOTIN*.

FRÉTILLONNE, *SUIVANTE DE BÉDRA*.

FÉRIDON, *PRINCE DES GÉNIES*.

LA PRINCESSE DE MOUSSEL.

DÉMONS.

11. « Bréda » biffé sur le manuscrit. Par la suite, la graphie utilisée est Brédra dans le ms. 9314, et Bédra dans le second manuscrit. L'orthographe correspondant au personnage des *Mille et un jours* étant Bédra, nous harmonisons selon cet orthographe.

MAGOTIN

*Le théâtre représente dans l'enfoncement une montagne et une caverne éclairée par une lampe.
On y voit la magicienne Bédra lisant sur une petite table où il y a deux fioles*¹².

SCÈNE I

ARLEQUIN, BÉDRA¹³.

ARLEQUIN, *sur un cheval faisant des pascades*¹⁴.

Hoé, hoé, hoé !

BÉDRA, *sortant de la caverne*.

AIR du *Pouvoir*¹⁵

Qui diable fait donc ce train-là ?

ARLEQUIN

Bonjour, dame Bédra¹⁶.

BÉDRA

Eh, c'est toi, mon cher Arlequin !

Comment va Magotin ?

Mon neveu Magotin ?

ARLEQUIN

Mon pauvre maître est fort mal¹⁷.

AIR : *Lapalisse*

Un redoutable enchanteur

A coulé dans sa fressure¹⁸

Une dévorante ardeur

12. Ms. 2 : « *Le théâtre représente dans l'enfoncement une montagne au pied de laquelle est une caverne éclairée par une lampe pendue à la voûte. On y voit la vieille magicienne Bédra qui lit dans un grimoire sur une petite table où il y a deux petites fioles* ».

13. « Bréda », biffé, et réécrit « Bédra ».

14. Ms. 2 : « *Il arrive sur un petit cheval d'osier auquel il fait faire des pascades ou des caracoles, il fait claquer son fouet et crie* ».

15. Ms. 2 : « *Je reviendrai demain au soir* ».

16. Ce vers est normalement répété deux fois. Dans le Ms. 2, cette information est précisée par un *bis*.

17. Ms. 2, autre réplique de Bédra : « *Que dis-tu ?* ».

18. *Fressure* : « *Il se dit de plusieurs parties intérieures de quelques animaux prises ensemble, comme sont le foie, le cœur, la rate et le poumon* » (Acad. 1762).

Qui le met à la torture.

BÉDRA

Un enchanteur a été assez hardi pour...

ARLEQUIN

Oui, vraiment !

BÉDRA ¹⁹.

AIR : *Lanturlu*

Çà, vite, ma table !

Il va voir beau jeu.

Quoi, ce misérable

Touche à mon neveu !

Je me donne au diable !

Quel qu'il soit, il est perdu.

ARLEQUIN, (*se moquant*).

Lanturlu, etc.

Ma foi, ce drôle-là ne vous craint guère.

BÉDRA

C'est donc mon ennemi Féridon, je ne crains que lui.

ARLEQUIN

Vous n'y êtes pas.

BÉDRA

AIR : *Poursuivons jusqu'au trépas*

Hé bien, tout autre que lui

Va ressentir ma puissance !

L'Enfer, aujourd'hui,

Prendra ma défense.

ARLEQUIN

Il est plus diable que tous les diables ensemble.

BÉDRA

Quel est donc ce téméraire ! Hâte-toi de me le nommer ²⁰.

19. Ms. 2 : « *En colère et se démenant* ».

20. Sur deux lignes dans Ms. 2. On lit : « Hâte-toi de le nommer ».

ARLEQUIN

C'est l'amour.

BÉDRA, *souriant*.

C'est-à-dire que mon neveu est devenu amoureux ?

ARLEQUIN

Vous avez mis le nez dessus.

BÉDRA

Hé, de qui ?

ARLEQUIN

Ma foi, je n'en sais rien, et votre neveu n'en sait rien lui-même.

BÉDRA

Quel conte !

ARLEQUIN

Non, vous dis-je, nous ne la connaissons, ni l'un ni l'autre. Tenez, voilà un portrait que le Seigneur Magotin a trouvé sur le chemin de Moussel et qui lui a renversé le peu de cervelle qu'il avait.

BÉDRA ²¹.

Diab!e, voilà une belle fille !

ARLEQUIN

Le pauvre garçon depuis deux jours ne vit que de ce qu'il mange.

L'amour le fait lonlanla,

L'amour le fait mourir ²².

BÉDRA

Hé bien, j'approuve son choix, il peut l'épouser quand il voudra.

ARLEQUIN

Oui, mais, de par tous les diables, il ne sait où pêcher l'original de son portrait. Nous courons en vain ²³ comme des fous pour en apprendre des nouvelles ; et va venir vous prier de tourner ²⁴ le sas ²⁵, pour savoir qui est cette jolie fille.

21. Ms. 2 : « *Considérant le portrait* ».

22. Refrain de l'air « L'Amour me fait lonlanla ».

23. Ms. 2 : « Nous avons en vain couru ».

24. Ms. 2 : « De faire tourner ».

25. *Sas* : « Tissu de crin attaché à un cercle de bois et qui sert à passer de la farine, du plâtre, etc. » (Acad. 1694). *Faire tourner le sas* : « Faire une espèce de sortilège avec un sas, par le moyen duquel on prétend découvrir l'auteur d'un larcin » (Acad. 1694).

BÉDRA

Volontiers, j'aime mon neveu. Je puis et je veux le satisfaire ; mettons la main à la pâte. Va me quérir ma table et tout ce qui est dessus.

ARLEQUIN, *en partant* ²⁶.

Ho çà, vous ferez bien votre affaire toute seule. Je vais trouver Frétilлоне, votre suivante, que j'ai vue ²⁷ dans ce petit bois à côté.

BÉDRA

Non, non, elle va se rendre ici. Reste, tu verras ma cérémonie.

ARLEQUIN

Je ne suis pas curieux de ces choses-là.

BÉDRA

Il faut un peu t'accoutumer à la magie. Je veux te rendre camarade du diable.

ARLEQUIN

Fi, cela ne vaut rien ²⁸. Tenez, je me souviens de la dernière fois que vous fîtes venir ce vilain diable. J'en eus ²⁹ pour une doublure de culotte.

BÉDRA

Tu gagneras les bonnes grâces de Frétilлоне, qui aime les gens hardis.

ARLEQUIN

Vous me prenez par mon faible. Mais que votre cérémonie soit donc moins effrayante que l'autre jour !

BÉDRA

Oui, oui.

Elle fait ses conjurations ³⁰.

ARLEQUIN, *l'imitant*.

Cornaro, Phlégéton, Calabastra, gare les cornes ³¹ !

Bédra met le portrait entre les deux fioles, l'une vomit de la fumée, l'autre des

26. Ms. 2 : « *Après lui avoir apporté la table* ».

27. Ms. 2 : « *Aperçue* ».

28. Ms. 2 : « *Camarade du diable ! Fi, cela ne vaut rien* ».

29. Ms. 2 : « *Fus* ».

30. Ms. 2 : « *Elle ouvre aussitôt son livre, et fait des contorsions et des grimaces qu'Arlequin imite. Elle prononce aussitôt ces mots magiques* ». Ce sont ceux prononcés par Arlequin, ci-dessous.

31. Ms. 2 : « *Gare les cornes* » dans une autre réplique d'Arlequin. Une note précise : « *Les Comédiens Italiens venaient de donner une pièce intitulée *Arlequin camarade du diable* qui fut très mal reçue du public* ». C'était une comédie en trois actes et en prose, du Chevalier de Saint-Jory, sur un plan de Riccoboni, représentée le 4 mars 1721.

flammes ³².

ARLEQUIN ³³.

Aïe, aïe, aïe !

BÉDRA

N' aie point de peur.

Des serpents sortent des fioles et s'élèvent en l'air ³⁴.

ARLEQUIN

Les vilaines anguilles ! Diable emporte qui en voudrait manger une matelote ³⁵.

SCÈNE II

BÉDRA, ARLEQUIN, QUATRE DÉMONS.

ARLEQUIN, (*saisi de crainte*).

Sono perduto ³⁶.

BÉDRA

Rassure-toi, Arlequin, ce sont de nos amis.

ARLEQUIN

Amis tant qu'il vous plaira, je ne m'y fie non plus qu'à des Normands ³⁷.

PREMIER DÉMON

Carbasus, hic et haec grossus !

SECOND DÉMON

Nix, nox, nux.

TROISIÈME DÉMON

Gorbignac Maragrioux.

QUATRIÈME DÉMON

Cranou, Moussel astarogrif.

32. Ms. 2 : « Elle met le portrait entre les deux fioles et les remuant il sort de l'une une épaisse fumée, et de l'autre du feu ».

33. Ms. 2 : « Tremblant ».

34. Ms. 2 : « Il s'élève des fioles quatre serpents qui montent jusqu'au cintre et disparaissent ».

35. *Matelote* : « Mets composés de plusieurs sortes de poissons, apprêtés à la manière dont on prétend que les matelots les accommodent » (Acad. 1762). Ms. 2 : « Il paraît quatre démons en l'air ».

36. Nous traduisons : « Je suis perdu ».

37. Ms. 2 : « Des bas-Normands ».

ARLEQUIN

Le joli patois !

Les démons disparaissent.

SCÈNE III

BÉDRA, ARLEQUIN.

BÉDRA ³⁸.

Ah, voilà qui est désolant !

ARLEQUIN

Qu'y a-t-il ?

BÉDRA

Mon neveu ne pouvait s'entêter plus mal à propos.

ARLEQUIN

Pourquoi donc ?

BÉDRA

C'est le portrait de la Princesse de Moussel. Elle doit épouser ce soir le Prince de Balsora qui a perdu ce portrait en allant à Moussel.

ARLEQUIN ³⁹.

C'n'est pas pour nous que le four chauffe ⁴⁰.

BÉDRA

Voici mon neveu.

SCÈNE IV

BÉDRA, ARLEQUIN, MAGOTIN, BOSSU, BOITEUX, TIRÉ DANS UN PHAÉTON PAR DEUX
CHATS NOIRS ⁴¹.

38. Ms. 2 : « Tapant sur la table ».

39. Ms. 2 : « Chantant ». Le second manuscrit nous permet de rétablir un vers chanté non signalé comme tel dans le premier manuscrit.

40. *C'n'est pas pour vous que le four chauffe* : « Pour dire ce n'est pas pour vous qu'une telle chose est destinée » (Acad. 1772). Titre d'un vaudeville connu.

41. Ms. 2 : « Magotin est un petit diable bossu, tortu et boiteux, il arrive dans un phaéton tiré par deux gros chats noirs ».

MAGOTIN, *niaisement* ⁴².

Bonjour ma tante, comment vous portez-vous ?

BÉDRA

À votre service, mon cher Magotin.

MAGOTIN

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent*

Vous savez, apparemment,

Les soins qui me tiennent.

BÉDRA

Je ne puis, mon cher enfant,

Que vous plaindre, seulement.

ARLEQUIN

Va-t'en voir s'ils viennent, etc.

MAGOTIN

D'où vient donc ?

BÉDRA

C'est la Princesse de Moussel que vous aimez.

MAGOTIN

Hé bien, tant mieux ⁴³ !

ARLEQUIN

Tant pis, morbleu, tant pis !

BÉDRA

AIR : *Adieu paniers [vendanges sont faites]*

Vous voyez l'erreur où vous êtes :

Un prince l'épouse aujourd'hui.

Elle n'a des yeux que pour lui...

ARLEQUIN

Adieu, paniers, etc.

MAGOTIN, *pleure*.

Hé, hé, hé, hé...

42. Ms. 2 : « *D'un air niais* ».

43. Ms. 2 : « *Eh bien, tant mieux, tant mieux* ».

ARLEQUIN

Ne pleurez pas, mon mignon, on vous en donnera une autre.

MAGOTIN

C'est ma mie, je la veux,
J'en suis amoureux.

BÉDRA ⁴⁴.

Mon cher enfant, songez donc...

MAGOTIN

Je la veux avoir, moi !

ARLEQUIN

Le petit obstiné.

BÉDRA

AIR : *Quand ma mère était jeune*

Pour soulager ta tendresse,
Je voudrais tout faire.
Mais une grande princesse
N'est pas ton affaire.

MAGOTIN

Si l'on ne me donne ce tendron-là,
On verra tout ce qu'on verra ⁴⁵.

ARLEQUIN

Comblez son attente,
Tante,
Comblez son attente.

BÉDRA

Non.

ARLEQUIN

Vous serez cause que l'enfant se charmera ⁴⁶.

BÉDRA

Cela ne se peut, vous dis-je.

44. Ms. 2 : « *le flattant* ».

45. Ms. 2, ajout d'une didascalie : « *Il redouble les larmes* ».

46. *Se charmer* : « être charmé » (Maurice La Châtre, *Dictionnaire universel*, Administration de librairie, 1853).
Ms. 2 : « Que cet enfant-là se charmera ».

ARLEQUIN, à genoux ⁴⁷.

AIR : *Dupont mon ami*

Madame Bédra.

MAGOTIN, à genoux.

Ah, ma bonne tante !

ARLEQUIN

L'enfant crèvera

S'il n'a cette infante.

BÉDRA

Je ne puis plus résister,

Voyons à le contenter.

MAGOTIN ⁴⁸.

Ma chère tante !

ARLEQUIN

AIR : *[Ma mère était bien obligeante]*

Ma mère était bien obligeante,

Mais, ma tante l'est encor plus.

BÉDRA

Je vais donc faire enlever cette princesse à son amant.

MAGOTIN

Ah, que c'est bien dit ⁴⁹ !

ARLEQUIN

Comme il mord à la grappe.

BÉDRA

Mes démons la transporteront ici.

MAGOTIN, dansant ⁵⁰.

AIR : *[J'entends le moulin, tique, tique, taque]*

Cher Arlequin, voilà ce qu'il me faut.

J'entends le moulin, tique, tique, taque,

J'entends le moulin taqueter.

47. Ms. 2 : « À genoux devant Bédra ».

48. Ms. 2 : « Sautant au cou de Bédra ».

49. Ms. 2 : « Enlevez, oui. Ah, que c'est bien dit ! ».

50. Ms. 2 : « Prenant Arlequin par la main, dansant et chantant ».

BÉDRA ⁵¹.

Palabras gromini. Cargnac.

Il paraît un démon ⁵².

SCÈNE V

BÉDRA, MAGOTIN, ARLEQUIN, UN DÉMON.

LE DÉMON

Jarnabouc olascraf.

ARLEQUIN

L'affreuse bête !

BÉDRA

Golinac, Moussel, torda cacou.

ARLEQUIN

De qui parlez-vous de tordre le cou ?

Le démon disparaît.

SCÈNE VI

BÉDRA, MAGOTIN, ARLEQUIN.

BÉDRA

La Princesse sera bientôt ici.

MAGOTIN

Nous allons rire comme des fous.

BÉDRA

Ce n'est pas tout, mon neveu. Comme vous n'êtes pas de figure à charmer une princesse prévenue pour un prince aimable, il faut que je fasse un nouvel enchantement, pour vous rendre agréable aux yeux de votre maîtresse.

MAGOTIN

Oui, faites-moi bien gentil.

ARLEQUIN

C'est bien dit, Madame, mais faites d'une pierre deux coups. Changez aussi votre figure, car

51. Ms. 2 : « *Levant la baguette* ».

52. Ms. 2 : « *Il paraît un démon qui sort du sein de la terre avec des flammes et de la fumée* ».

vous avez un air de famille qui pourrait tout gâter.

BÉDRA

Tu as raison. Allons, mon neveu, suivez-moi. Je vais cueillir les fleurs de la beauté, nous en ferons deux bouquets qui nous rendront aimables et qui répandront jusque sur nos discours les grâces les plus séduisantes ⁵³.

Que ce désert se change en un riche palais,
Vous, démons, empruntez les plus aimables traits.

Ainsi se fait-il ⁵⁴.

SCÈNE VII

LA PRINCESSE, DEUX DÉMONS, *EN AMOURS*.

LA PRINCESSE, *pleurant*.

Ah, ah, ah !

PREMIER DÉMON

AIR : *Qu'on apporte bouteille*

Consolez-vous, Princesse.

LA PRINCESSE

Pourquoi m'enlevez-vous ?

SECOND DÉMON

C'est l'ordre de notre maîtresse.

Le reste est un secret pour nous ⁵⁵.

SCÈNE VIII

LA PRINCESSE ⁵⁶.

AIR : *Birène*

Que me veut-on dans ces lieux inconnus ?

Tout m'est ici d'un malheureux présage.

Cher Prince, hélas ! je ne vous verrai plus,

53. Ms. 2 : « Nous nous en ferons [...] sur nos paroles les grâces les plus séduisantes ».

54. Ms. 2 : « *Le théâtre change et représente un palais magnifique, deux démons vêtus en Amours amènent la Princesse de Moussel* ».

55. Ms. 2 : « *Les démons se retirent* ».

56. Ms. 2 : « *Seule* ».

Je vais souffrir la mort ou l'esclavage.

SCÈNE IX

LA PRINCESSE, FRÉTILLONNE.

FRÉTILLONNE

Madame, essuyez vos pleurs.

LA PRINCESSE

Eh, ma fille, dites-moi où je suis et pourquoi l'on m'enlève de la cour de mon père !

FRÉTILLONNE

AIR : *Je suis perdue*

Vous êtes dans le beau palais
D'un prince adorable.
Il est épris de vos attraits.

LA PRINCESSE ⁵⁷.

Ô sort déplorable !

FRÉTILLONNE

Il a su qu'un souverain
Qui lui blesse la vue,
Ce soir vous donnait la main.

LA PRINCESSE

Je suis perdue ⁵⁸.

Elle s'évanouit ⁵⁹.

FRÉTILLONNE

Oh, que non, ma princesse... Mais, quoi, elle s'évanouit, ⁶⁰ Madame Bédra ! Au secours, au secours !

SCÈNE X

LA PRINCESSE, ÉVANOUIE, BÉDRA, FRÉTILLONNE.

57. Ms. 2 : « À part ».

58. Ms. 2 : « Je suis... Je suis perdue »

59. Ms. 2 : « *La Princesse s'évanouit* ».

60. Ms. 2, didascalie supplémentaire : « *Elle appelle* ».

BÉDRA

Paix, paix ! (*Elle donne à Frétilлоне un petit flacon.*) Tiens, fais-lui prendre de l'eau de l'oubli. Il faut qu'elle perde le souvenir de ses parents et de son amant même. Je vais lui amener mon neveu ⁶¹.

SCÈNE XI

LA PRINCESSE, FRÉTILLONNE, FAIT AVALER DE L'EAU À LA PRINCESSE ⁶².

LA PRINCESSE

Ah ! (*Gaiment* ⁶³.) À qui appartient ce beau palais, ma mignonne ?

FRÉTILLONNE

AIR : *La bonne aventure*

C'est au Seigneur Magotin,
D'aimable figure,
D'esprit délicat et fin,
Qui vous garde un doux destin.

LA PRINCESSE ⁶⁴.

La bonne aventure, ô gué, etc.

FRÉTILLONNE

Il vient et va vous confirmer tout cela lui-même.

LA PRINCESSE

Ma chère enfant, vous me charmez.

FRÉTILLONNE

Voici la Princesse Bédra, tante du Prince Magotin.

SCÈNE XII

LA PRINCESSE, BÉDRA, PORTE UN BOUQUET SUR LA GORGE, FRÉTILLONNE.

LA PRINCESSE, *embrassant Bédra* ⁶⁵.

Ah, Madame, que j'ai de joie de me trouver chez une charmante princesse comme vous !

61. Ms. 2 : « *Elle sort* ».

62. Ms. 2 : « *Frétilлоне lui fait avaler de l'eau de l'oubli* ».

63. Ms. 2 : « *Elle devient gaie* ».

64. Ms. 2 : « *Sautant* ».

65. Ms. 2 : « *Courant embrasser Bédra* ».

BÉDRA, *une révérence.*

Cela vous plaît à dire, Madame. Vous vous moquez de votre très humble servante.

LA PRINCESSE ⁶⁶.

Quelle politesse !

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, ARLEQUIN, MAGOTIN, AVEC UN GROS BOUQUET ⁶⁷.

ARLEQUIN

Voyez-vous comme il est joli à présent.

LA PRINCESSE, *admirant Magotin* ⁶⁸.

AIR : *Dondaine*

Ce Prince est rempli d'agrément ⁶⁹,
Qu'il est bien fait, qu'il est charmant !

Je l'aime,

Je l'aime !

FRÉTILLONNE

Est-il beau, cet amant !

LA PRINCESSE

C'est l'Amour même.

ARLEQUIN

Ma foi, la vache est à nous.

BÉDRA

Avancez, mon neveu, et faites votre compliment.

MAGOTIN, *ridicule et niais.*

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Vous avez des yeux dont la flamme...
Qui dans la beauté... sur mon cœur...
Joint à l'amour... me font... Madame,
Je suis bien votre serviteur.

66. Ms. 2 : « À part, admirant ».

67. Ms. 2 : « Ayant un gros bouquet à la boutonnière ».

68. Ms. 2 : « Enchantée de Magotin ».

69. Vers normalement répété deux fois. Signalé sur le Ms. 2 par *bis*.

ARLEQUIN

Voilà un compliment bien troussé ⁷⁰.

LA PRINCESSE

Qu'il a d'esprit !

BÉDRA

Princesse, je vais tout préparer, pour vous bien recevoir et vous envoyer en attendant mieux de jolis danseurs et de gentilles danseuses pour vous amuser.

LA PRINCESSE

Bon, bon, ah, que je vais bien me réjouir !

SCÈNE XIV

LA PRINCESSE, MAGOTIN, FRÉTILLONNE, ARLEQUIN.

MAGOTIN, *riant et secouant le bras de la Princesse.*

Hé, hé, hé, hé, je ne sais pourquoi, je suis aise quand je vous regarde !

ARLEQUIN

Voilà du fin, cela !

LA PRINCESSE

C'est que vous m'aimez bien.

MAGOTIN

Hé, que vous dit le cœur, à vous ? Vous fait-il comme à moi tique taque ⁷¹ ?

LA PRINCESSE

Tout de même... Donnez-moi ce bouquet. (*Elle le lui arrache et fait un cri de surprise* ⁷².) Ah !

MAGOTIN, *le reprenant et l'attachant* ⁷³.

Rendez-moi ça. ⁷⁴

ARLEQUIN

Qu'avez-vous, ma Princesse ? Auriez-vous vu ses deux bosses ?

FRÉTILLONNE

Chut ! Veux-tu te taire ?

70. *Trousser un compliment* : « Le mener vite à bonne fin » (Acad. 1932).

71. Ms. 2 : « Tique, tique, taque, tique, tique, taque ».

72. Ms. 2 : « Elle lui arrache par galanterie son bouquet et surprise du changement qu'il en arrive elle s'écrie ».

73. Ms. 2 : « Reprenant son bouquet brutalement ».

74. Ms. 2 : « Il se relève vite ».

LA PRINCESSE

Ce n'est rien. Mes yeux se sont éblouis. Cela est passé.

ARLEQUIN

Elle le prend bien.

MAGOTIN

AIR : *Talalerire*

Oh, devinez un peu, ma reine,
Ce que je veux faire de vous ?

LA PRINCESSE

Je le devine bien sans peine,
Vous voulez être mon époux.

MAGOTIN

Tout juste, que nous allons rire !

ARLEQUIN

Talaleri, etc.

MAGOTIN

Mais les violons ne viennent point. Allons les chercher.

Il prend la Princesse sous le bras.

AIR : *[Toque, mon tambourin, toque]*

Toque, mon tambourin, toque,
Toque, mon tambourinet.

SCÈNE XV

FRÉTILLONNE, ARLEQUIN.

FRÉTILLONNE

Hé bien, Arlequin, qu'en dis-tu ?

ARLEQUIN

Parbleu, voilà des bouquets qui font des prodiges. Jamais perruque blonde ni équipage magnifique n'a mieux caché la difformité d'un vieux quincampiste ⁷⁵.

FRÉTILLONNE

Tu l'as dit.

75. De la rue Quincampoix. Ancienne orthographe : Quinquampoix. C'était la rue des financiers.

ARLEQUIN

Mais, moi, belle Frétilлоне, je n'ai point de bouquet enchanté. Vous me voyez *in puris naturalibus*⁷⁶.

FRÉTILLONNE

Oh, je ne m'amuse pas à l'apparence ! C'est de la crème fouettée que ces bouquets-là.

ARLEQUIN

Vous avez raison.

FRÉTILLONNE

Le peu que tu as de mérite est solide.

ARLEQUIN

Oui, parbleu !

FRÉTILLONNE

Tu es un brunet⁷⁷ fort ragoutant.

ARLEQUIN

Je ne suis ni tortu, ni bossu après tout.

FRÉTILLONNE

Tu es comme je le souhaite. Si tu veux tâter du mariage, il ne tiendra qu'à toi.

ARLEQUIN

AIR : *Et zon, zon, zon*

Parlez-vous tout de bon ?

FRÉTILLONNE

Je suis fille sincère,
Je veux un bon garçon.

ARLEQUIN

Je suis donc votre affaire,
Et zon, [zon, zon,]
Marions-nous, ma chère,
Et zon, [zon, zon,]
Que nous frétillerons.

Magotin amène des violons.

76. Expression latine. Nous traduisons : « Dans un état de pure nudité ».

77. *Brunet* : « Diminutif de brun. Un beau brunet, une petite brunette » (Acad. 1762).

SCÈNE XVI

LA PRINCESSE BÉDRA, FRÉTILLONNE, MAGOTIN, ARLEQUIN, DÉMONS, EN
AMOURS ET EN GRÂCES.

MAGOTIN

De la joie, de la joie !

AIR : *Allons gai*

Amis, que chacun danse,
Qu'on commence par là.
Ensuite ira la panse,
Et puis après cela...

Allons gai, etc.

(Ils dansent.)

Allons nous coucher, à cette heure.

Musique bruyante, tonnerre.

ARLEQUIN

Hoïmé, voilà la marmite renversée !

BÉDRA

AIR : *Les trembleurs*

Quel enchanteur me menace ?
Je vais punir son audace :
D'un seul mot, je le terrasse,
Tout l'Enfer tremble à mon nom.
Il faut que le téméraire
Qui s'expose à me déplaire
Éprouve ici ma colère...
Ciel, ô ciel ! C'est Féridon !

SCÈNE XVII

et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, FÉRIDON, DANS UN CHAR LUMINEUX.

FÉRIDON, *touchant la Princesse.*

AIR : *Voulez-vous savoir qui des deux*

Vous soient rendus en ce moment

La mémoire et le jugement.
Qu'à vos yeux, Princesse charmante,
S'évanouisse ce palais.

(Frappant Bédra et Magotin et arrachant leurs bouquets.)

Que le neveu comme la tante
Paraissent sous leurs propres traits.

ARLEQUIN

Voilà la beauté à tous les diables !

LA PRINCESSE

Juste ciel, quels objets !

FÉRIDON, à Bédra.

AIR : *Diogène*

Perfide enchanteresse,
Je vais à la Princesse
Rendre son cher amant.
J'ai détruit ton ouvrage,
Ton impuissante rage
Fera ton châtement.

Il enlève la Princesse. Bédra et Magotin fuient ⁷⁸.

FIN

78. Ms. 2 : « Féridon fait monter la Princesse dans son char et l'emmène. Bédra et Magotin fuient ».

LE SAGE ET D'ORNEVAL

ARLEQUIN BARBET, PAGODE ET MÉDECIN

1723

NOTICE

1 Manuscrits

Deux manuscrits ont été conservés. Le premier, Ms. BnF, 9314, f^{os} 88-105v, nous sert de base pour l'édition. Nous indiquons les variantes en note dans le second, Ms. BnF, fr. 25471, f^{os} 181-207v. Les principales nuances résident dans l'usage des didascalies, souvent plus développées dans le second manuscrit. Dans *Arlequin barbet, pagode et médecin*, la didascalie de la scène 3, acte I, est un bon exemple de ces nuances :

On voit paraître la garde du Roi à pied et à cheval. Deux officiers portent des étendards où sont des soleils d'or. D'autres Chinois portent de petits drapeaux. Les pages jouent de divers instruments. Paraît le Roi sur un brancard magnifique porté par quatre hommes. Deux officiers portent sur une civière le pot de chambre du Roi, gardé par quatre soldats l'épée nue. On chante en chœur les paroles chinoises accompagnées de tout l'orchestre. (Ms. BnF, fr. 9314)

Et

On voit d'abord paraître **douze soldats** de la garde du Roi dont six sont à cheval. **Après eux marchent les tambours et fifres**. Viennent ensuite deux officiers à cheval tenant chacun un étendard où l'on voit deux soleils d'or. Plusieurs Chinois les suivent et portent les uns de petits drapeaux, **les autres des tablettes vernies. Les trompettes et les timbales précèdent les pages** qui jouent chacun de quelque instrument. On voit ensuite le Roi sur un brancard magnifique porté par quatre hommes. Immédiatement après sont deux officiers qui portent sur une civière **garnie d'un riche tapis** le pot de chambre de sa Majesté chinoise et quatre soldats, l'épée nue, l'entourent. **Une grande multitude de soldats et officiers de la maison du Roi portent des lances, mousquets, et autres ustensiles, les uns à pied, les autres à cheval, ferment la marche. Il paraît plus de mille personnes à la suite du Roi, parce que sitôt que les premiers sont passés, elles reprennent d'autres parures derrière le théâtre qui les font paraître différentes quand elles vont à dix ou douze fois se remettre en queue pendant la marche**. On chante en chœur ces paroles chinoises accompagnées de tout l'orchestre. (Ms. BnF, fr. 25471)

Plusieurs éléments que nous indiquons en gras sont ajoutés dans le second manuscrit. Il donne des informations plus précises, notamment de nombre : il y a « 12 soldats » et pas seulement « la garde du Roi » ; les instruments sont également évoqués plus précisément : trompettes et timbales s'ajoutent aux instruments des pages. Le dernier paragraphe en gras est particulièrement intéressant, car il témoigne d'une volonté d'expliquer ou de préparer concrètement la représentation. Le grand nombre de soldats évoqués, la « multitude », ne pouvait probablement pas se faire réellement, les membres d'une troupe étant limités. Mais ici, on comprend le moyen utilisé pour donner l'impression de foule : « Il paraît plus de mille personnes à la suite du Roi, parce que sitôt que les premiers sont passés, elles reprennent d'autres parures derrière le théâtre qui les font paraître différentes quand elles vont à dix ou douze fois se remettre en queue pendant la marche ».

Si le second manuscrit apporte des éléments sur la machinerie, il apporte également des précisions de mise en scène concernant la gestuelle :

(1) On met la pagode au milieu de la chambre, (2) on lui fait déplier les bras comme

par machine. (3) On la fait jouer de la flûte, (4) la Princesse et l'esclave font des gestes d'admiration. (5) Le Roi montre à sa fille comment il faut la faire mouvoir et se retire en disant [. . .] (Ms. BnF, fr. 9314)

et

(1) Il la fait porter au milieu de la chambre, fait approcher la Princesse, et donnant un petit coup sur le bras d'Arlequin, (2) il se déploie comme par ressorts et le remettant ensuite par un mouvement pareil comme ils étaient. (3) Ensuite, le Roi lui met une flûte entre les mains. Arlequin la porte par trois ou quatre mouvements réglés à la bouche et joue de la flûte un moment, après quoi il remet ses bras dans leur situation ordinaire. (4) La Princesse et l'esclave font de grands éclats de rire, (5) le Roi montre à sa fille à quels endroits et comme il faut toucher à la pagode pour voir et entendre des choses encore plus merveilleuses, et s'en retourne en disant : Raraou, raraou ! (Ms. BnF, fr. 25471)

Les différentes étapes de la situations sont ainsi bien plus développées dans le second manuscrit. D'après Françoise Rubellin, le Ms. 1 pourrait recopier Ms. 2 et raccourcir les didascalies.

2 Attribution

Cette pièce, d'après les sources et le manuscrit, est de Le Sage et d'Orneval ¹.

3 Représentation

La pièce a été représentée en monologue en 1723, par la troupe de Restier ². Elle était précédée d'un prologue, que nous éditons également.

4 Argument

Prologue : Gille ouvre la scène d'un air très embarrassé. Il est obligé d'haranguer le public, et d'annoncer que la troupe n'a point de pièces à lui donner, attendu que les acteurs ne croyant pas être restreints aux monologues seulement, ne se sont précautionnés que de pièces ordinaires. Pendant qu'il rêve à tourner son compliment, Arlequin arrive avec un air joyeux, en disant qu'il vient de trouver chez une beurrière un paquet de paperasses dont le titre l'a frappé. Ce titre, ajoute-t-il, est *Recueil de pièces en monologues et à la muette, ledit paquet pesant deux livres, à trois sols six deniers la livre, le tout pour sept sols*. Ils feuillètent ensemble ces papiers et trouvent parmi ces pièces *Arlequin barbet, pagode et médecin*. La nécessité où ils sont, les détermine à les jouer et le prologue finit par l'exercice des sauteurs.

Acte I : Le Prince du Japon, amoureux de la fille du Roi de la Chine, engage Arlequin à s'introduire dans le sérail, Arlequin se déguise en barbet, et ensuite en pagode. Sous ces deux travestissements, il trouve le moyen de remettre à la Princesse une lettre, et le portrait de son maître. Il faut un nouveau stratagème pour sortir du sérail : Arlequin feint qu'un des ressorts de la pagode est cassé, le Roi ordonne qu'on l'emporte pour le raccommoder. C'est ainsi que finit le premier acte.

1. *DTP*, t. I, p. 200 ; *MfP*, t. II, p. 13.

2. *Ibid.* Au sujet de cette troupe, nous avons soulevé un problème sur l'éventuel rattachement de Dolet et La Place à Restier. Voir p. 135.

Acte II : Arlequin qui a appris que le médecin du Roi de la Chine est mort, vient revêtu d'une robe de médecin, accompagné du Prince, qui est déguisé en apothicaire, s'offrir au Roi pour remplir ces deux places. Ils sont présentés par le grand Colao, ministre et favori du Prince qui les reçoit à son service. Ce Monarque sort pour aller dîner et laisse le prétendu médecin et le faux apothicaire avec le Colao [extrait]. Ce morceau de scène que l'on met ici pour donner une idée du jargon de la pièce et de la façon de traiter ces monologues est terminé par l'arrivée de l'ambassadeur du Japon qui vient demander la Princesse de la Chine en mariage pour le Prince, fils du Roi son maître. Ce dernier se découvre et se jette aux pieds du Roi de la Chine [. . .]³.

5 Une pièce en jargon et en monologue

L'interdiction du dialogue, et donc le passage à des pièces en monologue, nécessite un certain nombre de stratagèmes. Dans cette pièce, Le Sage et d'Orneval reprennent plusieurs techniques déjà mises en place dans *L'Île du Gougou*, représentée en 1720⁴. La forme de la pièce est introduite dans le prologue, où les auteurs jouent sur les interdictions de parler. Gille, qui doit remplacer Arlequin, doit s'adresser au public. Malheureusement, il est incapable de s'adresser à lui : « Allons donc ! Messieurs, je suis bien fâché de vous dire que... nous sommes bien fâché de ce que... mordi, je ne puis me résoudre à dire ça » (sc. 1). Les auteurs jouent à la fois sur la honte de Gille d'annoncer au public qu'ils ne peuvent parler, et également sur l'acte de parole lui-même. Gille a perdu la capacité de s'exprimer clairement. Il cherche ses mots : « Mais on vient de nous signifier de ne jouer aucune pièce, à moins qu'elle ne soit en... chose... la... foin ! je ne saurais trouver le mot ! Cela rime à astrologue » (sc. 1). Arlequin arrive heureusement avec la pièce à suivre.

Dans *Arlequin barbet, pagode et médecin*, pour permettre aux différents personnages de dialoguer, les auteurs utilisent le jargon, autorisé par le cadre exotique de la pièce. Toutefois, ce moyen est également limité : pour être compris, il faut des phrases courtes, telles que « Habilaou ? » (II, 4), « Ô trésoraou » (II, 4), « Connaisaou simplaou » (II, 4). Le dialogue est ainsi souvent composé d'une alternance entre de longues répliques explicatives, et de brèves assertions en jargon :

LE COLAO

Pendao medicinao.

ARLEQUIN

On pend le médecin, miséricorde ! Ah, sur ce pied-là, au diable la charge ! (*Il veut ôter sa robe. Colao l'en empêche et lui parle encore bas.*) Quoi, il ne m'est pas permis de la quitter ? (*Le Colao branle la tête.*) Ah, misérable, qu'ai-je fait ? (*Le Prince l'encourage. Cela vous est bien aisé à dire, à vous, car apparemment les apothicaires tirent les braies nettes.*)

LE COLAO

Non, fouettao.

ARLEQUIN

On fouette l'apothicaire au pied de la potence, morbleu ! Pourquoi n'ai-je pas plutôt choisi d'être apothicaire ? J'en serais quitte à meilleur marché. (*Au Prince.*) Voulez-vous

3. *DTP*, t. I, p. 200-203.

4. Voir notice de cette pièce dans le volume 2.

troquer de charge ? (*Le Prince le rassure.*) Oui, le péril est assigné, mais il faut nous dépêcher de voir la Princesse et tirer nos chausses d'ici le plus tôt que faire se pourra. Ce diable de pendao me chiffonne la cervelle. (II, 5)

Le Colao, l'esclave, le Roi de la Chine et la Princesse en font ainsi usage. Mais l'esclave utilise également le parler français. Elle annonce ainsi à la Princesse : « Princesse, voici les deux petites esclaves dont le Roi vous a parlé et qu'il vous envoie pour vous divertir par leur danse » (I, 6). Les personnages alternent également des suffixes en « o » et en « ou » sans cohérence, prouvant que le jargon reste avant tout un stratagème technique, parfois bien inséré dans l'intrigue, mais parfois, également, plus superficiel.

D'autres moyens, fondés uniquement sur le langage, permettent des pseudo-dialogues, tels que les chuchotements du Prince à l'oreille d'Arlequin, puis la répétition par Arlequin de ce qui lui a été dit, permettant alors de donner plus d'informations au public. Lors de leur entrée sur scène, Léandre baise un portrait, fait des soupirs, des gestes, et Arlequin commente :

ARLEQUIN

Vous avez beau baiser le portrait de la Princesse de la Chine dont vous êtes amoureux, elle est rencognée dans un appartement où le diable même ne pourrait entrer, à moins qu'il ne se fit eunuque. (I, 1)

Les personnages poussent également des interjections, parlent parfois en monosyllabes. On entend ainsi des gens pousser des « hou, hou, hou » (I, 4). Non seulement, ces monosyllabes ne sont pas assimilables à un langage, mais, en plus, les personnages ne sont pas sur scène. Les rires ne sont, de même, pas assimilés à des paroles, ce qui permet au Colao de rire (I, 5). À l'arrivée du Colao, les personnages jouent également sur des monosyllabes :

Le Colao s'avance et, s'inclinant, met les mains sur les genoux et disant quatre fois « flin ». Le Prince, les mains sur l'estomac, dit deux fois « flin ».

ARLEQUIN, *de même.*

Flon, flon, quelles pestes de civilités ! (I, 2)

Des variations surprenantes, peut-être utilisées pour changer les techniques, apparaissent en quelques endroits. Le Colao, normalement, parle en jargon. Pourtant, il « fait signe que oui et lui parle bas [à Arlequin] » puis « le Colao lui demande bas ce qu'il veut dire » (I, 5). Dans cette scène, rien n'implique une parole cachée qui expliquerait cette messe basse. Plus tard, le Colao murmure à nouveau à l'oreille d'Arlequin, puis reprend le jargon (II, 1). De même, dans une même scène, la parole va passer de l'esclave à Arlequin. La frontière entre monologue et dialogue est alors très ténue. Alors qu'Arlequin est déguisé en pagode, et joue sur l'imitation, en écho, de l'esclave : « Ha, ha, ha » (I, 8), l'esclave commente : « Voilà une pagode qui, je crois, a un écho dans le ventre » (I, 8). Mais au sein de cette même scène, Arlequin se découvre, et n'est donc plus pagode. L'esclave s'efface, et va alors s'exprimer par exclamations et par gestes. Un type de langage n'est donc jamais vraiment consacré à un unique personnage et peut varier en peu de temps. L'esclave utilise la pantomime, les interjections, le jargon et le français en fonction des besoins techniques.

6 Le spectaculaire

L'interdiction du dialogue, en dehors du jargon qui, nous l'avons vu, reste complexe à utiliser, implique d'autres stratagèmes, notamment le développement d'un comique de geste. C'est ce qui explique d'ailleurs que, dans le prologue d'*Arlequin barbet, pagode et médecin*, la pièce soit décrite comme une pièce « à l'italienne ». Le jeu des acteurs devenait alors principalement corporel, et est décrit dans les didascalies. Nous ne devons ainsi retrouver qu'une infime part du jeu et de la richesse de ces pièces en monologue. Dans *Arlequin barbet, pagode et médecin*, le Prince passe ainsi de la tristesse, à la joie, à la désapprobation, sans dire un mot. Il baise un portrait (I, 1), presse Arlequin par gestes (I, 1). De nombreux jeux d'imitation participent de ce comique spectaculaire. Arlequin commence par imiter son maître (I, 1), puis tente d'imiter le Colao après avoir fait le chat (I, 2). Plus tard, le Prince imite également le Colao, surpassé par Arlequin : « Le Colao fait ses cérémonies, le Prince l'imité, Arlequin le contrefait comiquement » (II, 4).

Le spectaculaire ne se retrouve pas uniquement dans les lazzis des personnages et dans leurs gestes, mais également sous la forme de travestissements, comme le titre l'indique. Arlequin sera ainsi tantôt barbet, tantôt médecin, tantôt pagode. Le déguisement en chien permet aux auteurs de montrer qu'il ne s'agit plus d'un humain, et de jouer avec le langage (Arlequin aboie), mais également de proposer un jeu de scène comique. Imaginons Arlequin jappant, à quatre pattes ! Le déguisement en pagode permet, lui, une scène de mime particulièrement brillante, où Arlequin imite les mouvements mécaniques d'une pagode, devenant ainsi un véritable objet, une marionnette, le temps d'une scène.

Plus globalement, et bien qu'il s'agisse d'une pièce en monologue, certains ingrédients de l'opéra-comique s'y retrouvent. Les auteurs n'hésitent pas, alors, à mettre sur scène des esclaves pour danser (I, 6), ou à finir la pièce sur une danse.

7 Fantaisie chinoise

La scène se passe à la cour du Roi de Chine, mettant en scène des esclaves, un Colao, équivalent du ministre en France, le Prince du Japon, et d'autres personnages dont les fonctions et consonances sont exotiques, notamment quand le Roi interpelle : « Kian ! Ho ! Chifou ! » (I, 9). L'un des principaux éléments de l'intrigue, le stratagème de la pagode, est également typiquement chinois. À l'origine, une pagode est un temple chinois, dont les statues des dieux portaient également le nom. Par extension, on appellera ainsi une « petite figure grotesque à tête mobile » (Littré). Avec le développement du goût pour l'Orient et la Chine, on trouvera de plus en plus ces figurines dans les cabinets et salons. Dans cette pièce, la pagode est à dimension humaine, et mêle à la fois la première définition (statue d'un temple), et la seconde (personnage à tête mobile). L'aspect articulé de la pagode est repris à des fins comiques dans la pièce, puisqu'Arlequin joue avec l'esclave et la Princesse.

8 Satire et comique scatologique

En mélangeant l'exotisme chinois et la tradition française, Le Sage et d'Orneval permettent la dégradation burlesque des personnages chinois en utilisant un comique scatologique et en proposant une satire des médecins à travers une caricature du jargon médical, s'inspirant de Molière. Arlequin essaie de justifier le danger du mariage de la Princesse dans un langage incompréhensible : « Le diaphragme étant comprimé chez elle par le mouvement continu du systole, du diastole et du pactole, cela fait que la contrescarpe du ventricule [...] » (II, 14).

Les auteurs proposent également une dégradation du Roi de Chine. Dès le premier acte, le ton est donné : « Deux officiers portent sur une civière le pot de chambre du Roi » (I, 3). Le stratagème du déguisement en médecin permet ainsi un double comique : dégrader le Roi qui attrape la colique (II, 10 : « Il aura attrapé cette colique-là dans son maudit sérail ») mais également un comique lié directement au travestissement : « La Princesse et l'esclave rient de voir l'accoutrement du Prince » (II, 9). Plus encore, ce travestissement permet une inversion du rôle : Arlequin décide, sous un prétexte fallacieux, d'être en médecin, et de laisser au Prince le rôle d'apothicaire. L'apothicaire était chargé, au XVIII^e siècle, d'exécuter les tâches basses que les médecins ne souhaitaient pas faire. C'est ainsi le Prince qui devra préparer le clystère du Roi (II, 6).

À l'instar d'Arlequin dans *L'Île du Gougou*, Arlequin tient le rôle moteur de la pièce, puisqu'il est celui qui se déguisera en barbet, puis en pagode, et enfin en médecin. Le Prince n'apparaît ici que comme un simple pantin. Paulmy, qui avait déjà fait, en 1720, un commentaire sur la mise en scène de *L'Île du Gougou*, y voit également la possibilité d'une adaptation à un théâtre de société ou à une parade : « Intrigue amoureuse bonne à conserver de la pagode et du médecin. On peut en tirer grand parti. Isabelle qui danse toute seule. Parade d'après la pagode ».

En 1723, mis à part *L'Endriague* de Piron, aucune autre pièce en monologue ne nous est connue. Elles disparaîtront dans la suite du répertoire. Par ailleurs, *Arlequin barbet, pagode et médecin* fait partie des rares pièces où le registre scatologique est clairement évoqué⁵.

5. En dehors des pièces de Charpentier et de certaines pièces de Piron. Voir vol. 1, p. 233.

Arlequin barbet, pagode et médecin

Pièce chinoise ⁶

En deux actes, en monologue avec un prologue

Représenté à la foire de Saint-Germain

1723, février ⁷

Par messieurs Le Sage et d'Orneval ⁸

6. « Opéra-comique » biffé.

7. « Février » d'une autre main.

8. Ms. 2 : « Pièce chinoise de deux actes en monologue, par messieurs Le Sage et d'Orneval, représentée par la troupe du sieur Restier à la foire de Saint-Germain 1723 ».

ACTEURS DU PROLOGUE

GILLE.

ARLEQUIN.

TROUPE DE SAUTEURS.

La scène est sur le théâtre de la Foire ⁹.

9. Ms. 2 : didascalie absente.

ARLEQUIN BARBET, PAGODE ET MÉDECIN

SCÈNE I

GILLE, TROUPE DE SAUTEURS.

*Les sauteurs font leur exercice et se rassemblent comme s'ils voulaient parler au public*¹⁰.

PREMIER SAUTEUR

Ho çà, Gille ! C'est à toi de porter la parole, puisqu'Arlequin n'est pas ici¹¹.

GILLE

Je n'en ferai rien.

DEUXIÈME SAUTEUR

Ne te fais pas tirer l'oreille.

GILLE

Je ne sais par quel bout m'y prendre.

TROISIÈME SAUTEUR

Que de raisonnement !

GILLE

Allons donc ! Messieurs, je suis bien fâché de vous dire que... nous sommes bien fâchés de ce que... mordi, je ne puis me résoudre à dire ça¹².

QUATRIÈME SAUTEUR

Il le faut pourtant.

PREMIER SAUTEUR

Oh, que diable, dépêche-toi donc !

GILLE

Je n'aime point à faire de mauvais compliment.

10. Ms. 2 : « *Ils font leur exercice à l'ordinaire, après quoi il se rassemblent, comme s'ils voulaient parler au public* ».

11. Ms. 2 : « *Premier sauteur à Gille* ».

12. Ms. 2 : « *Allons donc ! (Aux spectateurs.) Messieurs, je suis bien fâché de vous dire que... Nous sommes bien fâchés de ce qui... (Il se retire et dit à ses camarades) Mordi, je ne puis me résoudre à dire cela* ».

DEUXIÈME SAUTEUR

Veux-tu finir, ou je te...

GILLE

Jarni ! Pourquoi faut-il que parmi tous ces gens ici, il n'y ait que moi qui ait de l'esprit pour parler ? (*Aux spectateurs.*) Hé bien, messieurs, v'là ce que c'est. Tenez, nous sommes venus de Hollande ici, la gueule enfarinée avec des pièces toutes pleines d'esprit que nous avait fait un Hollandais. Mais on vient de nous signifier de ne jouer aucune pièce, à moins qu'elle ne soit en... chose... la... foïn ! je ne saurais trouver le mot ! Cela rime à ¹³ astrologue ¹⁴.

TROISIÈME SAUTEUR

En monologue ¹⁵.

GILLE

Oui, oui, c'est cela. Si bien donc qu'on veut qu'il n'y ait ¹⁶ qu'un de nous qui parle. Oh, dame ! Nous avons été pris sans vert ¹⁷ et comme nous n'avons point de pièces en monologue, vous aurez la bonté, messieurs, de vous contenter de ce que nous venons de faire et vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de vous en aller.

Murmures de gens apostés ¹⁸.

UNE VOIX

Haa ¹⁹ !

AUTRE

Comment, nous n'aurons que cela ?

AUTRE

Pardi, donnez-nous quelque farce pour notre argent !

GILLE

Il me semble que j'entends-là des gens qui se fâchent. Ils trouvent apparemment qu'ils n'ont point assez de marchandise pour leur argent. Ils n'ont, ma foi, pas tant le tort. Mais nous sommes des gens de conscience et nous voulons bien partager le différend. Messieurs, on va vous rendre à la porte la moitié de votre argent. C'est tout ce que nous pouvons faire pour votre service ²⁰.

13. Ms. 2 : « En ».

14. Ms. 2 : « Gille, tapant du pied ».

15. Au sujet des interdictions de l'année 1723, voir vol. 1, p. 135.

16. Ms. 2 : « En ait ».

17. *Prendre quelqu'un sans vert* : « Le prendre au dépourvu » (Acad. 1762).

18. Ms. 2 : « Il fait la révérence et quelques personnes se retirent. On entend les voix de quelques personnes apostées dans trois ou quatre endroits, qui murmurent ».

19. Ms. 2 : « Ah, ah ! ».

20. Ms. 2 : « Gille, se retournant ».

SCÈNE II

GILLE, ARLEQUIN, SAUTEURS.

ARLEQUIN, *essoufflé* ²¹.

De la joie, de la joie, mes amis !

PREMIER SAUTEUR

Qu'y a-t-il ?

ARLEQUIN

J'ai bien fait de la besogne depuis que je vous ai quittés.

DEUXIÈME SAUTEUR

Comment ²² ?

ARLEQUIN

J'ai dans mes poches de quoi vous faire rire.

GILLE

Il vaudrait mieux que ce fût de quoi faire rire ces messieurs.

ARLEQUIN

C'est ce que je veux dire.

TROISIÈME SAUTEUR

Hé bien, de quoi s'agit-il ?

ARLEQUIN

Vous l'allez voir. Ne connaissiez-vous pas un vieux poète allemand qui allait de cafés en cafés réciter des sonnets et des madrigaux ²³ en bouts-rimés ²⁴ ?

PREMIER SAUTEUR

Oui, vraiment, nous le connaissons tous.

GILLE

Hé bien ?

ARLEQUIN

Hé bien, il est allé faire des vers au royaume des taupes ²⁵ ! Il a laissé tout son bien à la charité

21. Ms. 2 : « *Tout essoufflé* ».

22. Ms. 2 : « Quoi ? ».

23. *Madrigal* : « Petite pièce de poésie fort semblable à l'épigramme qui renferme dans un petit nombre de vers une pensée ingénieuse ou galante » (Acad. 1762).

24. *Bout-rimé* : « On appelle bouts-rimés des mots qui riment et qu'on donne à un poète pour faire soit un sonnet soit quelque autre sorte de poésie » (Acad. 1762).

25. Image utilisée pour évoquer le monde d'en bas, la mort. Ms. 2 : ajout d'une réplique : « DEUXIÈME SAUTEUR :

qui l'a fait enterrer par reconnaissance.

GILLE

Au fait, avocat, au fait.

ARLEQUIN

Un peu de patience. Je me suis trouvé par hasard à la vente de ses effets qui consistaient en quatre vieux coffres pleins de paperasse. Déjà un épicier avait enlevé les bouts rimés pour les remplir de poivre et de girofle ²⁶ et une beurrière allait emporter le reste de ses ouvrages, lorsque jetant les yeux sur un paquet qu'elle tenait, j'ai lu un titre qui m'a frappé.

PREMIER SAUTEUR

Quel titre ?

ARLEQUIN

Recueil de pièces en monologue et à la muette dans l'ancien goût des danseurs de corde.

GILLE

Peste !

DEUXIÈME SAUTEUR

Ho, ho !

TROISIÈME SAUTEUR

Cela est bon.

ARLEQUIN

Aussitôt je me suis adressé à la beurrière et je lui ai dit, d'un air gracieux : « ma belle dame, voudriez-vous bien avoir la bonté, en vous donnant un honnête profit, de me céder ce paquet ? – Monsieur, il est bien à votre service. – Ah, Madame, vous vous moquez ! – Non, Monsieur, je ne veux rien gagner dessus. Je vous le donnerai pour ce qu'il me coûte. Ce paquet pèse environ deux livres : à trois sols six deniers vous en serez quitte pour sept sols. – En vérité, Madame, cela est trop obligeant ». Là-dessus, je la paye, je lui fais la révérence, et je viens à toutes jambes vous apporter ce trésor.

GILLE

Voyons ce que c'est.

ARLEQUIN

Voici d'abord : *Arlequin barbet, pagode et médecin*, pièce chinoise en deux actes.

Quoi, il est mort ? ARLEQUIN : C'en est fait. Il a laissé tout son bien [...] ».

26. Les épices étaient vendues dans du papier roulé en forme de cornet.

PREMIER SAUTEUR

Ce titre-là me revient.

DEUXIÈME SAUTEUR

Cela pourra être bon pour nous.

GILLE

Oui-dà.

TROISIÈME SAUTEUR

Mais, mon enfant, tu n'auras pas le temps d'apprendre cette pièce dans un entracte.

ARLEQUIN

Oh, que si ! Ce ne sont ici que des sujets destinés, là... des façons de comédies en bouts-rimés.
Nous les remplirons sur-le-champ.

GILLE

Oui, à l'italienne ²⁷.

ARLEQUIN

Ma foi, risquons le paquet. Si cela ne vaut rien, le public dira : « à la guerre comme à la guerre ».

AIR : *Lanturlu*

Ils sont détestables,
Oui, mais, dira-t-on,
Si ces pauvres diables
Chantaient un flonflon,
Il seraient passables.
Pourquoi l'a-t-on défendu ?
Lanturlu, etc.

FIN

27. Les Italiens jouaient souvent des pièces construites sur des canevas.

ACTEURS

LE ROI DE LA CHINE.

LA PRINCESSE, SA *FILLE*.

L'ESCLAVE, *FAVORITE DE LA PRINCESSE*.

LE COLAO, *MINISTRE CHINOIS*¹.

LE PRINCE DU JAPON.

ARLEQUIN, *VALET DU PRINCE*.

L'AMBASSADEUR DU JAPON.

SUITE DE L'AMBASSADEUR.

SOLDATS, ESCLAVES, EUNUQUES² ET OFFICIERS DU ROI DE LA CHINE³.

La scène est à Pékin.

1. *Colao* : « Sorte de ministre d'État à la Chine » (Acad. 1835).

2. *Eunuque* : « Homme châtré employé à la garde des femmes, particulièrement en Orient » (Littré).

3. S'ajoutent à cette liste, du Ms. 2 : « Autres esclaves et eunuques ; la Princesse du Japon ». En ce qui concerne la Princesse du Japon, il s'agit d'une erreur. On devrait trouver : « Prince du Japon ».

ARLEQUIN BARBET, PAGODE ET MÉDECIN

ACTE I

Le théâtre représente les dehors du palais du Roi de la Chine.

SCÈNE I

LE PRINCE DU JAPON, ARLEQUIN.

*Le Prince se promène en rêvant tristement, il porte la main à son front et soupire :
aïe⁴ !*

ARLEQUIN, *imitant son maître*⁵.

Ouf !

*Le Prince épouvante Arlequin en le regardant en désespéré*⁶.

ARLEQUIN

Pauvre prince du Japon ! Vous voilà bien avancé d'être venu *incognito* à la cour de la Chine.

*Le Prince baise un portrait*⁷.

ARLEQUIN

Vous avez beau baiser le portrait de la Princesse de la Chine dont vous êtes amoureux, elle est rencognée⁸ dans un appartement où le diable même ne pourrait entrer, à moins qu'il ne se fît eunuque.

*Le Prince se désespère*⁹.

ARLEQUIN

Le maudit portrait ! Pourquoi faut-il que le hasard l'ait fait tomber entre vos mains, ou pourquoi

4. Ms. 2 : « Il entre d'un air triste et se promène en rêvant. Quand il a fait trois ou quatre pas, il s'arrête et porte la main à son front, et pousse un soupir ».

5. Ms. 2 : « Il suit son maître et, imitant sa contenance, il soupire aussi après lui ».

6. Ms. 2 : « Il continue à marcher et à rêver et, se retournant brusquement, il épouvante Arlequin qu'il regarde avec toutes les marques du plus grand désespoir ».

7. Ms. 2 : « Il baise un portrait qu'il tire de son sein ».

8. *Rencogner* : « Verbe actif. Pousser, serrer quelqu'un dans un coin » (Acad. 1798).

9. Ms. 2 : « Il fait des gestes désespérés ».

êtes-vous si fort entêté d'une péronnelle ¹⁰ que vous n'avez jamais vu ?

Le Prince montre le ciel ¹¹.

ARLEQUIN

Oui, c'est votre chienne d'étoile qui vous a joué ce tour-là. Encore, si l'empereur du Japon, votre père, n'était pas en guerre avec le Roi de la Chine, passe ; vous pourriez espérer de devenir son gendre.

Le Prince prend les mains d'Arlequin d'un air suppliant.

ARLEQUIN

Hé, que voulez-vous que je fasse à cela moi ?

Le Prince lui présente une lettre et son portrait ¹².

ARLEQUIN

Que je lui fasse tenir cette lettre et ce portrait ? Mais, vous n'y pensez pas !

Le Prince lui met le doigt sur le front.

ARLEQUIN

Il n'y a esprit qui tienne. Je n'ai point de secret pour m'introduire chez la Princesse. Le grand Colao, que vous avez mis dans vos intérêts, qui est si bien dans l'esprit du Roi et qui connaît mieux la carte que nous, n'a pu lui-même jusqu'ici vous rendre le moindre service. Et vous croyez que je pourrais, moi, trouver des expédients pour venir à bout de vos desseins ?

Le Prince le presse par gestes ¹³.

ARLEQUIN

J'ai beau donner la torture à mon imagination, je ne vois pas par quel moyen... mais attendez, je pense que nous pourrions bien... oui, parbleu, voici une ruse qui...

Le Prince est joyeux et attentif ¹⁴.

ARLEQUIN

Non, je me trompe. Cela ne réussirait pas.

Le Prince est triste ¹⁵.

ARLEQUIN

Oh, ma foi, je le tiens pour le coup !

10. Péronnelle : « Terme bas dont on se sert par mépris et par injure à l'égard d'une femme de peu » (Acad. 1762).

11. Ms. 1 : « *Le Prince, il montre le ciel* ». Nous harmonisons. Ms. 2 : « *Il baise le portrait qu'il tire de son sein* ».

12. Ms. 2 : « *Il tire de la poche une lettre et son portrait qu'il présente à Arlequin* ».

13. Ms. 2 : « *Il continue de le presser par gestes* ».

14. Ms. 2 : « *Il passe à la joie, et prête une grande attention* ».

15. Ms. 2 : « *Il retombe dans la mélancolie* ».

Le Prince est joyeux ¹⁶.

ARLEQUIN

Si nous égorgions cette nuit la garde et que...

Le Prince le désapprouve ¹⁷.

ARLEQUIN

Vous avez raison. Cela n'est pas sans difficulté. Mais voici le grand Colao, notre ami. Voyons ce qu'il nous veut.

SCÈNE II

LE PRINCE, ARLEQUIN, LE COLAO.

Le Colao, du plus loin qu'il voit le Prince, joint les mains sur sa tête et dit six fois « zin, zin » ¹⁸. *Le Prince fait de même et dit trois fois « zin »* ¹⁹.

ARLEQUIN, *les imitant*.

Zon, zon, zon !

Le Colao s'avance et, s'inclinant, met les mains sur les genoux et disant quatre fois « flin » ²⁰.

Le Prince, les mains sur l'estomac, dit deux fois « flin » ²¹.

ARLEQUIN, *de même* ²².

Flon, flon ²³, quelles pestes de civilités !

Le Colao, à genoux, touche la terre de la pointe de son bonnet disant trois fois « miaou » ²⁴.

LE PRINCE, *un genou à terre* ²⁵.

Miaou.

16. Ms. 2 : « Il reprend de l'espérance ».

17. Ms. 2 : « Il l'interrompt et désapprouve du geste sa proposition ».

18. Ms. 2 : « Du plus loin qu'il aperçoit le prince, il lève les mains jointes par dessus la tête en disant six fois : "zin, zin, zin, zin, zin, zin" ».

19. Ms. 2 : « Il fait la même chose mais il ne lève les bras qu'au menton et ne dit que trois fois : "zin, zin, zin" ».

20. Ms. 2 : « Il s'avance en s'inclinant profondément, ayant les pieds l'un proche de l'autre, les mains jointes et abaissées jusque sur ses genoux en disant quatre fois : "flin, flin, flin, flin" ».

21. Ms. 2 : « Il joint les mains sur son estomac en disant : "flin, flin" ».

22. Ms. 2 : « Faisant la même chose, dit ».

23. Effet comique dû au fait qu'il s'agit du début du refrain d'un vaudeville : « Flon, flon, la rira dondaine ».

24. Ms. 2 : « Il s'avance encore et tombe sur ses deux genoux. Il se courbe et touche la terre de la pointe de son bonnet en disant : "miaou, miaou, miaou" ».

25. Ms. 2 : « Il met un genou à terre et dit : "miaou, miaou" ».

ARLEQUIN, *faisant le chat.*

Miaou, miaou ! (*Il veut imiter le Colao, fait la culbute par-dessus lui et dit en se relevant*²⁶)
 Au diable les miaous²⁷, me voilà tout rompu ! Morbleu, Monsieur le Colao, trêve de cérémonies !
 Dites-nous, sans façon²⁸ ce que vous avez à nous apprendre.

LE COLAO

Tristao novellao.

ARLEQUIN

Qu'y-a-t-il donc ? Quelle mauvaise nouvelle...

LE COLAO

Imperao arrivao de campagnao.

ARLEQUIN

Hé, qu'est-ce que cela nous fait ?

LE COLAO

Si restao, trouvao a favorisao principao²⁹.

ARLEQUIN

Si l'empereur était resté encore quelques jours à la campagne, son absence vous procurerait un sûr moyen de servir l'amour du Prince.

LE COLAO

Sans doutao.

ARLEQUIN³⁰.

Hé bien, tout au contraire de vous, son arrivée va me donner lieu d'exécuter un stratagème que je viens d'imaginer.

*Le Prince demande ce qu'il veut faire*³¹.

ARLEQUIN

J'ai écorché ce matin ce gros barbet³² qui nous mourut hier au soir, et j'ai envie de...

*Trompettes et tambours*³³.

26. Ms. 2 : « *Il veut aussi, à l'imitation du Colao, toucher la terre du haut de la tête mais il fait la culbute par dessus ce seigneur chinois et dit en se relevant* ».

27. Ms. 1 : « *Miaoux* ».

28. Ms. 1 : « *Savons* ». Nous corrigeons.

29. Ms. 2 : « *Le Prince marque du chagrin de cette nouvelle* ».

30. Ms. 2 : « *Arlequin, après avoir rêvé un moment* ».

31. Ms. 2 : « *Il demande à Arlequin ce qu'il prétend faire* ».

32. *Barbet* : « *Chien à poil long et frisé* » (Acad. 1762).

33. Ms. 2 : « *On entend en cet endroit un bruit, dans l'éloignement, de trompettes et de tambours* ».

LE COLAO

Retirao ! L'imperao va passao.

ARLEQUIN, *au Prince.*

Donnez-moi vite votre lettre et votre portrait et laissez-moi faire.

Il sort. Le Colao emmène le Prince ³⁴.

SCÈNE III

LE ROI DE LA CHINE ET SA SUITE.

On voit paraître la garde du Roi à pied et à cheval. Deux officiers portent des étendards où sont des soleils d'or. D'autres Chinois portent de petits drapeaux. Les pages jouent de divers instruments. Paraît le Roi sur un brancard magnifique porté par quatre hommes. Deux officiers portent sur une civière le pot de chambre du Roi, gardé par quatre soldats l'épée nue. On chante en chœur les paroles chinoises accompagnées de tout l'orchestre ³⁵.

Tienzou hoanti,

Tienzou vansoui ³⁶.

SCÈNE IV

LE PRINCE, LE COLAO.

LE PRINCE

Je ne sais ce que peut être devenu Arlequin ³⁷. Cela m'inquiète.

LE COLAO, *branlant la tête.*

Arlequinao boufonaio imaginao.

34. Ms. 2 : « *Le Colao emmenant le Prince : retirao, retirao* ».

35. Ms. 2 : « *On voit d'abord paraître douze soldats de la garde du Roi dont six sont à cheval. Après eux marchent les tambours et fifres. Viennent ensuite deux officiers à cheval tenant chacun un étendard où l'on voit deux soleils d'or. Plusieurs Chinois les suivent et portent les uns de petits drapeaux, les autres des tablettes vernies. Les trompettes et les timbales précèdent les pages qui jouent chacun de quelque instrument. On voit ensuite le Roi sur un brancard magnifique porté par quatre hommes. Immédiatement après sont deux officiers qui portent sur une civière garnie d'un riche tapis le pot de chambre de sa Majesté Chinoise et quatre soldats, l'épée nue, l'entourent. Une grande multitude de soldats et officiers de la maison du Roi portant des lances, mousquets, et autres ustensiles, les uns à pied, les autres à cheval, ferment la marche. Il paraît plus de mille personnes à la suite du Roi, parce que sitôt que les premiers sont passés, elles reprennent d'autres parures derrière le théâtre qui les font paraître différentes quand elles vont à dix ou douze fois se remettre en queue pendant la marche. On chante encore ces paroles chinoises accompagnées de tout l'orchestre* ».

36. Ms. 2 : « Tienzou, Hoanti / Tienzou, Hoanti ».

37. Ms. 2 : « Je ne sais quel peut être le dessein d'Arlequin ».

LE PRINCE

Il ne laisse pas d'être sensé, quoiqu'il ait de l'imagination ; mais j'ai peur que son zèle ne lui fasse...

On entend des gens qui donnent la chasse à un chien ³⁸.

GENS, *qu'on ne voit pas*.

Hou, hou, hou !

SCÈNE V

LE PRINCE, LE COLAO, ARLEQUIN, *EN BARBET*.ARLEQUIN, *se sauve vers le Prince en faisant l'éclopé* ³⁹.

Gniouf, gniouf, gniouf !

LE COLAO, *le frappant* ⁴⁰.

Tirao, tirao !

ARLEQUIN, *s'élevant* ⁴¹.

Que diable, Monsieur le Colao, voulez-vous bien laisser en repos les chiens de bien et d'honneur ! (*Il paraissent surpris et demandent par gestes à Arlequin ce que signifie son déguisement* ⁴².) Il y a bien des affaires. Je viens de voir la princesse. (*Ils semblent douter* ⁴³.) Cela est comme je vous le dis. En vous quittant, j'ai gagné au plus vite notre appartement, je m'y suis habillé comme vous le voyez, de la peau de notre barbet. J'ai couru au palais et profitant du moment que le Roi rentrait, je me suis glissé entre les jambes de ses officiers, je l'ai suivi jusque dans l'appartement de la Princesse, qu'il est allé voir tout en arrivant. Elle était sur un sofa et avait autour d'elle une demi-douzaine d'esclaves bien gentilles, ma foi. Le Roi s'est campé près de sa fille et moi je me suis fourré sous le sofa pour attendre l'occasion ⁴⁴ de me découvrir. (*Ils font des gestes admiratifs* ⁴⁵.) Mais j'avais là le ventre si fort en presse que j'ai laissé échapper une petite exhalaison qui a saisi tout à coup l'odorat du monarque chinois. Il a pincé son nez avec deux doigts en disant : « Ventrebleu, qu'il sent mauvais ici ! Ne serait-il point entré par hasard quelque chien ⁴⁶ ? Dans le moment, voilà

38. Ms. 2 : « En cet endroit, on entend un grand bruit dans la coulisse, de gens qui donnent la chasse à un chien, en le chargeant de coups de fouet et de bâtons ».

39. Ms. 2 : « Il se sauve vers le Prince et le Colao en jappant comme un chien maltraité et faisant l'éclopé ».

40. Ms. 2 : « Lui donnant des coups sur les jambes ».

41. Ms. 2 : « Se levant sur les jambes ».

42. Ms. 2 : « Le Prince ainsi que le Colao marquent leur surprise et demandent par gestes à Arlequin ce que signifie son déguisement ».

43. Ms. 2 : « Le Prince et le Colao semblent douter de ce qu'il dit ».

44. Ms. 2 : « Occasion favorable ».

45. Ms. 2 : « Le Prince et le Colao font des gestes d'admiration. Arlequin continue ».

46. Ms. 2 : « Ou quelque chat ».

mes donzelles à fureter partout. L'une d'elles, malheureusement pour moi, est venue fourgonner⁴⁷ avec une canne sous le sofa et me sentant elle m'a ramoné les côtes d'importance. « Tirez, tirez, vilain puant ! » Je me suis mis à fuir de toute ma force mais ce n'a pas été sans essayer une grêle de coups. (*Le Colao rit*⁴⁸.) Ce n'est pas tout. En passant dans les cours quatre ou cinq mâtins sont venus, gnaf, gnaf, me pincer les fesses et les marabouts⁴⁹ qui gardent la porte m'ont conduit fort loin dans la rue à grands coups d'hallebarde⁵⁰. Et vredin et vredon.

*Le Prince le plaint et le caresse*⁵¹.

ARLEQUIN

Enfin, m'en voilà réchappé. Je ne regrette que l'occasion que j'ai perdue de rendre service à mon cher maître⁵².

LE COLAO

Dommageo.

ARLEQUIN

C'est dommage, n'est-il pas vrai ? J'avais trouvé là une belle invention.

Le Prince lui demande à l'oreille ce qu'il lui semble de la Princesse.

ARLEQUIN

Je n'ai eu le temps que de jeter sur elle un coup d'œil de chien. Elle n'est, ma foi, pas si chienne. Je l'aimerais mieux que son portrait.

LE COLAO

Oh, charmantao !

ARLEQUIN

Ce mauvais succès ne m'a point découragé. Je médite une autre ruse qui réussira certainement.

*Le Prince embrasse Arlequin*⁵³.

ARLEQUIN

J'ai remarqué dans la chambre de la Princesse deux pagodes⁵⁴ grandes comme nature. Elles étaient enrichies de pierreries ce qui m'a fait penser qu'il fallait que la Princesse les aimât beaucoup.

47. *Fourgonner* : « Il signifie figurément fouiller maladroitement en brouillant et en mettant tout sans dessus dessous » (Acad. 1762).

48. Ms. 2 : « *Le Colao, riant* : ha, ha, ha, ha, ha ».

49. *Marabout* : « Prêtre Mahométan attaché au service d'une mosquée » (Acad. 1762).

50. *Hallebarde* : « Sorte d'arme, garnie par en haut d'un fer long, large et pointu, qui est traversé d'un autre fer en forme de croissant » (Acad. 1798).

51. Ms. 2 : « *Il se plaint et Arlequin le caresse* ».

52. Ms. 2 : « Je compte pour rien le péril où je me suis exposé. Je ne regrette [...] ».

53. Ms. 2 : « *Il se jette au cou d'Arlequin* ».

54. *Pagode* : « Petites figures ordinairement de porcelaine, et qui souvent ont la tête mobile » (Acad. 1762).

*Le Colao lui fait signe que oui et lui parle bas*⁵⁵.

ARLEQUIN

Le Roi, dites-vous, n'est occupé que du soin de lui chercher les plus curieuses. Bon, notre affaire ira à merveille.

Le Prince lui demande bas ce qu'il veut dire.

ARLEQUIN

Vous l'allez voir⁵⁶. Seigneur Colao, vous qui êtes si bienvenu du Roi, il faut que vous lui alliez dire tout à l'heure qu'un étranger, savant mathématicien qui a trouvé le mouvement perpétuel, vous a fait présent d'une merveilleuse pagode, laquelle par des ressorts artistement placés fait des choses prodigieuses.

LE COLAO

Pourquoiao ?

ARLEQUIN

C'est qu'il ne manquera pas de vous la demander pour en faire un présent à sa fille.

LE COLAO

Où est-elleao, la pagodao ?

ARLEQUIN, *se montrant.*

La voici.

LE COLAO, *rit.*

Ha, ha, ha⁵⁷ !

LE PRINCE

Pou ?

ARLEQUIN

Je vous parle sérieusement. Je ferai à merveille la pagode et vous verrez quelle utilité vous en reviendra⁵⁸.

*Le Colao paraît approuver ce projet*⁵⁹.

ARLEQUIN

Croyez-moi, mon Prince, le tour n'est pas si mal imaginé. Grand Colao, menez-nous promptement à votre maison, et allez prévenir le Roi, pendant que je me préparerai à jouer mon rôle.

55. Ms. 2 : « *Et lui parle à l'oreille* ».

56. Ms. 2 : « *Au Colao* ».

57. Ms. 2 : « *Colao, riant : Ha, ha, ha, ha, ha* ».

58. Ms. 2 : « *Quelle utilité nous en retirerons* ».

59. Ms. 2 : « *Il parle bas au Prince et lui fait voir qu'il approuve le projet d'Arlequin* ».

Ils sortent. Le théâtre représente l'appartement où est la Princesse sur un sofa, entourée d'esclaves. Les deux pagodes sont sur des piédestaux ⁶⁰.

SCÈNE VI

LA PRINCESSE, TROIS ESCLAVES, UNE ESCLAVE, AMENANT DEUX ENFANTS POUR
DANSER.

L'ESCLAVE

Princesse, voici les deux petites esclaves dont le Roi vous a parlé et qu'il vous envoie pour vous divertir par leur danse.

Les esclaves dansent. Après leur danse, on entend les trompettes qui annoncent l'arrivée du Roi ⁶¹.

L'ESCLAVE, *aux enfants.*

Le Roi s'avance, enfants, retirez-vous ⁶².

SCÈNE VII

LE ROI, LA PRINCESSE, ARLEQUIN, EN PAGODE ⁶³.

LE ROI DE LA CHINE

Princessaou, recevaou padogaou ⁶⁴ rarou.

LA PRINCESSE

Remerciaou, majestaou. Ah, gentillaou pagodaou !

LE ROI DE LA CHINE

Attendaou. (On met la pagode au milieu de la chambre, on lui fait déplier les bras comme par machine. On la fait jouer de la flûte, la Princesse et l'esclave font des gestes d'admiration. Le Roi montre à sa fille comment il faut la faire mouvoir et se retire en disant ⁶⁵) Raraou, raraou !

60. Ms. 2 : « Ils sortent tous trois. Le théâtre change et représente l'appartement de la Princesse. On l'y voit assise sur son sofa, ses esclaves autour d'elle, et les deux pagodes sur leurs piédestaux ».

61. Ms. 2 : « Elle fait signe aux enfants de danser. En même temps, ils commencent à danser ensemble puis ils font chacun une danse particulière, redansant ensuite ensemble, et l'un des deux finit par la danse de la pagode. Quand la danse est finie on entend le bruit des tambours qui annoncent la venue du Roi dans l'appartement de la Princesse ».

62. Ms. 2 : « La Princesse fait signe aux trois esclaves de se retirer aussi ».

63. Ms. 2 : « Arlequin, en pagode, sur un piédestal porté par deux hommes et faisant de la tête l'action d'une pagode ».

64. Pour « pagodaou ».

65. Ms. 2 : « Il la fait porter au milieu de la chambre, fait approcher la Princesse, et donnant un petit coup sur le bras d'Arlequin, il se déploie comme par ressorts et le remettant ensuite par un mouvement pareil comme ils étaient. Ensuite, le Roi lui met une flûte entre les mains. Arlequin la porte par trois ou quatre mouvements réglés à la bouche et joue de la flûte un moment, après quoi il remet ses bras dans leur situation ordinaire. La Princesse et l'esclave font de grands éclats de rire, le Roi montre à sa fille à quels endroits et comme il faut toucher à la pagode pour voir et entendre

SCÈNE VIII

LA PRINCESSE, L'ESCLAVE, ARLEQUIN.

*Arlequin continue son jeu. L'esclave en approche, il la baise*⁶⁶.

L'ESCLAVE

Ha, ha, Madame la drôle de pagode ! On dirait qu'elle y entend finesse. (*La Princesse touche un des bras d'Arlequin qui l'allonge et prend la main de la Princesse qu'il veut baiser, ce qui la fait rire*⁶⁷.) Ha, ha, ha !

ARLEQUIN, en écho.

Ha, ha, ha !

L'ESCLAVE

Voilà une pagode qui, je crois, a un écho dans le ventre. Écho, écho⁶⁸ !

ARLEQUIN

Écho, écho⁶⁹ !

L'ESCLAVE, chante.

Ma belle diguedi, ma belle diguedon⁷⁰.

ARLEQUIN

Ma belle diguedon⁷¹.L'ESCLAVE, montrant les autres pagodes⁷².

Parlez-moi de celle-ci, elle m'avait l'air aussi en entrant d'avoir quelque chose que les autres n'ont point.

*La Princesse veut lui toucher le visage*⁷³.

Prenez garde de déranger la machine.

La Princesse donne un petit coup de doigt sur le nez d'Arlequin.

des choses encore plus merveilleuses, et s'en retourne en disant : Raraou, raraou ! La Princesse l'ayant conduit revient à la pagode que considère attentivement l'esclave ».

66. Ms. 2 : « *Arlequin continue à faire des gestes, différents les uns des autres, toujours réglés et machinalement comme l'esclave regarde de près autour du cou d'Arlequin pour voir ce qui le fait agir, il la baise* ».

67. Ms. 2 : « *Elle touche un des bras d'Arlequin, qui se déploie, s'allonge et attrape la main de la Princesse qu'il attire jusqu'à la bouche pour la baiser, ce qui fait aussi rire la Princesse, mais plus fort que n'a fait l'esclave : ha, ha, ha, ha !* ».

68. Ms. 2 : « *La plaisante chose ! Voilà, je crois, une pagode qui a un écho* ».

69. Ms. 2 : « *La Princesse redouble d'admiration* ».

70. Air de vaudeville : « *Ma belle diguedon* » ou « *Ma belle digue, digue, ma belle digue don* ».

71. Ms. 2 : « *La Princesse et l'esclave marquent de plus en plus de surprise* ».

72. Ms. 2 : « *Elle montre les deux autres pagodes et dit* ».

73. Ms. 2 : « *La Princesse veut toucher le visage d'Arlequin* ».

ARLEQUIN, *fait le réveil*⁷⁴.

Tin, tin, tin, relin, relin⁷⁵.

L'ESCLAVE

Quel prodige ! Il faut que ce soit une pagode à répétition.

*La Princesse lui donne un coup sur le bras. Il le déploie et montre une lettre*⁷⁶.

L'ESCLAVE

Oh, oh, voyez ce que c'est, Madame !

La Princesse lit le billet.

L'ESCLAVE

Ce que j'admire le plus dans cette merveilleuse pagode, c'est qu'elle ne s'arrête point.

ARLEQUIN

C'est que j'ai le mouvement perpétuel. (*L'esclave fuit, la Princesse en veut faire autant. Arlequin l'arrête en disant*⁷⁷) Chut, chut⁷⁸ ! Petits oiseaux, rassurez-vous⁷⁹. (*Il saute du piédestal et se met à genoux devant la Princesse.*) Pardonnez, ma Princesse, à un domestique fidèle qui expose sa fressure⁸⁰ pour servir le fils de l'empereur du Japon, son maître. Hélas, le cœur de ce pauvre prince est sur la lisière⁸¹ depuis qu'il a vu votre portrait⁸² ! Doit-il espérer quelque remède aux tranchées amoureuses que vous lui causez ?

LA PRINCESSE, *soupire.*

Aïe !

ARLEQUIN

Vous soupirez, petit cœur chinois. (*Il lui présente le portrait du Prince*⁸³.) Tenez, voilà de quoi vous achever de peindre⁸⁴. C'est le portrait de mon maître.

La Princesse considère le portrait, le montre à l'esclave qui fait de grandes

74. Ms. 2 : « *Faisant le réveil* ».

75. Ms. 2 : « Tin, tin, tin, tin, tin, relin, relin, relin, relin. Il finit sec comme un timbre qui touche ».

76. Ms. 2 : « *Elle lui donne un petit coup sur le coude et aussitôt il déploie son bras, et ouvre la main dans laquelle la Princesse aperçoit une lettre* ».

77. Ms. 2 : « L'ESCLAVE fait un cri : Ah ! Elle s'enfuit et sort de scène pour un instant. LA PRINCESSE : elle est étonnée et veut s'enfuir aussi, mais Arlequin l'en empêche en lui disant sans se lever dessus de son piédestal ».

78. Ms. 2 : « *Il chante ensuite* ».

79. Ms. 2 : « *La Princesse tombe dans la rêverie. L'esclave rentre. ARLEQUIN : il saute en bas de son piédestal et se met à genoux devant la Princesse* ».

80. Son cœur.

81. *Être sur la lisière* : « On dit proverbialement et figurément d'un homme qui se laisse gouverner qu'il sera toujours à la lisière, que c'est un homme à la lisière » (Acad. 1792).

82. Ms. 2 : « *Votre portrait qu'un prince lui a donné* ».

83. Ms. 2 : « *Il se lève et lui présente le portrait du Prince* ».

84. Ms. 2 : « *Voilà de quoi vous rassurer* ».

*exclamations*⁸⁵.

ARLEQUIN

Vous ne le trouvez pas désagréable à ce qu'il me semble.

*La Princesse en paraît touchée*⁸⁶.

ARLEQUIN

L'original est, ma foi, bien autre chose. (*La Princesse lit la lettre, regarde le portrait. Arlequin badine avec l'esclave, il la presse*⁸⁷.) La répétition, la répétition ! (*Elle lui fait signe de se tenir en repos*⁸⁸.) Le mouvement perpétuel. (*La Princesse lui met la main sur l'épaule et le regarde tendrement*⁸⁹.) Je vous vois venir, ma reine, vous voudriez bien tenir ici mon maître.

*La Princesse fait signe qu'oui*⁹⁰.

ARLEQUIN

Cela me paraît bien difficile. (*La Princesse fait signe que non*⁹¹.) Je vous dis que cela est impossible. (*Elle fait signe que cela se peut*⁹².) Mais le Prince ne peut pas faire la pagode comme moi⁹³. Oh, parbleu, vous avez beau rêver, je vous défie de...

*La Princesse, pleine de joie, parle à l'oreille d'Arlequin*⁹⁴.

ARLEQUIN

Médecin du Roi ! Ah, que cela est bien trouvé ! Morbleu, vivent les filles amoureuses et renfermées pour imaginer des coups de parties⁹⁵.

L'esclave applaudit du geste.

ARLEQUIN

Oui, voilà qui est fort bien, mais nous ne pensons pas à une chose. Il faut pour cela que je sorte d'ici. Comment diable s'y prendre ?

*L'esclave rêve et parle à l'oreille d'Arlequin*⁹⁶.

85. Ms. 2 : « Elle prend le portrait, le considère et le montre à l'esclave qui fait de grandes exclamations ».

86. Ms. 2 : « Elle lui témoigne par gestes qu'elle en est touchée ».

87. Ms. 2 : « La Princesse relit la lettre qu'elle tient d'une main et jette de temps en temps les yeux sur le portrait qu'elle tient de l'autre. Pendant ce temps-là, Arlequin agace l'esclave et veut la baiser : elle le repousse ».

88. Ms. 2 : « Il continue à la tourmenter, elle lui dit par gestes de se tenir en repos ».

89. Ms. 2 : « Elle met la main sur l'épaule d'Arlequin et le regarde tendrement ».

90. Ms. 2 : « Elle lui fait signe qu'oui ».

91. Ms. 2 : « Elle branle la tête pour lui marquer que non » .

92. Ms.2 : « Elle jette un bras en l'air pour lui témoigner que cela se peut ».

93. Ms. 2 : « Elles rêvent toutes deux ».

94. Ms. 2 : « Elle s'approche pleine de joie d'Arlequin et lui marmonne à l'oreille ».

95. Ms. 2 : « Elle va à l'esclave à qui elle dit la même chose à l'oreille. L'esclave applaudit du geste ».

96. Ms. 2 : « Elle porte son doigt au front et rêve un moment. ARLEQUIN : voyons si vous avez l'invention bonne, vous ? L'ESCLAVE : elle parle à l'oreille d'Arlequin et fait l'action de rompre quelque chose ».

ARLEQUIN

Fort bien, ma foi. Oui, il n'y a qu'à dire au roi qu'en badinant avec la pagode, le grand ressort s'est détraqué. Il sera question après cela de me rapporter chez le Colao pour me faire raccommo-der par le mathématicien ⁹⁷. Oh, jarni, que voilà deux bonnes commères ensemble ! Si l'occasion leur manque, du moins elles ne manquent pas à l'occasion.

Les tambours annoncent l'arrivée du Roi ⁹⁸.

L'ESCLAVE, à Arlequin ⁹⁹.

Remettao.

ARLEQUIN

Presto, presto !

Il se remet sur le piédestal, la tête penchée sur une épaule ¹⁰⁰.

SCÈNE IX

LE ROI, LA PRINCESSE, L'ESCLAVE, ARLEQUIN.

LE ROI DE LA CHINE

Contentaou de la padogaou ¹⁰¹ ?LA PRINCESSE, *criant*.

Ah, ah !

L'ESCLAVE, *pleurant*.

Hui, hui, hui !

LE ROI DE LA CHINE

Qu'avez-aou à pleuraou ?

LA PRINCESSE, *montrant Arlequin*.

Eh, la pagodaou !

L'ESCLAVE

Ressortaou est cassaou.

LE ROI DE LA CHINE, *étonné*.

Est cassaou ?

97. Ms. 2 : « LA PRINCESSE ET L'ESCLAVE : elles disent par gestes que c'est cela même ».

98. Ms. 2 : « On entend en cet endroit le bruit de quelques tambours qui annoncent la venue du Roi ».

99. Ms. 2 : « Poussant Arlequin vers le piédestal ».

100. Ms. 2 : « Il se remet sur son piédestal et laisse tomber la tête sur l'une de ses épaules comme une tête de pagode dont le plomb est ôté ».

101. Sic. Ms. 2 : « Il rentre d'un air gai et demande à la Princesse ».

Il s'approche d'Arlequin dont la tête retombe toujours sur l'épaule. Il dit en colère à sa fille et à l'esclave ¹⁰² :

Maladroitaou !

Il appelle ¹⁰³.

Kiam ! Ho ! Chifou !

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, DEUX OFFICIERS.

LE ROI DE LA CHINE, *aux officiers.*

Emportataou racommodaou la pagadaou. (*À l'esclave* ¹⁰⁴.) Maladroitaou !

On emporte Arlequin.

FIN DU I^{ER} ACTE

102. Ms. 2 : « *Il s'approche d'Arlequin et lui veut remettre la tête en mouvement mais elle retombe toujours sur l'épaule. Le Roi tape du pied et regardant sa fille et l'esclave en colère, il dit* ».

103. Absent de Ms. 2.

104. Ms. 2 : « *Regardant en colère sa fille et l'esclave* ».

ACTE II

Le théâtre représente une salle du palais.

SCÈNE I

LE PRINCE, EN APOTHIKAIRE, ARLEQUIN, EN MÉDECIN ¹⁰⁵.

ARLEQUIN

Voici le fait. Le médecin du Roi est mort. La Princesse, là-dessus, m'a conseillé de faire demander sa place par le Colao qui me propose en ce moment à Sa Majesté comme un fameux médecin français.

Le Prince demande par geste pourquoi cela.

ARLEQUIN

C'est qu'il est permis au médecin et à l'apothicaire d'entrer partout même dans l'appartement des femmes, quand il y en a de malades. Vous jugez bien que la Princesse aura bientôt une maladie de commande dès qu'elle apprendra que le Roi vous a pris à son service.

Le Prince lui parle à l'oreille ¹⁰⁶.

ARLEQUIN

Pourquoi je vous fais plutôt apothicaire que médecin ? C'est que je saurai mieux donner du galbanon ¹⁰⁷ que vous ayant servi six mois un médecin de Paris qui était à la cour du Mogol ¹⁰⁸ et qui m'a appris tout le manège de la profession.

LE PRINCE, voyant Colao.

Ah, Colao !

ARLEQUIN

Bon, le voici.

SCÈNE II

LE PRINCE, LE COLAO, ARLEQUIN.

105. Ms. 2 : « *Le Prince est en apothicaire, il a un habit noir et tient une seringue à la main. Arlequin a une fourrure et un habit de médecin* ». Les apothicaires étaient chargés des lavements, auxquels se refusaient les médecins.

106. Ms. 2 : « *Il marmotte à l'oreille d'Arlequin* ».

107. *Donner du galbanon* : « C'est promettre beaucoup pour donner peu ; ne pas répondre à une demande mais faire entendre équivoquement autre chose » (Richelet).

108. *Mogol* : « Titre de l'empereur du Mogol » (Littré).

Le Colao veut recommencer ses cérémonies ¹⁰⁹.

ARLEQUIN

De grâce, Monsieur le Colao, supprimez vos fatigantes civilités. Nous n'avons pas le temps de nous amuser à la moutarde ¹¹⁰, avez-vous parlé au monarque ?

LE COLAO

Allegrao, allegrao !

ARLEQUIN

Il y a de bonnes nouvelles, n'est-ce pas ¹¹¹ ?

LE COLAO

Avezao l'agramentao.

ARLEQUIN

Vivat ¹¹² !

LE COLAO

Venerao, remerciao majastao.

ARLEQUIN

Dépêchons ! Allons, marche à moi, mon apothicaire ¹¹³.

SCÈNE III

LE ROI, À UN OFFICIER.

Le théâtre représente la salle à manger du Roi qui y paraît environné de ses officiers. À côté de lui sont deux femmes pour le faire boire et manger ¹¹⁴.

Traitao l'ambassadaou qui sortao, splendidaou ¹¹⁵.

109. Ms. 2 : « Il lève les bras pour recommencer la cérémonie qu'il a fait d'abord ».

110. *S'amuser à la moutarde* : « S'amuser à des choses inutiles » (Acad. 1762).

111. Ms. 2 : « Allegrao, il y a de bonnes nouvelles apparemment ».

112. Ms. 2 : « Nous avons l'agrément... vivat ».

113. Ms. 2 : « Ils sortent ».

114. Ms. 2 : « Le théâtre change et représente un salon magnifique dans le milieu duquel le couvert du Roi est mis pour dîner. Le monarque est entouré de plusieurs seigneurs et officiers. Il a aussi à ses côtés deux femmes qui viennent là pour le faire manger. LE ROI ET SA SUITE. LE ROI : il dit à un de ses officiers ».

115. Ms. 2 : « L'officier s'incline profondément et sort ».

SCÈNE IV

LE ROI, LE PRINCE, LE COLAO, ARLEQUIN.

Le Colao fait ses cérémonies, le Prince l'imité, Arlequin le contrefait comiquement ¹¹⁶.

LE COLAO, *présentant Arlequin.*

Kam-Chaou, filiao de soleillao, présentao à sa majestao un grandao médicinao.

LE ROI DE LA CHINE

Comment s'appellao ?

ARLEQUIN

Doctoraou Arlequinaou, pour vous rendre ses petits services.

LE ROI DE LA CHINE

Habilaou ?

ARLEQUIN

Oh, je vous en répons ¹¹⁷ ! J'ai fait à la cour du Mogol des cures si surprenantes qu'on m'en a chassé comme un sorcier ¹¹⁸. À l'œuvre on connaîtra l'ouvrier. Je prétends avec le marteau de ma capacité vous clouer l'âme dans le corps pour plus de trois cents ans.

LE ROI DE LA CHINE

Ô trésoraou !

ARLEQUIN

Mais, Monsieur l'empereur, permettez-moi de vous présenter le cadet que j'ai choisi *inter millibus* ¹¹⁹, pour mon apothicaire. C'est un grivois ¹²⁰ qui possède la pharmacie comme un Cicéron ¹²¹. Il faut lui voir manier la seringue et avec quelle adresse ce carabinier d'Hippocrate ¹²² sait ajuster son coup.

LE ROI DE LA CHINE

Connaissaou simplaou ?

116. Ms. 2 : « *Le Colao fait plusieurs cérémonies et inclinations qu'Arlequin et le prince qui le suivent imitent et dans lesquelles Arlequin répond toujours du comique* ».

117. Ms. 2 : « Si je suis habilaou ? Oh, je vous en répons ».

118. Ms. 2 : « LE ROI : *il fait un geste d'admiration* ».

119. « Entre des milliers ».

120. *Grivois* : « Qui est alerte, éveillé, d'une humeur libre et hardie » (Acad. 1762).

121. Remarque burlesque appuyée sur le fait qu'on disait « parler comme un Cicéron ».

122. *Hippocrate* : « Nom d'un célèbre médecin grec, dit le père de la médecine, et qui vivait dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne » (Littré).

ARLEQUIN

Les simples ¹²³ ? Ah, vraiment oui, il connaît les simples, les doubles, les triples et les quadruples !

LE ROI DE LA CHINE

Recevaou.

ARLEQUIN

Honoraou, nous voilà reçus.

LE ROI DE LA CHINE

À dînaou, à dînaou. (*Il sort* ¹²⁴.)

SCÈNE V

LE PRINCE, COLAO, ARLEQUIN, LES DEUX FEMMES, OFFICIERS.

ARLEQUIN

Il va donc dîner ¹²⁵.

LE COLAO

Va dinao.

ARLEQUIN

Et nous allons en faire autant.

LE COLAO

Conveniaio demeurao médicinao regardao dinao l'emperao.

ARLEQUIN

Comment, ma charge m'oblige à le regarder faire ? (*Le Colao lui baragouine à l'oreille* ¹²⁶.)
Pour prendre garde à ce qu'il mange ? Hé, que m'importe, à moi, qu'il mange trop ou qu'il se crève de choses nuisibles !

LE COLAO

Ho, ho !

Il lui parle à l'oreille ¹²⁷.

123. *Simple* : « En pharmacie, il y a des remèdes simples, et d'autres doubles ou composés » (Furetière).

124. Ms. 2 : « *Le Roi passe dans son cabinet en attendant qu'on ait servi. Plusieurs officiers sortent pour aller servir* ».

125. Ms. 2 : « *Arlequin, bas au Colao* ».

126. Ms. 2 : « *Il baragouine à l'oreille d'Arlequin* ».

127. Ms. 2 : « *Il continue de lui parler à l'oreille* ».

ARLEQUIN, *étonné.*

Plaît-il ? Comment dites-vous cela ?

Le Colao lui parle encore à l'oreille ¹²⁸.

ARLEQUIN

Hé bien, si le Roi venait à mourir...

LE COLAO

Pendao medicinao.

ARLEQUIN

On pend le médecin, miséricorde ! Ah, sur ce pied-là, au diable la charge ! (*Il veut ôter sa robe. Colao l'en empêche et lui parle encore bas* ¹²⁹.) Quoi, il ne m'est pas permis de la quitter ? (*Le Colao branle la tête.*) Ah, misérable, qu'ai-je fait ? (*Le Prince l'encourage* ¹³⁰.) Cela vous est bien aisé à dire, à vous, car apparemment les apothicaires tirent les braies nettes ¹³¹.

LE COLAO

Non, fouettao.

ARLEQUIN

On fouette l'apothicaire au pied de la potence, morbleu ! Pourquoi n'ai-je pas plutôt choisi d'être apothicaire ? J'en serais quitte à meilleur marché. (*Au Prince.*) Voulez-vous troquer de charge ? (*Le Prince le rassure* ¹³².) Oui, le péril est assigné, mais il faut nous dépêcher de voir la Princesse et tirer nos chausses d'ici le plus tôt que faire se pourra. Ce diable de pendao me chiffonne la cervelle.

SCÈNE VI

LE ROI, LE PRINCE, LE COLAO, ARLEQUIN.

LE ROI DE LA CHINE

Mangaou ¹³³.

ARLEQUIN, *à part.*

Ne va pas crevaou ! (*Le Roi se met à table ; des deux femmes l'une le fait manger et l'autre boire* ¹³⁴.) Examinons-le bien pendant son dîner. Ventrebieu ! Il a un ventre qui fait trembler. (*Le Roi*

128. Ms. 2 : « *Il lui marmotte encore quelque chose à l'oreille* ».

129. Ms. 2 : « *Le Colao lui parle encore à l'oreille en l'empêchant de se déshabiller* ».

130. Ms. 2 : « *Il encourage Arlequin* ».

131. *Braie* : « On dit figurément et populairement d'un homme qui s'est tiré heureusement d'une mauvaise affaire, qu'il en est sorti ses braies nettes » (Acad. 1762).

132. Ms. 2 : « *Il continue de rassurer Arlequin* ».

133. Ms. 2 : « *Le Roi, sortant du cabinet* ».

134. Ms. 2 : « *Le Roi se met à table, les deux femmes se mettent à ses côtés, l'une pour le faire manger et l'autre pour*

mange, Arlequin l'arrête ¹³⁵.) Attendez, sondons avant toutes choses la portée de votre estomac ¹³⁶. (*Il lui tâte le poulx.*) Hem ! Voilà un poulx qui demande bien du ménagement. (*Il lui tâte le ventre.*) Vous avez là un sac diablement plein. Ça, ça, il nous faut vider cela au plus tôt. (*Au Prince.*) Héé, Monsieur Furet, préparez pour ce soir un bon clystère et composez-moi pour demain un purgatif doux où vous mettrez seulement soixante grains d'émétique. (*La femme fait manger le Roi qui ouvre une grande bouche* ¹³⁷.) Le pauvre enfant ! Il ne sait pas encore manger tout seul. (*À l'esclave* ¹³⁸.) Donnez-moi, je vais les faire manger. (*Au lieu de donner au Roi il prend pour lui-même.*)

LE ROI, *le faisant reculer d'un coup de poing* ¹³⁹.

Retiraou.

Il ordonne à ses esclaves de le faire manger, ce qu'elles font avec promptitude ¹⁴⁰.

ARLEQUIN

Comme diable vous y allez ! Doucement, s'il vous plaît. (*Le Roi le menace la bouche pleine. Arlequin arrache ce que tiennent les femmes, prend dans les plats et mange en famélique* ¹⁴¹.)

LE ROI DE LA CHINE, *en colère.*

Coquinaou !

ARLEQUIN

Gourmandaou vous ! De ce train-là vous allez vous faire crever et puis je serai pendu ¹⁴². (*Il se jette à corps perdu sur les plats, mange à toutes mains et boit de même. Le Roi, furieux, le prend à la gorge* ¹⁴³.) Aiuto ¹⁴⁴, aiuto ¹⁴⁵ ! Ah, morbleu, ce que j'en fais n'est que pour vous conserver la vie ! Je veux vous ôter l'occasion d'altérer votre santé. À quoi servent les médecins, s'ils ne savent pas prévenir les maux et s'ils ne...

le faire boire. Arlequin s'avance et dit » .

135. Ms. 2 : « *Le Roi veut manger, Arlequin l'arrête en disant* ».

136. Ms. 2 : « *Ventre* ».

137. Ms. 2 : « *Alors l'esclave préposée pour faire manger le Roi prend avec une fourchette des morceaux qui sont tous coupés et les porte à la bouche du monarque qui l'ouvre extrêmement grande. Arlequin fait ses étonnement et dit* ».

138. Ms. 2 : « *À l'esclave, en prenant la fourchette, et au lieu de faire manger le Roi, il avale lui-même les morceaux* ».

139. Ms. 2 : « *Lui donnant un coup de pied dans l'estomac, le fait reculer* ».

140. Ms. 2 : « *En même temps, le Roi ordonne aux esclaves de se dépêcher de le faire boire et manger ce qu'elles font avec tant de vitesse qu'Arlequin revient à la charge pour les en empêcher* ».

141. Ms. 2 : « *Le Roi, la bouche toujours pleine, lui montre les poings pour le menacer. Arlequin arrache ce qu'il peut, tant des mains des esclaves que de celles du Roi qui s'est mis lui même à prendre dans les plats et qui s'y comporte comme en homme affamé* ».

142. Ms. 2 : « *Vous allez de ce train là vous faire crever et moi je serai pendaou* ».

143. Ms. 2 : « *Aussitôt, il se jette à corps perdu sur tous les plats et mange très goulument. Il attrape la bouteille et boit comiquement. Le Roi se lève en fureur et prend Arlequin à la gorge* ».

144. Nous traduisons : « *Au secours* ».

145. Ms. 2 : « *Le Roi le lâche après l'avoir gourmé* ».

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, UN EUNUQUE DE LA PRINCESSE.

L'EUNUQUE

Majestao, la Princessao a la migrainao.

ARLEQUIN

Vite, vite, aux remèdes ! Courons à son appartement.

L'EUNUQUE

Jardinao.

ARLEQUIN

Hé bien, allons dans les jardins, puisqu'elle y est !

LE ROI DE LA CHINE, *arrêtant le Prince* ¹⁴⁶.

Restaou.

ARLEQUIN

Oh, je ne vais point sans mon apothicaire ! C'est un barbet de la faculté qui doit toujours suivre le médecin et le mal de la Princesse est peut-être tel qu'il faudra appliquer le remède sur le champ. En ce cas, voici l'homme qui lui est le plus nécessaire. (*Le Roi lui parle bas* ¹⁴⁷.) Vous allez, dites-vous, voir votre favorite. Prenez garde de me tailler de la besogne ¹⁴⁸. (*Le Roi lui dit encore un mot* ¹⁴⁹.) Vous nous viendrez trouver dans un moment. Fort bien, nous allons toujours prendre les devants ¹⁵⁰.

SCÈNE VIII

LA PRINCESSE, L'ESCLAVE.

Le théâtre représente les jardins du palais ¹⁵¹.

L'ESCLAVE

Vous allez être satisfaite, ma Princesse. Vous allez voir le Prince du Japon, et moi, ma jolie pagode.

146. Ms. 2 : « *Le Prince veut le suivre. Le Roi, l'arrétant* ».

147. Ms. 2 : « *Il laisse passer le Prince et l'approche d'Arlequin pour lui parler à l'oreille* ».

148. *Tailler besogne* : « Susciter bien des affaires à quelqu'un » (Acad. 1762).

149. Ms. 2 : « *Il lui dit encore un mot à l'oreille* ».

150. Ms. 2 : « *Ils sortent tous. Le théâtre change et représente les jardins du palais* ».

151. Ms. 2 : « *La Princesse se promène appuyée sur l'esclave* ».

SCÈNE IX

LA PRINCESSE, LE PRINCE, L'ESCLAVE, ARLEQUIN.

La Princesse et l'esclave rient de voir l'accoutrement du Prince ¹⁵².

ARLEQUIN

Mesdames, vous voyez deux membres de la faculté de Cythère qui viennent vous offrir leurs cordiaux amoureux ¹⁵³. (*Au Prince.*) Voilà votre malade, Monsieur l'Apothicaire. Seringuez-lui vos petites raisons. Et moi, je vais tâter le pouls à cette petite minette chinoise. (*Le Prince entretient la Princesse. Arlequin fait des singeries que l'esclave imite. Il fait la culbute* ¹⁵⁴ *et l'invite à faire de même. Arrive un eunuque qui les alarme par ses cris* ¹⁵⁵.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, UN EUNUQUE.

L'EUNUQUE, *essoufflé* ¹⁵⁶.

Ah ! bedi beda, bedi beda !

ARLEQUIN, *effrayé*.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

L'EUNUQUE

Secourao, l'imperao a la coliquao ¹⁵⁷ !ARLEQUIN, *tremblant*.Ah, aïe, aïe, j'ai la fièvre ¹⁵⁸, moi !

L'EUNUQUE

Va mourirao.

ARLEQUIN

Oh, me voilà pendu ! Il aura attrapé cette colique-là dans son maudit sérail.

152. Ms. 2 : « *La Princesse et l'esclave font de grands éclats de rire en voyant l'accoutrement du Prince* ».

153. Ms. 2 : « *Le Prince : il se jette aux genoux de la Princesse et lui baise la main* ».

154. *Culbute* : « Certain saut que l'on fait en mettant la tête en bas et les jambes en haut pour retomber de l'autre côté » (Acad. 1694).

155. Ms. 2 : « *Le Prince entretient bas la Princesse. Arlequin s'approche de l'esclave et folâtre avec elle par un jeu muet. Il fait plusieurs gestes arlequiniques, auxquels elle répond de même. Arlequin, qui lui voit tout ce qu'il fait, tombe sur ses genoux. Elle tombe aussi. Arlequin fait la culbute qu'il invite l'esclave de faire à son tour, mais elle le refuse ce qui donne occasion de rire. Il arrive en cet endroit un eunuque qui les interrompt et leur donne l'alarme par ses cris* ».

156. Ms. 2 : « *Tout essoufflé* ».

157. Ms. 2 : « L'EUNUQUE : secourao, secourao. ARLEQUIN : Qui ? L'EUNUQUE : Emperao a la colicao ».

158. Ms. 1 : « *fièvre* ». Nous corrigeons.

L'EUNUQUE

Secourao, secourao !

ARLEQUIN

Eh oui, oui, je vais à son secours ! Mais il faut auparavant que j'aille chez moi chercher certaines drogues qui me manquent ¹⁵⁹. Allons, apothicaire, suivez-moi.

L'EUNUQUE

Oh, point sortirao ! Envoyao cherchao drogueao.

ARLEQUIN

D'où vient donc ?

L'EUNUQUE

Si l'imperao mourao, on vous chercheao pour vous pendrao.

ARLEQUIN

Miséricorde, il n'y a donc pas moyen d'échapper ? Heureux médecins d'Europe ! Vous ne risquez rien, vous. Il n'y a que le mort qui paye les pots cassés ¹⁶⁰. Hiaouf !

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, UN AUTRE EUNUQUE, *ENTRE* ¹⁶¹.

DEUXIÈME EUNUQUE, *dansant, chantant*.

Consolao, colicao passao.

ARLEQUIN

Ah, je respire ! La maudite charge qui vous tient toujours dans les tranches du gibet. Je ne m'étonne pas si je l'ai obtenue si facilement. Mais est-il bien guéri ¹⁶² ?

L'EUNUQUE

Vieno.

ARLEQUIN

Le ciel en soit loué !

159. Ms. 2 : « Mais il faut auparavant que je sorte du palais et que j'aille [chercher] certaines drogues qui nous manquent ».

160. Ms. 2 : « Il pleure ».

161. Ms.2 : « Qui arrive en dansant ».

162. Ms. 2 : « Mais est-il bien guéri au moins » ?

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, SUITE.

ARLEQUIN, *court au-devant du Roi* ¹⁶³.

Colicao passao, n'est-ce pas ?

LE ROI DE LA CHINE

Passaou, passaou. (*À sa fille.*) Et la migrainaou ?

ARLEQUIN

Passaou aussi, un apothicaire de cette taille-là ne rate guère de migraines.

LE ROI DE LA CHINE, *à sa fille.*

Fillaou, réjouissaou.

ARLEQUIN

Pourquoi ?

LE ROI DE LA CHINE

Mariaou.

ARLEQUIN

Vous la mariez ?

LE ROI DE LA CHINE, *à l'oreille d'Arlequin.*

... La livraou à l'ambassadeou.

ARLEQUIN

Vous devez ¹⁶⁴ la livrer aujourd'hui à un ambassadeur pour le fils de son maître ! Vous voulez donc faire mourir votre fille ¹⁶⁵ ?

LE ROI DE LA CHINE

Mouriraou ?

ARLEQUIN

Oui, mouriraou. J'ai remarqué que le mariage est contraire à son tempérament parce que le diaphragme étant comprimé chez elle par le mouvement continu du systole ¹⁶⁶, du diastole ¹⁶⁷ et du pactole ¹⁶⁸, cela fait que la contrescarpe du ventricule... Enfin, le mariage ne lui convient point du tout.

163. Ms. 2 : « *Il court au-devant du Roi et lui demande d'un air empressé* ».

164. Ms. 2 : « Voulez ».

165. Ms. 2 : « *La Princesse et le prince se regardent avec douleur* ».

166. *Systole* : « Mouvement naturel et ordinaire du cœur lorsqu'il se resserre » (Acad. 1798).

167. *Diastole* : « Mouvement naturel et ordinaire du cœur lorsqu'il se dilate » (Acad. 1762).

168. Jeu d'assonance burlesque. Le Pactole était une petite rivière qu'on disait source de grandes richesses.

LE ROI DE LA CHINE

M'étonnaou.

ARLEQUIN

Non, cela ne doit point vous étonner. La Princesse est si délicate et si valétudinaire ¹⁶⁹ que si vous voulez absolument la marier, il faut la donner à un bon apothicaire, car elle en aura besoin à tout moment.

LE ROI DE LA CHINE

Chansonnaou !

ARLEQUIN

Ce ne sont point des chansons.

LE ROI DE LA CHINE, *à l'oreille d'Arlequin* ¹⁷⁰.

... Ma parolaou.

ARLEQUIN

Bon, bon, vous avez donné votre parole. Vous la retirerez.

LE ROI DE LA CHINE, *marmotte encore* ¹⁷¹.

La paixaou...

ARLEQUIN

Tâchez de faire la paix sans sacrifier votre fille.

LE ROI DE LA CHINE

Non démordraou ¹⁷² .

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, LE COLAO ¹⁷³.

LE COLAO

Sirao, l'embassadao viennoa saluadao la PrincesSao.

ARLEQUIN, *à part*.

Quel contretemps !

169. *Valétudinaire* : « Maladif » (Acad. 1762).

170. Ms. 2 : « *Il marmotte quelques paroles au bout desquelles il dit* ».

171. Ms. 2 : « *Après avoir encore marmotté* ».

172. Ms. 2 : « *Le Prince et la Princesse se désolent et l'esclave regarde Arlequin en soupirant* ».

173. Cette scène est absente de Ms. 2.

SCÈNE XIV

et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, L'AMBASSADEUR, SUITE.

Les gens de l'ambassadeur se joignant les mains les uns contre les autres forment un berceau par-dessous lequel il arrive ¹⁷⁴.

ARLEQUIN, reconnaissant l'ambassadeur du Japon, saute à son cou ¹⁷⁵

Eh, c'est notre ami le seigneur Piloboufi, le favori du Roi du Japon. (*Il renverse le Roi, embrasse son maître, la Princesse et crie à haute voix* ¹⁷⁶.) De la joie, de la joie !

LE ROI DE LA CHINE

Extravagantaou ! Arretaou, gardaou !

ARLEQUIN

Doucement. Voilà notre ambassadeur. Cet apothicaire-là est votre gendre, le prince du Japon, et moi la pagodaou.

Il montre son habit d'Arlequin ¹⁷⁷. *Le Roi fait ses étonnements.*

ARLEQUIN

C'est comme je vous le dis.

L'ambassadeur se prosterne aux genoux du Prince et à ceux de la Princesse ¹⁷⁸.

ARLEQUIN, au roi.

Vous voyez bien que nous sommes autre chose que des flaireurs de bassins.

LE ROI DE LA CHINE, riant.

Ha, ha, ha, plaisantaou ! (*Le Prince et la Princesse se jettent à ses pieds* ¹⁷⁹.) Pardonnaou, levaou, divertissaou, dansaou.

ARLEQUIN, donnant au Roi sa robe de médecin dont il l'affuble ¹⁸⁰.

Tenez, je vous remets ma siquenille ¹⁸¹ de Docteur, vous pouvez la donner avec la charge à qui

174. Ms. 2 : « Les gens de la suite de l'ambassadeur s'avancent deux à deux les bras pendants puis ils les lèvent et forment ensemble de leurs bras courbés en arcade une galerie par dessous laquelle l'ambassadeur passe ».

175. Ms. 2 : « Arlequin, d'abord qu'il aperçoit l'ambassadeur du Japon, il saute à son cou et dit ».

176. Ms. 2 : « Il le quitte pour aller sauter au cou du Roi qu'il renverse. Il court ensuite à son maître qui l'embrasse. Il veut aussi, dans son transport, embrasser la Princesse et crie à haute voix ».

177. Ms. 2 : « Il retrouse sa robe de médecin pour faire voir son habit d'Arlequin ».

178. Ms. 2 : « Reconnaissant le Prince, il va se jeter à ses genoux et à ceux de la Princesse ».

179. Ms. 2 : « Le Prince et la Princesse vont se jeter aux pieds du Roi qui leur dit ».

180. Ms. 2 : « Ôtant sa fourrure et la donnant au Roi ».

181. Siquenille ou souquenille : « Sorte de surtout fort long, fait de grosse toile et qu'on donne ordinairement aux cochers et aux palefreniers pour s'en couvrir quand ils pansent leurs chevaux », (Acad.1762). Littré ajoute que « Molière a dit siquenille dans l'édition originale de *L'Avare* ».

bon vous semblera. Car, pour moi, je n'aime point les métiers qui font pendre leur maître. (*Prenant la main de l'esclave* ¹⁸².) Allons, mariaou !

On danse et la pièce finit.

FIN

182. Ms. 2 : « *Il prend ensuite la main de l'esclave et lui dit* ».

LE SAGE ET D'ORNEVAL

CYCLE DE LA TOISON D'OR

NOTICE

1 Sources

Les trois pièces sont conservées à la BnF. Deux manuscrits différents nous sont parvenus : le premier sous la cote Ms. BnF, fr. 9314 (en prose, excepté l'acte de *L'Oracle muet* que nous n'avons conservé que par écrits) ¹ et le second sous la cote Ms. BnF, fr. 25471 (en écrits) ².

Les deux versions étant extrêmement différentes, nous proposons deux éditions séparées du cycle de *La Toison d'or*. Par ailleurs, nous reproduisons le dernier acte, *L'Oracle muet*. Bien que la pièce ait été éditée par Jeanne-Marie Hostiou et Mirtill Varrò ³, nous avons opté pour la rééditer également, considérant les trois pièces comme un cycle. En effet, *L'Oracle muet*, sur le manuscrit, est présenté comme « le second acte de *La Conquête de la Toison d'or* ». Il s'agirait d'une suite logique et la pièce est d'ailleurs annoncée dans la dernière scène de *La Toison d'or*.

L'édition des pièces se fera donc selon la logique des manuscrits :

1. *Les Captifs d'Alger* en prose (Ms. 9314)
2. *La Toison d'or* en prose (Ms. 9314)
3. *L'Oracle muet* en prose et vaudevilles (Ms. 9314)
4. *Les Captifs d'Alger* en écrits (Ms. 25471)
5. *La Toison d'or* en écrits (Ms. 25471)
6. *L'Oracle muet* en écrits (Ms. 25471)

Aucune de ces pièces n'a été imprimée au XVIII^e siècle. Anastasia Sakhnovskaia-Pankeeva s'en explique :

Cette guerre de 1724 nous est parvenue seulement en version manuscrite, les six pièces de la saison n'ayant pas obtenu de place dans le recueil de Lesage et d'Orneval qui ne voulaient peut-être pas faire de ces petites guerres intimes un chapitre dans « l'histoire foraine, version définitive », ni mêler ces désaccords à l'image positive du théâtre forain qu'ils étaient en train de créer (Marcello Spaziani a tendance à penser que les pièces que Lesage et d'Orneval composaient, privés des secours de leur collaborateur habituel, n'étaient pas les meilleures de leur répertoire et sont donc restées inédites ⁴.

Nous optons pour l'explication d'Anastasia Sakhnovskaia-Pankeeva, qui se fonde sur des faits plus précis et plus objectifs que Marcello Spaziani. Nous n'avons pas eu, en effet, d'informations sur la réception de la pièce.

2 Représentation et attribution

À la foire Saint-Laurent 1724, rappelons-le, un nouvel entrepreneur venait de racheter le privilège et d'obtenir le droit de représenter des opéras-comiques : Honoré. Les pages de titre des manuscrits donnent des explications plus précises à ce sujet :

1. *Les Captifs d'Alger*, f^{os} 106-125 ; *La Conquête de la Toison d'or*, f^{os} 126-137 ; *L'Oracle muet*, f^{os} 138-159.

2. *Les Captifs d'Alger*, f^{os} 2-17v ; *La Conquête de la Toison d'or*, f^{os} 18-25v ; *L'Oracle muet*, f^{os} 26-39.

3. *L'Oracle muet* a été édité dans l'anthologie dirigée par Françoise Rubellin, *Le Théâtre de la Foire. Anthologie de pièce inédites*, op. cit. Notice et édition par Mirtill Varrò et Jeanne-Marie Hostiou (avec la version écrits en note).

4. Anastasia Sakhnovskaia-Pankeeva, « Chronique d'une petite guerre. Autour d'une parodie inédite de Lesage : *La Reine des Péris* », dans *Séries parodiques...*, op. cit., p. 49.

Cette pièce fut faite à l'occasion du privilège de l'Opéra-Comique que le directeur de l'Opéra avait promis aux acteurs forains pour 8000 livres par chaque Foire et qu'il accorda à deux bourgeois de Paris qui lui en offrirent dix et un pot de vin de 3000 livres. Les auteurs ordinaires de ce spectacle ne s'étant pas accommodés avec les nouveaux entrepreneurs, firent ce prologue contre eux ⁵.

En effet, Honoré était associé à Pirard, et tous deux exploitèrent lors de cette Foire le privilège ⁶. La troupe de Dolet et La Place ⁷, toutefois, avait une permission tacite l'autorisant à parler dans ses pièces. Aussi représenta-t-elle d'abord ses pièces en prose. Mais on leur ôta cette permission, ce qui les obligea à jouer par écriteaux. C'est ce qu'explique le scripteur sur la page de titre du manuscrit Ms. BnF, fr. 9314 : « Cette pièce fut d'abord jouée en prose. Dolet et La Place ayant obtenu la permission de chanter, les auteurs la mirent en vaudevilles par écriteaux ». Toutefois, cette phrase est étonnante. C'est au contraire parce qu'ils n'avaient ni l'autorisation de chanter, ni celle de parler, qu'ils représentèrent par écriteaux, donc en faisant chanter le public. Il s'agit probablement d'une confusion.

Un autre élément, également signalé par les frères Parfaict dans leur *Dictionnaire*, concerne l'emploi de Piron et Fuzelier par Honoré, au détriment de Le Sage et d'Orneval, qui s'associèrent alors à la troupe de Dolet et La Place, « qui ayant obtenu une espèce de privilège pour parler avaient ramassé des acteurs qu'Honoré semblait avoir méprisés. Ce prologue est donc une critique de la conduite de cet entrepreneur, et les auteurs y ont inséré le conte du *Calendrier des vieillards* de Monsieur de La Fontaine » ⁸.

Ces trois pièces, de Le Sage et d'Orneval, firent l'ouverture de la foire Saint-Laurent 1724, avec d'abord le prologue *Les Captifs d'Alger*, puis *La Toison d'or* et pour finir *L'Oracle muet*. Dès la troisième représentation, l'interdiction de parole fut signifiée. Puis, quelques jours après, ils obtinrent la permission de représenter par écriteaux ⁹.

3 Argument

Les Captifs d'Alger, prologue

Pagamin vient consulter Rustan au sujet des esclaves dont il est chargé. Il aborde le sujet d'une esclave française, qu'il souhaite épouser. Le mari de l'esclave, Monsieur Jeannin, vient justement demander rançon pour la récupérer. Certain d'y arriver, il court l'embrasser, mais celle-ci le reçoit froidement, et lui annonce qu'elle reste avec Pagamin. Une Gasconne vient ensuite, se plaignant d'un barbier. La scène 7 fait allusion aux querelles entre les troupes foraines. Scaramouche est à la recherche de la Foire, Arlequin s'en plaint également. Ils finissent par la rencontrer par l'intermédiaire de Barbario. Alors que les forains s'appêtent à acheter la Foire, deux bourgeois viennent et l'obtiennent à la place de Scaramouche et Arlequin. Une scène supplémentaire fait

5. Ms. BnF, fr. 25471, page de titre.

6. Voir au sujet de leur association, vol. 1, p. 145.

7. Et probablement de Restier également. Voir vol. 1, p. 145.

8. *DTP*, t. II, p. 36.

9. *MfP*, t. II, p. 17.

intervenir Scaramouche, qui annonce que la Foire s'est noyée.

La Conquête de la Toison d'or

Scaramouche, Gille et Arlequin arrivent en Colchide et espèrent récupérer la Toison d'or, alors que leurs maîtres sont en train de débattre du moyen de la récupérer, ce qui donne lieu à des lazzi comiques. Jason et Thésée s'apprêtent à leur tour à affronter le monstre protégeant la Toison. Leurs écuyers, effrayés, ne souhaitent pas les accompagner. Jason commence le combat, mais des bêtes sauvages et un dragon les terrassent, alors que Médée les observe de sa tour. Dorine, suivante de Médée, vient annoncer à Scaramouche et Arlequin que sa maîtresse leur remettra la Toison si Jason répond à son amour. Il accepte et récupère la Toison en semant les dents de dragons remises par Médée. On célèbre leur union.

L'Oracle muet

Arlequin pêche, et remonte de son filet un énorme vase, duquel sort une fusée. Un diable en sort ensuite et pour remercier Arlequin de l'avoir délivré, lui fait don du vase qui est en fait un oracle muet. Pour le consulter, il suffit d'y mettre la main, et d'en retirer un signe quelconque. Scaramouche et Gille, qui s'étaient enfuis à l'arrivée du diable, rejoignent Arlequin et testent le vase. Plusieurs personnages payent pour le tester à leur tour : Damis, jeune amoureux ; Céphise, qui hésite à épouser Clitandre ; deux auteurs ; Colas, paysan ; Dorimène, fille d'un marchand ; Argentine et Diamantine ; un chapelier ; Madame Rabon. La pièce se termine sur un épilogue, où l'on retrouve les argonautes (Jason, Thésée, Orphée) qui viennent féliciter les acteurs pour la pièce qu'ils viennent de jouer.

4 Une critique d'actualité : la querelle de l'année 1724

Dans les trois pièces se glissent des allusions aux querelles de l'année. Cette soirée théâtrale se présente comme un plaidoyer face à la troupe d'Honoré et ses acteurs qui ne se trouvent pas épargnés.

Tout d'abord, le prologue *Les Captifs d'Alger* est construit autour des querelles intestines entre la troupe d'Honoré et celle de Dolet et La Place. Dans la scène 7 de la version en prose, Arlequin, Scaramouche et les autres sauteurs forains souhaitent récupérer la Foire auprès d'un vendeur d'esclave. Cette personnification de la Foire est l'occasion d'une définition humanisée de cette dernière : « Une dame qu'on appelle la Foire, ayant fait plaisir à toute la ville de Paris » (sc. 7) est recherchée, puis Arlequin ajoute : « Ne dirait-on pas qu'il parle d'une coureuse ? » (sc. 7). Il s'agit probablement d'une allusion aux différentes péripéties liées au passage du privilège de l'Opéra-Comique de main en main. Il est encore dit d'elle qu'elle est « une gaillarde qui ne parle qu'en chantant et en dansant » (sc. 7) et qu'on l'appelle « Lariradondaine », titre d'un air de vaudeville bien connu.

Les autres personnages mis en scène dans le prologue sont des personnages à clef : Le Seigneur Barbario, ou Operario selon la version manuscrite, peut être assimilé au directeur de l'Opéra, en

charge de revendre le privilège. Quant aux deux bourgeois, il s'agit, comme nous l'avons dit, de Pirard et d'Honoré. Cette information se trouve confirmée par les allusions au métier d'Honoré, ancien vendeur de chandelles : un bout de chandelle tombe de sa poche (sc. 10). Un autre jeu de mot confirme son identité : « Vous v'là bien honoré » (sc. 10).

De fréquentes piques dirigées vers les troupes adverses, mais également contre la Comédie-Française contribuent à la satire : « Elle a fait plaisir par ses jolies pièces en vaudevilles. C'est ce qui a été cause que ses envieux l'ont fait décamper » (sc. 7). Puis des informations plus précises sur le déroulement de la querelle sont fournies. Les forains auraient pu avoir le privilège pour 8000 livres, mais une surenchère des deux bourgeois, à 10 000 livres, le leur ôta. Pour se défendre de ce « vol », les forains plaident leur lien de parenté : ils sont les enfants de la Foire, les deux bourgeois des inconnus, étrangers du monde du théâtre. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'épilogue préfigure la chute de l'Opéra-Comique, représentée métaphoriquement par le naufrage du bateau sur lequel se trouvent la Foire et les deux bourgeois : « Au diable les maladroits qui n'ont pas su gouverner la barque » (sc. 12).

Il est particulièrement intéressant de voir que le passage de la version en prose à la version en écriteaux permettra aux forains de mettre plus en avant encore cette querelle. Les auteurs ont ici supprimé les scènes « types » sur les femmes françaises, sur la Gasconne, et propices à la satire des mœurs, pour ne garder que l'intrigue autour de la Foire, des forains, et des bourgeois. Le prologue devient ainsi clairement polémique. La seconde pièce, *La Conquête de la Toison d'or*, évacue ce caractère polémique, qui se retrouve dans le dernier acte, *L'Oracle muet*. Ce sont tout d'abord les mêmes jeux de mots sur le métier d'Honoré qui sont repris : « Hélas, l'argent entre leurs mains / Fond comme une chandelle » (sc. 15). Dans cet acte qui s'organise autour de l'apparition topique d'un génie, puis où se succèdent différents personnages, s'ajoutent quelques allusions à la querelle. Arlequin chante, sur l'air « Des fraises » :

Vous verrez que ce sera
Du grand Comique Opéra
La caisse, la caisse, la caisse.

et tente de remonter un trésor (sc. 2). Madame Rabon, devenue dans la pièce par écriteaux Mademoiselle Dondon, actrice de l'Opéra-Comique, permet également une allusion aux entrepreneurs :

Les deux entrepreneurs
Du grand comique Opéra
Par moi, vous font, messieurs,
Des compliments sans fin. (sc. 15)

Elle critique ensuite leur gestion de l'Opéra-Comique, comme nous l'avons vu précédemment à travers l'allusion à l'argent et à la chandelle.

5 La mythologie grecque sur la scène parisienne

Ces trois pièces, sont, en bien des points, des réécritures. Elles font, dans leur représentation même, l'objet d'une réécriture par le passage de la prose aux écriteaux. Mais, outre *L'Oracle muet*,

qui s'inspire d'un topos bien connu sur les Foires, celui du génie offrant un objet magique ¹⁰, *La Toison d'or* reprend une histoire connue de la mythologie grecque, et le prologue s'inspire d'un conte de La Fontaine, s'ouvrant à des sources issues d'un pan littéraire traditionnel.

Le mythe de la Toison d'or

La Toison d'or est issue d'un mythe bien connu, celui de Jason et des Argonautes.

La trame principale du mythe est reprise dans la pièce : Jason veut récupérer la Toison d'or pour récupérer le trône. Cette Toison est gardée par un dragon, dans le royaume de Colchide. Il organise alors une expédition avec les Argonautes, qui partent sur le navire Argo pour récupérer la Toison. L'amour de Médée pour Jason leur permet de passer des épreuves : il dompte le taureau aux pieds d'airain, mais combat également le dragon grâce aux plantes magiques qu'elle lui fournit. Il plante les dents du dragon, combat l'armée qui en jaillit, et finit par récupérer la Toison, grâce à Médée la magicienne.

La plupart de ces éléments sont conservés dans la pièce : les personnages principaux, tout d'abord, sont les mêmes : on retrouve Jason, Médée, et certains Argonautes : Orphée et également Lincéus dans la version en prose. Le but est le même : récupérer la Toison d'or, vaincre le dragon, semer les dents et battre l'armée. Mais certains éléments sont modifiés, transposés, ajoutés ou supprimés. Les principaux ajouts concernent les personnages : on retrouve sur scène Arlequin, Scaramouche, Gille et Dorine, personnages typiquement forains et comiques. Ils prennent le premier rôle dans la pièce, laissant Jason et Thésée au second plan, simples faire-valoir des personnages comiques et servant le caractère burlesque de la pièce.

Les éléments modifiés sont, eux, plus nombreux bien que sporadiques. Tout d'abord, les herbes données par Médée à Jason deviennent dans la pièce un ruban ou une dragonne. C'est avant tout à des fins visuelles : le ruban attaché à l'épée permet, sur la scène théâtrale, de rendre compte visuellement de l'usage de la magie. Les héros du mythe sont également sujets à des modifications. Ils sont surtout mis en scène pour être dégradés, comme le montre le cas d'Orphée. Connu pour charmer par les sons de sa lyre, il devient ici un joueur de branle : « Allons, Seigneur Orphée, menez le branle avec votre lyre » (sc. 1) ou encore, sur l'air : « Ah, que le jeu du flageolet » :

Obéissons tous à la voix
De Jason et de Thésée.
Mettez-vous en marche, grivois,
Le ravissant Orphée
Mènera le branle gaiement
Avec son gentil instrument. (sc. 1)

Le branle est une « danse de plusieurs personnes qui se tiennent par la main et qui se mènent tour à tour » ¹¹. Cette danse est une danse gaie et populaire, et participe à un rabaissement de la figure d'Orphée en gai luron entraînant ses compagnons sur une danse peu noble. Quant à l'air

10. « La pièce s'organise autour d'un événement initial topique dans la littérature du début du xviii^e siècle : l'apparition inopinée et merveilleuse d'un génie ou d'un diable initiant à une pratique magique », *Théâtre de la Foire. Anthologie de pièces inédites, op. cit.*, p. 247. C'était le cas, par exemple, de *La Queue de vérité*. Voir son édition critique, vol. 1.

11. *Acad.* 1762.

utilisé dans la version par écritaux, il prend tout son sens lorsqu'on sait qu'un flageolet est une « espèce de petite flûte dont le son est clair et aigu »¹². La lyre d'Orphée se trouve associée à un instrument plus simple : la flûte. L'adjectif « gentil » confère également à l'instrument un côté plus trivial. L'air sur lequel chante Thésée dans la scène 3 de la version en écritaux crée également un effet de discordance entre le héros et son chant : il chante sur l'air « Lanturlu, lanturlu, lanturlu ».

La représentation de Médée est elle aussi évocatrice d'une volonté de dégrader les personnages du mythe : si elle est bien magicienne dans le mythe, sa représentation dans la pièce en fait plutôt une sorcière de conte :

À l'instant, d'une vieille armoire
Elle a tiré ce ruban-ci ;
Puis ayant ouvert son grimoire,
Elle a lu les mots que voici [. . .] (sc. 6)

Les archétypes de la sorcière sont évoqués dans l'air chanté ici par Dorine, suivante de Médée. L'image du grimoire, la formule magique et la « vieille armoire » font plus penser aux sorcières des contes contemporains qu'à une puissante magicienne mythologique.

Quant aux personnages types ajoutés sur la scène, ils permettent de modifier le style épique du mythe, en le situant dans un registre plus burlesque, à l'instar de la dégradation de certains personnages comme nous venons de le voir. Scaramouche désacralise alors le voyage en lui-même, motif épique et héroïque et en fait un voyage long et ennuyeux : « Je me suis bien ennuyé sur la route » (sc. 2). La Toison est elle aussi démythifiée par Arlequin qui la définit en employant le démonstratif « cette Toison d'or » (sc. 2), et l'expression « bien drôle » (sc. 2), que l'on n'attendrait pas pour décrire ce fameux objet. C'est également l'occasion d'un jeu de mot : « prendre la toison au crin » (sc. 2).

Les rouages des récits épiques sont également désacralisés par Arlequin, qui met en avant la modification de l'intrigue : il propose alors de prendre les devants sur les maîtres et de « brusquer l'aventure », qui, dans les récits épiques, est souvent connue pour être longue et jonchée de divers rebondissements. Cette même désacralisation se retrouve dans l'actualisation du mythe. Arlequin, par ses allusions, situe la scène dans un présent proche des spectateurs, et dans un lieu bien plus connu que la Colchide : la Foire. Ainsi, en plantant les dents du dragon, Arlequin s'écrit : « Ça, faisons l'office du gros Thomas » (sc. 12), qui était un célèbre arracheur de dents parisien et géant.

Enfin, la réécriture du mythe vise dans cette pièce à offrir du spectaculaire. Toute cette réécriture se fonde sur l'opéra de Lully et Quinault, *Cadmus et Hermione* (1673), première tragédie en musique française. Le mélange de scènes de bravoure et de couardise y figurait déjà. Fuzelier s'en était inspiré dans le premier acte de *La Matrone d'Éphèse* (1714). L'imaginaire porté par les créatures des mythes grecs va conduire à des scènes de combats comiques et farcesques. Les combats contre les monstres sont réduits à l'échelle d'une troupe foraine, et par là dégradés, mais les didascalies permettent de comprendre le caractère visuel de la pièce. À la scène 2, les personnages tentent de récupérer la Toison, ce qui donne lieu à des exercices de sauteurs : « Gille s'appuie contre le mur en se courbant, Scaramouche saute sur Gille et Arlequin sur Scaramouche ».

12. *Ibid.*

Des lazzis de frayeur à la vue du monstre suivent ces sauts. Le principal combat, celui contre le dragon, est également dégradé par la présence des types forains. Si la mise en scène matérielle du dragon vomissant « un torrent de flamme » devait impressionner, la réaction de Scaramouche et Arlequin inverse l'impression épique : ils « font leurs lazzis », qui, on s'en doute, sont des lazzis scatologiques de peur. Une fois le dragon mort, Arlequin donne des coups de batte sur la tête du dragon, ce qui, une fois de plus, éloigne la pièce de sa source épique. Le second combat contre les soldats nés des dents du dragons se déroule de la même façon, alternant actes héroïques de Jason et lazzis d'Arlequin.

Le calendrier des vieillards

La Fontaine avait publié un conte, intitulé « Le calendrier des vieillards ». Il n'est pas rare de voir des auteurs s'inspirer de contes de La Fontaine. C'était le cas notamment pour *Les Trois Commères* (1723) ou encore *La Fiancée du roi de Garbe* (non représentée). Dans *Les Captifs d'Alger*, la version en prose propose plusieurs scènes à caractère épisodique, dont les scènes 3 à 5 reprennent l'intrigue du conte de La Fontaine. Il raconte l'histoire de Richard de Quinzica, vieil homme qu'on maria à une des plus belles jeunes filles de la cité : Bartholomé de Galandi. Ils décident un jour d'aller pêcher, chacun dans leur chaloupe. Mais un corsaire du nom de Pagamin de Monègue s'empare de la jeune femme, qui tombe sous son charme. Richard, pensant son épouse fidèle, tentera de la récupérer. Mais à son arrivée :

On fait venir l'épouse tout à l'heure,
Qui froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paraître,
Sans témoigner seulement le connaître ¹³.

Elle reste finalement avec le corsaire et le vieillard meurt peu après.

Dans la pièce, Richard et Bartholomé portent des noms plus populaires et connus des pièces foraines : Monsieur et Madame Jeannin. Mais le caractère exotique du nom du corsaire est conservé. La trame de l'histoire est également la même que dans le conte et quand Monsieur Jeannin vient, confiant, récupérer sa femme, sa réaction est similaire au passage évoqué : « Madame Jeannin, froidement : Ah ! c'est vous Monsieur Jeannin ! » (sc. 5).

Le cycle de *La Toison d'or* est un exemple précieux des réécritures nécessitées par les interdictions. La conservation de ces deux versions manuscrites permet aujourd'hui de comprendre le fonctionnement des écriteaux, et ce que la forme pouvait impliquer dans les représentations ¹⁴. Ces trois pièces, avec la soirée théâtrale à suivre (*La Pudeur à la Foire*, *Les Vendanges de la Foire* et *La Matrone de Charenton*) sont les dernières pièces par écriteaux connues et conservées.

13. *Contes et nouvelles en vers, Par Monsieur de La Fontaine*, Amsterdam, Chez N. Étienne Lucas, 1732, t. I, p. 68.

14. À ce sujet, voir vol. 1, p. 245. Dans la version par écriteaux, une addition à la pièce de *L'Oracle muet* explique par exemple : « [...] On fut obligé de la mettre en couplets et de la donner par écriteaux : ce qui fit qu'on supprima les scènes suivantes pour ne pas trop allonger le spectacle ».

Captifs d'Alger
Toison d'or
Oracle muet
Juillet 1724 ¹

Par Le Sage et d'Orneval

1. 1725 est rayé.

La Conquête de la toison d'or

Pièce en deux actes

Avec un prologue

Par messieurs Le Sage et d'Orneval

Foire Saint-Laurent 1724

Cette pièce fut d'abord jouée en prose. Dolet et Laplace ayant obtenu la permission de chanter, les auteurs la mirent en vaudevilles par écriteaux ².

2. Cet assertion est étonnante. C'est au contraire, parce qu'ils n'en avaient pas le droit, ni de parler, qu'ils devaient faire des pièces par écriteaux. À moins que, comme pour *Le Fourbe sincère*, tout le monde chante : acteur et public.

LES CAPTIFS D'ALGER

ACTEURS

PAGAMIN.

RUSTAN.

MONSIEUR JEANNIN.

MADAME JEANNIN.

UNE GASCONNE.

ARLEQUIN.

LA FOIRE.

SCARAMOUCHE.

LE DOCTEUR.

GILLE.

DEUX BOURGEOIS DE PARIS.

BARBARIO.

COULOUF.

UN TURC.

DEUX ESCLAVES.

SAUTEURS.

La scène est à Alger.

PROLOGUE

Le théâtre représente la place publique de la ville d'Alger.

SCÈNE I

UN TURC, DEUX ESCLAVES, CHARGÉS DE CHAÎNES.

Les deux esclaves traversent le théâtre avec le Turc qui les conduit en les frappant d'un nerf de bœuf.

LE TURC

Marchez, chiens, marchez !

PREMIER ESCLAVE

Hélas !

DEUXIÈME ESCLAVE

Malheureux que nous sommes !

LE TURC

Ho, vraiment, vous n'êtes pas au bout !

SCÈNE II

PAGAMIN, RUSTAN.

PAGAMIN

Hé bien, Rustan, comment se gouvernent mes esclaves ?

RUSTAN

Je suis assez content d'eux. Je n'ai à me plaindre que de ce musicien français que vous avez acheté depuis peu.

PAGAMIN

Qu'a-t-il donc fait ?

RUSTAN

Ah, Seigneur Pagamin ! J'ai trouvé, à l'écart, ce misérable dans une occupation à faire dresser les cheveux à la tête.

PAGAMIN

Mais encore ?

RUSTAN

Il vidait une bouteille de vin ³.

PAGAMIN

L'abominable ! Qu'on lui donne cent coups de bâton sous la plante des pieds.

RUSTAN

Vous serez obéi.

PAGAMIN

Qui est l'homme à qui tu parlais tout à l'heure ?

RUSTAN

C'est un huissier ⁴ à verge ⁵ de Paris, qui vient à Alger racheter sa femme.

PAGAMIN

Par Mahomet ! Voici un cas bien étrange ! C'est peut-être le premier mari qui soit venu ici pour cela.

RUSTAN, *riant*.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce même ⁶ époux est le mari de Madame Jeannin.

PAGAMIN

De ma belle esclave française ?

RUSTAN

Oui, de cette jeune personne que vous enlevâtes il y a six mois, avec d'autres femmes, sur les côtes de Provence.

PAGAMIN, *riant*.

Ha, ha, ha !

RUSTAN

Comme vous l'aimez, je doute fort que vous vouliez vous en défaire.

PAGAMIN

C'est selon. S'il n'y a point de feinte dans les marques d'amitié qu'elle me donne, je la garderai ; si elle veut s'en retourner avec son mari, je ne la forcerai point. Mais il la paiera bien cher !

3. Les Musulmans, par leur religion, ont l'interdiction de boire.

4. On retrouve une addition de cette scène après la version du Ms. 25471. Nous signalons les variantes en note. Add. : « Vieil huissier ».

5. *Verge* : « Se dit de la baguette ordinairement garnie d'ivoire, que portent les huissiers et les sergents, qu'on appelle huissiers à verge » (Acad. 1762).

6. Add. : « Rare ».

RUSTAN

Il va venir vous demander à traiter de sa rançon : vous avez occasion d'éprouver le cœur de Madame Jeannin. Tenez, voici notre homme.

SCÈNE III

PAGAMIN, RUSTAN, MONSIEUR JEANNIN.

MONSIEUR JEANNIN, à *Rustan*.

N'est-ce pas là le Seigneur Pagamin, votre patron ?

RUSTAN

C'est lui-même. Il sait déjà ce qui vous amène.

MADAME JEANNIN, *saluant Pagamin*.

Cela étant, Seigneur musulman, vous n'avez qu'à taxer la liberté de mon épouse, mais, de grâce, considérez que je ne suis pas fort riche.

PAGAMIN

Discours ordinaire.

MONSIEUR JEANNIN

Il est vrai que j'étais ci-devant à mon aise ; mais le temps passé n'est plus.

PAGAMIN

Vous allez voir votre femme. Rustan, faites-la venir.

SCÈNE IV

PAGAMIN, MONSIEUR JEANNIN.

PAGAMIN

Je juge, par le pénible voyage que vous avez entrepris que votre femme vous est chère.

MONSIEUR JEANNIN

Chère ? Ah, comme la prunelle de mes yeux ! J'aurais été aux Indes chercher Madame Jeannin. Ma chère femme !

PAGAMIN

Vous êtes un mari comme on n'en voit point.

MONSIEUR JEANNIN

Je n'en puis trop faire pour une femme comme celle-là. Outre qu'elle est toute mignonne, c'est qu'elle est sage. Il faut voir.

PAGAMIN

À qui le dites-vous !

MONSIEUR JEANNIN

À cette heure, c'est que, voyez-vous, elle m'aime. Ça n'est pas concevable. Je suis sûr qu'elle n'a fait que pleurer depuis qu'elle est éloignée de moi.

PAGAMIN

Je l'ai vue fort affligée.

MONSIEUR JEANNIN

Quelle joie pour elle de me revoir ?

PAGAMIN

Je n'en doute pas. On vous l'amène. La reconnaissez-vous ?

MONSIEUR JEANNIN

Je ne me possède pas !

Il court l'embrasser.

SCÈNE V

PAGAMIN, MONSIEUR ET MADAME JEANNIN, RUSTAN.

MONSIEUR JEANNIN

Ma chère femme !... Quel bonheur !

MADAME JEANNIN, *froidement.*

Ah, c'est vous, Monsieur Jeannin !

MADAME JEANNIN

C'est moi-même, ma bouchonne. J'ai bravé tous les périls pour venir vous tirer d'esclavage.

MADAME JEANNIN

Vous avez pris bien de la peine pour un homme de votre âge.

MONSIEUR JEANNIN

L'amour m'a donné des forces. Allons, baise-moi donc tout ton saoul... Hé, là, Javotte, comme tu fais ! Est-ce que tu n'es pas bien aise de me revoir ?

MADAME JEANNIN, *froidement.*

Pardonnez-moi.

RUSTAN

C'est que les grandes joies ôtent le sentiment.

MONSIEUR JEANNIN, *joyeusement.*

Je le vois bien ! Ho çà, Monsieur Pagamin, combien vous faut-il pour elle ?

PAGAMIN

Je vais vous la remettre pour trois mille écus.

MONSIEUR JEANNIN

Oh, trois mille écus, Monsieur Pagamin ! Mettez la main à la conscience.

PAGAMIN

Il n'y a pas un sou à rabattre.

RUSTAN

Il n'a qu'un mot.

MONSIEUR JEANNIN

Pardi, si je vous baille deux mille écus, il m'est avis que cela sera bien raisonnable !

PAGAMIN, *branlant la tête.*

Nous ne ferons pas affaire ensemble.

RUSTAN

On ne marchande point ici !

MONSIEUR JEANNIN, *bas, à sa femme.*

Ah, ma femme, vous êtes entre les mains d'un grand arabe !

MADAME JEANNIN, *bas à son mari.*

Oui, vraiment, c'est un homme bien dur.

PAGAMIN

Nous perdons le temps. Rentrez ma mie.

MONSIEUR JEANNIN, *l'arrêtant.*

Attendez, Monsieur Pagamin. Puisqu'il en faut passer par là, je vais vous compter la somme.

MADAME JEANNIN

Mais, vous n'y pensez pas, Monsieur Jeannin. Trois mille écus ! Vous voulez vous ruiner.

MONSIEUR JEANNIN

Rien ne me coûte pour vous, maman.

MADAME JEANNIN

Le bon petit mari ! Mais croyez-moi, tenez, gardez plutôt votre argent.

MONSIEUR JEANNIN, *surpris*.

Plaît-il ?

MADAME JEANNIN

Je ne puis souffrir qu'on vous écorche. J'aime mieux demeurer esclave toute ma vie !

MONSIEUR JEANNIN

Que dites-vous ?

MADAME JEANNIN

Allez-vous-en, et me laissez encore ici, deux ou trois ans ; après cela, vous m'aurez pour rien !

MONSIEUR JEANNIN, *en colère*.

Qu'entends-je ? Ah, perfide, vous m'avez bien trompé !

MADAME JEANNIN, *souriant et le saluant*.

Adieu, Monsieur Jeannin. Mes compliments à la famille et à nos voisines de la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs ⁷.

Elle rentre avec Pagamin ⁸.

MONSIEUR JEANNIN, *s'en allant*.

Ô, la carogne ⁹ !

RUSTAN

Consolez-vous, père, et placez mieux votre argent. (*À part.*) Voilà un mari bien payé de ses peines.

SCÈNE VI

RUSTAN, UNE GASCONNE.

UNE GASCONNE, *à la cantonade*.

Au diable soit le fat !

RUSTAN

À qui en avez-vous, la belle ?

UNE GASCONNE

Jé suis bénue exprès dé Bourdeaux ¹⁰ pour racheter un june varviés ¹¹ de notre pays, pour qui

7. Nom d'une rue de Paris située sur l'Île de la Cité.

8. Add. : « Elle s'en va avec Pagamin ».

9. *Carogne* : « On appelle ainsi par injure une femme débauchée, une méchante femme » (Acad. 1762).

10. Add. : « Bourdeaux ».

11. Add. : « Varvier ».

je m'intéresse, et sa sottise banalité rend mon voyage ¹² inutile.

RUSTAN

Comment cela ?

UNE GASCONNE

Il se donne ici pour le fils d'un homme de qualité et le patron en demande une somme exorbitante ¹³.

RUSTAN

Mais, n'avez-vous pas appris sa naissance au patron ?

UNE GASCONNE

Oui, certes, mais le couquin de varviés ¹⁴ mé dément et soutient à mon nez qu'il est de novle ¹⁵ race aimant mieux passer pour gentilhomme dans l'esclavage que d'être délivré ¹⁶ comme roturié ¹⁷.

RUSTAN

C'est pousser bien loin le gasconnisme ¹⁸ !

UNE GASCONNE, *s'en allant.*

Il en sera la dupe. Je m'épouffe ¹⁹, je l'avandonne à sa folie.

RUSTAN

Il le mérite bien ²⁰.

SCÈNE VII

RUSTAN, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, LE DOCTEUR, SAUTEURS.

SCARAMOUCHE, *à Rustan.*

Signor Algérien, faites-nous un plaisir.

RUSTAN

Que demandez-vous ?

12. Add. : « Voyage ».

13. Add. : « Ézorbitante ».

14. Add. : « Varvier ».

15. Add. : « Noble ».

16. Add. : « Délivré ».

17. Add. : « Roturier ».

18. *Gasconnisme* : « Construction vicieuse dans la langue, qui est tirée de la manière de parler des Gascons » (Acad. 1762).

19. *S'épouffer* : « S'échapper, s'enfuir secrètement » (Le Roux).

20. Elle s'en va. La scène des acteurs forains vient ensuite. Fin des additions.

ARLEQUIN

La Foire.

RUSTAN

Que voulez-vous dire ?

SCARAMOUCHE

Voici ce que c'est : une dame qu'on appelle la Foire, ayant fait plaisir à toute la ville de Paris. Elle a été chassée de France et...

ARLEQUIN

Peste soit de l'animal ! Elle a fait plaisir à tout Paris. Ne dirait-on pas qu'il parle d'une coureuse ²¹ ?

SCARAMOUCHE

Hé oui, elle a fait plaisir par ses jolies petites pièces en vaudevilles ! C'est ce qui a été cause que ses envieux l'ont fait décamper. Elle est allée à Marseille, où elle s'est mise dans une flûte ²².

ARLEQUIN

Dans une flûte !

Il fait l'action d'un flûteur.

SCARAMOUCHE

Oui, dans une flûte. Tu n'entends pas la marine ?

RUSTAN

Achevez ?

SCARAMOUCHE

Cette dame s'est donc mise dans une flûte pour passer en Italie, et sur la route il est venu quantité de parates ²³ et de tourcs dans une tarlatanne ²⁴...

ARLEQUIN

Une tarlatanne ! Ha, ha, ha, que diable veut-il dire ?

GILLE

Tais-toi, barbouilleux. (*À Rustan.*) Tenez, Monsieur le Turc, pour vous le couper court, la dame en question a été prise par un corsaire d'Alger. On nous a dit qu'elle est esclave. Le Seigneur Barbario, dites-nous, s'il vous plaît, où il demeure.

21. *Coureuse* : « Fille ou femme prostituée » (Acad. 1762).

22. *Flûte* : « Sorte de gros bâtiment de charge, dont on se sert ordinairement à la mer pour porter des vivres et des munitions » (Acad. 1762).

23. Comprendre « pirates ».

24. Comprendre « tartanne », petit bateau à voiles.

RUSTAN

Voilà parler, cela. Tenez, c'est à cette porte.

Il se retire.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, GILLE, SAUTEURS, BARBARIO,
COULOUF, *ESCLAVE DE BARBARIO.*

ARLEQUIN, *frappe à la porte.*

Hola, ho !

BARBARIO, *en dedans.*

Qui est là ?

SCARAMOUCHE

Nous demandons le Seigneur Barbario ²⁵.

BARBARIO, *paraissant.*

C'est moi, que souhaitez-vous ?

ARLEQUIN

On nous a dit que vous aviez la Foire.

BARBARIO

La Foire ?

GILLE

Oui, une gaillarde qui ne parle qu'en chantant et en dansant, et qui...

BARBARIO

Ah, je sais, je sais ! (*Il chante.*) Talaleri, talaleri, talalerire ²⁶ !

SCARAMOUCHE

Justement, la voilà.

GILLE

C'est elle.

25. Ici, couplet à suppléer, donné à la fin du manuscrit : « SCARAMOUCHE, AIR : *Le péril* : Ventrebleu, quelle mine noire ! BARBARIO : Quelle affaire ici vous conduit ? ARLEQUIN : Monsieur le Turc, on nous a dit / que vous aviez la Foire ».

26. Air de vaudeville.

BARBARIO

Nous l'appelons Lariradondaine ²⁷.

ARLEQUIN

Nous venons vous prier de nous la rendre à la façon de Barbarie. C'est-à-dire en payant.

BARBARIO

Bien entendu.

LE DOCTEUR

Faites-nous la voir, s'il vous plaît.

BARBARIO

Je veux savoir auparavant qui vous êtes.

GILLE

Vous n'avez qu'à lui dire que ce sont les forains, ses pauvres enfants.

BARBARIO

Coulouf, faites venir l'esclave Lariradondaine. (*Coulouf rentre et Barbario dit aux forains :*)
messieurs, vous allez être satisfaits. Mais comptez qu'elle vous coûtera bonne.

ARLEQUIN

Hélas, Monsieur le Turc, nous nous y attendons bien !

BARBARIO

Vous ne l'aurez pas à moins de huit mille francs.

LE DOCTEUR

Eh, là, là, vous vous relâcherez de quelque chose !

BARBARIO

Pas de cela.

GILLE

Il faut donc sauter le fossé.

SCARAMOUCHE

Je crois que c'est le plus court.

ARLEQUIN, à *Barbario*.

Cela est-il fait ? Mettez là votre main !

Ils se frappent dans la main.

27. Autre air de vaudeville.

SCÈNE IX

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, LA FOIRE, COULOUF, APPORTANT UNE
PETITE TABLE.

LA FOIRE, *dans la coulisse.*

Flon, flon, lariradondaine,
Flon, flon, lariradondon.

Les forains sont transportés de joie.

ARLEQUIN

Je l'entends.

LE DOCTEUR

Quelle joie !

LA FOIRE, *en dansant et chantant.*

Allons gai, d'un air gai,
Toujours gai.

Où sont-ils ces chers forains, que je les embrasse !

Elle court les embrasser.

ARLEQUIN

C'est donc vous, charmante Foire !

SCARAMOUCHE

Coqueluche de Paris !

GILLE

Notre mère nourrice !

LE DOCTEUR

Notre bonne maman !

LA FOIRE

Vous venez donc me racheter ici ?

GILLE

Oui dà, ma commère, oui.

LA FOIRE

Vous voulez ravoir la Foire ?

ARLEQUIN

Vraiment, ma commère voire.

SCARAMOUCHE

Vraiment ma commère, oui.

LA FOIRE, *riant*.

Hi, hi, hi, ho, ho, ho !

LE DOCTEUR

Quel ris gracieux !

ARLEQUIN

Nous venons briser vos fers avec un marteau d'or.

LA FOIRE

Soyez les bienvenus. Mais êtes-vous d'accord avec le patron ?

SCARAMOUCHE

Le marché est conclu.

BARBARIO

J'ai donné ma parole.

SCARAMOUCHE

Il ne reste plus qu'à compter les espèces.

GILLE

Elles sont dans le sac.

SCÈNE X

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, DEUX BOURGEOIS DE PARIS ²⁸.

PREMIER BOURGEOIS

Serviteur au Seigneur Barbario.

BARBARIO

Qu'y-a-t-il ?

PREMIER BOURGEOIS

Nous venons racheter à Alger une dame parisienne que vous avez pour esclave.

28. Honoré et Pirard. Voir notice.

SECOND BOURGEOIS

Eh, je l'aperçois ! Bonjour, Madame la Foire, c'est vous que nous cherchons.

SCARAMOUCHE

Ho, ho !

LA FOIRE

Mais, je ne vous connais pas, messieurs.

PREMIER BOURGEOIS

Eh, nous aurons bientôt fait connaissance !

ARLEQUIN, *à part.*

Qui diable sont ces gens-là ?

PREMIER BOURGEOIS

Nous sommes deux bourgeois de Paris²⁹. Nous avons entrepris de vous rétablir dans les faubourgs de Saint-Germain et de Saint-Laurent. Nous venons pour cet effet payer notre rançon.

GILLE

Doucement, messieurs, doucement ! Vous arrivez trop tard. Nous sommes convenus de prix avec le Seigneur Barbario.

ARLEQUIN

C'est de la moutarde après dîner³⁰.

SCARAMOUCHE

Rengaînez votre compliment.

LE DOCTEUR

Nous allons compter au patron huit mille livres.

SECOND BOURGEOIS

Oui ? Et nous, nous en offrons dix.

ARLEQUIN

Quand vous lui en offririez vingt, cela serait inutile.

GILLE

Assurément, car le Seigneur Barbario est homme de parole.

29. *MfP*, t. II, p. 19, « Les spectacles forains changèrent entièrement de face à cette Foire. Les Comédiens Italiens n'y revinrent plus. Pour dédommager le public, le sieur Honoré, maître chandelier à Paris, qui avait fourni plusieurs années des lumières aux théâtres, s'avisa d'en vouloir entreprendre un et de fait il obtint en son nom le privilège d'un nouvel Opéra-Comique qu'il conduisit avec le succès que je vais dire ».

30. *Moutarde après dîner* : « On dit aussi proverbialement et figurément d'une chose qui vient lorsque l'on n'en a plus besoin que c'est de la moutarde après dîner » (Acad. 1762).

BARBARIO, *branlant la tête.*

Votre valet. Ne comptez pas là-dessus.

LE DOCTEUR

Comment donc !

SCARAMOUCHE

Mais, Monsieur Barbario, vous avez promis ³¹...

BARBARIO

Ho, ho, j'ai promis ! Autant en emporte le vent. Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner la préférence.

ARLEQUIN

Nous n'avons pas davantage que huit mille francs.

BARBARIO

Tant pis pour vous.

SCARAMOUCHE

Prenez toujours cela, nous vous ferons tenir le reste.

SECOND BOURGEOIS, *raillant.*

Fiez-vous à eux.

ARLEQUIN

Nous sommes d'honnêtes gens.

PREMIER BOURGEOIS, *à Barbario.*

Eh, Monsieur, ne vous amusez point à écouter ces canailles-là !

SECOND BOURGEOIS

Nous allons vous donner vos dix mille francs comptant et qui plus est trois cent pistoles. Vous m'entendez bien.

BARBARIO

Voilà les gens qu'il me faut. (*Aux forains.*) Allez, vous autres, vous n'êtes que des gueux.

LA FOIRE, *à Barbario.*

Cher patron, songez que vous me refusez à mes propres enfants, pour me livrer à des inconnus.

BARBARIO

Qu'est-ce que cela me fait pourvu que j'aie de l'argent !

31. Un signe d'insertion sur le manuscrit à côté de Scaramouche permet de placer ici le « couplet à suppléer » donné à la fin du manuscrit : « SCARAMOUCHE, AIR : *Ô reguingué* : Quoi donc, n'avez-vous pas promis ? OPERARIO : D'accord, mais tenez, mes amis. / *Ô reguingué*, ô lon lan la, / Comme j'ai de la conscience, / Je vous donne la préférence ».

PREMIER BOURGEOIS, à la Foire.

Vous ne perdrez pas au change, ma mie.

GILLE

Pardi ! Ça vous convient bien, messieurs les bourgeois de Paris, de faire notre métier !

ARLEQUIN

Et de venir nous enlever notre gagne-pain !

GILLE

Vous v'là bien honoré ³² !

SCARAMOUCHE

Je crois qu'ils s'y prendront d'une belle dégaîne.

SECOND BOURGEOIS

Mieux que vous n'avez fait.

BARBARIO

Trêve de dispute, finissons !

PREMIER BOURGEOIS

Voilà les milles pistoles, et d'un.

Il va sur la petite table compter l'argent.

SECOND BOURGEOIS, fouillant dans sa poche.

Et voici la rocambole ³³.

Il tire de sa poche une poignée de louis avec un bout de chandelle qu'il laisse tomber sur le théâtre.

BARBARIO, il ramasse le bout de chandelle et le rend au bourgeois.

Tenez, l'ami, vous laissez tomber votre marchandise.

LA FOIRE, pleurant.

Que je suis malheureuse ! Retenez-moi plutôt, cher patron. Je vous servirai bien.

BARBARIO

Je trouve mieux mon compte à me défaire de vous.

SCARAMOUCHE, à genoux.

Laissez-vous fléchir !

32. Note sur le manuscrit : « Honoré, chandelier, nouvel entrepreneur ».

33. *Rocambole* : « Figurément et familièrement : ce qu'il y a de plus piquant dans quelque chose. Populairement : et toute la rocambole, et tout le reste » (Littré).

ARLEQUIN, *aussi à genoux.*

Prenez pitié d'une famille désolée.

LE DOCTEUR

Entrez dans nos peines !

BARBARIO

Je m'embarrasse bien de vos peines !

Il va à la table prendre son argent.

ARLEQUIN, *à part.*

Le chien de corsaire !

LA FOIRE, *pleurant.*

Mes pauvres enfants, il faut donc vous quitter !

ARLEQUIN, *se désolant.*

Hiaouf !

GILLE, *pleurant.*

Hé, hé, hé, hé, hé !

SCARAMOCHE, *pleurant.*

Hui, hui, hui, hui, hui !

LA FOIRE

Vos pleurs me crèvent le cœur.

Déclamant.

Hélas, pour m'accabler, c'est assez de connaître
Que je ne serai pas à qui je voudrais être ³⁴ !

PREMIER BOURGEOIS

Allons, Madame la Foire, vous êtes à nous, décampons.

LA FOIRE

Tenez, je ne vais avec vous qu'à regret. Je ne ferai rien qui vaille.

SECOND BOURGEOIS, *la frappant.*

Voilà bien des raisons, Dame Perrette ³⁵. Hé, y allons donc, marchez !

Ils entraînent la Foire qui pousse de grands cris.

34. Vers de *Phaéton* de Quinault, acte II, sc. 4.

35. La Foire est parfois nommée Perrette, notamment dans *Les Funérailles de la Foire* (1718).

ARLEQUIN

Le bourreau ! Est-ce là comme on traite la Foire ?

SCARAMOUCHE

Venez avec moi, sauteurs, conduisons-la jusqu'au port.

ARLEQUIN

Pour moi, je n'en ai pas le courage.

GILLE

Ni moi non plus.

SCÈNE XI

ARLEQUIN, GILLE, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN

Qu'allons-nous devenir ?

GILLE

Il ne reste plus qu'à se pendre après cela.

LE DOCTEUR

Armons-nous plutôt de courage. Au défaut de l'Opéra-Comique, nous donnerons de petits divertissements qui pourront nous tirer d'affaire.

GILLE

Nous n'aurons pas un chat.

LE DOCTEUR

Oh, que si ! Nous n'avons, par exemple, qu'à représenter les batailles d'Alexandre, les exploits de Thésée, de Jason et d'autres grands capitaines. Cela nous est permis.

GILLE

Oui dà, on pourra fourrer au-travers de ça de petites drôleries.

ARLEQUIN

Sans doute. Et puis, ce qu'il y a de bon pour nous, c'est que le public a coutume d'avoir de l'indulgence pour les spectacles persécutés.

LE DOCTEUR

Commençons par la conquête de la toison d'or.

ARLEQUIN

Cela est bon. Il y aura là-dedans bien du tapage.

GILLE

C'est ce que Paris cherche aux foires.

ARLEQUIN

Il a raison. Quelquefois, une pièce préparée à grands frais n'y jette pas un trop beau coton ³⁶.

SCÈNE XII

ARLEQUIN, GILLE, LE DOCTEUR, SCARAMOUCHE, *UN MOUCHOIR À LA MAIN.*

LE DOCTEUR

Hé bien, Scaramouche, elle est donc partie ?

SCARAMOUCHE

Hélas, oui ! Elle a le vent en poupe et, selon toutes les apparences, elle arrivera à bon port.

ARLEQUIN

Elle n'y est pas encore : elle vogue sur une mer bien orageuse.

LE DOCTEUR

Il y a beaucoup de choses à craindre.

GILLE

Le vent peut changer en un clin d'œil.

SCARAMOUCHE

Elle a quantité de bancs de sable et d'écueils à éviter.

LE DOCTEUR

Voilà donc nos deux bourgeois bien contents.

SCARAMOUCHE

Je vous en réponds.

On les entend chanter à plein gosier.

Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère
Tant qu'elle pourra voguer.

GILLE

Et nous, nous n'avons qu'à chanter

Adieu paniers,

36. Sur le manuscrit : « *** Renvoi ci-dérrière ». On lit ensuite, deux pages plus loin : « Addition à la scène XI et autre fin du prologue ».

Vendanges sont faites.

FIN DU PROLOGUE

Addition à la scène XI et autre fin du prologue³⁷

LE DOCTEUR

Exemplum ut talpa.

On entend des cris confus qui annoncent un naufrage.

UNE VOIX

Au bachot, au bachot³⁸ !

AUTRE VOIX

À l'aide, à l'aide !

GILLE

Que signifie ce bruit-là ?

ARLEQUIN

Quels diables de cris !

LE DOCTEUR

C'est sans doute quelque bâtiment en péril.

GILLE, faisant un mouvement.

Voyons ce que c'est.

LE DOCTEUR

Ce n'est pas la peine ; voici Scaramouche, qui vient nous en instruire.

Scène XII

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, GILLE, SCARAMOUCHE, *ACCOURANT.*

SCARAMOUCHE, tout essoufflé.

Ah, mes enfants, quel malheur !

GILLE

Qu'as-tu donc ?

37. C'est cette seconde fin qui est utilisée dans le Ms. 25471, mais en écriture.

38. *Bachot* : « Petit bateau » (Acad. 1762).

ARLEQUIN

Qu'y a-t-il ?

SCARAMOUCHE

La Foire...

LE DOCTEUR

Hé bien, la Foire ?

SCARAMOUCHE

Hélas, au sortir du port, la felouque où les deux bourgeois s'étaient embarqués avec la Foire a donné sur un écueil et crac ! le bateau, il est enfoncé.

ARLEQUIN

Ah, ventrebleu !

LE DOCTEUR

Ô ciel !

GILLE

N'a-t-on pas été au secours de la Foire ?

SCARAMOUCHE

Pardonnez-moi, nos sauteurs se sont jetés aussitôt à la nage ; mais il n'ont pu la sauver.

ARLEQUIN

Quoi ? Elle est noyée !

SCARAMOUCHE

On l'a apportée morte sur le rivage.

ARLEQUIN

Aïe, sorte becca ³⁹ !

GILLE

Et les deux bourgeois ?

SCARAMOUCHE

Ils tirent à leur fin. Ils sont sur le bord de la mer, où l'on tâche à leur faire rendre gorge ; mais je crois que cela sera inutile.

Scène XIII

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, LA FOIRE, morte, apportée sur une civière, par deux sauteurs.

39. Nous traduisons : « Ah, sort maudit ».

GILLE, *pleurant.*

Hélas, la voilà, la pauvre malheureuse !

SCARAMOUCHE

On la porte à la morgue.

Ils la suivent en pleurant.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Au diable les maladroits qui n'ont pas su gouverner la barque !

FIN DU PROLOGUE

LA TOISON D'OR

ACTEURS

JASON, *CHEF DES ARGONAUTES.*

THÉSÉE, *ARGONAUTE.*

LINCEUS, *ARGONAUTE.*

ORPHÉE, *ARGONAUTE.*

ARLEQUIN, *ÉCUYER DES ARGONAUTES.*

GILLE, *ÉCUYER DES ARGONAUTES.*

SCARAMOUCHE, *ÉCUYER DES ARGONAUTES.*

MÉDÉE, *PRINCESSE DE COLCHOS.*

DORINE, *SUIVANTE DE MÉDÉE.*

TROUPE D'ARGONAUTES.

SOLDATS NÉS DES DENTS DU DRAGON ¹.

MONSTRES, GÉANTS ET FANTÔMES.

La scène est près de Colchos.

1. « Médée, après avoir fait jurer à Jason qu'il l'épouserait, le conduisit au lieu où se trouvait la Toison, et endormit par ses enchantements le dragon qui la gardait », *Dictionnaire mythologique universel, Ibid.*, p. 47.

LA TOISON D'OR

Le théâtre représente un fort dans le fond, un bout de mer dans un des côtés et une campagne avec des arbres dans l'autre.

SCÈNE I

JASON, THÉSÉE, LINCÉUS, ORPHÉE, ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE, TROUPE
D'ARGONAUTES.

On entend dans la coulisse le son d'une vielle, mêlée aux cris des matelots qui abordent.

ARLEQUIN, *dans la coulisse.*

Arrive, arrive !

GILLE

Héé, vire la piautre ² !

La proue d'un vaisseau se fait voir en débordant la coulisse. Aussitôt, Arlequin, Gille et Scaramouche sautent à terre et Jason et les autres argonautes viennent par la coulisse d'à côté.

ARLEQUIN, *à Orphée.*

Allons, Seigneur Orphée, menez le branle ³ avec votre lyre. Jason, Thésée et les autres argonautes vous suivront.

GILLE

Arlequin, Scaramouche et moi, nous ferons l'ancienne garde.

L'orchestre joue l'air du bon branle pour la marche. Tous les Argonautes défilent deux à deux, Orphée à leur tête, qui joue et chante sur sa vielle la chanson suivante qu'accompagne le tambour.

2. *Piautre* : patois d'Anjou. Il signifie « gouvernail ». Dans *Allez, Tôpette*, Éditions Cheminements, 1998, par Yves Brochet, p. 130, on lit qu'il s'agit « sans doute d'un dérivé du mot français poutre. La piautre équipe les bateaux de Loire, Gabare, Futreau. Virer la piautre en mar ou en galarne, c'était, du temps où les marinières étaient plus nombreux sur le grand fleuve qu'aujourd'hui, tourner le gouvernail vers la gauche pour aller à droite, ou à droite pour aller à gauche ».

3. *Mener un branle* : « On dit figurément mener un branle pour dire, commencer et être suivi de plusieurs autres » (Acad. 1762).

ORPHÉE

Si notre flottante maison
 A bien dansé le branle,
 De ce château la garnison
 Pourrait encor faire à Jason
 Danser un autre branle ;
 Mais, s'il empoigne la Toison
 Ce sera le bon branle.

Quand les Argonautes ont fait le tour du théâtre, ils rentrent par le côté opposé à celui d'où ils sont sortis. Il ne reste qu'Arlequin, Gille et Scaramouche.

SCÈNE II

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN

Enfin, nous voici arrivés à bon port dans la Colchide ⁴.

SCARAMOUCHE

Malgré la lyre d'Orphée, je me suis bien ennuyé sur la route.

GILLE

Ma foi, vive le plancher des vaches ⁵ !

ARLEQUIN

Voilà sans doute la forteresse où l'on garde la Toison d'or.

SCARAMOUCHE

Oui, mais il ne paraît pas qu'il y ait là personne pour la défendre.

GILLE

Je suis curieux de voir cette Toison d'or. Elle doit être bien drôle.

ARLEQUIN

Hé, parbleu, on ne la viendrait pas chercher si loin si elle était faite comme les autres !

SCARAMOUCHE

Voilà nos maîtres qui tiennent conseil sur cette entreprise.

4. Dans le mythe de la Toison d'or, la Colchide est une région que durent traverser les Argonautes pendant leur périple. C'est là que Phrixios avait fait cadeau de la Toison au Roi Aétés, avant que Jason ne vienne la ravir.

5. *Plancher des vaches* : « On dit figurément et populairement qu'il n'est rien de tel que le plancher des vaches, que de marcher sur le plancher des vaches, pour dire qu'il y a bien moins de danger à voyager par terre que par eau » (Acad. 1694).

GILLE

Ventrebille ! Faut-il tant de façon ? Faisons un coup de notre tête.

ARLEQUIN

Quoi !

GILLE

Pendant qu'ils sont là à raisonner, tâchons, nous autres, d'entrer dans le fort et d'enlever la Toison.

ARLEQUIN

Tope. Brusquons l'aventure.

SCARAMOUCHE

J'y consens. Ils seront bien étonnés de trouver la besogne faite.

ARLEQUIN

Vous n'avez tous deux qu'à me faire la courte échelle. Je vais sauter dedans et prendre la toison au crin.

GILLE

Je le veux bien.

SCARAMOUCHE

Soit.

Ils s'approchent des murailles du fort. Gille s'appuie contre le mur en se courbant, Scaramouche saute sur Gille et Arlequin sur Scaramouche. Quand Arlequin est en haut du mur, il aperçoit un masque horrible de papier rouge éclairé par dedans. Il se laisse dégringoler et se relevant, il court tout éperdu autour du théâtre.

ARLEQUIN

Ah !... ah !... ah !... hoimé !

SCARAMOUCHE

Que diable as-tu donc ?

ARLEQUIN

J'ai vu... ouf !

GILLE

Qu'est-ce que tu as vu ?

ARLEQUIN

Ah, mon cher Scaramouche ! Ah, mon pauvre Gille ! La vilaine bête !

SCARAMOUCHE

Hé, la poule mouillée ! La peur t'a renversé la cervelle. C'est un fantôme de ton imagination.

GILLE

Il est fou.

ARLEQUIN

Je ne suis point un visionnaire.

SCARAMOUCHE

J'y vais monter, moi. Je ne suis pas si facile à épouvanter.

Il monte sur les épaules de Gille et d'Arlequin. Il s'offre à lui un géant effroyable. Il se laisse tomber de frayeur et se relève, le corps courbé et faisant une horrible grimace.

ARLEQUIN

Hé bien, Scaramouche ?

GILLE

As-tu aussi aperçu quelque chose ?

SCARAMOUCHE

Ah, mes enfants ! J'ai vu un grand diable d'escogriffe⁶ qui est quatre fois plus gros que le suisse de la rue aux Ours⁷.

ARLEQUIN, d'un ton railleur.

Tu te trompes peut-être. C'est un fantôme de ton imagination.

SCARAMOUCHE

Non, parbleu ! Tu n'as qu'à voir toi-même, Gille.

GILLE

Ce n'est pas la peine. Je m'en rapporte bien à vous deux.

SCÈNE III

JASON, THÉSÉE, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE.

6. *Escogriffe* : « On appelle ainsi les hommes de grande taille et mal bâtis, dont on veut se moquer » (Acad. 1762).

7. Félix et Louis Lazare expliquent qu'avait lieu une fête populaire dans la rue aux Ours le 3 juillet. Il y avait un feu d'artifice et un mannequin gigantesque habillé en soldat suisse qui était appelé le Suisse de la rue aux Ours (Félix et Louis Lazare, *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*, F. Lazare, 1844, p. 511).

JASON

Allons, ami Thésée, attaquons le fort, avant que le roi Aëta⁸ ait le temps de rassembler toutes ses forces contre nous.

THÉSÉE

Nos guerriers sont tout prêts. Le précieux trésor qui nous amène ici ne nous coûtera qu'un assaut.

ARLEQUIN

Vous n'avez qu'à vous y frotter.

GILLE

N'approchez que de loin de ce fort-là.

THÉSÉE

D'où vient ?

SCARAMOUCHE

Il y a là-dedans une jolie ménagerie.

JASON

Explique-toi.

ARLEQUIN

Nous y avons vu, Scaramouche et moi, des monstres effroyables.

THÉSÉE, *souriant*.

Je reconnais nos écuyers à cette terreur panique.

ARLEQUIN

Oui, panique.

GILLE

Vous nous en direz des nouvelles.

On entend un bruit de trompettes et de timbales.

JASON

Nos guerriers s'avancent.

SCÈNE IV

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, TROUPE D'ARGONAUTES, MÉDÉE, À LA
FENÊTRE DU FORT.

8. Aëta était le père de Médée, et roi de Colchide.

UN ARGONAUTE, *chantant*.

Allez, brave Jason, montrez votre courage.

Attaquez, frappez, faites rage,

Vous serez suivi de grivois ⁹

Qui portent sur leur fier minois

De la Toison conquise un assuré présage.

Comme à la noce ils vont aux coups,

Parmi les Argonautes

Il n'est point de pagnotes ¹⁰.

Seigneur, ils ne demandent tous

Qu'à se faire échiner ¹¹ pour vous.

ARLEQUIN, *secouant les oreilles*.

Pas moi.

On sonne la charge. L'orchestre joue le premier air de combattants. Les Argonautes s'avancent vers le fort, il en sort un lion, un tigre et un dragon ¹². Ce dernier poursuit vivement Jason et après une vigoureuse défense, le héros se retire voyant que ses coups ne peuvent percer le monstre qui, avant de se retirer dans le fort, vomit un torrent de flammes. Le tigre et le lion, de leur côté, se ruant sur les soldats de Jason, les prennent à la gorge et en étranglent plusieurs. Enfin, le reste se sauve et les animaux rentrent. Pendant tout ce temps-là, Arlequin et Scaramouche font leurs lazzi. Médée, après avoir regardé le combat, se retire de la fenêtre où elle était.

JASON, *à Arlequin*.

La valeur humaine ne peut rien contre ces monstres.

ARLEQUIN

Ma foi, non. Et il faut songer à plier bagage au plus vite.

JASON

Je vais en délibérer avec nos amis.

SCÈNE V

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

9. *Grivois* : « Qui est alerte, éveillé, d'une humeur libre et hardie. Il se dit particulièrement des soldats et des vivandières ou autres femmes d'armée » (Acad. 1835).

10. *Pagnote* : « Poltron, lâche » (Acad. 1762).

11. *Échiner* : « On dit familièrement échiner de coups pour dire battre outrageusement » (Acad. 1798).

12. Il s'agit probablement de sauteurs déguisés.

SCARAMOUCHE

Cela va mal.

ARLEQUIN

Il y a de la diablerie dans tout ceci et nous serons bien heureux si nous nous tirons d'ici les braies nettes¹³.

SCARAMOUCHE

Oui, parbleu... Mais qu'est-ce que je vois ? C'est encore un monstre qui vient à nous.

ARLEQUIN, *effrayé*.

Un monstre ! Oui. Aïe, aïe !... Cependant, je ne sais comment cela se fait, je n'ai pas peur de celui-là. Il est fait comme une fille.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, DORINE.

DORINE, *appelant de loin*.

St, st !

ARLEQUIN

Cela nous appelle ?

SCARAMOUCHE

Ne nous y fions pas.

DORINE

Venez donc !

ARLEQUIN

N'y a-t-il point de tricherie dans votre fait ?

DORINE, *s'approchant un peu*.

Ne craignez rien. N'êtes-vous pas les écuyers de ce brave Prince qui vient de combattre le dragon ?

SCARAMOUCHE

Si cela était, que nous voudriez-vous ?

DORINE

Vous annoncer une bonne nouvelle pour lui.

13. *Braies nettes* : « Figurément et populairement, il en est sorti, il s'en est tiré les braies nettes, se dit d'un homme qui s'est tiré heureusement d'une mauvaise affaire » (Acad. 1835).

ARLEQUIN, *s'avançant vers elle.*

En ce cas là, ma belle, nous sommes ce que vous pensez.

DORINE

Je puis donc m'adresser à vous. Dites-moi, comment s'appelle-t-il ?

ARLEQUIN

Jason.

SCARAMOUCHE

Le Roi Pélias, son oncle, l'a envoyé ici pour enlever la Toison d'or.

ARLEQUIN

Ou plutôt pour se défaire de lui.

DORINE

Oh, dame ! Cela ne se dénicher ¹⁴ pas comme des merles ?

ARLEQUIN

C'est ce qu'il me semble.

DORINE

Cependant, il est plus heureux que sage. Médée, ma maîtresse, fille du Roi Aëta et la plus belle fille de la Colchide, est devenue amoureuse de ce Jason en le voyant combattre.

SCARAMOUCHE

Fort bien.

DORINE

S'il veut répondre à son amour, elle lui rendra service.

SCARAMOUCHE

Quel service ?

DORINE

Elle favorisera son dessein.

ARLEQUIN

Quoi, elle lui mettra la Toison entre les mains ?

DORINE

Il en sera le maître dès aujourd'hui. Mais chut, au moins ! Il ne faut pas que cela vienne aux oreilles du papa.

14. *Dénicher* : « Il signifie figurément faire sortir par force de quelque poste, de quelque endroit » (Acad. 1762).

SCARAMOUCHE

Nous sommes discrets.

DORINE

Jugez de la force de sa passion, par la démarche qu'elle me fait faire.

ARLEQUIN

Tubieu ! Votre maîtresse n'est pas sotte ! Jason est un drôle bien découpé ¹⁵.

SCARAMOUCHE

Elle a vu son agilité dans le combat.

ARLEQUIN

Elle aura dit, voilà un vivant qui est rude dans l'action.

DORINE

Bref, elle veut qu'il soit victorieux et, pour cet effet, elle lui envoie cette dragonne ¹⁶ enchantée pour la mettre à son coutelas, qui aura la vertu de tuer le dragon et les autres monstres qui défendent la Toison.

ARLEQUIN

Si l'on vendait à Paris de pareilles dragonnes, les petits-maîtres y mettraient la presse.

SCARAMOUCHE

Donnez-moi cette dragonne. Je ne doute pas que Jason n'accepte la proposition.

ARLEQUIN

Je réponds pour lui. Il me ressemble, il aime un peu le cotillon ¹⁷.

DORINE

Cela étant, qu'il attaque hardiment les monstres. Mais souvenez-vous de lui dire qu'il ne peut remporter une victoire complète qu'à une condition. Il sera obligé d'arracher les dents au dragon sitôt qu'il l'aura tué et de les semer dans le Champ de Mars, où nous voici. Il en naîtra aussitôt des soldats armés qui fondront sur lui. C'est à sa valeur à faire le reste ¹⁸.

ARLEQUIN

Voilà un vilain reste. Il faut bien des façons pour attraper cette Toison-là.

15. *Découpé* : « On dit d'un jeune homme de belle taille qu'il est bien découpé. Il est du style familier » (Acad. 1762).

16. *Dragonne* : « Cordon ou galon d'or, d'argent, de laine, etc. qui est ordinairement terminé par un gland et dont on garnit la poignée d'une épée ou d'un sabre » (Acad. 1835).

17. *Cotillon* : « On dit qu'un homme aime le cotillon pour dire qu'il est adonné aux grisettes, qu'il aime les femmes. C'est aussi une sorte de danse » (Acad. 1762).

18. En cet endroit du manuscrit, le scripteur a fait un signe d'insertion pour ajouter ici le « couplet à suppléer » : « AIR : *J'ai fait souvent raisonner* : Il lui faudra du dragon mis par terre / Semer les dents aussitôt à foison. / Soldats naîtront qui lui feront la guerre. ARLEQUIN : Ah, que de mal nous cause une toison ! »

SCARAMOUCHE

Je vais porter cette dragonne à Jason.

DORINE

Et moi, je me retire.

SCÈNE VII

ARLEQUIN, DORINE.

ARLEQUIN, *la retenant.*

Attendez, ma mignonne, attendez.

DORINE

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN

Regardez-moi un peu.

DORINE

Hé bien, je vous regarde !

ARLEQUIN

Ne m'avez-vous pas vu combattre aussi, moi ?

DORINE

Non.

ARLEQUIN

J'en suis fâché.

DORINE

Par quelle raison ?

ARLEQUIN

C'est que vous me feriez faire aussi la conquête d'une Toison.

DORINE, *s'en allant.*

Oui, Jean Gïpon ¹⁹.

19. Sobriquet du roi Ferdinand d'Aragon qui se laissait gouverner par sa femme (Gilles Ménage, Auguste François Jault, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Briasson, 1740, t. I).

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, SEUL.

Ah, petite friponne, vous aurez beau faire, le bon exemple de votre maîtresse me répond de vous !

SCÈNE IX

JASON, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, à Jason.

Voilà le fait.

JASON

C'est assez. Avertis nos argonautes de se tenir prêts.

SCARAMOUCHE

J'y cours.

SCÈNE X

JASON, ARLEQUIN.

JASON, tirant son épée garnie de la dragonne.

Je vais avec ce fer nous délivrer des monstres.

Il va au fort dont les portes s'ouvrent d'elles-mêmes. Il y entre. Arlequin court tirer la porte sur Jason et lui parle au-travers de la serrure.

ARLEQUIN

Allons, Seigneur Jason, courage ! Frappez d'estoc et de taille ²⁰ ! Point de quartier !

Il entend le bruit des coups que Jason donne aux monstres.

JASON, en dedans.

Arlequin.

ARLEQUIN

Plaît-il ?

JASON

Ouvre. C'en est fait.

20. *Fraper d'estoc et de taille* : « Frapper de la pointe et du tranchant » (Acad. 1835).

ARLEQUIN

Sont-ils morts ?

JASON

Oui.

ARLEQUIN

Bien morts ?

JASON

Oui, te dis-je ! Ouvre-moi donc !

ARLEQUIN

Il ouvre à Jason, et apercevant la tête du dragon qu'il tient à sa main, il recule en disant :

Hoïmé !

JASON

Approche.

ARLEQUIN

N'y a-t-il point de danger ?

JASON

Aucun.

ARLEQUIN, donnant des coups de batte à la tête.

Hé y allons donc, chienne de tête ! Vous en aurez sur le ventre et partout.

JASON

Arrachons-lui les dents.

ARLEQUIN

Çà, faisons l'office du gros Thomas ²¹.

Quand les dents sont arrachées.

JASON

Semons-les à présent.

ARLEQUIN

Bonne chienne de semailles ! (*Quand Jason sème les dents, Arlequin fait ses lazzi. Sitôt que les soldats sortent de terre, l'épée à la main, Arlequin fait ses épouvantes et s'enfuit après avoir dit :*) Miséricorde, comme elles poussent ! Les soldats viennent, ici, plus vite que les champignons.

21. Fameux arracheur de dents.

Salva, salva !

SCÈNE XI

JASON, SOLDATS, NÉS DES DENTS DU DRAGON, ARGONAUTES.

Les trompettes des Argonautes sonnent la charge. Le combat se fait. Jason, aidé de ses compagnons, taille en pièce ses ennemis, il en tombe quelques-uns sur le carreau et les autres se battent en retraite jusqu'au fort où ils entrent et dont ils referment la porte sur eux. Ils paraissent un moment après, sur les créneaux du fort, défiant Jason et les siens à l'attaque. Ce qui fait dire à Jason :

JASON

Allons, amis, escaladons le fort.

L'escalade se fait. Jason encourage les siens.

SCÈNE XII

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN

Nous les avons enfin expédiés.

Il fait ses lazzis sur les tués. Jason entre dans le fort dont ses soldats lui ouvrent la porte et il en ressort un moment après, tenant la Toison d'or d'une main et Médée de l'autre.

SCÈNE XIII

TOUTS LES ARGONAUTES, MÉDÉE, QUATRE SUIVANTS DE MÉDÉE, DEUX PETITS THESSALIENS, DANSANT.

ARLEQUIN, voyant arriver Jason.

Pour le coup, la vache est à nous. La jolie Toison !

MÉDÉE

Brave Jason, vous venez d'éprouver que l'amour ne vous a pas moins servi que votre valeur !

JASON

Madame, je connais tout le prix de vos bontés. Quelques charmes qu'ait pour moi la gloire, la conquête de votre cœur me flatte plus que celle de la Toison.

ARLEQUIN

Hé bien, Madame Médée, n'avons-nous pas là un garçon bien élevé ?

JASON, *aux Argonautes.*

Venez, compagnons de mes travaux, venez prendre part à mon bonheur.

ARLEQUIN, *à Dorine, première suivante de Médée.*

Et vous, ma Dariolette, cela ne vous fait-il pas venir l'eau à la bouche ?

DORINE

Oui dà, vous êtes un brunet de mon goût. Je vous choisis pour mon mari.

ARLEQUIN, *déclamant.*

Tôt ou tard, la valeur reçoit sa récompense.

JASON, *qui a causé bas avec Médée, lui dit.*

Oui, Madame, dès ce jour je veux m'acquitter de ma promesse et vous emmener en Thessalie.

SCARAMOUCHE

Avant de partir, il faut faire ici les épousailles.

GILLE

Oui, mais pour bien faire, il faudrait à chacun sa chacune.

DORINE

Nous avons ici de quoi vous contenter.

SCARAMOUCHE

Je crois que pour mieux célébrer les noces de Jason, il serait à propos de commencer par une petite farce que nous jouerons entre nous autres. J'en sais une qui a pour titre *L'Oracle muet*.

JASON

C'est bien pensé. Allez vous y préparer. En attendant, qu'on fasse venir les deux petits Thessaliens ; qu'ils donnent à la charmante Médée un échantillon de nos danses thessaliennes.

Les deux petits thessaliens viennent faire une danse, qui finit le premier acte.

FIN

L'ORACLE MUET

ACTEURS

ARLEQUIN, *PÊCHEUR.*

SCARAMOUCHE, *CAMARADE D'ARLEQUIN.*

GILLE, *CAMARADE D'ARLEQUIN.*

LE DIABLE VAUVERT.

DAMIS, *JEUNE HOMME.*

CÉPHISE.

DEUX AUTEURS.

COLAS, *PAYSAN.*

DORIMÈNE, *JEUNE FILLE.*

ARGENTINE, *COQUETTE.*

DIAMANTINE, *COQUETTE.*

UN CHAPELIER COCU.

DEUX DE SES VOISINS, *PERSONNAGES MUETS.*

MADAME RABON, *ACTRICE DE L'OPÉRA-COMIQUE.*

La scène est sur le bord de la mer.

L'ORACLE MUET

La permission de chanter ayant été rendue aux acteurs de la Foire, les auteurs de cette petite pièce la mirent en vaudevilles ¹.

Le théâtre représente une mer.

SCÈNE I

ARLEQUIN, SEUL.

Il arrive en habit de pêcheur, tenant un filet ou épervier à la main.

Le maudit métier que celui de pêcheur !

AIR : *Tout le long de la rivière*

Depuis trois semaines

J'ai pris tout en gros,

(Beau fruit de mes peines)

Deux petits barbeaux ²,

Tout le long de la rivière,

Laire,

Lon lan la,

Tout le long de la rivière,

Je me morfonds là.

J'aurais bien mieux fait de suivre les conseils du fameux maltôtier ³ que je servais. Il voulait m'apprendre à pêcher en eau trouble. (*Il soupire.*) Houf ! Çà, voyons aujourd'hui si je serai plus chanceux.

Il jette son filet dans la mer et trouvant beaucoup de résistance à le retirer, il dit :

AIR : *Un certain je ne sais quoi*

Mais quelque naïade, pour moi,

Aujourd'hui s'intéresse ?

1. Rappel : la version en prose n'a pas été conservée. On trouve celle-ci, en prose en vaudevilles, à la suite des deux autres actes en prose.

2. *Barbeau* : « Poisson d'eau douce ainsi nommé parce qu'il a comme quatre barbes ou moustaches à chacun des deux côtés de la gueule » (Acad. 1694).

3. *Maltôtier* : « Celui qui exige des droits qui ne sont point dus, ou qui ont été imposés sans autorité légitime » (Acad. 1798).

Vainement, je tire sans cesse.
Et dans mon filet, par ma foi,
Je sens un fort gros je ne sais qu'est-ce,
Je sens un fort gros je ne sais quoi.

C'est peut-être une baleine. Tire, tire !... Mais, ventrebleu ! Cela ne veut pas venir... Appelons quelqu'un de mes confrères pour m'aider. (*Il appelle.*) Héé, Gille, Scaramouche ! Aiuto, aiuto ⁴ !

SCÈNE II

ARLEQUIN, GILLE.

GILLE, *dans la coulisse.*

Qui m'appelle ?

ARLEQUIN

À moi, à moi !

GILLE, *paraissant.*

Me voilà. Que me veux-tu ?

ARLEQUIN

Je ne puis retirer mon filet. Prête-moi la main !

GILLE

Oui dâ.

Ils tirent tous deux et font de vains efforts.

ARLEQUIN

AIR : *Des fraises*

Rien n'est plus lourd que cela.

GILLE

Hé, que diable donc est-ce ?

ARLEQUIN

Vous verrez que ce sera
Du grand Comique Opéra
La caisse, la caisse, la caisse !

4. Nous traduisons : « Au secours ».

GILLE

AIR : *Que j'estime mon cher voisin*

Cela se pourrait, mon enfant,
Puisque la ville entière
Assure que c'est de l'argent
Jeté dans la rivière.

SCÈNE III

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE.

SCARAMOUCHE

Je viens vous aider, mes enfants. Qu'est-ce que c'est donc ? Vous avez bien de la peine !

ARLEQUIN

Je ne sais pas ce qu'il y a dans mon filet.

SCARAMOUCHE, *aidant.*

Voyons.

GILLE

Ce sera peut-être une coquecigrue⁵ de mer.

ARLEQUIN

Cela vient, cela vient ! Tirons ferme. (*Ils tirent le filet hors de l'eau, Arlequin voyant un grand vase, dit :*) Que diable est-ce là ?

SCARAMOUCHE

Un vase !

GILLE

On dirait de la cruche à Gargantua.

ARLEQUIN, *se moquant.*

Le beau poisson que j'ai pris là !

SCARAMOUCHE

Attendez, attendez, cela vaut peut-être mieux que toute la poissonnerie !

GILLE

Que sait-on si ce n'est pas quelque trésor. On dit qu'il y en a beaucoup dans la mer.

5. *Coquecigrue* : « Balivernes, contes en l'air. Il nous vient conter des coquecigrues, des coquecigrues de mer » (Acad. 1835).

ARLEQUIN

Cela serait-il possible ? Ôtons le couvercle.

Ils portent le vase sur une trappe et, le découvrant, on entend d'abord un grand gémissement.

GILLE, *s'éloigne.*

Aïe, aïe !

SCARAMOUCHE, *recule, faisant la grimace.*

ARLEQUIN, *tremblant.*

Ah, quel gémissement,
Sort de ce monument ?

Il sort du vase une fusée.

GILLE

Au feu, au feu !

ARLEQUIN

Poveretto mi ⁶!

SCARAMOUCHE

Hoïmé !

On entend le tonnerre.

ARLEQUIN, *effrayé.*

Hélas, j'ai pêché le tonnerre !

Il sort du vase un diable qui fait fuir Gille et Scaramouche. Arlequin voulant se sauver aussi, tombe sur le ventre.

GILLE, *se sauvant.*

C'est le diable !

ARLEQUIN, *tombant.*

Ouf !

SCARAMOUCHE, *se sauvant.*

Sauve, sauve !

6. Nous traduisons : « Pauvre de moi ».

SCÈNE IV

ARLEQUIN, LE DIABLE.

LE DIABLE, *sautant hors du vase.*AIR : *Je ne suis pas si diable*

Cher Arlequin, arrête

Et n'appréhende rien.

Je veux te faire fête.

ARLEQUIN, *le regardant à la dérobée.*

Je m'en passerai bien.

Tirez, monsieur le diable.

LE DIABLE

Surmonte ton effroi,

Je suis ton redevable.

Écoute-moi.

Je suis ton ami.

ARLEQUIN, *se relevant.*

Vous me faites trop d'honneur, monsieur le diable. Mais, si vous m'aimez, allez-vous-en.

LE DIABLE

N'aie pas de peur, te dis-je !

AIR : *Joconde*

Depuis cent ans et sans espoir

De revoir la lumière,

J'étais, par magique pouvoir,

Au fond de la rivière.

Pour m'en avoir tiré, je veux

Te combler de richesses :

Reçois ce vase merveilleux.

ARLEQUIN, *à part.*

Les plaisantes largesses !

LE DIABLE

Il deviendra pour toi une source inépuisable de richesses.

ARLEQUIN

Comment cela ?

LE DIABLE

AIR du *Prévôt*

Tu vois le vase du secret,
 Tu vois un oracle muet.
 De ce grand ouvrage magique
 Sais-tu bien quel est le pouvoir ?
 Par une marque allégorique,
 Il apprend ce qu'on veut savoir.

Les curieux qui voudront le consulter mettront la main dedans et en retireront un signe qui contentera leur curiosité.

ARLEQUIN

AIR : *Tu croyais en aimant Colette*

Oh, je n'ai plus rien à vous dire !

(Lazzi d'argent.)

Je ferai valoir le talent.

LE DIABLE

Tu feras bien. Je me retire.
 Je vais t'envoyer le chaland.

Je vais charger cinq cent mille diables de publier partout que tu rends des oracles muets. Jusqu'au revoir l'ami.

ARLEQUIN

Grand merci.

Le diable tend la main à Arlequin, qui retire aussitôt la sienne, soufflant dessus, comme s'il avait été brûlé.

SCÈNE V

ARLEQUIN, APRÈS AVOIR EXAMINÉ LE VASE.

Ventrebleu ! Je ne croyais pas avoir fait un si beau coup de filet.

AIR : *La tontine est une méthode*

Ma fortune est indubitable...
 Mais il est à propos de voir
 Si par hasard ce maître diable
 Ne m'aurait pas *(bis)* vendu du noir.
 Si par hasard, etc.

Faisons l'épreuve du vase ! Que demanderai-je ? *(Il rêve.)* Oui... non... si fait... point. Ah, m'y

voici !

AIR : *Que j'estime mon cher voisin*

Vase du diable, mon ami,
Montre-moi la manière
Dont mon défunt père a fini
À trente ans sa carrière.

Il met la main dans le vase et amène une corde à nœud coulant.

L'Oracle dit vrai !

AIR : *Lapalisse*

Ah, quel prodige, grands dieux !
Cette ficelle sincère
Me remet devant les yeux
Le sort de mon pauvre père.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE.

GILLE

Voyons si le diable n'a pas emporté Arlequin.

SCARAMOUCHE

Non, ma foi, le voilà.

ARLEQUIN

Euh, les poltrons ! Un rien leur fait peur.

GILLE

Peste, un rien !

SCARAMOUCHE

Comment vous êtes-vous quittés, ce gentilhomme et toi ?

ARLEQUIN

Les plus grands amis du monde. D'abord, il a cru m'épouvanter ; mais quand il a vu à qui il avait à faire, il a filé doux, et m'a fait présent de ce vase pour avoir mon amitié !

GILLE

Voilà, un joli présent !

SCARAMOUCHE

Cela est bon à vendre à un chaudronnier.

ARLEQUIN

Malepeste, que je n'ai garde ! Vous n'en connaissez pas le prix. Tenez. Souhaitez-vous savoir quelque chose ? Mettez la main dedans, et vous verrez ce qui en arrivera.

GILLE

Oui, pour qu'il en sorte encore du feu, quelque sot !

ARLEQUIN

Il n'y a point d'attrape ⁷.

SCARAMOUCHE

Voyons.

AIR : *Le jus d'octobre*

Vase, sais-tu quelle aventure
J'eus à Paris en plein marché ?

Il tire une poignée de verges et fait la grimace.

GILLE, *riant*.

La réponse n'est point obscure,
Vous eûtes le dos émouché ⁸ !

ARLEQUIN, *lui frappant sur l'épaule*.

Et vous avez-là, mon ami, une darte ⁹ de justice.

GILLE

Queu devineux !

SCARAMOUCHE

Malepeste, il est bien instruit !

ARLEQUIN

AIR : *Bannissons d'ici [l'humeur noire]*

Avec ce vase diabolique,
Amis, que nous allons gagner !

GILLE

Il vient déjà de la pratique.

7. De piège.

8. Le dos battu.

9. *Darte* : « Mal qui vient sur la peau (croûte) » (Acad. 1762).

Ce Monsieur va nous étrener.

SCÈNE VII

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE, DAMIS.

DAMIS

Bonjour, messieurs, n'est-ce pas là ce vase merveilleux par le moyen duquel on apprend ce qu'on veut savoir ?

GILLE

À votre service.

ARLEQUIN

Quelle affaire vous amène ?

DAMIS

Je suis amoureux d'une jeune demoiselle que je recherche en mariage. On veut bien me l'accorder ; mais, avant que de passer outre, je vous avoue que je ne serais pas fâché de voir si elle est telle que je me l'imagine.

AIR : *L'autre nuit j'aperçus [en songe]*

L'autre nuit j'aperçus en songe
Ce charmant objet de mes vœux
Qui rendait mon rival heureux.
Mais tout cela n'est que mensonge.
Cependant, j'en suis agité.

ARLEQUIN

On peut rêver la vérité.

SCARAMOUCHE

C'est apparemment une fille qui a fréquenté les compagnies et...

AIR : *À la Foire, à la courtille*

Vous soupçonnez la donzelle
De vous trahir en secret.

DAMIS

Non, non, je la crois fidèle,
Mais j'aurais le cœur plus net
Sur cette belle
Si votre oracle muet
Me répond d'elle.

ARLEQUIN

Avant toutes choses, lâchez-moi la pistole.

DAMIS, *payant*.

La voilà.

ARLEQUIN

Mettez présentement la main dans le vase.

AIR : *Hélas, ce fut sa faute*

Nous voyons, beau damoiseau,
Que vous cherchez un oiseau,
Cet oiseau charmant
Qui très rarement
Attend le mariage.
Vous allez voir dans un moment
S'il est encore en cage,
Lon la,
S'il est encore en cage.

Damis met la main dans le vase et en tire une cage dont la porte est ouverte et d'où un oiseau s'envole.

ARLEQUIN, *riant*.

Vous devinez bien ce que cela veut dire !

GILLE

Les moineaux sont dénichés ¹⁰.

DAMIS, *s'en allant*.

O ciel, qui l'aurait cru ! J'allais faire une grande sottise.

SCARAMOUCHE

Il en est pour sa pistole.

ARLEQUIN

Il en est quitte à bon marché !

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, CÉPHISE.

10. *Dénicher* : « Se retirer avec précipitation » (Acad. 1762).

CÉPHISE

Tirez-moi d'inquiétude, mes enfants. Que, par votre secours, j'apprenne si Clitandre mérite la préférence que je veux lui donner sur tous ses rivaux. Je vous ouvre ma bourse, prenez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN

Puisque vous me mettez à même, j'userai de modération. Je me contenterai de trois pistoles.

CÉPHISE

Je meurs d'envie de savoir de quel caractère est Clitandre.

SCARAMOUCHE

Ce vase va vous en instruire. Mettez la main dedans et prenez ce que vous rencontrerez.

GILLE

Vous allez connaître toutes les bonnes inclinations de votre amant.

Céphise met la main dans le vase et en tire une bouteille qui a un collier de cartes à jouer.

ARLEQUIN

Vous voyez de quoi est la triomphe ¹¹ ?

GILLE

Il n'aime que le jeu et le vin.

CÉPHISE, s'en allant.

Clitandre me paraissait si réglé ! Que les hommes sont trompeurs !

SCÈNE IX

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE .

SCARAMOUCHE, à *Arlequin*.

Cela ne va pas mal, mon ami. Gille et moi allons quitter notre métier de pêcheur pour être tes commis.

ARLEQUIN

Volontiers. Vous aurez les deux sols pour livre.

GILLE, sautant.

Notre fortune est faite. Autres curieux !

11. *Triomphe* : « Sorte de jeu de cartes » (Acad. 1762).

SCÈNE X

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE, DEUX AUTEURS.

PREMIER AUTEUR, *en petit collet.*

Vous voyez deux auteurs fameux qui viennent connaître votre oracle.

ARLEQUIN

Soyez les bienvenus.

DEUXIÈME AUTEUR

Voilà Monsieur Critiquidès, un des plus savants dissertateurs du siècle.

PREMIER AUTEUR

Et vous avez dans Monsieur Protasius le plus brillant auteur dramatique.

SCARAMOUCHE

*Asinus asinum fricat*¹². Venons au fait.

DEUXIÈME AUTEUR

Mon ami va mettre sous la presse un livre ; moi je vais donner une pièce de théâtre ; nous voudrions savoir le destin de ces deux ouvrages.

ARLEQUIN

Il faut vous satisfaire.

GILLE, *bas à Arlequin.*

Mais fais-les donc payer auparavant.

ARLEQUIN

Ne vois-tu pas que ce sont des auteurs ?

SCARAMOUCHE

Tirez votre sort de ce vase.

*Ils mettent tous deux la main dans le vase. Le premier auteur amène des cornets d'épices, et le second un paquet de sifflets.*PREMIER AUTEUR, *montrant les cornets.*

Que signifie cela ?

ARLEQUIN

Cela signifie que les épiciers débiteront votre livre.

12. Nous traduisons : « L'âne frotte l'âne ». On trouve cette expression dans *Les Femmes savantes* de Molière.

DEUXIÈME AUTEUR, *montrant les sifflets.*

Et cela ?

GILLE

C'est le carillon du parterre ¹³.

Il prend un des sifflets et siffle.

DEUXIÈME AUTEUR, *déclamant.*

Cet oracle est moins sûr que celui de Calchas.

PREMIER AUTEUR

Vous êtes des impertinents.

ARLEQUIN

Ce n'est pas notre faute, à nous.

PREMIER AUTEUR, *s'en allant.*

Prenez garde à vous, vous aurez bientôt de nos nouvelles.

SCARAMOUCHE

Nous ne vous craignons pas.

SCÈNE XI

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, COLAS, PAYSAN.

COLAS

AIR : *Le prévôt*

Bonjour, messieurs les devineux.

ARLEQUIN

Dis-nous, l'ami, ce que tu veux.

COLAS

Mon amoureuse Mathureine
Est depis trois mois à Paris
Dans la maison de sa marreine
Et ne reviant point au pays.

Ça me lantiborne ¹⁴ la carvelle. L'y a plus de je ne sais combien que je devrions être marié, et les épousailles avont de la peine à se tarminer.

13. Quand le public n'aimait pas une pièce, il la siffait.

14. *Lantiborner ou lantiberner* : « Traîner en longueur, amuser par des discours frivoles ; abuser de la patience et de la complaisance de quelqu'un » (*La Bresse louhannaise : bulletin mensuel de la société d'agriculture et d'horticulture de l'arrondissement de Louhans*, [s. n.] (Louhans), 1897, p. 418.).

SCARAMOUCHE

Comment cela ?

COLAS

Une bourgeoise de Paris qu'a une maison dans notre village et qui, comme je venons de vous dire, a tenu Mathureine, l'a emmenée à la ville quand et elle ¹⁵ pour l'y bailler, ce disait-elle, les habits de noce.

ARLEQUIN

Hé bien,

AIR : Par bonheur ou par malheur

Comme tu dois l'épouser,
Cela te donne à penser.

COLAS

Oui, j'ai de la méfiance.
Quoique je n'en sonne mot,
Je crois queque manigance,
Morgué, Colas n'est pas sot !

Alle n'est pas revenue, voyez-vous, tout depuis le temps qu'alle est partie. Tantôt la bourgeoise mande comme ça que la couturière les fait attendre ; et pis après c'est que Mathureine est malade. Tantôt c'est ci, tantôt c'est ça. Tant y a que ça tortille trop. Et je voudrais ben savoir s'il n'y a pas queque manigance là-dedans.

SCARAMOUCHE

AIR : J'ai fait souvent raisonner [ma musette]

Nous t'entendons, sans autre périphrase.
Porte d'abord la main à ton gousset.
Tu la mettras ensuite dans ce vase
Qui t'apprendra ce que ta belle fait.

GILLE

Oui, en tirant ce qui te viendra sous la main, tu sauras d'abord ce que Mathurine fait dans ce moment à Paris.

COLAS

Il tire une grosse poupée représentant un enfant en maillot.
Comment, tatigué, c'est ça qu'alle fait ?

SCARAMOUCHE, *imitant les cris d'un enfant.*

Houhai, houhai, houhai !

15. Avec elle.

GILLE

Elle en fera bien d'autres !

COLAS

AIR : *Ton humeur est catherine*

Voilà donc pour quelle affaire
Mathureine est à Paris.

ARLEQUIN

Si ta noce se diffère,
Cesse d'en être surpris.

COLAS

Serpedié, queulle madrée ¹⁶
Avec son air doucereux !
Alle était toujours fourrée
Cheux notre carillonneux.

ARLEQUIN

Es-tu content ?

COLAS

En vous remerciant. Queu dessalée, que je ne me fourre pas là !

SCÈNE XII

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, DORIMÈNE.

DORIMÈNE

Amis, j'implore votre assistance. Je suis dans une grande irrésolution.

GILLE

Vous paraissez pourtant bien résolue.

DORIMÈNE

Je suis fille d'un honnête marchand, qui m'a laissé peu de bien. Je veux prendre un parti, mais, comme rien n'est plus délicat, je balance fort à me déterminer.

AIR : *Je suis fils d'Ulysse, moi*

J'ai pour amants un marquis, un chimiste ¹⁷,
Un gros marchand de bois ;
Depuis longtemps à leurs vœux je résiste,

16. *Madré* : « Il signifie, au figuré, rusé, matois, raffiné. Il s'emploie aussi substantivement » (Acad. 1762).

17. Un « alchimiste ».

Sans vouloir faire un choix.
Apprenez-moi quel est le plus solide ;
L'intérêt me guide,
Moi,
L'intérêt me guide.

Le marquis promet de m'épouser.

SCARAMOUCHE

Les marquis sont de grands prometteurs.

DORIMÈNE

Le chimiste m'assure qu'il a trouvé la pierre philosophale.

GILLE

Jarnombille, la bonne trouvaille ! Voilà ce qu'il vous faut.

DORIMÈNE

Le marchand de bois convient de bonne foi qu'il n'a que sa marchandise.

ARLEQUIN, *à part, les premiers mots.*

Vous aurez soin de l'en entretenir. Vous aimez mieux le marquis, n'est-ce pas ?

DORIMÈNE

Oui, mais l'inégalité des conditions me fait trembler. J'ai donc recours à vous pour savoir qui des trois est mon fait.

SCARAMOUCHE

C'est ce que ce vase va vous découvrir quand vous aurez donné la pièce.

DORIMÈNE

La voilà.

GILLE

AIR du *Pouvoir*

Belle, éprouvez, premièrement,
Votre plus noble amant.

SCARAMOUCHE

Mettez dans ce vase la main,
Vous saurez son dessein.

DORIMÈNE, *amène une souricière tendue.*

Ha !

SCARAMOUCHE

Cela est clair.

ARLEQUIN

AIR : *Les feuillantines*

Par ce que vous avez pris,
 Ma souris,
 Jugez de votre marquis.
 D'une face minaudière,
 Il vous tend (*bis*) la souricière.

DORIMÈNE

Juste ciel !

GILLE

AIR : *La ceinture*

À présent, venons au souffleur.

DORIMÈNE

J'en suis sincèrement aimée.

Il sort du vase une épaisse fumée.

ARLEQUIN

Oui, mais, vous voyez par malheur,
 Que tout son bien n'est que fumée.

SCARAMOUCHE

C'est la fortune des souffleurs.

DORIMÈNE

Je ne serai plus la dupe de ses beaux discours.

ARLEQUIN

AIR : *La bonne aventure*

De votre marchand de bois,
 J'ai meilleure augure.

DORIMÈNE

Ce n'est qu'un petit bourgeois.

Elle tire du vase un collier de perles et des diamants.

Mais, ciel, qu'est-ce que je vois !
 La bonne aventure,

Ô gué,
La bonne aventure !

GILLE

Mormonbille, que de richesses !

SCARAMOUCHE

Voilà le solide.

DORIMÈNE, *s'en allant.*

Ma foi, je m'en tiens à mon marchand de bois.

ARLEQUIN

Vous faites bien.

GILLE

C'est dans son chantier qu'est la pierre philosophale.

SCÈNE XIII

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE, ARGENTINE, DIAMANTINE.

ARGENTINE, *à Diamantine, en entrant.*

Je vous dis que vous ne l'aurez point.

DIAMANTINE

C'est ce que nous allons voir.

ARGENTINE

Qui de vous, messieurs, est le devin qui fait tant de bruit dans ces quartiers ?

ARLEQUIN

C'est moi, charmant trognon, qu'y a-t-il pour votre service ?

ARGENTINE

J'amène ici Mademoiselle Diamantine, pour lui faire voir son bec jaune.

DIAMANTINE

Prenez garde vous-même d'en avoir le démenti.

SCARAMOUCHE

De quoi s'agit-il, mes belles ?

ARGENTINE

Nous nous disputons un jeune homme de notre voisinage. Mademoiselle prétend qu'il est fort

épris de ses charmes.

DIAMANTINE

Et Mademoiselle Argentine croit en être adorée.

ARGENTINE

Oh, pour cela, j'ai lieu de me flatter de lui avoir inspiré de l'amour !

DIAMANTINE

Oui, pour le célibat.

ARGENTINE

Il vous sied mal de plaisanter, Diamantine. Vous ne le prendriez pas sur ce ton si vous aviez entendu ce que le cavalier en question me disait de vous hier au soir.

DIAMANTINE

Hé, que vous disait-il donc ?

ARGENTINE

Ne vous en fâchez-vous point ?

DIAMANTINE

Non, je vous assure.

ARGENTINE

Hé bien, il m'a dit que vous étiez si violente, si emportée, qu'il aimerait mieux ramer que d'être votre époux !

DIAMANTINE

Il vous a parlé de moi dans ces termes ?

ARGENTINE

Je n'y ajoute pas un mot.

DIAMANTINE

Je vous suis redevable de m'avoir appris cela. Ne vous fâchez pas aussi, si je vous rapporte une petite conversation que nous avons eue ensemble, ce matin, sur votre chapitre.

ARGENTINE

Au contraire, vous me ferez plaisir.

DIAMANTINE

Il m'a dit : « Argentine agace tous les hommes. C'est une petite coquette qui m'a l'air d'en donner bien à garder à un mari ». Jugez après cela s'il est bien disposé à devenir le vôtre.

ARGENTINE

C'est un conte fait en récriminant. Allez, je suis bien sûre de son cœur !

DIAMANTINE

Je compte sur sa fidélité.

ARLEQUIN

Mesdames, tout cela ne décide de rien.

SCARAMOUCHE

Vous n'avez toutes deux, après avoir payé, qu'à fourrer votre belle menotte dans ce vase. Vous saurez à quoi vous en tenir.

ARGENTINE

Volontiers.

Il sort du vase un papillon. Elles veulent l'attraper.

DIAMANTINE

Un papillon ?

GILLE, *riant.*

Courez après.

ARGENTINE

Qu'est-ce que c'est que cela ?

ARLEQUIN

C'est le cœur de votre amant.

GILLE

Vous vous débattiez toutes deux de la chape à l'évêque ¹⁸.

DIAMANTINE, *s'en allant.*

Ah, le volage ! Je vais bien lui chanter sa gamme !

ARGENTINE

Le fripon ! Je lui laverais bien la tête.

SCÈNE XIV

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE, UN CHAPELIER, AVEC DEUX DE SES VOISINS.

18. *Débattre de la chape à l'évêque* : « On dit figurément et proverbialement disputer, se débattre de la chape à l'évêque pour dire, disputer à qui appartiendra une chose qui n'est et ne peut être à pas un de ceux qui se la disputent » (Acad. 1762).

CHAPELIER, *en entrant.*

C'est ici, je crois.

GILLE

Que souhaitez-vous, messieurs ?

CHAPELIER

Je suis un maître chapelier, qui vient ici au devin.

ARLEQUIN, *en gascon.*

Payez et parlez.

CHAPELIER

Vous savez, messieurs, que la médisance n'épargne point les maris, et surtout les chapeliers qui ont de jolies femmes.

SCARAMOUCHE

Cela n'est que trop vrai.

CHAPELIER

Quoique j'aie l'épouse la plus sage de mon quartier, mille gens ne peuvent tenir leur langue, et c'est à qui daubera ¹⁹ le mieux sur la pauvre femme. Afin de leur rabaisser le caquet, j'amène avec moi ces deux honnêtes voisins, pour rendre témoignage de ce que votre oracle aura décidé sur la vertu de ma femme.

ARLEQUIN

Vous auriez peut-être mieux fait de laisser les gens parler.

SCARAMOUCHE

Ou bien venir ici à la sourdine, pour sonder le gué.

GILLE

Oui, car les oracles sont quelquefois de mauvaise humeur et disent brutalement la vérité.

CHAPELIER

Eh, je ne demande que cela !

SCARAMOUCHE

Portez donc la main dans ce vase et vous y trouverez des marques de la fidélité de votre Lucrèce.

Le chapelier tire des cornes. Tous rient.

GILLE

Cela parle tout seul.

19. *Dauber* : « Batre à coups de poing. Il signifie figurément railler, parler mal de quelqu'un » (Acad. 1762).

ARLEQUIN

Voilà votre coiffure.

GILLE

Vous êtes venu ici chercher malheur.

Le chapelier se retire, confus. Les voisins lui font les cornes par derrière.

ARLEQUIN

Messieurs les voisins, ne voulez-vous pas aussi savoir votre sort ?

Ils lui font signe que non.

SCÈNE XV

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE, MADAME RABON.

MADAME RABON, *saluant.*

Messieurs, je suis votre très humble servante.

ARLEQUIN

Madame, je suis bien le vôtre.

MADAME RABON

AIR : *Ho, ho, ha, ha*

Les deux entrepreneurs
De l'Opéra badin
Par moi vous font, messieurs,
Des compliments sans fin.

ARLEQUIN

Ho, ho, ha, ha !

GILLE

Eh, pourquoi donc ?

SCARAMOUCHE

Comment cela ?

GILLE

Par où dire. Ils ont fait de la dépense, ces messieurs-là.

AIR : *Le péril*

On dit que de leur escarcelle ²⁰,

20. *Escarcelle* : « Grande bourse à l'antique. Ce mot n'a plus guère d'usage qu'en plaisanterie » (Acad. 1762).

Il est sorti bien des douzains.

MADAME RABON

Hélas, l'argent entre leurs mains
Fond comme une chandelle !

GILLE

Allez, allez, une bonne pièce paiera tout !

SCARAMOUCHE

Ont-ils besoin de notre petit ministère ?

MADAME RABON

Oui, vraiment. Ils vous prient de vouloir bien leur dire s'il gagneront beaucoup.

AIR : *Ô reguingué*

Malgré l'affluence qu'ils ont,
Ils doutent s'ils retireront,
Ô reguingué, ô lon lan la,
Tous les frais de leur entreprise.

ARLEQUIN

Vous l'allez savoir sans remise.

Prenez la peine de mettre la main dans ce vase, après avoir mis un louis dans la mienne.

Elle tire une balance dont un des bassins est en haut et l'autre en bas. Sur celui d'en haut est écrit « recette » et sur l'autre « dépense ».

MADAME RABON

AIR : *Ne m'entendez-vous pas*

Messieurs, je n'entends pas
La réponse muette.

SCARAMOUCHE

En haut est la recette
Et la dépense en bas.
Ne l'entendez-vous pas ?

GILLE

C'est le thermomètre de l'Opéra-Comique.

MADAME RABON

AIR : *De mon pot, je vous en réponds*

Fort bien, votre trébuchet

Vient de me mettre au fait.
Adieu, gens du vase magique.

ARLEQUIN

Adieu donc, l'Opéra-Comique.

SCARAMOUCHE

Mes amis, ma foi, cela sent
Le déménagement ²¹.

SCÈNE XVI

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE, QUATRE ÉMISSAIRES DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'ÉMISSAIRE, *les espionnant, les menace et dit aux autres.*

AIR : *Bouchez naïades*

Je les aperçois, les compères.

SCARAMOUCHE

Hélas, je vois les émissaires
De nos incommodes jaloux
Ils viennent vous chercher castille ²².
Les voilà quatre contre nous.

ARLEQUIN

Ô, désagréable quadrille !

Ils se chamaillent et la pièce finit.

SCÈNE XVII

et épilogue ²³.

JASON, THÉSÉE, ORPHÉE, TROUPE D'ARGONAUTES, ARLEQUIN, GILLE,
SCARAMOUCHE, MÉDÉE, DORINE, TROIS AUTRES SUIVANTES DE MÉDÉE.

JASON

Je suis content de vous, mes enfants.

21. Une note dans le manuscrit Ms. 25471 nous indique qu'il s'agit d'une allusion à une pièce qui n'eut pas de succès.

22. *Chercher castille* : « Terme familier qui se dit pour querelle, démêlé de peu d'importance » (Littré).

23. On retrouve ici des personnages de la pièce précédente.

GILLE

Nous avons joué notre rôle. Danseurs et danseuses, faites le vôtre.

UN ARGONAUTE, *chante.*

Amis, achevons cette fête,
Chantons le bonheur de Jason :
Ce héros a fait la conquête
De Médée et de la toison.

On danse, le tambour accompagne.

L'ARGONAUTE

AIR : *Pendant que nous sommes*

Partageons ces belles.
Nous autres grivois, (*bis*)
Que chacun de nous entre elles
D'une femme fasse choix.

ARLEQUIN

Tope !

Il chante.

Toque, mon tambourin, etc.

Branle avec un tambour

ARLEQUIN

1

J'aime une vivante
D'un minois coquet,
Toujours sautillante.

DORINE

Tu fais mon portrait !
Toque mon tambourin toque,
Toque mon tambourinet.

LA MÊME

2

Tu m'as gagné l'âme
Par ton air follet.
Prends-moi pour ta femme,
Mon petit brunet.

Toque, etc.

DEUXIÈME SUIVANTE, à *Gille*.

À toi je me donne.

Ta mine me plaît.

GILLE

Vous sentez, friponne,

Que je suis bien fait.

UNE SUIVANTE

Toque, etc.

3

SCARAMOUCHE, à *la troisième suivante*.

Je suis un bon drôle,

Souple de jarret.

À la capriole ²⁴,

Je suis toujours prêt.

LA SUIVANTE

Toque, etc.

LA MÊME, à *Scaramouche*.

Vous êtes mon homme,

Mon beau dadouillet.

SCARAMOUCHE

J'ai tout le symptôme

D'un mari complet.

UNE SUIVANTE

Toque, etc.

QUATRIÈME SUIVANTE, à *Monsieur le Maire*.

4

Je suis satisfaite

De ce maigrelet.

LE MAIRE

Un bon coq, poulette,

24. *Capriole* : « Quelques-uns disent cabriole, le saut d'un danseur qui s'élève agilement et coupe l'air par le mouvement redoublé de ses pieds » (Acad. 1694).

N'est jamais grasset.

UNE SUIVANTE

Toque, etc.

ARLEQUIN, *aux spectateurs.*

5

Si de notre pièce

Un peu satisfait

Le public s'empresse

De revoir Dolet,

Toque, etc.

FIN

Les Captifs d'Alger

Prologue en écriteaux

Représenté par la troupe du sieur Dolet

À la foire Saint-Laurent

1724

ACTEURS

OPERARIO, *CORSAIRE D'ALGER.*

COULOUF, *ESCLAVE D'OPERARIO.*

RUSTAN, *ALGÉRIEN.*

DEUX CAPTIFS.

ARLEQUIN, *ACTEUR FORAIN.*

SCARAMOUCHE, *ACTEUR FORAIN.*

LE DOCTEUR, *ACTEUR FORAIN.*

GILLE, *ACTEUR FORAIN.*

SAUTEURS, *ACTEUR FORAIN.*

LA FOIRE, *CAPTIVE À ALGER.*

DEUX BOURGEOIS DE PARIS.

AVERTISSEMENT. Cette pièce fut faite à l'occasion du privilège de l'Opéra-Comique, que le directeur de l'Opéra avait promis aux acteurs forains pour 8000 livres par chaque Foire, et qu'il accorda à deux bourgeois de Paris, qui lui en offrirent dix, et un pot de vin de 3000 livres. Les auteurs ordinaires de ce spectacle ne s'étant pas accommodés avec les nouveaux entrepreneurs, firent ce prologue contre eux.

LES CAPTIFS D'ALGER

Le théâtre représente le port d'Alger dans le fond et dans les ailes plusieurs captifs à qui l'on fait souffrir divers supplices.

SCÈNE I

DEUX CAPTIFS, ENCHAÎNÉS.

PREMIER CAPTIF

AIR : Or écoutez petits et grands

Depuis qu'on nous a pris sus mer
Et que nous sommes dans Alger
À la merci des infidèles,
Nous souffrons des peines cruelles.
Hélas, viens, secourable mort !
Finir notre malheureux sort.

SCÈNE II

LES CAPTIFS, RUSTAN.

RUSTAN, *les frappant.*

AIR : Le fameux Diogène

Allons, chiens, à l'ouvrage !

SECOND CAPTIF

Ô, le rude esclavage !
Des châtiments partout !

PREMIER CAPTIF

Toujours, de nos supplices,
Ferez-vous vos délices ?

RUSTAN

Vous n'êtes pas au bout.

Les captifs se retirent.

SCÈNE III

RUSTAN, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, LE DOCTEUR, DEUX SAUTEURS.

LE DOCTEUR, à *Rustan*.

AIR : *L'autre nuit j'aperçus en songe*
Enseignez-nous, je vous en prie,
La maison d'Operario.

RUSTAN

La voilà.

SCARAMOUCHE

*La ringratio*¹.

ARLEQUIN

Salut à votre Seigneurie.

Rustan se retire.

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, SAUTEURS, OPERARIO,
COULOUF, *ESCLAVE D'OPERARIO*.

GILLE, *achevant l'air précédent et frappant à la porte d'Operario*.
Holà ! Le maître est-il ici ?

OPERARIO, *en dedans*.

On y va. (*Paraissant.*) Qu'est-ce ? Le voici.

SCARAMOUCHE, *à part*.

AIR : *Quand le péril est agréable*
Ventrebleu, quelle mine noire !

OPERARIO

Quelle affaire ici vous conduit ?

1. Nous traduisons : « Je vous remercie ».

ARLEQUIN

Monsieur le Turc, on nous a dit
Que vous aviez la Foire.

LE DOCTEUR

AIR : *Voulez-vous savoir qui des deux*

Un pirate d'Alger a pris
Certaine dame de Paris
Que les jaloux en ont bannie ;
L'espérance d'un sort plus doux
La conduisait en Italie.
Seigneur, n'est-elle point chez vous ?

ARLEQUIN

AIR : *Confiteor*

Vous la connaîtrez à ses traits.
C'est une badine sirène
Qui ne parle que par couplets...

OPERARIO

J'y suis, c'est Lariradondaine.
Vous y prenez, apparemment,
Grand intérêt.

GILLE

Assurément.

ARLEQUIN

AIR : *À la façon de Barbari*

Vous voyez ses propres enfants
Qui, pour sa délivrance,
Ont osé des flots et des vents
Braver la violence.
Nous venons vous prier, patron,
La faridondaine, la faridondon,
De nous la remettre aujourd'hui,
Biribi,
À la façon de Barbari,
Mon ami.

OPERARIO, à *Coulouf*.

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Amenez-nous cette mignonne.

(*Aux forains.*)

Vous l'allez voir dans un moment,
Mais elle vous coûtera bonne ².

ARLEQUIN

Oh, nous n'en doutons nullement !

GILLE

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'octobre*

Nous sommes fort mal en finance.

ARLEQUIN

Il faut vivre avec les vivants.

LE DOCTEUR

Çà, parlez-nous en conscience.

OPERARIO

J'en veux avoir huit mille francs.

SCARAMOUCHE

AIR : *Morguienne de vous*

Vous en rabattrez.

OPERARIO

Pas une pistole.

LE DOCTEUR

Dans nos maux, entrez.

OPERARIO

Pas même une obole.

GILLE

Morguienne de vous !

Quel homme, quel homme !

Morguienne de vous !

Quel homme êtes-vous !

OPERARIO

AIR : *Qui veut se mettre en ménage*

Nous ne ferons point affaire.

2. *Coûter bonne* : « Coûter extrêmement cher » (Acad. 1792).

Vous voulez trop marchander.

SCARAMOUCHE

Chers amis, que faut-il faire ?

LE DOCTEUR

Il faut lui tout accorder.

ARLEQUIN

Comptons vite la finance,
De peur de quelque dédit.

OPERARIO

Vous me faites une offense,
Ma parole vous suffit.

Il prend la main d'Arlequin et frappe dedans.

SCÈNE V

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, LA FOIRE.

LA FOIRE, *dans la coulisse.*

Flon, flon,
Larira dondaine,
Flon, flon,
Larira dondon.

ARLEQUIN

AIR : *Allons gai*

C'est la Foire elle-même ;
Entendez-vous sa voix ?

LE DOCTEUR

Oui, ma joie est extrême !

SCARAMOUCHE

Quel bonheur !

GILLE

Je la vois !

LA FOIRE

Allons gai,

D'un air gai, etc.

LE DOCTEUR

AIR : *Un soir après roquille, ou Martin moine de Venise, petit père noir, etc.* ³

Ô fortune prospère !

ARLEQUIN

Nos cœurs étaient pleins
D'une douleur amère.

LA FOIRE

Mes pauvres forains !
Dans les bras d'une tendre mère,
Perdez vos chagrins.

AIR : *Oui dà, ma commère, oui*
M'allez-vous tirer d'ici ?

GILLE

Oui dà, ma commère, oui.

LA FOIRE

Vous voulez ravoir la Foire !

ARLEQUIN

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

LA FOIRE

AIR du *Pouvoir*
Avez-vous réglé ma rançon
Avec ce gros garçon ? (*bis*)

Elle montre Operario.

ARLEQUIN

Oui maman, il ne reste plus
Qu'à compter les écus. (*bis*)

SCÈNE VI

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, DEUX BOURGEOIS DE PARIS.

3. *Sic.* Les deux titres sont proposés sur le manuscrit.

PREMIER BOURGEOIS

AIR : Je ne suis né ni roi, ni prince

Pour racheter une captive
Des faubourgs de Paris native,
Nous vous apportons des ducats.

OPERARIO

Son nom ?

SECOND BOURGEOIS

Mais la voici, je pense.

LA FOIRE

Messieurs, je ne vous connais pas.

SECOND BOURGEOIS

Nous ferons bientôt connaissance.

OPERARIO, *aux bourgeois.*

Dites-moi quelles gens vous êtes.

PREMIER BOURGEOIS

Deux braves bourgeois de Paris.

GILLE

Nous sommes convenus de prix,
Adieu paniers, vendanges sont faites !

ARLEQUIN

AIR : Tu croyais en aimant Colette

Ils voulaient nous couper les vivres.

LE DOCTEUR

Point ne l'aurez, je vous le dis.

SCARAMOUCHE

Nous en donnons huit mille livres.

SECOND BOURGEOIS

Et nous, nous en donnerons dix.

ARLEQUIN

AIR : Robin turelure

Le patron n'est pas normand ⁴,
Messieurs, c'est lui faire injure.
Il en refuserait cent.

OPERARIO

Turelure !

GILLE

Sa parole est chose sûre.

OPERARIO

Robin turelure lure.

SCARAMOUCHE, à *Operario*.

AIR : *Ô reguingué*

Quoi donc, n'avez-vous pas promis ?

OPERARIO

D'accord, mais tenez, mes amis :
Ô reguingué, ô lon lan la,
Comme j'ai de la conscience,
Je vous donne la préférence.

ARLEQUIN

AIR : *Lon lan la derirette*

Seigneur, nous avons pour tout bien
Huit mille francs.

OPERARIO

Vous n'aurez rien.

Lon lan la derirette !

PREMIER BOURGEOIS

Notre gousset est mieux garni,
Lon lan la deriri !

SECOND BOURGEOIS

AIR : *Vous m'entendez bien*

Nous vous comptons dix mille francs,
En beaux louis bien trébuchants.
De plus, en deux paroles...

4. Les Normands sont souvent les cibles de la satire théâtrale, vus comme procéduriers et calculateurs.

OPERARIO

Hé bien ?

SECOND BOURGEOIS

Trois cents bonnes pistoles,

Vous m'entendez bien.

PREMIER BOURGEOIS, *au second.*

AIR : *Nanon dormait*

Sur quel trésor

Assignez-vous, mon frère,

Un tel Castor ?

SECOND BOURGEOIS

Ami, c'est une affaire,

Une affaire⁵ tout d'or,

Tout d'or,

Tout d'or.

Oui, c'est une affaire tout d'or.

OPERARIO

AIR : *Or voilà la vie*

Oh, voilà les drôles,

Les drôles, les drôles,

Oh, voilà les drôles,

Que nous demandons !

LA FOIRE, *à Operario.*

AIR : *Talalerie*

Ces inconnus, âme barbare,

Vont s'en retourner triomphants.

Et ton avide main sépare

La Foire de ses chers enfants.

Que le public te va maudire !

OPERARIO, *riant.*

Talaleri, talaleri, talalerie.

ARLEQUIN, *à Operario.*

AIR : *Une nonne à Saint-Denis*

Rendez-vous à nos douleurs.

5. Note sur le manuscrit : « Façon de parler d'un des deux bourgeois qui entreprennent l'Opéra-Comique ».

OPERARIO

Je suis à qui plus me donne.

SCARAMOUCHE

Vous causerez nos malheurs.

LE DOCTEUR

Soyez touché de nos pleurs !

OPERARIO

Lon, lan, la, les pleurs n'y font rien,
 Si l'argent ne sonne, sonne,
 Lon, lan, la, les pleurs n'y font rien,
 Si l'argent ne sonne bien.

GILLE, *aux deux bourgeois.*AIR : *Ah, vous avez bon air*

Quel dessein téméraire !
 Bourgeois, vous voulez faire
 Notre métier que guère
 Ou point, ne savez
 Ah, vous avez bon aire,
 Ah, vous avez bon aire,
 Ah, vous avez bon aire,
 Bon air vous avez !

PREMIER BOURGEOIS

AIR : *Ho, ho, tourelouribo*

Messieurs les forains sont en colère,
 Ho, ho,
 Tourelouribo !

GILLE

Vous allez dans cette affaire,
 Ho, ho,
 Tourelouribo,
 Faire de l'eau toute claire.
 Ho, ho, ho,
 Tourelouribo !

OPERARIO

AIR : *Le seigneur turc a raison*

Hé, que diable, finissez
 Ce débat frivole !
 Morbleu, vous m'étourdissez !
 Emmenez-moi cette folle,
 Payez sans perdre de temps.

PREMIER BOURGEOIS

Voilà vos dix mille francs.

SECOND BOURGEOIS

Voici la rocambole ⁶.

OPERARIO

AIR : *Que Dieu bénisse la besogne*

Çà vite, terminons cela.

(Au deuxième bourgeois, qui en tirant de sa poche de l'argent a laissé tomber une chandelle ⁷ qu'il y avait.)

Mais qu'est-ce qui vous tombe là ?

ARLEQUIN

Mon beau Monsieur, de l'entreprise
 Ramassez votre marchandise.

Les deux bourgeois vont avec Operario compter leur argent sur une table qui est au fond du théâtre. Pendant ce temps-là, la Foire fait ses adieux à ses enfants.

LA FOIRE

AIR : *Quand on a prononcé [ce malheureux oui]*

Chers forains, je vous perds ! Ô Ciel, quelle tristesse !

ARLEQUIN

C'est en vain que pour nous votre cœur s'intéresse.
 On est prêt à livrer la Foire à nos jaloux.
 Ils n'en connaîtront pas le prix si bien que nous.

LA FOIRE

AIR : *Sur les ponts d'Avignon*

Pour m'accabler, hélas !
 C'est assez de connaître
 Qui ⁸ je ne serai pas

6. *Rocambo* : « Ce qu'il y a de meilleur, de plus piquant dans quelque chose » (Acad. 1762).

7. Note sur le manuscrit : « un des deux entrepreneurs fournissait la chandelle pour les lanternes de Paris ».

8. Ms : « que ».

Et qui je voudrais être.

PREMIER BOURGEOIS, à la Foire.

AIR : *Le cabaret est mon réduit*

Oh, finissons tout ce caquet !

Suivez-nous, quittez la canaille.

LA FOIRE

Je ne vous suis qu'à regret,

Je ne ferai rien qui vaille.

Je ne ferai rien,

Je ne ferai rien,

Je ne ferai rien qui vaille.

SECOND BOURGEOIS

AIR : *Flon, flon*

Marchons, Dame Foraine.

LA FOIRE

J'en mourrai de souci.

PREMIER BOURGEOIS

Allons, prenez la peine⁹

De décamper d'ici.

(Il la frappe en disant)

Flon, flon,

Lariradondaine,

Flon, flon,

Lariradondon.

ARLEQUIN

AIR du *Pouvoir*

Commencer par la maltraiter,

C'est fort mal débiter¹⁰. *(bis)*

SCARAMOUCHE

Sauteurs, suivons-la jusqu'au port,

En déplorant son sort. *(bis)*

Les bourgeois emmènent la Foire. Scaramouche et les sauteurs la suivent. Operario s'est retiré un peu devant.

9. Marque d'autocorrection : le scripteur avait oublié d'aller à la ligne.

10. Note dans le manuscrit : « L'Opéra-Comique venait de débiter fort mal ».

SCÈNE VII

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, GILLE.

GILLE

AIR du *Confiteor*

Voilà le comble de nos maux.
Nous n'avons qu'à fermer boutique.

LE DOCTEUR

Pourquoi ? Jouons par écriteaux
Faute de l'Opéra-Comique.

ARLEQUIN

Oui, chacun aime à fredonner
Et se plaît même à détonner ¹¹.

LE DOCTEUR

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'octobre*

Amis, ayons bonne espérance.
Paris pour nous a des bontés.
Il eut toujours de l'indulgence
Pour les acteurs persécutés.

ARLEQUIN

AIR : *Ô reguingué*

Parbleu, le docteur a raison !
Donnons les Exploits de Jason,
L'Oracle muet, la Toison.
Le Français vif aime à la rage
Toutes les pièces de tapage ¹².

LE DOCTEUR

AIR : *Tes beaux yeux ma Nicole*

Il veut que notre scène
En style tout badin
Évite Melpomène
Et le plat baladin ¹³.

11. *Détonner* : « Changer de ton » (Acad. 1694).

12. Peut-être « qui font grand bruit », où l'on voit des combats, etc.

13. *Baladin* : « Danseur de théâtre » (Acad. 1762).

GILLE

Un indiscret poète
 Qui prend un autre ton,
 Le plus souvent n'y jette
 Qu'un très vilain coton ¹⁴.

(On entend crier derrière le théâtre.)

Au bachot, au bachot ¹⁵ !
 À l'aide, à l'aide !

GILLE

AIR de *La besogne*

Que veulent donc dire ces cris ?

ARLEQUIN

Ce bruit alarme mes esprits.
 Il fait retentir le rivage.

LE DOCTEUR

Sans doute, c'est quelque naufrage.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, GILLE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, *essoufflé*.

AIR : *Lapalisse*

Je succombe à ma douleur.
 Ô, la pitoyable histoire !

LE DOCTEUR

Qu'avez-vous donc ?

SCARAMOUCHE

Quel malheur !

Amis, pleurons tous la Foire.

Le Docteur, Arlequin et Gille lui demandent par signes ce qui est arrivé.

14. *Jeter un vilain coton* : « Signifie faire mauvaise figure » (*Dictionnaire comique, satirique, critique et burlesque, op. cit.*).

15. Un bachot est un petit bateau. Il s'agit probablement d'une expression pour dire « à l'aide » lors d'un naufrage.

SCARAMOUCHE

AIR : *Sans dessus dessous*

Les deux bourgeois sortaient du port (*bis*)
Avec la Foire sur leur bord, (*bis*)
Ils se sont conduits de manière
Sans dessus dessous ¹⁶,
Sans devant derrière,
Que dans l'onde ils sont tombés tous
Sans devant derrière, sans dessus dessous.

AIR : *Quand le péril est agréable*

D'abord nos sauteurs, à la nage,
Ont pris la Foire entre leurs bras.
Mais ils l'ont amenée, hélas !
Morte sur le rivage.

Ils se mettent tous à pleurer.

ARLEQUIN

AIR : *Menuet d'Hésione*

Et des bourgeois, quelle est la chance ?
La mer est-elle leur tombeau ?

SCARAMOUCHE

Non, chacun leur prête assistance.
Ils pourront revenir sur l'eau.

SCÈNE IX

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, SCARAMOUCHE, GILLE, LA FOIRE, APPORTÉE SUR UNE
CIVIÈRE PAR DEUX SAUTEURS.

SCARAMOUCHE

AIR : *Je ne suis né ni roi, [ni prince]*

La voilà, la pauvre diablesse.

LE DOCTEUR

Elle avait tant de gentillesse.

16. Note sur le manuscrit : « L'Opéra-Comique alla fort mal à cette Foire et les entrepreneurs s'y ruinèrent ».

GILLE

Elle sautait comme un ballon.

ARLEQUIN

Et chantait comme un tuyau d'orgue.

SCARAMOUCHE

Vous la voyez tout de son long :

On va la porter à la morgue.

FIN DU PROLOGUE

La Toison d'or

Pièce d'un acte en écritaux

Représentée par la troupe du sieur Dolet

À la foire Saint-Laurent

1724

ACTEURS

JASON, *CHEF DES ARGONAUTES.*

THÉSÉE, *CHEF DES ARGONAUTES.*

ORPHÉE, *CHEF DES ARGONAUTES.*

ARLEQUIN, *ÉCUYER DES CHEFS.*

SCARAMOUCHE, *ÉCUYER DES CHEFS.*

GILLE, *ÉCUYER DES CHEFS.*

MÉDÉE, *PRINCESSE DE COLCHIDE.*

DORINE, *SUIVANTE DE MÉDÉE.*

TROUPE D'ARGONAUTES.

TROUPE DE SOLDATS, *NÉS DES DENTS DU DRAGON.*

La scène est dans la Colchide.

LA TOISON D'OR

Le théâtre représente un fort dans le fond, un bout de mer dans l'une des ailes et un bois dans l'autre.

SCÈNE I

JASON, THÉSÉE, ORPHÉE, SCARAMOUCHE, GILLE, ARLEQUIN, TROUPE
D'ARGONAUTES.

ARLEQUIN, *dans la coulisse.*

Arrivé, arrivé !

GILLE

Héé, vire la piautre ¹ !

On voit arriver un vaisseau des coulisses, du côté où la mer est représentée. Arlequin, Gille et Scaramouche sautent à terre, les autres défilent par la coulisse d'à côté.

GILLE

AIR : *Ah, que le jeu du flageolet*

Obéissons tous à la voix

De Jason et de Thésée.

Mettez-vous en marche, grivois ² :

Le ravissant Orphée

Mènera le branle gaiement

Avec son gentil instrument.

Ils se mettent tous en marche, Orphée à la tête, jouant de la vielle.

ORPHÉE

AIR : *Le bon branle*

Si notre flottante maison

A bien dansé le branle,

1. La piautre est un gouvernail. L'expression équivaut à « change de bord ».

2. *Grivois* : « Terme qui se dit d'un drille, d'un soldat qui est éveillé et alerte » (Acad. 1762).

De ce château la garnison
 Pourra faire encore à Jason
 Danser un autre branle ;
 Mais s'il emporte la toison,
 Ce sera le bon branle.

Ils se retirent dans le bois où ils vont camper. Arlequin et Scaramouche restent pour faire la scène suivante.

SCÈNE II

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN

AIR : *Comme un coucou [que l'amour presse]*

Ami, ce fort est donc le gîte
 De cette riche Toison d'or ?

SCARAMOUCHE

Nos guerriers se rendront bien vite
 Maîtres de ce trésor.

ARLEQUIN

AIR du *Confiteor*

Pas si tôt.

SCARAMOUCHE

Mais ne vois-tu pas
 Que la Toison est mal gardée ?

ARLEQUIN

Oui, je n'y vois point de soldats.
 Cela me fait naître une idée :
 Mon cher enfant, si tu le veux,
 Nous pouvons l'enlever tous deux.

SCARAMOUCHE

AIR : *Allons gai*

Pendant qu'on délibère
 Là-dessus dans ce bois,
 Il serait beau de faire

Le coup en tapinois.

TOUS DEUX

Allons gai, etc.

Arlequin dit par gestes qu'il n'a qu'à lui faire la courte échelle, qu'il va sauter dans le fort. Scaramouche applaudit au projet et va s'appuyer contre le mur en se courbant. Arlequin saute sur son dos, mais quand il est au haut du mur, un monstre effroyable se présente à lui et l'épouvante tellement qu'il se laisse dégringoler. Il court tout éperdu autour du théâtre. Scaramouche lui demande par signes ce qu'il a. Arlequin le lui explique. Scaramouche, après s'être moqué de lui comme d'un visionnaire, le traîne au pied du fort et saute sur son dos pour atteindre le haut de la muraille. Mais un géant terrible se montre à lui et le met dans le cas d'Arlequin qui se moque à son tour de son camarade.

SCÈNE III

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, JASON, THÉSÉE.

JASON

AIR : *Grimaudin*

Allons, mon cher ami Thésée,
Montons au fort.

THÉSÉE

J'en crois la prise fort aisée.

SCARAMOUCHE

Vous avez tort.

JASON

Je vois avancer nos soldats.

ARLEQUIN

Ma foi, ne vous y frottez pas.

SCARAMOUCHE

AIR : *Lanturlu*

Quittez ce rivage,
Nobles jouvenceaux.

ARLEQUIN

Ce fort sert de cage
 À nombre d'oiseaux
 De mauvais présage.
 Sauvons-nous, tout est perdu.

THÉSÉE

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, etc.

SCÈNE IV

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, MÉDÉE, À UNE DES FENÊTRES DU FORT,
 TROUPE D'ARGONAUTES.

UN ARGONAUTE, à Jason.

AIR : *La jeune abbesse*

Brave guerrier, c'est en ce jour
 Qu'il faut montrer votre courage.
 Fondez partout comme un vautour,
 Attaquez, frappez, faites rage.
 Grand Jason, nous ne demandons tous
 Qu'à nous faire échine pour vous.

Les argonautes se rangent en bataille des deux côtés. Il sort des portes du fort deux monstres furieux qui se ruent sur les combattants et un terrible dragon, jetant du feu par la gueule, s'avance sur Jason. Ce héros lui coupe la tête, mais cette tête coupée revient sur Jason et sur Arlequin et va ensuite se rejoindre à son tronc. Pendant ce temps-là, les monstres ont étranglé la plus grande partie des soldats de Jason, ce qui oblige celui-ci à faire retraite.

ARLEQUIN, *tremblant.*

AIR : *On ne vit point dans nos forêts*

Vous voyez que ces animaux
 Font bouquer³ la valeur humaine.
 J'ai cru vingt fois que ces brutaux
 Vous allaient percer la bedaine.
 Croyez-moi, n'y retournons plus.

3. *Bouquer* : « Faire se résigner » (Acad. 1762).

JASON, *s'en allant.*

Voyons nos guerriers là-dessus.

SCÈNE V

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE

AIR : *Menuet de Grandval*

Sans doute ils vont plier bagage.

ARLEQUIN

Ils seraient, parbleu, des fous

De rester ici davantage.

SCARAMOUCHE

Mais quelle femme vient à nous ?

SCÈNE VI

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, DORINE.

DORINE

AIR du *Pouvoir*

Messieurs, je cherche l'écuyer

De ce vaillant guerrier (*bis*)

Qui n'a pas craint notre dragon.

ARLEQUIN

C'est moi, petit trognon. (*bis*)

DORINE

AIR : *Une jeune nonnette*

Tantôt, par la fenêtre,

Médée a vu

Combattre votre maître

Comme un perdu.

Elle a dit : malgré mon papa

Mon art aidera

Ce beau garçon-là.

ARLEQUIN ET SCARAMOUCHE

Ô gué lon la, lanlaire,
Ô gué lon la.

DORINE

AIR : *Pour passer doucement la vie*

À l'instant, d'une vieille armoire,
Elle a tiré ce ruban-ci ;
Puis, ayant ouvert son grimoire,
Elle a lu les mots que voici :

AIR : *Menuet d'Hésione*

Toute créature frappée
Par le fer qui garni sera
De ce magique nœud d'épée,
Aussitôt morte tombera.

ARLEQUIN

AIR : *Quand le péril [est agréable]*

Ah, s'il était une boutique
Où l'on vendît de pareils nœuds ⁴ !
Ils rapporteraient plus que ceux
De l'Opéra-Comique.

DORINE, à Scaramouche.

AIR : *Quand il aime, il aime, [il aime, il aime]*

À Jason allez porter vous-même
Ce beau nœud qui vaut un bataillon.

SCARAMOUCHE

Il tiendra compte du stratagème,
Car il aime, il aime, il aime, il aime,
Car il aime un peu le cotillon.

DORINE

AIR : *J'ai fait souvent résonner⁵ ma musette*

Il lui faudra du dragon mis par terre,
Semer les dents, aussitôt, à foison.
Soldats naîtront qui lui feront la guerre.

4. Note sur le manuscrit : « L'Opéra-Comique donna une pièce intitulée *Les Nœuds*, qui tomba ».

5. Ms : « raisonner ».

ARLEQUIN

Ah, que de mal nous cause une toison !

Scaramouche se retire.

SCÈNE VII

ARLEQUIN, DORINE.

DORINE

AIR : *Si la jeune Annette*

Mon affaire est faite,

Bonsoir.

ARLEQUIN, *la retenant.*

Laissez-moi, poulette,

Vous faire un petit...

Taleri, leritatou, talera, lire,

Un petit compliment.

AIR : *Lanmirtamplan*

Je suis votre vrai ballot,

Soyez mon amante.

DORINE

Sans tourner autour du pot,

Lanmirtamplan, lantire larigot,

J'en suis bien contente. (*bis*)

Elle s'enfuit en voyant arriver Jason.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, JASON, SCARAMOUCHE.

JASON, *à Scaramouche.*

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Cela suffit. Va, tout à l'heure⁶,

Avertir nos braves soldats.

6. C'est-à-dire tout de suite.

ARLEQUIN

J'y vais aussi.

JASON

Pour toi, demeure.

Je veux que tu suives mes pas.

Lazzis d'Arlequin avec son maître qui l'oblige de rester.

SCÈNE IX

JASON, ARLEQUIN.

Jason, qui a mis à son épée le nœud magique que Médée lui a envoyé, entre dans le fort. Pendant qu'il y défait les monstres, Arlequin, en dehors, tient la porte fermée et fait le fanfaron, jusqu'à ce que son maître l'oblige de lui ouvrir. Jason sort tenant à sa main la tête du dragon qu'il a coupée. Arlequin la frappe de sa batte. Après ce lazzi, son maître et lui arrachent les dents du dragon. Jason les sème. Il sort de terre des soldats qui font fuir Arlequin, qui revient après le combat.

SCÈNE X

JASON, TROUPE D'ARGONAUTES, TROUPE DE SOLDATS, NÉS DES DENTS DU DRAGON.

Les trompettes sonnent la chasse, le combat se fait. Jason, aidé de ses compagnons, taille en pièce une partie de ses ennemis. L'autre se réfugie dans le fort que les Argonautes escaladent et dont ils se rendent les maîtres. Jason y entre et en sort un moment après, tenant d'une main la Toison d'or et de l'autre Médée, suivie de ses femmes. Ils se rangent tous en deux files.

SCÈNE XI

et dernière.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, MÉDÉE, SUIVANTES DE MÉDÉE,

ARLEQUIN, SCARAMOCHE.

UN ARGONAUTE

AIR : *Pendant que nous sommes*

Partageons ces belles,
Nous autres grivois.
Que chacun de nous entre elles
D'une femme fasse choix.

VAUDEVILLE

AIR : *Toque mon tambourinet*

1

ARLEQUIN

J'aime une vivante
D'un minois coquet,
Toujours sautillante.

DORINE

Tu fais mon portrait.
Toque mon tambourin,
Toque,
Toque mon tambourinet.

LE CHŒUR

Toque, etc.

2

DORINE

Tu m'as gagné l'âme
Par ton air follet.
Prends-moi pour ta femme
Mon petit brunet.
Toque, etc.

LE CHŒUR

Toque, etc.

3

UNE SUIVANTE

Vous êtes mon homme,
Mon beau dadouillet.

SCARAMOUCHE

J'ai tout le symptôme
D'un mari complet.

UNE SUIVANTE

Toque, etc.

LE CHŒUR

Toque, etc.

4

ARLEQUIN

Si de notre pièce,
Un peu satisfait,
Le public s'empresse
De revoir Dolet,
Toque, etc.

LE CHŒUR

Toque, etc.

FIN

L'Oracle muet

Pièce d'un acte en écriteaux

Représentée par la troupe du sieur Dolet

À la foire Saint-Laurent

1724

ACTEURS

ARLEQUIN, *PÊCHEUR*.

SCARAMOUCHE, *PÊCHEUR*.

GILLE, *PÊCHEUR*.

LE DIABLE.

DAMIS.

DORIMÈNE.

COLAS, *PAYSAN*.

MADAME DONDON, *PLACEUSE DE L'OPÉRA-COMIQUE*.

QUATRE ÉMISSAIRES DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La scène est dans une campagne sur les bords de la Seine.

L'ORACLE MUET

Le théâtre représente une campagne arrosée d'une rivière.

SCÈNE I

ARLEQUIN, SEUL, TENANT SON FILET DE PÊCHEUR.

AIR : *Tout le long de la rivière*

Depuis trois semaines,

J'ai pris tout en gros

(Beau fruit de mes peines !)

Deux petits barbeaux,

Tout le long de la rivière,

Laire

Lon lan la,

Tout le long de la rivière,

Je me morfonds là.

Il jette son filet dans l'eau et, trouvant beaucoup de résistance, il dit :

AIR : *Un certain je ne sais qu'est-ce*

Mais quelle naïade pour moi

Aujourd'hui s'intéresse ?

Vainement je tire sans cesse

Et dans mon filet, par ma foi,

Je sens un fort gros je ne sais qu'est-ce,

Je sens un fort gros je ne sais quoi.

Il reprend haleine et faisant encore un effort inutile, il appelle à son secours Scaramouche et Gille, ses camarades pêcheurs.

Hée, hée, hée !

SCÈNE II

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE.

Après qu'Arlequin leur a fait entendre par gestes l'embarras où il est, ils l'aident à retirer son filet. Mais ayant peine à l'ébranler, voici ce qu'ils disent :

SCARAMOUCHE

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas*

Rien n'est plus lourd que cela.

GILLE

Hé, que diable donc est-ce ?

ARLEQUIN

Vous verrez que ce sera

Du grand comique Opéra

La caisse, la caisse, la caisse !

SCARAMOUCHE

AIR : *Amis, sans regretter Paris*

Cela se pourrait, mon enfant,

Puisque la ville entière

Assure que c'est de l'argent

Jeté dans la rivière.

Ils se remettent à tirer, et voyant que le filet obéit, ils font leurs derniers efforts et amènent sur le rivage un grand vase de bronze dont la vue les jette dans l'étonnement. Ils découvrent le vase dans l'espérance qu'ils y vont trouver un trésor, mais au lieu de cela, ils entendent sortir du fond de ce vase un long mugissement qui les épouvante. Une flamme accompagnée d'un horrible coup de tonnerre redouble leur frayeur et enfin il en sort un diable qui fait fuir Scaramouche et Gille. Arlequin veut les suivre mais les jambes lui manquent et il tombe sur le ventre.

SCÈNE III

ARLEQUIN, UN DIABLE.

LE DIABLE

AIR : *Je ne suis pas si diable [que je suis noir]*

Cher Arlequin, arrête

Et n'appréhende rien.

Je veux te faire fête.

ARLEQUIN

Je m'en passerai bien.

Tirez, Monsieur le diable.

LE DIABLE

Surmonte ton effroi,

Je suis ton redevable.

Écoute-moi.

Arlequin se relève, toujours tremblant, et fait ses lazzis.

LE DIABLE

AIR : *Joconde*

Depuis cent ans et sans espoir

De revoir la lumière,

J'étais, par magique pouvoir,

Au fond de la rivière.

Pour m'en avoir tiré je veux

Te combler de richesses :

Reçois ce vase merveilleux.

ARLEQUIN

Les plaisantes largesses !

LE DIABLE

AIR : *Voulez-vous savoir qui [des deux]*

Tu vois le vase du secret,

Tu vois un oracle muet.

De ce grand ouvrage magique

Sais-tu bien quel est le pouvoir ?

Par une marque allégorique,

Il apprend ce qu'on veut savoir.

Il lui fait entendre par gestes que c'est en mett[ant] ¹ la main dans le vase qu'on en tire cette marque allégorique.

ARLEQUIN

AIR : *Pour passer doucement la vie*

1. Tache d'encre sur le manuscrit.

Oh, je n'ai plus rien à vous dire,
Je ferai valoir le talent.

LE DIABLE

Tu feras bien. Je me retire,
Je vais t'envoyer le chaland.

Le diable disparaît.

SCÈNE IV

ARLEQUIN, SEUL.

AIR : *La tontine est une méthode*

Ma fortune est indubitable...
Mais il est à propos de voir
Si par hasard ce maître diable
Ne m'aurait pas (*bis*) vendu du noir.
Si par hasard, etc.

Il s'approche du vase.

AIR : *Amis, sans regretter [Paris]*

Vase du diable, mon ami,
Montre-moi la manière
Dont mon défunt père a fini
À trente ans sa carrière.

Il met la main dans ce vase et en tire une corde à nœud coulant.

AIR : *Monsieur Lapalisse [est mort]*

Ah, quel prodige, grands dieux !
Cette ficelle sincère
Me remet devant les yeux
Le sort de mon pauvre père ².

SCÈNE V

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE.

2. On pendait les voleurs.

Scaramouche et Gille reviennent pour voir ce qu'est devenu leur camarade. Arlequin leur reproche par gestes leur lâcheté. Il leur dit ensuite à l'oreille ce qui s'est passé entre le diable et lui. Scaramouche fait l'épreuve du vase.

SCARAMOUCHE

AIR : *Bannissons d'ici l'humeur noire*

Vase, sais-tu quelle aventure
J'eus à Paris en plein marché ?

Il met la main dans le vase et en tire une poignée de verges.

ARLEQUIN

La réponse n'est point obscure.
Vous eûtes le dos émouché.

Scaramouche fait la grimace. Arlequin et Gille se moquent de lui. Scaramouche et Arlequin veulent obliger Gille de mettre aussi la main dans le vase, mais il n'en veut rien faire.

GILLE

AIR : *Quand je tiens de ce jus [d'octobre]*
Avec ce vase diabolique,
Amis, que nous allons gagner !

SCARAMOUCHE

Il vient déjà de la pratique.
Ce monsieur va nous étrenner.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, DAMIS.

DAMIS

AIR : *Tu croyais en aimant [Colette]*

Je suis près d'épouser la fille
D'un riche et fameux avocat.
Je l'aime. Elle est toute gentille,
Mais je suis un peu délicat.

AIR : *L'autre nuit j'aperçus [en songe]*

L'autre nuit j'aperçus en songe

Ce charmant objet de mes vœux
 Qui rendait mon rival heureux.
 Je sais que ce rêve est mensonge,
 Cependant, j'en suis agité.

ARLEQUIN

On peut rêver la vérité.

SCARAMOUCHE

AIR : *Lucas se plaint que sa femme*

Vous soupçonnez la donzelle
 De vous trahir en secret ?

DAMIS

Non, non, je la crois fidèle,
 Mais j'aurai le cœur plus net
 Sur cette belle
 Si votre oracle muet
 Me répond d'elle.

ARLEQUIN

AIR : *Ma raison s'en va beau train*

Nous voyons, beau damoiseau,
 Que vous cherchez un oiseau,
 Cet oiseau charmant,
 Qui très rarement
 Attend le mariage ;
 Vous allez voir dans un moment
 S'il est encore en cage,
 Lonla,
 S'il est encore en cage.

Scaramouche et Gille, après avoir fait donner de l'argent à Damis, lui font mettre la main dans le vase. Il en tire une cage dont la porte est ouverte et d'où vient de sortir un oiseau qu'on a vu voler. Le galant se retire aussi surpris qu'affligé de cet oracle. Arlequin et ses camarades rient entre eux de l'aventure.

SCÈNE VII

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, DORIMÈNE.

DORIMÈNE

AIR : *Dedans nos bois il y a un ermite*

J'ai pour amant un marquis, un chimiste ³,
 Un gros marchand de bois.
 Depuis longtemps à leurs vœux je résiste,
 Sans vouloir faire un choix.
 Apprenez-moi quel est le plus solide :
 L'intérêt me guide,
 Moi,
 L'intérêt me guide.

GILLE

AIR du *Pouvoir*

Belle, éprouvez, premièrement,
 Votre plus noble amant. (*bis*)

SCARAMOUCHE

Mettez dans le vase la main,
 Vous saurez son dessein. (*bis*)

Ils la font payer. Elle met la main dans le vase, en tire une souricière tendue.

ARLEQUIN

AIR : *Feillantines*

Par ce que vous avez pris,
 Ma souris,
 Jugez de votre marquis.
 D'une face minaudière,
 Il vous tend (*bis*) la souricière.

GILLE

AIR : *La ceinture*

À présent venons au souffleur ⁴.

DORIMÈNE

J'en suis sincèrement aimé.

Elle porte la main dans le vase. Il en sort une épaisse fumée.

3. Pour alchimiste.

4. *Souffleur* : « Celui qui, par la chimie, cherche la pierre philosophale » (Acad. 1694).

ARLEQUIN

Oui, mais vous voyez, par malheur,
Que tout son bien n'est que fumée.

SCARAMOUCHE

AIR : *La bonne aventure*

De votre marchand de bois,
J'ai meilleur⁵ augure.

DORIMÈNE

Ce n'est qu'un petit bourgeois.
(*Elle tire du vase des perles et des diamants.*)

Mais, ciel, qu'est-ce que je vois ?

La bonne aventure,

Ô gué,

La bonne aventure !

Elle s'en va fort joyeuse.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, COLAS, PAYSAN.

LE COLAO

AIR : *Voulez-vous savoir [qui des deux]*

Bonjour, messieurs les devineux !

ARLEQUIN

Dis-nous, l'ami, ce que tu veux ?

LE COLAO

Mon amoureuse Mathureine
Est depuis trois mois à Paris
Dans la maison de sa marraine
Et ne reviant point au pays.

GILLE

AIR : *Par bonheur ou par malheur*

Comme tu dois l'épouser,
Cela te donne à penser.

5. Ms. : « meilleure ».

LE COLAO

Oui, j'ai de la méfiance,
Quoique je n'en sonne mot ;
Je crains queuque manigance.
Morgué, Colas n'est pas sot !

SCARAMOUCHE

AIR : *J'ai fait souvent résonner⁶ ma musette*

Nous t'entendons, sans autre périphrase.
Porte d'abord la main à ton gousset.
Tu la mettras ensuite dans ce vase,
Qui t'apprendra ce que ta belle fait.

Colas, après avoir payé, tire du vase une poupée qui représente un enfant en maillot. Ils se mettent tous à le railler et contrefont les cris d'un petit enfant.

LE COLAO

AIR : *Ton himeur est Cathereine*

Voilà donc pour quelle affaire
Mathureine est à Paris !

ARLEQUIN

Si ta noce se diffère,
Cesse d'en être surpris.

LE COLAO

Serpédié, quelle madrée !
Avec son air doucereux,
Alle était toujours fourrée
Cheux notre carillonneux.

Il s'en va.

SCÈNE IX

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, MADAME DONDON.

DONDON

AIR : *Ho, ho, ha, ha*

Les deux entrepreneurs

6. Ms. : « raisonner ».

De l'Opéra badin
Par moi vous font, messieurs,
Des compliments sans fin.

ARLEQUIN

Ho ho, ha ha !

GILLE

Eh, pourquoi donc ?

SCARAMOUCHE

Comment cela ?

GILLE

AIR : *Quand le péril [est agréable]*

On dit que de leur escarcelle
Ils ont sorti bien des douzains.

DONDON

Hélas, l'argent entre leurs mains
Fond comme une chandelle !

AIR : *Ô reguingué*

Malgré l'affluence qu'ils ont,
Ils doutent s'ils retireront,
Ô reguingué, ô lon lan la,
Tous les frais de leur entreprise.
Vous l'allez savoir sans remise.

Arlequin fait payer Madame Dondon, qui tire ensuite du vase une balance, dont un des bassins est en haut et l'autre en bas. Sur celui d'en haut est écrit en gros caractère : « Recette » et sur celui d'en bas le mot « Dépense ».

DONDON

AIR : *Ne m'entendez-vous pas*

Messieurs, je n'entends pas
La réponse muette.

SCARAMOUCHE

En haut est la recette
Et la dépense en bas.
Ne l'entendez-vous pas ?

DONDON

AIR : *De mon pot [je vous en réponds]*

Fort bien, votre trébuchet
Vient de me mettre au fait.
Adieu, gens du vase magique.

ARLEQUIN

Adieu donc l'Opéra-Comique !

Elle s'en va.

SCARAMOUCHE

Mes amis, ma foi, cela sent
Le déménagement ⁷.

SCÈNE X

et dernière.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, ÉMISSAIRES DE L'OPÉRA-COMIQUE.

PREMIER ÉMISSAIRE

AIR : *Je ne suis né ni roi, [ni prince]*

Je les aperçois, les compères.

SCARAMOUCHE

Hélas, je vois les émissaires
De mes incommodes jaloux !
Ils viennent nous chercher Castille,
Les voilà quatre contre nous.

ARLEQUIN

Ô désagréable quadrille ⁸ !

Les quatre émissaires viennent fondre sur Arlequin, Gille et Scaramouche. Ces deux derniers, après s'être défendus quelque temps, s'échappent. Arlequin, se voyant seul contre quatre prend le parti de se jeter dans le vase et de le fermer sur lui. Les émissaires vont pour l'en tirer, mais le diable qui apparaît les fait fuir.

FIN

7. Note sur le manuscrit : « Pièce ainsi intitulée qui ne réussit point ».

8. Note sur le manuscrit : « L'Opéra-Comique donna *Le Quadrille des théâtres*, morceau qui ne plut point ».

ADDITIONS À LA PIÈCE DE *L'ORACLE MUET*.

Noter que cette pièce avait d'abord été faite en prose et même on la joua les trois premiers jours de la Foire, mais l'Opéra-Comique ayant empêché par un ordre qu'il obtînt qu'elle ne fût représentée, on fut obligé de la mettre en couplets et de la donner par écritaux : ce qui fit qu'on supprima les scènes suivantes pour ne pas trop allonger le spectacle :

L'Oracle muet

SCÈNE IX

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, MONSIEUR CRITIQUEIDÈS, ET MARIANUS

MARIANUS

Vous voyez deux auteurs fameux qui viennent consulter votre oracle.

ARLEQUIN

Soyez les bienvenus.

CRITIQUEIDÈS

Voilà Monsieur Marianus, le plus brillant auteur dramatique.

MARIANUS

Et vous avez dans Monsieur Critiqueidès un des plus savants dissertateurs du siècle.

SCARAMOUCHE

Un barbier rase l'autre.

MARIANUS

Mon ami va mettre sous la presse un livre et moi je vais donner une pièce au théâtre. Nous voudrions savoir le destin de ces deux ouvrages.

ARLEQUIN

Il faut vous satisfaire.

SCARAMOUCHE, *bas à Arlequin.*

Mais fais-les donc payer auparavant.

ARLEQUIN

Ne vois-tu pas que ce sont des auteurs ?

SCARAMOUCHE, *aux auteurs.*

Tirez votre sort de ce vase.

Ils mettent tous deux en même temps la main dans le vase. Monsieur Critiquidès tire des cornets d'épices et Monsieur Marianus un paquet de sifflets.

CRITIQUIDÈS

Que signifie cela ?

ARLEQUIN

Cela signifie que les épiciers débiteront votre livre.

MARIANUS, *montrant des sifflets.*

Et cela ?

SCARAMOUCHE

C'est le carillon du parterre.

Il prend un des sifflets et siffle de toute sa force.

MARIANUS, *s'en allant et déclamant.*

Cet oracle est moins sûr que celui de Calchas ⁹.

CRITIQUIDÈS

Vous êtes des impertinents et votre oracle aussi.

ARLEQUIN

Mais ce n'est pas notre faute à nous !

SCÈNE 12

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, ARGENTINE, DIAMANTINE

ARGENTINE, *à Diamantine en entrant.*

Je vous dis que vous ne l'aurez point.

DIAMANTINE

C'est ce que nous allons voir.

ARGENTINE

Qui de vous, messieurs, est le devin qui fait tant de bruit dans ces quartiers ?

ARLEQUIN

C'est moi, charmant trognon. Qu'y a-t-il pour votre service ?

ARGENTINE

J'amène ici Mademoiselle Diamantine pour lui faire voir son bec jaune ¹⁰.

9. Parodie d'un vers d'*Iphigénie* de Racine : « Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas » (III, 7).

10. *Bec jaune* : « On dit montrer son bec jaune pour faire voir à quelqu'un qu'il n'est qu'un ignorant » (Acad. 1762).

DIAMANTINE

Prenez garde vous-même, Mademoiselle Argentine, d'en avoir le démenti.

SCARAMOUCHE

De quoi s'agit-il, mes belles ?

ARGENTINE

Nous nous disputons un jeune homme de notre voisinage. Mademoiselle prétend qu'il est fort épris de ses charmes.

DIAMANTINE

Et Mademoiselle croit en être adorée.

ARGENTINE

Oh, pour cela, j'ai lieu de me flatter de lui avoir inspiré de l'amour !

DIAMANTINE

Oui, pour le célibat !

ARGENTINE

Il vous sied mal de plaisanter, Diamantine. Vous ne le prendriez pas sur ce ton-là, si vous aviez entendu ce que le cavalier en question me disait de vous hier au soir.

DIAMANTINE

Hé, que vous disait-il donc ?

ARGENTINE

Ne vous fâchez-vous point ?

DIAMANTINE

Non, je vous assure.

ARGENTINE

Hé bien, il m'a dit que vous étiez si violente, si emportée, qu'il aimerait mieux ramer que d'être votre époux.

DIAMANTINE

Il vous a parlé de moi dans ces termes ?

ARGENTINE

Je n'y ajoute pas un mot.

DIAMANTINE

Je vous suis redevable de m'avoir appris cela. Ne vous fâchez-vous pas aussi si je vous rapporte une petite conversation que nous avons eue ensemble sur votre chapitre ?

ARGENTINE

Au contraire, vous me ferez plaisir.

DIAMANTINE

Il m'a dit : Argentine agace tous les hommes, c'est une petite coquette qui m'a l'air d'en bien donner à garder à un mari. Jugez après cela s'il est bien disposé à devenir le vôtre !

ARGENTINE

Bon, bon, c'est un conte fait en récriminant. Allez, je suis sûre de son cœur.

DIAMANTINE

Je compte sur sa fidélité.

ARLEQUIN

Mesdames, tout cela ne décide de rien.

SCARAMOUCHE

Vous n'avez toutes deux qu'à fourrer votre belle menotte dans ce vase. Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir.

ARGENTINE

Volontiers.

Elles mettent la main dans le vase et il en sort un gros papillon blanc, qui s'élève jusqu'au cintre et disparaît.

DIAMANTINE, *étonnée.*

Un papillon !

Elles font comme si elles voulaient l'attraper.

SCARAMOUCHE

Courez après.

ARGENTINE

Qu'est-ce que c'est que cela ?

ARLEQUIN

C'est le cœur de votre amant.

SCARAMOUCHE, *chantant.*

Hanneton, vole, vole, vole !

ARLEQUIN

Vous vous débattiez toutes deux de la chape à l'évêque ¹¹.

11. *Débattre de la chape à l'évêque* : « On dit figurément et proverbialement disputer, se débattre de la chape à

DIAMANTINE, *s'en allant.*

Ah, le volage ! Je vais bien lui chanter sa gamme

ARGENTINE

Le fripon ! Je lui laverai bien la tête !

SCÈNE X

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, UN CHAPELIER, *avec deux de ses voisins*

CHAPELIER, *en entrant.*

C'est ici, je crois.

SCARAMOUCHE

Que souhaitez-vous, messieurs ?

CHAPELIER

Je suis un maître chapelier, qui vient ici au devin.

ARLEQUIN, *d'un accent gascon.*

Payez et parlez.

CHAPELIER

Vous savez, messieurs, que la médisance n'épargne point les maris et surtout les chapeliers qui ont de jolies femmes.

SCARAMOUCHE

Cela est bien vrai.

CHAPELIER

Quoique j'aie l'épouse la plus sage de mon quartier, mille gens ne peuvent tenir leur peste de langue et c'est à qui daubera le mieux la pauvre femme. Mais afin de leur rabaisser le caquet, j'amène avec moi ces deux honnêtes voisins, pour rendre témoignage de ce que votre oracle aura décidé sur la vertu de ma femme.

ARLEQUIN

Vous auriez peut-être mieux fait de laisser les gens parler.

SCARAMOUCHE

Ou bien de venir ici à la sourdine pour sonder le gué.

ARLEQUIN

Oui, car les oracles sont quelquefois de mauvaise humeur, et disent brutalement la vérité.

l'évêque pour dire, disputer à qui appartiendra une chose qui n'est et ne peut être à pas un de ceux qui se la disputent » (Acad. 1762.).

CHAPELIER

Eh, je ne demande que cela !

SCARAMOUCHE

Portez donc la main dans le vase, et vous y trouverez des marques de la fidélité de votre Lucrèce.

Le chapelier tire des cornes, ils se mettent tous à rire.

SCARAMOUCHE

Cela parle tout seul.

ARLEQUIN

Vous êtes venu ici chercher malheur.

Le chapelier confus se retire sans dire un mot. Ses deux voisins le suivent, en se moquant de lui et lui faisant des cornes. Arlequin appelle les deux voisins et leur fait signe de venir aussi s'éclaircir de leur sort ; mais ils branlent la tête, pour lui marquer qu'ils n'en sont pas tentés.

FIN

LE SAGE ET D'ORNEVAL

LA PUDEUR À LA FOIRE, LES VENDANGES DE LA
FOIRE, LA MATRONE DE CHARENTON

1724

NOTICE

1 Source

Nous avons conservé deux versions des trois pièces :

- Ms. BnF, fr. 25471 : *La Pudeur à la Foire*, f^{os} 160-163v ; *La Matrone de Charenton*, f^{os} 164-171v ; *Les Vendanges de la Foire*, f^{os} 172-177v. La première page du portefeuille porte : « *in memoriam carissimi amici d'Orneval de Challoup scripsi, 1731* » ;
- Ms. BnF, fr. 9314 : *La Pudeur à la Foire*, f^{os} 40-43v ; *La Matrone de Charenton*, f^{os} 44-52v, *Les Vendanges de la Foire*, f^{os} 53-60.

Nous choisissons d'éditer M1 et mettons en notes les variantes qui consistent surtout en des précisions didascaliques et des changements dans les titres des airs.

2 Représentation

La Pudeur à la Foire est le prologue de *La Matrone de Charenton* et des *Vendanges de la Foire*, représentées sur le théâtre de Dolet, qui donnait alors des pièces par écrivains. Les trois pièces ont été représentées à la foire Saint-Laurent de 1724¹. Le M1 précise « septembre », d'une autre main qui a pu consulter le *Mercur*. Sachant que le prologue *La Pudeur à la Foire* fait allusion aux *Bains de Charenton*, pièce représentée pour la première fois le 22 septembre d'après le *Mercur*², les trois pièces de cette soirée théâtrale ont forcément été représentées après le 22 septembre.

3 Attribution

Le Sage et d'Orneval sont les auteurs de ces trois pièces.

4 Arguments

La Pudeur à la Foire

La scène se passe dans le préau de la foire Saint-Laurent. La Pudeur arrive à la Foire. Dubois s'en étonne. La Pudeur explique qu'elle a laissé les dieux aller voir *Les Bains de Charenton*, mais a préféré se rendre, elle, à l'Opéra pour voir *Thétis et Pélée*, à la recherche de plus de pudeur. Mais elle ne s'en est pas trouvée satisfaite. Elle a alors tenté de se rendre à la Comédie-Française, où l'on représentait *Les Trois Cousines*. Déçue, elle est rapidement partie. La voilà se rendant donc dans la troupe de Dolet, où, semble-t-il, la pudeur serait contentée, grâce aux allusions dues aux « flonflons ». Mais Dubois le lui déconseille, et lui propose l'Opéra-Comique, où l'on serait devenu très sage. La Pudeur partie, Dubois s'en moque, et fait allusion à une des scènes des *Bains de Charenton*.

1. *DTP*, t. III, p. 348 ; t. IV, p. 276 ; t. VI, p. 66.

2. *Mercur*, octobre 1724, p. 2203.

La Matrone de Charenton

Arlequin et Scaramouche se rendent aux bains de Charenton. Arlequin fait la cour à Olivette qui vient d'arriver, mais celle-ci l'intime d'arrêter : la tristesse doit désormais régner. En effet, sa maîtresse est veuve depuis quinze mois et pleure son mari. Elle n'accepte aucun des prétendants qu'on lui propose. Arlequin est sûr, lui, de plaire à la Matrone et demande à Olivette de le présenter. Olivette raconte à son amant, Blaise, le tour qu'Arlequin veut jouer à la veuve : ils se réjouissent. Si le tour marche, ils pourront enfin se marier. La veuve renvoie ensuite Damis, puis un procureur. Les pêcheurs ramènent enfin Arlequin dans leurs filets : celui-ci gémit et explique à la veuve qu'il préfère mourir plutôt que vivre sans sa femme décédée. Celle-ci cède rapidement à Arlequin, touchée par son chagrin.

Les Vendanges de la Foire

Arlequin, Gille, Scaramouche et autres sauteurs s'apprêtent à vendanger. La troupe de l'Opéra-Comique fait de même. Les sauteurs expliquent que le vin récolté par leurs adversaires n'était pas à la hauteur de leurs espérances. Le troisième entrepreneur de l'Opéra-Comique arrive alors, penaud et déçu des vendanges. L'Opéra-Comique, personnifié, arrive ensuite. Moqué par Scaramouche et Arlequin, il espère rappeler le public au moyen d'une autre pièce, *Les Bains de Charenton*, et, en cas d'échec, annonce un pot-pourri. Les sauteurs prévoient la fin de l'Opéra-Comique, récupèrent son équipage, et chantent leur retour sur le devant de la scène.

5 Un prologue critique

Les frères Parfaict donnent quelques informations sur le prologue : « Ce prologue est une critique des pièces de l'Opéra-Comique. Les auteurs alors piqués contre l'entrepreneur de spectacles avec qui ils n'avaient pu s'accommoder, s'en vengèrent par cette satire »³. Seuls deux personnages sont mis en scène dans ce prologue : la Pudeur et Dubois, limonadier⁴. Gille arrive à la fin du prologue pour une scène muette. Un avertissement en tête du manuscrit contextualise le prologue et fait allusion à deux pièces de l'Opéra-Comique : *Les Dieux à la Foire*, prologue⁵ et *Les Bains de Charenton*. Le prologue *La Pudeur à la Foire* vient répondre à celui de Fuzelier qui exprimait l'idée que « la pudeur ne chicanait plus à la Foire »⁶. On assiste à une satire en bonne et due forme

3. *DTP*, t. IV, p. 277.

4. Nous n'avons pu l'identifier.

5. Nous n'avons pas conservé le manuscrit de cette pièce. Un doute subsiste néanmoins, mis en avant par Loïc Chahine au sujet de deux manuscrits : *Les Dieux à la Foire* serait bien le prologue, « d'après le ms. Musique Th 8, de *La Matrone de Sève* et *La Revue du Régiment de la Calotte* ; le Ms. fr. 9336 en revanche en fait le prologue des *Bains de Charenton* et des *Vendanges de Champagne*. Les deux textes sont cependant identiques, et annoncent *La Matrone de Sève* et *La Revue du Régiment de la Calotte*. Faut-il rapprocher *La Matrone de Sève* et *La Matrone d'Éphèse* et *La Revue du Régiment de la Calotte* de Fuzelier, Le Sage et d'Orneval (1721) ? Il s'agirait alors d'un prologue nouveau pour une reprise », Loïc Chahine, th. cit., note 24, p. 175. Il ne peut s'agir en effet de la version de 1724, puisque trois troupes sont citées par Jupiter : celle de l'Opéra-Comique, celle des Italiens et la troupe de Francisque (Ms. BnF, fr. 9936, f° 39v).

6. Si l'on revient sur la version du Ms. BnF, fr. 9336 des *Dieux à la Foire*, il devait en effet s'agir d'une réécriture de celle de 1724, puisqu'on y trouve une allusion à la pudeur : « Eh, depuis quand Jupiter a-t-il de la pudeur ? », ms. BnF, fr. 9336, f° 35v.

de la pièce de cet auteur :

Quelle mine elle fera
Dans le temps qu'elle verra
Finette en chemin
Dès le grand matin,
S'échappant de sa mère
Pour aller trouver dans le bain
Un jeune mousquetaire,
Lon la,
Un jeune mousquetaire. (sc. 2)

Cet air prend pour cible un passage précis des *Bains de Charenton* de Fuzelier :

LISETTE

Air : *Je suis fils d'Ulysse, moi*

Je vois souvent un jeune mousquetaire,
Je le trouve partout.
Tout ce qu'il fait a le don de me plaire,
Il est fort de mon goût ;
Je voudrais bien savoir ce qu'il en pense,
Mais en consicence, là,
Mais en conscience.

PIERROT

Il vous le dira : les mousquetaires sont fort consciencieux avec les filles de quatorze ans ! Ô çà, Mademoiselle Lisette, convenez que votre amant aime le bain et que vous le cherchez à Charenton. (sc. 6)

6 *La Matrone de Charenton*, parodie et critique ?

D'après les frères Parfaict, « les auteurs ont travesti le sujet de *La Matrone d'Éphèse* »⁷. Le sujet de *La Matrone d'Éphèse* n'est pas si rare en littérature et sur la scène théâtrale. Comme le notent Laure Thomsen et Françoise Rubellin, « l'histoire de la Matrone d'Éphèse est un conte usé, commun et rebattu tiré du *Satiricon* de Pétrone »⁸. Dans l'Ancien Théâtre Italien, on trouve une *Matrone d'Éphèse ou Arlequin Grapigan*⁹. La Comédie-Française eut également sa *Matrone d'Éphèse*, en 1702¹⁰. Dans *La Problématique du jeu et son architecture dans le théâtre de Lesage*, Carole Fabre s'intéresse elle aussi à cette pièce, et tente de démêler les allusions de *La Matrone de Charenton* :

La Matrone de Charenton est également dirigée contre la troupe d'Honoré et contre Fuzelier. D'après le *Dictionnaire* des frères Parfaict, il s'agirait d'une parodie de *La Matrone d'Éphèse*, une comédie de La Motte représentée le 23 septembre 1702. Cependant, Fuzelier est l'auteur d'une pièce également intitulée *La Matrone d'Éphèse*, représentée en 1714 et vraisemblablement reprise en 1718 [...] Étant donné la similitude des titres,

7. *DTP*, t. III, p. 348.

8. *Théâtre de la Foire. Anthologie de pièces inédites*, op. cit., p. 89.

9. Comédie de Fatouville, 1682.

10. Voir *Théâtre de la Foire. Anthologie de pièces inédites*, op. cit., p. 90, « Une réécriture de Pétrone ? L'héritage de l'Ancien Théâtre Italien ».

il est permis de croire que les auteurs font également allusion à cette pièce ; d'autant que celle de Fuzelier comprend une critique de *Thétis et Pélée*, comme nous l'avons vu dans le prologue *La Pudeur à la Foire*. Il semble qu'il y ait un enchevêtrement d'allusions parodiques visant, à la fois, Fuzelier et la Comédie-Française ¹¹.

S'agit-il d'une parodie de *La Matrone d'Éphèse* de Fuzelier ? De celle de La Motte ? De laquelle de ces différentes pièces *La Matrone de Charenton* semble-t-elle s'inspirer le plus ? En ce qui concerne la pièce de Fuzelier, il semble que Le Sage et d'Orneval ne s'en inspirent pas : dans la pièce, Arlequin se fait passer pour le fantôme du défunt et intime l'ordre à la veuve de sortir du tombeau. Il épouse ensuite la veuve en l'attendrissant : on a dérobé le corps du pendu qu'il devait garder, et Arlequin risque la mort. Il faut remplacer le corps du pendu par celui du défunt. La veuve accepte et l'épouse. Fuzelier s'inspire d'abord de la version italienne, où Arlequin se fait également passer pour une ombre. Mais la pièce italienne est construite autour d'un autre personnage : Arlequin Grapignan, procureur, que l'on ne trouve dans aucune autre version. Fuzelier s'inspire enfin de la pièce de La Motte, pour la Comédie-Française, où Sostrate, qui devait surveiller un pendu, le laisse s'échapper et risque la mort à sa place. On le sauve en le mariant à la veuve.

Le stratagème utilisé dans *La Matrone de Charenton* n'est donc inspiré d'aucune de ces pièces puisque Arlequin, ici, fait semblant de vouloir mourir après la mort de sa femme et attendrit ainsi la veuve. De plus, l'idée qu'il « s'agirait d'une parodie » tient dans une interprétation des frères Parfait, qui disent seulement que « les auteurs ont travesti le sujet de *La Matrone d'Éphèse* ». Il ne s'agit donc peut-être pas d'une pièce en particulier, mais d'une réutilisation générale du sujet : une veuve qui pleure son mari défunt et souhaite le rejoindre au tombeau. On peut alors penser que la troupe de Dolet a choisi de réutiliser un conte à succès, sans pour autant vouloir faire une critique de la pièce de Fuzelier, ou de celle des Comédiens-Français.

Une autre pièce de Fuzelier, *Les Bains de Charenton*, est mentionnée dans *La Matrone de Charenton*. Toutefois, la critique ne se trouve que dans le titre et également, peut-être, dans la première scène :

Nous ferons mieux de vider ce flacon.
En se baignant c'est chercher, camarade,
À devenir malade.
Car les médecins
Disent qu'à présent les bains
Ne sont pas trop sains. (sc. 1)

Il s'agit probablement d'une allusion à la pièce de Fuzelier, représentée chez Honoré qui n'aurait guère eu de succès (« malade »). Cette pièce semble également contenir une critique de la Comédie-Française que l'on retrouve dans le dernier couplet du vaudeville final :

Une pièce surannée
Pendant un mois se soutient.
On l'avait abandonnée,
On y retourne. Hé, d'où vient ?
Un prologue est l'hameçon,
Paris le poisson.

11. Carole Fabre, *La Problématique du jeu et son architecture dans le théâtre de Lesage*, Ph. D., Université de New York, 2007, p. 194.

C'est une critique récurrente qui vise la reprise de vieilles pièces sur la scène de la Comédie-Française. Le prologue en question, comme signalé sur le manuscrit, est celui de *L'Assemblée des comédiens*. Quant à la pièce, il s'agit des *Trois Cousines*, également mentionnée dans le prologue *La Pudeur à la Foire* : « Leurs *Trois cousines* m'ont fait peur ». *Les Trois Cousines* est une pièce de Dancourt, reprise en 1724 sur la scène de la Comédie-Française. Un prologue nouveau avait en effet été ajouté à la pièce. *L'Assemblée des comédiens* est une pièce de Procopé-Couteaux¹², ajoutée le 22 septembre 1724¹³ à la comédie des *Trois Cousines*. Avec le couplet ci-dessus, on peut penser que le prologue tentait de justifier la reprise de cette ancienne pièce, représentée en 1700 pour la première fois et donc « surannée ».

7 *Les Vendanges de la Foire*, de l'allégorie à l'histoire foraine

L'avertissement du manuscrit précise les conditions de représentation de la pièce :

Les Vendanges de Campagne [sic], pièce que représenta alors l'Opéra-Comique, donnèrent lieu à ces vendanges allégoriques qui font connaître l'état des affaires tant de l'Opéra-Comique que des danseurs de corde leurs adversaires.

Les personnages présents prouvent dès le premier feuillet le caractère métathéâtral de la pièce. On y trouve Arlequin, Scaramouche, Gille, des sauteurs et face à eux l'Opéra-Comique, des acteurs et actrices de cette troupe et les entrepreneurs de l'Opéra-Comique. L'ensemble de la pièce est construit autour de la métaphore des vendanges : les uns ont du bon raisin, les autres ont fait mauvaise récolte. On comprend rapidement qu'il s'agit d'un côté de la troupe de Dolet, qui fit de bonnes pièces, et de l'autre celle d'Honoré, qui n'aurait pas plu au public.

Alors que nous n'avons trouvé que deux entrepreneurs à l'Opéra-Comique de 1724 (Pirard et Honoré), la scène 2 mentionne « trois entrepreneurs » et « d'abord on voit entrer les trois entrepreneurs à cheval ». Qui serait le troisième entrepreneur ? S'agirait-il du fameux Jean Levié, évoqué dans un procès-verbal de Campardon daté du 2 juin 1724 et qui aurait finalement obtenu gain de cause¹⁴ ? Il semble que ce ne soit pas le cas. Sur le manuscrit, en effet, une note précise, après le vers chanté par Arlequin : « Cela doit bien troubler l'esprit », qu'un « des entrepreneurs s'appelait ainsi ». Un certain monsieur L'Esprit aurait-il existé ? Quel était son rôle dans la société qui unissait alors Pirard et Honoré ? Une hiérarchie semble s'instaurer dans la pièce, puisqu'il est décrit comme « le troisième entrepreneur ». Il ne devait avoir qu'un rôle moindre dans l'entreprise. Une question découle de ces informations : quel degré de réalité accorder aux informations « historiques » de cette pièce ? Y avait-il réellement trois entrepreneurs ?

D'autres informations, et notamment la chute des pièces de la troupe adverse, permettent de se faire une idée du succès de l'Opéra-Comique à la foire Saint-Laurent de 1724, notamment dans la scène 6, où l'Opéra-Comique tente de défendre sa production théâtrale :

12. « Médecin de la Faculté de Paris, auteur vivant, a donné au Théâtre Français : *L'Assemblée des Comédiens*, prologue en prose, 1724, non imp. [...] », *DTP*, t. IV, p. 252.

13. Voir *DTP*, t. I, p. 278.

14. Campardon, t. II, p. 236-237.

L'OPÉRA-COMIQUE

Puisque aux vendanges je n'ai fait
 Que de l'eau toute claire,
 Je vais tenir à Charenton
 La faridondaine, la faridondon,
 Des bains où l'on sera servi,
 Beribi,
 À la façon de barbari,
 Mon ami.

SCARAMOUCHE

AIR : *Landerirette*

Mais si tes bains, quoique excellents,
 Ne font pas venir les chalands ?
 Landerirette !

L'OPÉRA-COMIQUE

Je remettrai mon pot-pourri.

Toutefois, dans le manuscrit *Opéra-Comique* dû à Fuzelier, on apprend que *Les Vendanges de Champagne* et *Les Bains de Charenton* « réussirent avec éclat ». On pourrait penser l'information exagérée, puisqu'il s'agit de ses pièces, mais elle est confirmée par le *Mercur* : « Ces deux petites comédies, qui ont fort réussi, étaient précédées d'un prologue appelé *Les Dieux à la Foire* »¹⁵.

Ces informations prouvent qu'il faut mettre en doute certaines affirmations historiques proposées dans la pièce. Les éléments proposés par les auteurs servent avant tout une satire et une publicité pour la troupe de Dolet, et procèdent plus de la caricature que de la réalité. *Les Vendanges de la Foire* est une offensive de diffamation contre la troupe française concurrente, l'Opéra-Comique d'Honoré (qui a obtenu le privilège et qui contraint Dolet à jouer par écritaux), qui volait ce qui devait revenir, de droit, à la troupe de Dolet et La Place. La dernière scène expose clairement cette idée :

Chers forains, réjouissez-vous.
 Le destin, pour nous,
 Se montre plus doux.
 On voit l'envie bien punie
 Après nous avoir
 Presque réduits au désespoir,
 Chers forains, réjouissez-vous,
 Le destin pour nous
 Se montre plus doux. (sc. 9)

Ce couplet annonce la fin de l'Opéra-Comique d'Honoré, et se trouve confirmé dans le vaudeville final :

Enfin, nous avons la victoire,
 Sur nos rivaux.
 Quand nous serons seuls à la Foire,
 Plus d'écriteaux !
 Nous pouvons, libres de soucis,

15. *Mercur*, octobre 1724, p. 2203.

Parler, danser, chanter aussi.

Toutefois, la troupe d'Honoré, l'année suivante, sera pourtant toujours en possession du privilège. La troupe de Dolet, elle, ne jouera pas.

L'ensemble de cette soirée théâtrale est une soirée polémique qui répond aux trois pièces de Fuzelier : *Les Dieux à la Foire*, *Les Bains de Charenton* et *Les Vendanges de Champagne*. Si *La Matrone de Charenton* n'est pas, comme nous l'avons montré, une parodie de *La Matrone d'Éphèse* de Fuzelier, elle fait toutefois clairement écho aux *Bains de Charenton*. Les trois pièces de Le Sage et d'Orneval s'inscrivent dans une querelle interne à la Foire : Fuzelier leur a été préféré par Honoré, aussi semblent-ils montrer, dans leur production théâtrale et en jouant sur la similitude des titres, que leur production peut-être aussi bien, voire mieux reçue que celle de Fuzelier. C'est une guerre qui se joue entre les deux troupes.

On ne connaît pas d'ensemble de pièces aussi virulent de Le Sage et d'Orneval contre Fuzelier qui fut leur co-auteur en 1721 et 1722 et le sera encore à partir de 1725. Mais c'est surtout Honoré, ce vendeur de chandelle devenu homme de théâtre, qui est visé.

La Pudeur à la Foire

Prologue en écriteaux

Représenté par la troupe du sieur Dolet

À la foire Saint-Laurent

1724¹

1. Ms. 2 précise le mois : « septembre ».

ACTEURS

LA PUDEUR.

DUBOIS.

AVERTISSEMENT.

Pour l'intelligence de ce petit prologue, il faut savoir ce qui suit : l'Opéra-Comique venait de mettre sur la scène deux pièces d'un acte chacune, avec un prologue. Le prologue intitulé *Les Dieux à la Foire*² était assez mince et entre autres pensées fausses contenait celle-ci : que la pudeur ne chicanait plus à présent. Un des deux actes était *Les Bains de Charenton*³ où l'auteur faisait faire la critique d'un opéra par une jeune fille de quinze ans avec un batelier ; et ils s'en tiraient tous deux de la même façon qu'auraient pu faire de savants critiques. De plus, la même jeune fille allait, disait-elle, aux bains pour voir un jeune mousquetaire qu'elle aimait et qu'elle était bien aise de trouver tout nu.

2. *Les Dieux à la Foire*, de Fuzelier, FSL, 1724.

3. *Les Bains de Charenton*, de Fuzelier, FSL, 1724.

LA PUDEUR À LA FOIRE

Le théâtre représente le préau de la foire Saint-Laurent.

SCÈNE I

LA PUDEUR, DUBOIS, LIMONADIER.

DUBOIS

AIR : *Comme un coucou [que l'amour presse]*

Que vois-je ? Ô⁴ ciel, le puis-je croire ?

Qui ? Vous, déesse, dans ces lieux ?

Quoi, la Pudeur est à la Foire ?

LA PUDEUR

J'y suis venue avec les dieux.

DUBOIS

AIR du *Branle de Metz*

Peut-on savoir quelle affaire

Amène ici tous les dieux ?

LA PUDEUR

Vous êtes bien curieux.

DUBOIS

Ah, daignez me satisfaire !

LA PUDEUR

Ils auraient fait beaucoup mieux

Pour ce qu'ils y viennent faire,

Ils auraient fait beaucoup mieux

De demeurer dans les cieux.

AIR : *Ô reguingué*

J'ai laissé Plutus et Pluton

Aller aux *Bains de Charenton*.

Ô reguingué, ô lon lan la,

4. Ms. 1 : « au ».

Pour moi, j'ai pris une autre route.

DUBOIS

Celle de l'Opéra, sans doute ?

LA PUDEUR

AIR : *Je ne suis né ni roi, ni prince*

J'allais voir *Thétis et Pélée* ⁵,
 (J'en suis encor toute troublée.)
 Le dieu d'Amour, à l'Opéra,
 Est encensé comme à Cythère.
 Voyant ce qui se passe là,
 J'ai gagné la porte en colère.

DUBOIS

AIR du *Prévôt* ⁶

De là, par curiosité,
 Aux Français vous avez été.

LA PUDEUR

Oui, mais ils m'ont donné la chasse.
 Leurs *Trois Cousines* ⁷ m'ont fait peur.
 J'en sors et j'ai cédé ma place
 À la femme d'un procureur.

DUBOIS

AIR : *Talalire*

Vous faites bien la scrupuleuse.
 Mercure pourtant nous a dit
 Que vous n'étiez plus chicaneuse.

LA PUDEUR

Ce Mercure a perdu l'esprit.
 Ou bien il a dit cela pour rire ⁸.

DUBOIS

Talaleri, talaleri, talalerire.

5. Opéra de Fontenelle et Colasse, représenté pour la première fois en 1689 et repris, notamment, en 1723.

6. Ms. 2 : « Voulez-vous savoir qui des deux ».

7. Pièce de Dancourt reprise en 1724.

8. On attendrait un vers de 8 syllabes. Nous proposons : « Ou il a dit cela pour rire ».

LA PUDEUR

AIR : *Mon mal ne vient [que d'aimer]*⁹

J'ai dessein d'aller de ce pas

Chez Dolet¹⁰.

DUBOIS

Vous n'y pensez pas.

On n'y voit que des couplets gras,

Étouffez cette envie.

Ah, pudeur, vous n'y pensez pas !

Vous en seriez punie.

LA PUDEUR

AIR du *Je ne sais quoi*¹¹

Cependant, on peut devant moi,

Sans que cela me blesse,

Avec de la délicatesse,

D'un flonflon même faire emploi

En y mettant un je ne sais qu'est-ce,

En le couvrant d'un je ne sais quoi.

DUBOIS

AIR : *Vous qui vous moquez [par vos ris]*¹²

Renoncez donc sur ce pied-là,

À Dolet et sa clique.

Où vous puissiez trouver cela,

Il n'est qu'une boutique.

LA PUDEUR

Enseignez-la moi.

DUBOIS

La voilà :

C'est l'Opéra-Comique¹³.AIR : *Nous autres bons villageois*

Vous y verrez des couplets

9. Ms. 2 : « Ah, mon mal ne vient que d'aimer ».

10. Le Sage et d'Orneval travaillaient pour cet entrepreneur forain.

11. Ms. 2 : « Un certain je ne sais qu'est-ce ».

12. Ms. 2 : « Vous qui vous moquez par vos ris ».

13. C'est alors celui d'Honoré.

Qui dégradent du rang des sages
 Messieurs les petits collets ¹⁴
 Pour les remplacer par des pages ¹⁵.
 Par un ¹⁶ enfant ¹⁷, vous verrez là,
 Pincer finement l'Opéra,
 Et qui plus est un batelier
 Raisonner comme un bachelier.

LA PUDEUR

AIR : *Lere lan laire*

Ce spectacle-là m'est connu.
 Jadis, sans rougir, je l'ai vu.
 Que de plaisir il va me faire !

DUBOIS

Laire lan laire, lan laire,
 Laire la,
 Laire lan la.

La Pudeur s'en va.

SCÈNE II

DUBOIS, *SEUL.*

AIR : *Ma raison s'en va [beau train]* ¹⁸

Quelle mine elle fera
 Dans le temps qu'elle verra
 Finette en chemin,
 Dès le grand matin,
 S'échappant de sa mère
 Pour aller trouver dans le bain
 Un jeune mousquetaire ¹⁹,

14. *Petit collet* : « On appelle familièrement les ecclésiastiques petits collets, gens à petit collet, à cause qu'ils portent un collet plus petit que les autres » (Acad. 1762).

15. En marge : « Il y avait un des couplets de l'Opéra-Comique : "Quand on dit une sottise, c'est monsieur l'abbé qui rit, c'est le page qui rougit" ».

16. On prononçait [une] ce qui explique le masculin alors qu'on parle d'une fille.

17. Ms. 2 : « Un batelier et une petite fille faisaient doctement et en beaux termes la critique d'un opéra » (Note du manuscrit).

18. Ms. 2 : « Ma raison s'en va beau train ».

19. Ms. 2, note du manuscrit : « C'était une scène de la pièce *Les Bains de Charenton* ».

Lon la,
Un jeune mousquetaire.

Il vient un Gille à qui Dubois apprend par signes qu'il vient d'envoyer la Pudeur à l'Opéra-Comique. Ils en rient ensemble, mais sur la fin de leur scène muette, la Pudeur revient tout en colère avec un bâton à la main dont elle les frappe tous deux et les fait fuir.

FIN DU PROLOGUE

Les Vendanges de la Foire

Pièce d'un acte en écritaux

Représentée par la troupe du sieur Dolet

À la foire Saint-Laurent

1724¹

1. Ms. 2 précise le mois : « septembre » et les auteurs : « Par messieurs Le Sage et d'Orneval ».

ACTEURS

ARLEQUIN, *ACTEUR DES DANSEURS DE CORDE.*

SCARAMOUCHE, *ACTEUR DES DANSEURS DE CORDE.*

GILLE, *ACTEUR DES DANSEURS DE CORDE.*

SAUTEURS, *ACTEUR DES DANSEURS DE CORDE.*

L'OPÉRA-COMIQUE.

ACTEURS ET ACTRICES, *DE L'OPÉRA-COMIQUE.*

ENTREPRENEURS DE L'OPÉRA-COMIQUE.

AVERTISSEMENT.

*Les Vendanges de Campagne*², pièce que représenta alors l'Opéra-Comique, donnèrent lieu à ces vendanges allégoriques qui font connaître l'état des affaires tant de l'Opéra-Comique que des danseurs de corde leurs adversaires.

2. *Sic.* Il s'agit en fait des *Vendanges de Champagne*.

LES VENDANGES DE LA FOIRE

SCÈNE I

ARLEQUIN, SCARAMOCHE, GILLE, TROUPE DE SAUTEURS ³.

L'orchestre joue une marche sur l'air suivant ⁴.

Tous les acteurs ont des hottes, des paniers et des serpettes ⁵, ils sont en souquenilles ⁶, en guêtres et en sabots et portent avec eux une vieille futaille ⁷. Ils ont à leur tête un homme qui joue de la cornemuse.

ARLEQUIN

AIR : *Nanon dormait*

Nos bons voisins

Vont prendre la serpette.

De nos raisins

Faisons aussi cueillette.

Allons, allons,

Allons tous en vendange,

Allons.

CHŒUR

Allons, etc.

L'orchestre reprend le même air pour la troisième fois et la troupe achève sa marche.

3. Ms. 2 : « *Le théâtre représente un vignoble* ».

4. Ms. 2 : « [...] *suivant en ritournelle* ».

5. *Serpette* : « Petite serpe qui sert à tailler la vigne, à couper les raisins en vendanges, à émonder les petites branches des arbres, et autres usages » (Acad. 1694).

6. *Souquenille* : « Sorte de surtout fort long, fait de grosse toile et qu'on donne ordinairement aux cochers et aux palfreniers, pour s'en couvrir quand il pansent les chevaux » (Acad. 1798).

7. Dans le Ms. 2, on lit « futaine ». Il semble plutôt s'agir d'une futaille, qui est un récipient de bois servant à mettre le vin (un tonneau).

SCÈNE II

L'OPÉRA-COMIQUE, SES ACTEURS ET SES TROIS ENTREPRENEURS.

L'orchestre joue pour marche l'air suivant ⁸.

D'abord on voit entrer les trois entrepreneurs ⁹ *à cheval, l'Opéra-Comique en tonnelet* ¹⁰ *et casque blanc les suit dans un phaéton tiré par un âne couvert partout de moire* ¹¹ *d'or conduit par la Folie. Ensuite paraît une charrette au-devant de laquelle marche un homme portant un fusil sur l'épaule. Il y a dans cette charrette plusieurs tonneaux neufs et elle est tirée par l'Amour et Bacchus. Après la charrette vont des joueurs de violon et de hautbois qui sont à la tête des vendangeuses et vendangeurs galamment habillés avec des rubans à leurs paniers. Des hotteurs* ¹² *ferment la marche.*

L'OPÉRA-COMIQUE

AIR : *Préparons-nous pour la fête*

Préparons-nous aux vendanges nouvelles.

On dit ¹³ que nos vignes sont belles

Et si l'on s'en rapporte à notre vigneron,

Mes chers amis, notre vin sera bon.

La troupe rachève sa marche ¹⁴.

SCÈNE III

ARLEQUIN, GILLE.

GILLE

AIR : *Bon, bon, bon, [que le vin est bon]* ¹⁵

Nous ne comptons pas, Arlequin,

De faire aujourd'hui tant de vin.

8. Ms. 2 : « [...] suivant et la suite comme elle est dans l'opéra ».

9. À ce sujet, voir notice.

10. *Tonnelet* : « Sorte de petit baril destiné à contenir du vin, de l'eau-de-vie, ou quelque autre boisson. Il signifiait autrefois la partie inférieure d'un habit à la romaine, relevée en rond au moyen d'une espèce de petit panier » (Acad. 1835).

11. *Moire* : « Étoffe ordinairement toute de soie, et qui a le grain fort serré » (Acad. 1762).

12. *Hotteur* : « Celui ou celle qui porte la hotte. En vendanges, le hotteur gagne le double des coupeurs » (Litttré).

13. Ms. 2 : « L'on dit ».

14. Ms. 2 : « La troupe rachève la marche et l'orchestre reprend l'air ci-dessus pour la troisième fois, comme à la scène précédente ».

15. Ms. 2 : « Bon, bon, bon, que le vin ».

ARLEQUIN

Hé, qui l'aurait pu croire ?
Quoique le voisin enragé
Ait assez longtemps ravagé
Tout notre territoire,
Nos raisins n'en sont pas moins beaux.

GILLE

Retournons chercher des tonneaux,
Bon, bon, bon ¹⁶,
Que nous allons en boire !

SCÈNE IV

ARLEQUIN, GILLE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE

AIR : *Ma mère mariez-moi*

Camarades, savez-vous
Qu'en leurs vignes nos jaloux,
N'ont trouvé grâce à Bacchus
Que du verjus ¹⁷ clair, que du clair verjus ¹⁸ ?

ARLEQUIN

S'ils n'ont rien trouvé de plus,
Voilà des drôles tondus.

SCARAMOUCHE

AIR du *Prévôt* ¹⁹

Je vois un homme fort rêveur.

ARLEQUIN

C'est le troisième entrepreneur.

SCARAMOUCHE

Je le reconnais, c'est lui-même.
Il vient à nous d'un air contrit.
Les vendanges l'ont rendu blême.

16. Il manque la fin du vers sur le Ms. 1. Ms. 2 donne : « Bon, bon, bon, que le vin est bon ».

17. *Verjus* : « Le jus, le suc qu'on tire des raisins qui ne sont pas mûrs » (Acad. 1762).

18. Note du manuscrit : « Il y avait dans la pièce de l'Opéra-Comique un homme qui s'appelait Clair Verjus ».

19. Ms. 2 : « Voulez-vous savoir ».

ARLEQUIN

Cela doit bien troubler l'esprit ²⁰.

SCÈNE V

L'ENTREPRENEUR, LES PRÉCÉDENTS.

GILLE

AIR : *Adieu paniers, [vendanges sont faites]*

De la rêverie où vous êtes,
Peut-on demander la raison ?

L'ENTREPRENEUR

J'espérais du vin à foison.
Adieu paniers, vendanges sont faites !

ARLEQUIN

AIR : *Pierre Bagnolet*

À présent votre œil se dessille,
Vous reconnaissez votre tort.

L'ENTREPRENEUR

N'est pas or tout ce qui brille,
Votre vigne promettait fort,
Promettait fort, (*bis*)
C'est la vigne de la courtille ²¹,
Belle montre et peu de rapport ²².

ARLEQUIN

AIR : *Car c'est une bouteille*

L'ami, quittez pour jamais
Cette vigne infortunée,
Quand vous auriez désormais
Deux fois l'an pleine vinée,
Comptez que le profit s'en ira
Du côté du cousin l'Opéra.

20. Note du manuscrit : « Un des entrepreneurs s'appelait ainsi ». Nous ne savons pas, à l'heure actuelle, de qui il s'agit.

21. *Courtille* : « Partie des faubourgs du Nord de Paris où se trouvent beaucoup de cabarets [...] Courtille parce qu'il y avait là autrefois beaucoup de jardins et de vignes » (Littré).

22. La vigne de la courtille produisait du raisin qui ne mûrissait pas. On trouve l'expression dans *Le Pédant joué* de Cyrano de Bergerac.

Il vendange, le drille ²³
Et l'entrepreneur grappille.

L'ENTREPRENEUR

AIR : *Croyez-vous qu'Amour [m'attrape]* ²⁴

Croyez-vous qu'on m'y rattrape ?
Je connais trop le cousin.
Quand il nous lâche la grappe,
Il a pressé le raisin.
Croyez-vous qu'on m'y rattrape,
Je connais trop le cousin ²⁵.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, L'OPÉRA-COMIQUE.

SCARAMOUCHE

AIR : *Ramenez ci, [ramenez là]*

Voici l'Opéra-Comique.

L'OPÉRA-COMIQUE

Préparez votre critique.
La vendange ne rend pas.
Ramenez ci, ramenez là,
La, la, la,
L'entreprise du haut en bas.

ARLEQUIN

AIR : *À la façon de Barbari*

Et présentement, mon poulet,
Qu'est-ce que tu vas faire ?

L'OPÉRA-COMIQUE

Puisque aux vendanges je n'ai fait
Que de l'eau toute claire,
Je vais tenir à Charenton
La faridondaine, la faridondon,

23. *Drille* : « On dit familièrement, c'est un bon drille, pour dire, c'est un bon compagnon. C'est un pauvre drille, pour dire, c'est un pauvre malheureux » (Acad. 1762).

24. Ms. 2 : « Croyez-vous qu'Amour m'attrape ».

25. Ms. 2 : « Il s'en va ».

Des bains où l'on sera servi,
 Beribi ²⁶,
 À la façon de barbari,
 Mon ami.

SCARAMOUCHE

AIR : *Landerirette* ²⁷

Mais si tes bains, quoique excellents,
 Ne font pas venir les chalands ?
 Landerirette !

L'OPÉRA-COMIQUE

Je remettrai mon pot-pourri ²⁸.

ARLEQUIN

Landeriri.

SCARAMOUCHE

AIR : *La troupe Italienne*

Ton attente sera vaine
 Si tu crois amuser par ces fadaises-là.
 La gent parisienne,
 Faridondaine
 Et lonlanla,
 La gent parisienne,
 Faridondaine,
 Te fuira.

ARLEQUIN

AIR : *Hélas, ce fut sa faute*

De toi, jadis, on fut épris ²⁹
 Et tu vois tes lauriers flétris.

L'OPÉRA-COMIQUE

Hélas, est-ce ma faute ?

SCARAMOUCHE

Tu perds l'estime de Paris.

26. Ms. 2 : « Biribi ».

27. Ms. 2 : « Landeriri ».

28. Note du manuscrit : « La pièce précédente n'ayant pas eu de succès, l'Opéra-Comique, pour ramener le public qui le quittait, fit afficher que Pierrot donnait son pot-pourri ».

29. Ms. 2 précise la reprise de ce premier vers : « bis ».

L'OPÉRA-COMIQUE

Est-ce moi qui me l'ôte,

Lonla,

Est-ce moi qui me l'ôte ?

SCÈNE VII

GILLE, LES PRÉCÉDENTS.

GILLE

AIR : *Allons gai*

Morbleu, la bonne affaire,

L'heureux marché pour nous !

Amis, je viens de faire

Notre fortune à tous.

Allons gai, etc.

AIR de *Joconde*

Les entrepreneurs, dégoûtés

De l'Opéra-Comique,

De peur d'en être encor tentés,

M'ont vendu leur boutique.

Tout leur équipage est ici,

Moi-même je l'amène.

Gille et Scaramouche vont au devant de l'équipage.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, L'OPÉRA-COMIQUE.

SUITE DE L'AIR : [*Joconde*]

ARLEQUIN

Tu vois bien par là, mon ami,

Que ta mort est certaine.

L'OPÉRA-COMIQUE

AIR : *Ma commère*

Mon enfant, cela peut être,

Mais le Comique Opéra
 Ne périt que pour renaître,
 Vous savez fort bien cela.
 Il disparaît puis le voilà.
 On le bannit, il revient et s'en va,
 Tantôt il est à ce maître
 Et tantôt à celui-là.

L'Opéra-Comique se retire et Arlequin court se camper dans le phaéton.

SCÈNE IX

et dernière.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, GILLE, TROUPE DE SAUTEURS.

Ils se mettent en marche avec l'équipage et l'Opéra-Comique dans le même ordre que celui-ci a paru, Gille et Scaramouche tiennent à cheval la place des entrepreneurs. Il n'y a plus l'homme qui portait un fusil. L'orchestre joue en ritournelle le cotillon des Fêtes de Thalie qui sert de marche.

ARLEQUIN

AIR du *Cotillon des Fêtes* ³⁰

Chers forains, réjouissez-vous.
 Le destin, pour nous,
 Se montre plus doux.
 On voit l'envie bien punie
 Après nous avoir
 Presque réduits au désespoir.
 Chers forains, réjouissez-vous,
 Le destin pour nous
 Se montre plus doux.

L'orchestre joue toujours le même air jusqu'à ce que la marche soit finie, après laquelle on chante le vaudeville :

30. Ms. 2 : « Cotillon des Fêtes de Thalie ».

VAUDEVILLE

AIR de *Grimaudin*

SCARAMOUCHE

Enfin, nous avons la victoire
Sur nos rivaux.
Quand nous serons seuls à la Foire,
Plus d'écriteaux !
Nous pourrons, libres de souci,
Parler, danser, chanter aussi.

LE CHŒUR

Nous pourrons, libres de souci,
Parler, danser, chanter aussi.
Cela va rendre le courage
À nos auteurs,
Plus on verra faire rage
À nos acteurs :
Messieurs, vous viendrez fondre ici ;
Vous serez contents, nous aussi.

ARLEQUIN

Prendrais-je une peine inutile ?
Je n'en sais rien.
Paris, dit-on, est difficile,
Je le sais bien.
Il ne viendra pas. Oh, que si !
Paris est charitable aussi.

FIN

La Matrone de Charenton

Pièce d'un acte

En écriteaux

Représentée par la troupe du sieur Dolet à la foire Saint-Laurent

Sept^{bre} 1724 ¹

1. Ms. 2 précise le mois : « septembre ».

ACTEURS

LA VEUVE.

OLIVETTE, SA SUIVANTE.

BLAISE, JARDINIER DE LA VEUVE.

ARLEQUIN, LAQUAIS.

SCARAMOUCHE, LAQUAIS.

DAMIS, COURTISAN DE LA VEUVE.

UN PROCUREUR, COURTISAN DE LA VEUVE ².

La scène est à Charenton, sur le bord de la rivière.

2. Ms. 2 : une « troupe de pêcheur » est ajoutée à la liste des personnages.

LA MATRONE DE CHARENTON

Le théâtre représente une rivière dans le fond et une maison de campagne dans l'une des ailes.

SCÈNE I

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE

AIR : *Un sot qui veut faire l'habile*

Cher Arlequin, ce beau rivage
Offre à nos yeux les bains de Charenton.
Vite, jetons-nous à la nage³ !

ARLEQUIN, *tenant une bouteille.*

Nous ferons mieux de vider ce flacon.
En se baignant c'est chercher, camarade,
À devenir malade
Car les médecins
Disent qu'à présent les bains⁴
Ne sont pas trop sains.

SCARAMOUCHE⁵.

AIR : *Vivons pour ces fillettes*

La rivière est pour les poissons. (*bis*)
Mais l'élément des bons garçons
Est le jus de la treille.

TOUS DEUX

Vivons pour la bouteille,
Vivons,
Vivons pour la bouteille !

3. Ms. 2 : vers absent.

4. Note dans la marge : « *Les Bains de Charenton*, pièce de l'Opéra-Comique, n'avaient pas été trouvés bons ».

5. Ms. 2 : « *Scaramouche, après avoir applaudi du geste* ».

SCÈNE II

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, OLIVETTE.

OLIVETTE ⁶.AIR : *Tu croyais en aimant [Colette]*

Allez-vous en, messieurs, de grâce,
Faire plus loin les polissons
Ou chantez d'une voix plus basse
Vos impertinentes chansons.

ARLEQUIN

AIR : *Zon zon zon*

On voit bien à vos yeux,
Ma petite brunette,
Que vous aimeriez mieux
Une autre chansonnette.
Et zon, zon, zon,
Je vous vais sur l'herbette,
Et zon, zon, zon,
Chanter un mirliton ⁷.

OLIVETTE

AIR : *Le beau berger Tircis*

Ne parlons point d'amour.

ARLEQUIN

Hé, d'où vient, ma princesse ?

OLIVETTE

De cet aimable séjour,
On a banni la tendresse.
Une affreuse tristesse
Y règne nuit et jour.

Arlequin et Scaramouche lui demandent par gestes ce qu'elle veut dire.

OLIVETTE

AIR du *Cap de Bonne Espérance*

Je sers une jeune brune,

6. Ms. 2 : « Olivette, en colère ».

7. *Mirliton* : « Refrain populaire » (Littré).

Veuve depuis quinze mois
 D'un quidam ⁸ qui fit fortune
 Dans le quartier Quincampoix.
 Loin des plaisirs de la ville,
 En secret, dans cet asile,
 Elle pleure incessamment
 Son mari comme un amant.

AIR : *Malheureuse journée* ⁹

Toujours abandonnée
 À ses vives douleurs,
 Vingt fois dans la journée
 Il lui prend des vapeurs.
 Il faut veiller sur elle
 Tant les jours que les nuits,
 Cacher couteaux, ficelle,
 Et boucher tous les puits.

Arlequin et Scaramouche font de grands étonnements de surprise.

AIR : *Tique tique*

L'autre jour, dans un transport,
 Voulant se donner la mort,
 D'un grand couteau de cuisine,
 Tique, tique, taque et lonlanla,
 Elle eût percé sa poitrine
 Si je n'avais été là.

SCARAMOUCHE

AIR du *Péril* ¹⁰

Vous nous contez une merveille
 Dont chacun doit être surpris.

ARLEQUIN

Peut-on voir, si près de Paris,
 Une veuve pareille ?

8. *Quidam* : « Terme emprunté du latin et dont on se sert dans les monitoires, procès verbaux, informations, etc. pour désigner les personnes dont on ignore ou dont on n'exprime point le nom » (Acad. 1762).

9. Ms. 2 : air situé après la didascalie suivante : « *Arlequin et Scaramouche font leurs étonnements* ».

10. Ms. 2 : « Quand le péril ».

SCARAMOUCHE

AIR : *Un clou chasse l'autre*

Mais, ma mignonne, entre nous,
 Que ne lui conseillez-vous,
 Pour son bien et le vôtre,
 De prendre un nouvel époux ?
 Car un clou chasse l'autre ¹¹ !

OLIVETTE

AIR : *Lere lan laire*

Elle a vu brunets et blondins,
 Négociants, plumets ¹², robins ¹³,
 Aucun galant ne peut lui plaire.

ARLEQUIN ET SCARAMOUCHE

Lerelanlere, etc. ¹⁴

ARLEQUIN

AIR : *Y avance*

Moi, si je lui parlais d'amour,
 Je gage, avec mes airs de cour,
 De mettre à cul ¹⁵ sa résistance.

OLIVETTE, *se moquant.*

Y avance, y avance, y avance,
 Avec ton habit d'ordonnance ¹⁶.

ARLEQUIN

AIR : *La jeune abbesse*

Mon enfant, l'habit n'y fait rien,
 Mets-moi seulement à l'épreuve.
 Fais-moi, tu t'en trouveras bien,
 Épouser cette riche veuve.

11. *Un clou chasse l'autre* : « On dit proverbialement et figurément qu'un clou chasse l'autre, pour dire, qu'une nouvelle passion en chasse une autre » (Acad. 1694).

12. *Plumet* : « Se dit d'un jeune homme qui porte un plumet, et ordinairement il ne se dit en ce sens que par raillerie ou par mépris » (Acad. 1762).

13. *Robin* : « Terme de mépris dont on se sert en parlant des gens de robe. Il est familier » (Acad. 1762).

14. Développé sur ms. 2 : « Laire la, laire, lanlaire, / Laire la, / Laire lan la ».

15. *Mettre à cul* : « Arrêter net » (Acad. 1798).

16. *Habit d'ordonnance* : « Habillement uniforme que les officiers et les soldats doivent avoir dans chaque régiment, ou dans une certaine compagnie du régiment » (Acad. 1762).

OLIVETTE

Volontiers. Aussi bien son époux
Était du même bois que vous.

AIR : *Si dans le mal qui me possède*

La dame va, sur ce rivage,
De la pêche dans un moment
Prendre le divertissement.
Vite, allez changer d'équipage,
Venez vous offrir à ses yeux,
Parlez, faites de votre mieux.

ARLEQUIN

AIR : *Comme un coucou [que l'amour presse]*

Mais attendez...

OLIVETTE

Qui vous arrête ?

ARLEQUIN

J'enfante un des plus beaux projets...
Prêtez-nous la main et la bête
Sera bientôt dans nos filets.

On voit par ses gestes qu'il communique son dessein à Olivette et à Scaramouche, qui l'approuvent. Arlequin et Scaramouche se retirent.

SCÈNE III

OLIVETTE, SEULE.

AIR : *Je ne suis né ni roi, ni [prince]*

Ah, que ma vie est ennuyeuse
De voir toujours une pleureuse
Et n'entendre que des « hélas »,
De m'affliger par complaisance !
Sans mon Blaise, je n'aurais pas
Jusqu'à ce jour pris patience.

SCÈNE IV

OLIVETTE, BLAISE.

BLAISE

AIR : *Blaise en revenant*Morgué, queux charivari ¹⁷Pour un mari ! (*bis*)

OLIVETTE

Je vais, mon cher favori,

Mon fidèle Blaise,

Te faire bien aise.

Elle lui dit à l'oreille le tour qu'Arlequin veut faire à la veuve.

BLAISE

AIR : *Mirlababibobette*

Tatigué, si ce garçon-là,

Mirlababibobette,

Fait cela,

Biantôt Blaise avec Olivette,

Miralababi, serlababo, mirlababibobette,

Serlababorita,

Se mariera.

SCÈNE V

OLIVETTE, BLAISE, LA VEUVE, DAMIS.

DAMIS

AIR : *Belle brune*

Inhumaine,

Inhumaine !

LA VEUVE

Oui, plus je vous vois, Damis,

Plus je prends pour vous de haine.

17. *Charivari* : toute sorte de bruit qu'on faisait pour un mariage mal assorti.

DAMIS, *s'en allant.*

Inhumaine ! (*bis*)

SCÈNE VI

OLIVETTE, BLAISE, UN PROCUREUR, LA VEUVE.

LE PROCUREUR

AIR : *L'Amour me fait [mourir]* ¹⁸

Écoutez la requête
Que l'Amour vient vous offrir.

LA VEUVE

Vous me rompez la tête.

LE PROCUREUR

Daignez me secourir,
L'Amour me fait, lonlanla,
L'Amour me fait mourir.

LA VEUVE

AIR : [*Jean Gille*]

Votre peine est inutile,
Jean Gille,
Gille, joli Jean.

OLIVETTE

Allez gruger ¹⁹ le pupille,
Jean Gille,
Gille joli Gille, Gille joli Jean,
Joli Jean, Jean Gille,
Retournez-vous en.

SCÈNE VII

OLIVETTE, LA VEUVE.

AIR : *Vous brillez seule*

18. Ms. 2 : « L'amour me fait mourir ».

19. *Gruger* : « Manger le bien de quelqu'un » (Acad. 1762).

Hélas, ce n'est pas là, ma chère,
Ce tendre époux qui fait couler mes pleurs !

OLIVETTE

Il faut chercher à vous distraire.

LA VEUVE

Je languis, je languis !

OLIVETTE

Voici les pêcheurs.

On entend en cet endroit un grand bruit confus de voix ²⁰.

SCÈNE VIII

LA VEUVE, OLIVETTE, BLAISE.

BLAISE

AIR : *Que faites-vous Marguerite*

Quel malheur !

LA VEUVE

Qu'est-ce donc, Blaise ?

BLAISE

Les pêcheurs, dans leur filet,
Ont trouvé (ne vous déplaise)
Un jeune homme assez bien fait.

SCÈNE IX

LA VEUVE, OLIVETTE, BLAISE, ARLEQUIN, PÊCHEURS.

Les pêcheurs amènent Arlequin dans leur filet. Il est vêtu de noir et a des pleureuses. On le retire du filet et les pêcheurs font le lazzi de lui faire rendre l'eau qu'ils veulent faire croire qu'il a avalée ²¹.

BLAISE

AIR des *Trembleurs*

20. Ms. 2 : « [...] et Blaise arrive tout essoufflé ».

21. Ms. 2 : « [...] qu'ils font croire qu'il a avalée ».

Monsieur le noyé, courage !

OLIVETTE

Ma foi, ce serait dommage
Que ce brunet, à son âge,
Descendît dans le tombeau.

ARLEQUIN, *se débattant*.

Ah, que je suis misérable !

BLAISE

Comme il se débat ! Que diable,
Devenez donc raisonnable !
N'avous pas assez bu d'iau ?

LA VEUVE

AIR d'*Octobre* ²²

Prêtez-vous au soin favorable
Que nous prenons de vous sauver.

OLIVETTE

Regardez l'objet adorable
Qui s'empresse à vous ²³ conserver.

ARLEQUIN

AIR des *Pèlerins*

Vouloir me rendre à la lumière,
C'est cruauté.
Rejetez-moi dans la rivière
Par charité.
Plutôt que de souffrir les maux
Qu'ici j'endure,
J'aime mieux cent fois, des barbeaux, ²⁴
Devenir la pâture.

LA VEUVE

AIR : *Je suis perdue*

Hé, pourquoi donc souhaitez-vous
Ce sort déplorable ?

22. Ms. 2 : « Quand je tiens de ce jus ».

23. Ms : « avous ».

24. *Barbeau* : « Poisson d'eau douce, ainsi nommé parce qu'il a comme quatre barbes, ou moustaches, deux à côté de chaque mâchoire » (Acad. 1762).

ARLEQUIN

Je suis le malheureux époux
 D'une dame aimable.
 C'était de mille vertus
 Une femme pourvue,
 Mais, hélas, n'en parlons plus,
 Elle est, elle est perdue !

LA VEUVE

AIR : *Les filles de Nanterre* ²⁵

Pour ne lui pas survivre,
 Vous vouliez donc périr ?

ARLEQUIN

Oui, je prétends la suivre.
 Qu'on me laisse mourir.

LA VEUVE

AIR : *On n'aime point [dans nos forêts]* ²⁶

Je suis sensible autant que vous.
 Au chagrin, j'ai livré mon âme,
 La mort m'a ravi mon époux,
 Vous avez perdu votre femme.
 Au lieu de nous désespérer,
 Contentons-nous de les pleurer ²⁷.

ARLEQUIN

AIR : *Tes beaux yeux ma Nicole*

Tout à coup de la vie
 Renaît en moi l'amour.
 Je ne sens plus d'envie
 De renoncer au jour.
 La bonté de Madame,
 Par un charme secret,
 De la mort de ma femme
 Adoucit le regret.

La veuve s'attendrit et pousse quelques soupirs.

25. Ms. 2 : indication d'air absente.

26. Ms. 2 : « On n'aime point dans nos forêts ».

27. Sur le Ms. 2, le même vaudeville est repris par Arlequin, avec les mêmes paroles. Il semble s'agir d'une erreur.

ARLEQUIN

AIR : *L'autre jour ma Cloris*

Comme dans un miroir,
Quand je vous considère,
Je m'imagine voir
Ma pauvre ménagère.

LA VEUVE

Et moi, je vois en vous
Les traits de mon époux.

ARLEQUIN

AIR : *Mariez, mariez, [mariez-moi]*²⁸

Ô, succulente beauté,
Quel bonheur serait le nôtre
Si²⁹ vous aviez la bonté
De joindre mon sort au vôtre !

OLIVETTE

Mariez, mariez, mariez-vous,
Vous êtes faits l'un pour l'autre.
Mariez, mariez, mariez-vous,
Ramenez les ris chez nous.

LA VEUVE

AIR : *N'y a pas de mal à ça*

Mon cœur s'intéresse
Pour ce brunet-là,
Mais de ma faiblesse,
Qu'est-ce qu'on dira ?

OLIVETTE

N'y a pas de mal à ça³⁰.

*Elle leur fait prendre la main à l'un et à l'autre. Lazzis de la veuve et d'Arlequin*³¹.

28. Ms. 2 : « Mariez, mariez, mariez-moi ».

29. Le scripteur, sur le Ms. 2, n'a pas continué la transcription de l'air, et s'arrête au « si ».

30. Ms. 2 : vers répété deux fois.

31. Ms. 2 : le divertissement qui suit est nommé « branle ».

DIVERTISSEMENT

AIR : *Suivons, suivons tour à tour*

1

OLIVETTE

Lorsqu'à sa douleur mortelle
 La veuve se laisse aller,
 Amants, pleurez avec elle,
 Vous pourrez la consoler.
 C'est avec cet hameçon
 Qu'on prend ce poisson.

CHŒUR

C'est avec cet hameçon
 Qu'on prend ce poisson.

2

UN PÊCHEUR

Un vieillard encor bon drille ³²
 Rend en beaux deniers comptant
 Tout ce que perd au quadrille ³³
 Une dame de vingt ans.
 C'est avec cet hameçon
 Qu'on prend ce poisson.

CHŒUR

C'est avec cet hameçon
 Qu'on prend ce poisson.

3

UN AUTRE PÊCHEUR

Aujourd'hui bonne cuisine
 Sert un amoureux dessein.
 Pour l'amour de sa voisine,
 On régale son voisin.
 C'est avec cet hameçon

32. *Drille* : « On dit familièrement c'est un bon drille pour dire c'est un bon compagnon » (Acad. 1762).

33. *Quadrille* : « Espèce de jeu d'homme qui se joue à quatre » (Litttré).

Qu'on prend ce poisson.

CHŒUR

C'est avec cet hameçon

Qu'on prend ce poisson.

Au parterre.

ARLEQUIN

Une pièce surannée

Pendant un mois se soutient.

On l'avait abandonnée,

On y retourne. Hé, d'où vient ?

Un prologue³⁴ est l'hameçon,

Paris le poisson.

FIN

34. Note du manuscrit : « *L'Assemblée des acteurs*, prologue ajouté à la pièce des *Trois cousines* ».

BAILLY

MOMUS CENSEUR DES THÉÂTRES

1725

NOTICE

1 Édition

La pièce est éditée dans le recueil *Théâtre et œuvres mêlées de Monsieur Bailly*, Paris, Nyon, 1768, t. I.

2 Représentation

Elle a été représentée à la foire Saint-Laurent, sur le théâtre d'Honoré qui avait alors le privilège de l'Opéra-Comique. La date du 6 juin 1725 est proposée sur l'édition. Les *Mémoires*¹ et le *Mercur*e mentionnent tous deux la pièce. D'après le *Mercur*e, « l'Opéra-Comique a fait l'ouverture de son théâtre à la foire Saint-Laurent le 6 de ce mois et a donné deux pièces nouvelles : la première, *Le Triomphe de l'Hymen*, en deux actes et *Momus censeur des théâtres*, en un acte »².

3 Attribution

Cette pièce est de Jacques Bailly, auteur qu'on voit pour la première et dernière fois à la Foire cette année-là, avec les deux pièces du *Triomphe de l'Hymen* et de *Momus censeur des théâtres*. Les contributeurs de CESAR mentionnent également une troisième pièce, qui serait un opéra-comique : *Le Temple du destin*. Elle n'est mentionnée que par Maupoint, qui dit seulement : « Un acte, de Monsieur Bailly, 1725 »³. Les seules pièces mentionnées dans le *DTP* à l'article sur cet auteur sont *Armide*, au Théâtre Italien, et *Le Triomphe de l'hymen* et *Momus censeur des théâtres* à l'Opéra-Comique. La même année, il avait en effet représenté, au Théâtre Italien, une parodie d'*Armide*. D'autres pièces non datées, mais publiées dans son *Théâtre*, sont également signalées dans CESAR. Mais aucune autre ne semble avoir été écrite pour la Foire.

Outre ses œuvres, nous connaissons très peu de choses sur lui. Le catalogue de la BnF signale qu'il était « peintre et garde des tableaux du Roi » et également auteur dramatique.

4 Argument

La Folie réveille le Caprice, endormi, et lui apprend qu'elle doit réunir tous les théâtres, sous l'ordre de Momus. Viennent alors la Comédie-Française, Pantalon (acteur italien), la Comédie-Italienne personnifiée, la Foire enfin. Elle explique ses mésaventures de la dernière foire Saint-Germain, ce qui occasionne une critique des auteurs de la foire Saint-Germain ; la critique se poursuit avec Monsieur Vaudeville, puis l'Opéra, critiqué pour *La Reine des Péris*.

1. *MfP*, t. II, p. 30.

2. *Mercur*e, juillet 1725, p. 1655.

3. Maupoint, p. 441.

5 Une pièce métathéâtrale

La pièce s'ouvre sur les personnages allégoriques du Caprice et de la Folie. La Folie découvre le Caprice endormi et le réveille. Il lui explique qu'il lisait une pièce du Théâtre Italien, dont la morale l'a endormi. Quant à la Folie, elle est présente pour rassembler les théâtres, par ordre de Momus, afin d'apprendre d'eux ce qu'ils ont joué pendant l'hiver. Cette remarque est une occasion parfaite pour critiquer les pièces italiennes :

Les Italiens, je te jure,
Ont souffert dans telle aventure :
Les pièces qu'ils représentaient
Avaient le succès ordinaire ;
Car sitôt qu'elles paraissaient,
Zeste,
On les voyait tomber par terre. (sc. 1)

Momus paraît ensuite, sur l'air « Des rats ». Cette entrée permet de caractériser Momus, dieu de la satire et des fous, puisque « avoir des rats » signifie « avoir des caprices, des bizarreries, des fantaisies »⁴. L'arrivée de Momus est l'occasion d'une critique des pièces actuellement représentées sur les théâtres. C'est d'abord l'idée que les théâtres ne cherchent plus à plaire au public qui est pointée dans l'air de « Joconde » :

Le public se plaint hautement,
C'est l'aveu du vulgaire,
Que les théâtres maintenant
Ne cherchent plus à plaire,
Et que l'Italien manquant
De bonnes comédies,
Ne peut attraper son argent
Qu'avec des parodies. (sc. 3)

L'autre élément de critique qui paraît dans ce vaudeville, est le goût prononcé – trop prononcé ? – des théâtres pour les parodies. La Comédie-Italienne, notamment, n'était pas en reste. Elle fit représenter, entre autres, *Armide*, pièce de Bailly également, parodie de l'opéra du même nom, ou encore *Les Huit Mariannes* de Piron, parodie des *Quatre Mariannes* de Fuzelier, elle-même parodie de la *Marianne* de Voltaire, ou enfin *Le Mauvais ménage* de Le Grand et Dominique, parodie d'*Hérode et Marianne* de Voltaire⁵.

La Comédie-Française paraît ensuite accompagnée d'un poète. Le discours est jonché de sous-entendus : « Seigneur, c'est un poète tragique dont j'avais emprunté le bras pour me soutenir, il a manqué trois ou quatre fois de me faire rompre le cou... » (sc. 4), dit la Comédie-Française ; le Caprice répond : « Avec ces messieurs-là vous êtes souvent exposée à faire des chutes fâcheuses » (sc. 4). On comprend qu'il s'agit en fait d'une transposition de la chute des pièces de théâtre et particulièrement des tragédies à la Comédie-Française sous une forme allégorique, effet de style très fréquent dans la satire des théâtres privilégiés. S'ajoute ensuite une critique de l'actualité, et

4. *Acad.* 1762.

5. Pauline Beaucé propose une étude approfondie des parodies d'opéra au dix-huitième siècle dans sa thèse *Parodies d'opéra au siècle des Lumières : évolution d'un genre comique*, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

notamment de la reprise de *Mariamne*. À propos de cette pièce, tragédie de Voltaire, de 1724, on apprend dans les *Annales dramatiques* qu'elle n'eut pas de succès lors de la première représentation. Une plaisanterie fit tomber la pièce : « Ce grand homme nous apprend qu'au moment où l'actrice, qui faisait le rôle de Mariamne, portait la coupe empoisonnée à sa bouche, une personne du parterre s'écria : "La Reine boit !", ce qui occasionna un grand tumulte »⁶. Le dénouement en fut modifié en 1725 et la pièce devint : *Hérode et Mariamne*. Elle eut alors plus de succès. Ce rappel est bien sûr utilisé ici par l'auteur pour insister sur le manque de nouveauté à la Foire. La Comédie-Française ajoute y avoir donné une autre pièce, *Le Triomphe du temps*, qui eut du succès. Momus ironise, alléguant que c'est uniquement la présence du chant et de la danse dans cette pièce qui a permis son succès. C'est ainsi rabaisser la Comédie-Française à ses rivaux. Un argument de défense de la Comédie-Française est enfin l'arrivée d'une actrice nouvelle sur son théâtre, donnant lieu à une autre réplique de Momus : ce n'est que grâce à elle qu'est accouru le public. L'actrice en question est probablement Marie Dupré, femme de Quinault-Dufresne, qui

débuta d'abord à Fontainebleau, le 7 novembre 1724 ; elle y fit tant de plaisir que le Roi la gratifia d'un habit fort riche à la romaine, de la valeur au moins de huit mille livres ; reçue le 17 du même mois ; elle parut à Paris dans *Andromaque*, par le rôle d'Hermione, le 5 janvier 1725⁷.

Cette scène, rappelant ce que doit la Comédie-Française à Molière et Corneille⁸, est un plaidoyer pour la nouveauté, instrument de défense souvent repris par les forains.

La même critique que pour la Comédie-Française se fait ensuite, lorsque la Comédie-Italienne arrive sur scène. Une allusion au *Prince travesti* de Marivaux, pièce qui avait été reprise, est encore une fois l'occasion d'une raillerie. Le public, seul juge, ne la reçut pas bien : « Paris en l'apercevant / Revenir sur la scène / S'écriait à chaque instant / Tant il lui faisait peine » (sc. 8). Une note de l'éditeur explique par ailleurs qu'« en effet, ses propos fades et languissants ne finissaient pas ». La Comédie-Française et la Comédie-Italienne ont été évincées. C'est la Foire qui arrive désormais. Elle apparaît alors amaigrie, et en colère contre la Comédie-Italienne. La Foire fait à nouveau référence à la querelle des *Mariamnes*. Elle avait en effet proposé une pièce, *Les Quatre Mariamne*, parodie de celle de Voltaire, mais la Comédie-Italienne a empiété sur son terrain en proposant *Les Huit Mariamnes*, pièce de Piron. La Comédie-Italienne, dans cette pièce, utilise des vaudevilles, que la Foire semble considérer comme son privilège exclusif. La Foire, contrairement aux autres comédies, reçoit un important compliment de Momus : « J'ai pourtant entendu dire que vous aviez fait de grands préparatifs pour attirer le public chez vous » (sc. 10). Ce n'est donc pas faute d'avoir voulu plaire et proposer des nouveautés qui fit échouer la Foire cette année-là.

6. *Annales dramatiques ou dictionnaire général des théâtres*, Paris, Babault ; Capelle et Renand ; Treuttel et Wurtz ; Le Normand, 1810, p. 108.

7. *Abrégé de l'histoire du théâtre français, depuis son origine jusqu'au premier juin de l'année 1780*, Paris, L'auteur ; L. Jorry ; J-G Mérimot, 1780, t. II, p. 464.

8. « Ma foi, sans Corneille et Molière, vous seriez bien mal dans vos affaires » (sc. 5). Mais même ces auteurs lassent, pour avoir été encore et encore repris : « Vous donnez, belle Comédie / Si souvent ce fameux auteur, / Que chacun se lasse et s'écrie, / D'autant qu'on le sait tout par cœur : / Molière, mes amours / Vous verrai-je toujours ? » (sc. 5).

Enfin, l'arrivée de Monsieur Vaudeville, fournisseur de pièces pour la Foire, est l'occasion de proposer une esthétique du théâtre forain. Ainsi, la Foire lui demande d'ajouter dans la pièce du bon goût, de la délicatesse, mais aussi beaucoup de « mirlitons ». On lit aussi dans cette pièce un « traité » de style pour plaire aux spectateurs. Un auteur doit « faire entrer du badin » (sc. 3) dans ses jeux. La satire est bienvenue, mais c'est une satire particulière à laquelle Momus engage les auteurs : celle qui fait rire et permet de se moquer de soi-même. Bailly reprend ainsi un topos : le théâtre doit permettre de se corriger de ses défauts, tout en plaisant.

Les prologues en vaudevilles et les pièces métathéâtrales permettent ainsi de mettre en avant les querelles, et par là, de se défendre contre les attaques des théâtres privilégiés et également de proposer une forme d'esthétique théâtrale. La marque de fabrique du théâtre forain reste ainsi le vaudeville, mais l'on voit déjà poindre ce vers quoi pencheront de plus en plus les auteurs de la Foire : un style plus délicat, afin de contrer les critiques les plus ardentes contre la Foire, qui, bien souvent, mettaient en cause la bienséance⁹.

9. Voir également la notice de *La Querelle des théâtres* et des *Funérailles de la Foire*, vol. 2.

Momus censeur des théâtres

Pièce en un acte

Représentée pour la première sur le théâtre de l'Opéra-Comique

Le 6 juin 1725

Bailly

ACTEURS

MOMUS.

LA FOLIE.

LE CAPRICE.

PANTALON.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

MONSIEUR VAUDEVILLE, POÈTE.

LA FOIRE.

L'OPÉRA.

TROUPE DE DANSEURS ET DANSEUSES.

*La scène est dans la plaine des Sablons*¹⁰.

10. Plaine sablonneuse située entre le bois de Boulogne et la porte Maillot, à Paris. Voir L'Abbé Bellanger, *Histoire de Neuilly, près Paris (Seine) et de ses châteaux*, 1855. On lit également dans le *Dictionnaire historique, topographique et militaire de tous les environs de Paris*, par M. P.-St.-A..., Paris, Panckoucke, Delaunay, Pélissier, Petit, Le Normand, Pillet, Verdière, p. 531, « C'était autrefois une plaine aride, où nos rois passaient leurs troupes en revue. Depuis la révolution, les progrès de la culture ont fait fructifier ce sol stérile, et la plaine des Sablons s'est couverte de maisons de campagne. Elle fait partie de la commune de Neuilly. Géologie : la plaine des Sablons est toute entière composée de terrain de transport ancien, pareil à celui du bois de Boulogne. Mais le dessous de ce sol est sableux ».

MOMUS CENSEUR DES THÉÂTRES

Le théâtre représente la plaine des Sablons ; le Caprice y paraît endormi sur le sable, ayant un livre à la main.

SCÈNE I

LA FOLIE ET LE CAPRICE, *ENDORMIS.*

LA FOLIE, *entrant en dansant et d'un air gai.*

AIR : *Dans ces lieux tout rit*

Sous mes lois tout rit sans cesse,
Dans un cœur jeune et badin
Je fais régner l'allégresse ;
Je ne lui fais qu'un très heureux destin.

Regardant de tous côtés.

Mais je n'aperçois point Momus, il m'avait pourtant promis de voler sur mes pas ; la plaine des Sablons est une plaine assez grande, jetons les yeux de tous côtés, peut-être le découvrirai-je... Mais, que vois-je ? Un homme endormi sur le sable braver les chaleurs de la saison ? Approchons. Juste ciel, c'est le Caprice ! Je ne m'étonne plus de ce que quelques pièces à la passade ont réussi cet hiver ¹¹... Réveillons-le.

Elle le tire par le bras.

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Réveillez-vous, badin Caprice.
À quoi pensez-vous de dormir ?

LE CAPRICE, *baille et s'étend.*

Excuse, ma chère commère.

LA FOLIE

Eh, que faites-vous de ce livre ?

AIR : *De tous les capucins du monde*

11. Entre autres, *Les Chimères*, de Piron, *Pierrot Perrette* et *Les Quatre Mariannes* de Fuzelier, à l'Opéra-Comique. Cette dernière pièce de Fuzelier eut, d'après les *Mémoires*, t. I, p. 29, « beaucoup de succès ».

Vous vous ennuyez, je le pense.

LE CAPRICE

Hélas, j'avais à ton absence,
Pris du Théâtre-Italien
Une pièce. Dans l'intervalle,
Je me suis, la lisant...

LA FOLIE

Eh, bien ?

LE CAPRICE, *baillant*.

Endormi dessus la morale ¹².

Mais, dis-moi, que viens-tu faire ici ?

LA FOLIE

Attendre Momus, qui m'a chargée d'ordonner à tous les théâtres de se rendre dans la plaine des Sablons. Je viens de les avertir et dans peu nous les verrons.

LE CAPRICE

Et pourquoi ?

LA FOLIE

Pour savoir comme ils ont diverti Paris tout l'hiver ¹³ ; Momus va être dans son centre, comme tu vois, car il trouve à mordre partout.

LE CAPRICE

Je suis de ton avis, car je sais qu'ils ont fait une forte diète tout l'hiver.

AIR : *De tous les capucins [du monde]*

Les Italiens, je te jure,
Ont souffert dans telle aventure :
Les pièces qu'ils représentaient
Avaient le succès ordinaire ;
Car sitôt qu'elles paraissaient,
Zeste ¹⁴,
On les voyait tomber par terre.

LA FOLIE

Si vous l'eussiez voulu, compère ?

AIR : *Vraiment, ma commère, [voire]*

12. Note de l'éditeur : « Les Italiens ne donnaient alors que des pièces pleines de morale ».

13. C'est-à-dire pendant la foire Saint-Germain, qui se tenait de février à mars.

14. Note de l'éditeur : « Il réussit peu de pièces cet hiver chez les Italiens ».

Elles auraient réussi.

LE CAPRICE

Vraiment, ma commère, oui.

LA FOLIE, *d'un ton railleur.*

À l'ordinaire il faut croire.

LE CAPRICE

Vraiment, ma commère, voire,

Vraiment, ma commère, oui.

Mais j'entends du bruit.

SCÈNE II

MOMUS, LE CAPRICE, LA FOLIE.

On joue l'air des « Rats »¹⁵ pour la descente de Momus.

LE CAPRICE

AIR : *C'est le dieu des eaux qui va*

C'est le dieu Momus qui va paraître,
Rangeons-nous autour de notre maître.

AIR de *La serrure*

Salut au dieu de la satire,
Qu'il soit le bienvenu.

MOMUS

Bonjour !

Ce n'est, ma foi, que pour bien rire
Que je me rends dans ce séjour.

Les théâtres ont ordre de se trouver ici.

LA FOLIE

Ils devraient déjà même être arrivés. Je vous quitte, et vais les presser.

15. *Avoir des rats* : « On dit figurément et familièrement avoir des rats pour dire avoir des caprices, des bizarreries, des fantaisies » (Acad. 1762).

SCÈNE III

MOMUS, LE CAPRICE.

MOMUS

Hé bien, Seigneur Caprice, que dites-vous de mon idée ?

LE CAPRICE

Que je la trouve bonne.

MOMUS

Je ne veux que venger Paris.

AIR de *Joconde*

Le public se plaint hautement,
 C'est l'aveu du vulgaire,
 Que les théâtres maintenant
 Ne cherchent plus à plaire ;
 Et que l'Italien manquant
 De bonnes comédies,
 Ne peut attraper son argent
 Qu'avec des parodies ¹⁶.

LE CAPRICE

Que voulez-vous qu'ils fassent, les pauvres gens ?

AIR : *L'on n'aime point dans nos forêts*

Les théâtres n'ont, à présent,
 De bon que leurs pièces antiques ;
 L'on irait même peu souvent,
 Si par leurs titres magnifiques,
 Les Français, les Italiens,
 Ne trompaient les Parisiens.

De plus, l'on manque de bonnes pièces nouvelles. Oui, si le public,

AIR de *Jean de Vert*

Pour tous les auteurs d'à présent,
 N'avait pas d'indulgence,
 Les spectacles, assurément,
 Seraient en décadence.

16. Entre autres parodies, on joua, cette année-là, sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne : *Armide* de Bailly, mis au théâtre le 21 janvier 1725, parodie de l'opéra du même nom, voir Origny, t. I, p. 82, janvier 1725 ; *Les Huit Mariannes*, de Piron, parodie des *Quatre Mariannes* de Fuzelier ; *Le Mauvais ménage* de Le Grand et Dominique, en mai 1725, *DTP*, t. III, p. 356, parodie d'*Hérode et Mariamne* de Voltaire.

MOMUS

Il y a pourtant des auteurs qui lui plaisent.

LE CAPRICE, *finit l'air.*

Les auteurs qu'il trouve charmants,
Ce sont ceux qui régnaient du temps
De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de Vert en France.

MOMUS

Vous avez raison.

AIR : *Un amant nous conte toujours*¹⁷

Un auteur
Qui veut aujourd'hui charmer le cœur
Du spectateur
Doit enfin
Dans ses jeux faire entrer du badin :
La satire
Plaît, quand adroitement
L'on sait nous faire rire
D'un portrait où souvent
Tel qui croit nous y lire
Se voit ressemblant.

LE CAPRICE

AIR : *Autrefois j'étais jeune et belle ; Triomphe du temps, comédie française*¹⁸

Jadis, un auteur du parterre
Gagnait les applaudissements,
Tan, tan, tan ;
Mais aujourd'hui, c'est en vain qu'il veut plaire,
Ten, ten, ren, ten ten,
Il n'est plus temps.

Mais j'aperçois la Comédie-Française conduite par un poète. Ils se parlent. Écoutons.

17. Note de l'éditeur : « Dans la parodie d'*Armide* ». Cette parodie était de Bailly et avait été représentée la même année.

18. De Marc-Antoine Le Grand, représentée pour la première fois en 1716, au château de Versailles, et reprise en 1724 à la Comédie-Française. Voir *DTP*, t. V, p. 564.

SCÈNE IV

LA COMÉDIE-FRANÇAISE, S'APPUYANT SUR UN POÈTE, MOMUS, LE CAPRICE.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Non, je n'y puis tenir, la force m'abandonne ¹⁹ ;
Qui peut glacer mes sens ? Je tremble, je frissonne ²⁰

(*En repoussant le poète.*)

Vous m'êtes inutile ; ah, je vais succomber !
Loin de me soutenir, vous me faites tomber.

MOMUS, *allant à elle.*

Qu'avez-vous, belle Comédie, vous paraissez fâchée ?

LA COMÉDIE-FRANÇAISE, *avec agitation.*

Seigneur, c'est un poète tragique dont j'avais emprunté le bras pour me soutenir, il a manqué trois ou quatre fois de me faire rompre le cou...

LE CAPRICE

Avec ces messieurs-là, vous êtes souvent exposée à faire des chutes fâcheuses.

MOMUS

Tandis que je vous tiens, dites-moi un peu pourquoi le public publie partout que vous l'avez ennuyé tout l'hiver ?

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

En tout cas cela n'a pas duré longtemps, car si je ne me fusse avisée de rhabiller *Marianne* de pied en cap, il m'aurait laissée tout-à-fait là.

LE CAPRICE

Quoi ! *Marianne* a repris ?

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Sans doute. Ignorez-vous que l'auteur disait partout :

AIR : *Le temps se barbouille*

Allez, si la pauvre fille
Eut l'an passé ce sort-là,
Plus brillante et plus gentille,
Paris un jour la verra :
L'on la lui rhabille, bille, bille,
L'on l'on la lui rhabillera.

19. Ce vers est parodié de *Phèdre* de Racine. On en trouve une parodie voisine dans *La Querelle des théâtres* : « Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne ».

20. Ce vers rappelle également un vers de *Phèdre* : « J'aime... à ce nom fatal, je tremble, je frissonne » (I, 3).

AIR : *Au généreux Roland*

C'est à de vrais amis qu'elle redoit la vie.
 Leur brigue, enfin, lui fait revoir le jour.
 Sans leur secours l'affreuse et noire envie
 La retiendrait dans le sombre séjour.

MOMUS

AIR de *La ceinture*

Oui, mais...

Le public ne doit qu'au larcin
 Ses beautés, ses délicatesses.
 Ainsi qu'un habit d'Arlequin,
 Elle est faite de toutes pièces.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Savez-vous ce que j'ai fait pour faciliter son succès ?

AIR : *Lon la*

J'ai d'abord gagné le cœur
 Du critique et du siffleur :
 Craignant du mutin
 Quelque tour malin,
 Pour empêcher le trouble,
 J'ordonnai qu'à la porte enfin
 L'on ne prit point le double ²¹,
 Lon la,
 L'on ne prit point le double.

LE CAPRICE

L'on dit que les Italiens en ont donné une parodie de Piron.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Pour critiquer par aventure
 Un dénouement aussi nouveau,
 Il vous faudrait, je vous le jure,
 Mordre sur *Agnès de Chaillot* ²².

21. Note de l'éditeur : « Les Comédiens-Français, la première fois qu'ils la donnèrent, prirent le double partout ». C'est-à-dire que l'entrée était deux fois plus chère qu'à l'ordinaire.

22. Parodie d'*Inès de Castro*, de Dominique et Le Grand, représentée pour la première fois le 24 juillet 1723, et reprise de très nombreuses fois : « Elle eut un succès prodigieux, aussi peut-on la donner pour le modèle d'une bonne et véritable parodie », *MfP*, t. II, p. 15.

MOMUS

À l'égard de vos tragédies,

AIR : *Colin, venant de la ville*

Pour que le public demeure
Assuré de leur succès,
Et que l'on voie à toute heure
Chez vous prendre des billets,
Il faut qu'on y pleure, pleure,
Tout ainsi que dans *Inès*.

Enfin, c'est donc là ce que vous avez donné de plus nouveau ?

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

J'ai encore donné *Le Triomphe du temps*²³.

MOMUS

À propos, on m'a dit que l'on y chantait et dansait à chaque moment.

AIR du *Cap de Bonne-Espérance*

À la musique, à la danse,
Les nouveautés d'aujourd'hui
Doivent leurs succès, je pense.

LE CAPRICE

Tout Paris en parle ainsi.

MOMUS

Un menuet, un vaudeville,
Fait passer une vétille.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Vraiment,

C'est ce qui soutient si bien,
Le Théâtre-Italien.

De plus, Paris compte-t-il pour rien une actrice toute neuve, que je lui ai donnée cet hiver²⁴ ?

LE CAPRICE

Tant pis, la belle, Paris n'aime point les actrices toutes neuves. Il lui faut des dégourdiés,

23. Il s'agit également d'une reprise, évoquée plus haut. Nous pensons qu'il s'agit de la pièce de 1716, qui fut reprise en 1724, et non en 1725 comme le laisse entendre la pièce.

24. Il s'agit probablement de Marie Dupré, femme de Quinault-Dufresne, qui « débuta d'abord à Fontainebleau, le 7 novembre 1724 ; elle y fit tant de plaisir que le Roi la gratifia d'un habit fort riche à la romaine, de la valeur au moins de huit mille livres ; reçue le 17 du même mois ; elle parut à Paris, dans *Andromaque*, par le rôle d'Hermione, le 5 janvier 1725 », *Abrégé de l'histoire du théâtre français depuis son origine jusqu'à l'année 1780*, par Monsieur le Chevalier de Mouhy, Paris, chez l'auteur, L. Jorry et J.-G. Mérigot, 1780, t. II, p. 464.

c'est-à-dire gens qui aient battu le fer, mais n'importe, le public

AIR : *De tous les capucins [du monde]*

Suivant le penchant qui l'entraîne,
Chez vous s'est transporté sans peine.

MOMUS

Trouvant que le jeu lui plaisait,
L'on m'a dit : est-il vrai, la belle,
Que sur votre affiche on trouvait
Toujours cette actrice nouvelle ?

LE CAPRICE

C'est être bien bas, que de se voir forcée à rabattre sur une actrice pour attirer le monde chez soi.

MOMUS

N'en soyez point glorieuse, au moins, car si pour voir votre actrice,

AIR du vaudeville du *Jeune vieillard*

Le public courut si vite
Et parut si curieux,
S'il continua de suite
À s'y rendre ²⁵, entre nous deux,
Vous ne devez sa visite
Qu'à l'éclat de ses beaux yeux.

LE CAPRICE

Ma foi, sans Corneille et Molière, vous seriez bien mal dans vos affaires. (*Lui passant la main sous le menton.*) Que vous êtes heureuse d'avoir un si beau fond.

MOMUS

À propos de Molière,

AIR : *À l'ombre d'un ormeau*

Vous donnez, belle Comédie,
Si souvent ce fameux auteur
Que chacun s'en lasse et s'écrie,
D'autant qu'on le sait tout par cœur :
Molière, mes amours,
Vous verrai-je toujours ?

LE CAPRICE

Allez vous promener dans ces allées jusqu'à nouvel ordre.

25. Note de l'éditeur : « À la comédie ».

SCÈNE V

MOMUS, LE CAPRICE.

LE CAPRICE

Elle est malheureuse en tragique.

MOMUS

Ma foi, je crois qu'en comique elle ne l'est pas moins. Les auteurs d'à présent ont le génie si froid qu'ils ne peuvent rien digérer.

AIR du *Bon branle*

Nous n'en voyons guère aujourd'hui
Faire feu sur la scène,
Car tel qui pense être applaudi
Souvent se trouve anéanti.
Non, je ne puis sans peine
Sentir que l'on néglige ainsi
Thalie et Melpomène.

Mais j'aperçois le Pantalon de la Comédie-Italienne, que nous veut-il ?

SCÈNE VI

PANTALON, MOMUS, LE CAPRICE.

PANTALON

Signores, io sono votre servitore ²⁶.

MOMUS

Avancez, bonhomme, et parlez-nous français. Je sais de quoi vous êtes capable.

PANTALON, *faisant la révérence*.

Je serais trop heureux si...

MOMUS

Voyez si je vous connais bien. Ne faisiez-vous pas dans *Le Dédain affecté* ²⁷, comédie italienne, le rôle d'un père commode ?

26. Nous traduisons : « Seigneur, je suis votre serviteur ».

27. Note de l'éditeur : « Il est vrai que le rôle de Pantalon était singulier ». On trouve plus d'informations dans le *Mercur* de janvier 1725, p. 135 : « Le 26 de ce mois, les Comédiens Italiens représentèrent pour la première fois une comédie en prose et en trois actes, qui a pour titre *Le Dédain affecté*. Cette pièce est d'un auteur anonyme ; mais elle est d'un style à faire connaître qu'elle part d'une bonne plume ».

PANTALON, *riant naïvement.*

Oui, Seigneur. Ah, ah !

LE CAPRICE

Le public vous a fort remarqué ; en effet, votre personnage était intéressant. Sans vous et votre bonne franchise, l'auteur n'aurait jamais pu soutenir l'intrigue de sa pièce, ni arriver au dénouement.

MOMUS

L'ingénuité avec laquelle vous disiez à votre fille de faire compagnie à son amant a fort réjoui le spectateur ; vous vous trouviez même à propos, à ce qu'on m'a dit, pour les remettre ensemble quand le *quiproquos* allait les brouiller.

PANTALON, *riant.*

C'est vrai, c'est vrai. Ah, ah !...

LE CAPRICE

Oh, le public chérit fort cette pièce !

AIR : *Lerela*

Il aime, il le faut avouer,
Le rôle qu'on vous fait jouer,
Et dit que vous êtes bon père,
Lerela, lerelanlere,
Lerela²⁸, le bon papa.

PANTALON, *riant.*

Ah, ah, ah !

MOMUS

Des petits-maîtres²⁹, surtout, vous aviez l'approbation. Car sitôt qu'ils vous voyaient, ils disaient tour à tour :

AIR : *Ah, mon dieu, que de jolies [filles]*³⁰

Ah, mon dieu, que j'aime ce père !
Qu'il a l'air bénin.

Puis, continuant de vous admirer :

AIR : *Ah, Philis, [je vous vis]*

Ah, papa, que vous êtes aimable !
Ah, papa, que vous êtes charmant !

28. Note de l'éditeur : « Le prenant par sa barbe ».

29. *Petit-maître* : « On appelle ainsi un jeune homme qui se distingue par un air avantageux, par un ton décisif, par des manières libres et étourdies » (Acad. 1762).

30. La métrique de cet air nécessite qu'on prononce « joli'fille ».

Oui, je voudrais pour un moment,
De votre fillette me trouver l'amant.
Ah, papa, que vous êtes aimable !
Ah, papa, que vous êtes charmant !

PANTALON

Ne me condamnez pas sans m'entendre.

AIR : *Il faut suivre la mode*

Non, ce n'est point sur ce fait-là
Qu'on doit m'accuser de méprise.
Si je parais si bon papa,
Permettez que je vous instruisse
Pourquoi sur la scène l'auteur
M'a fait paraître si commode.
C'est qu'il a voulu, par honneur,
Suivre en ce point la mode.

MOMUS

Cependant, le public vous abandonna.

PANTALON

AIR : *Nos partisans font l'éloge*

Vraiment, je n'eus plus la presse ³¹
Dès que l'ont m'eût vu de près.
Il est bien vrai que sans cesse
En formant maints beaux projets
Le long de ci, le long de là,
Le long de la pièce,
Je disais des quolibets.

MOMUS

AIR de *L'ami de tout le monde*

Père aussi facile que vous,
Doit être aussi fort bon époux.
Si votre âme en bonté féconde
Suit toujours cette opinion,
Vous serez, j'en suis caution,
Ami de tout le monde.

Mais qu'y a-t-il pour votre service ?

31. *Presse* : « Foule, multitude de personnes qui se pressent » (Acad. 1694).

PANTALON

C'est de la part de la Comédie-Italienne, qui m'a chargé de vous demander s'il lui serait libre d'entrer à présent.

LE CAPRICE

Courez vite ment lui dire que nous l'attendons.

SCÈNE VII

MOMUS, LE CAPRICE.

LE CAPRICE

En effet, c'est un second philanthrope pour la simplicité... Mais voici la Comédie-Italienne.

SCÈNE VIII

LA COMÉDIE-ITALIENNE, MOMUS, LE CAPRICE.

LA COMÉDIE-ITALIENNE

AIR : L'on vit pour ces fillettes

Oh, je sais bien que contre moi (*bis*)

Vous allez gloser mais, ma foi,

Je vous permets d'en rire.

Non, non,

Vous n'en sauriez trop dire, non, non,

Vous n'en sauriez trop dire.

Tenez, laissez-moi vous instruire, je vous mettrai bientôt au fait de tout, car je sens que c'est là où vous en voulez venir.

MOMUS

AIR : Va-t-en voir s'ils viennent

Voit-on chez vous, à présent

Que chacun s'empresse

De vous porter son argent ?

Avez-vous la presse ?

LA COMÉDIE-ITALIENNE

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,

Va-t-en voir s'ils viennent.

AIR : Tout le long de la rivière

Je vous le confesse,
Nous ne faisons rien.

LE CAPRICE

Une bonne pièce
Vous ferait du bien.

LE CAPRICE

Dites-nous un peu, tandis que j'y pense, des nouvelles du *Prince travesti* que vous avez rhabillé tant de fois. Comment a-t-il repris cet hiver ?

LA COMÉDIE-ITALIENNE

Hélas !

AIR : *Où s'en vont ces [gais bergers]*

Paris, en l'apercevant
Revenir sur la scène ³²
S'écriait à chaque instant
Tant il lui faisait peine.

AIR : *Trousse, belle*

Prince, finissez donc vos discours,
Ils sont si longs qu'ils traînent.

Une dame, que la pièce ennuyait, dit en son petit particulier :

AIR : *Ah, qu'il est long*

Ah, qu'il est long, don, don,
L'amour du prince.

MOMUS

AIR : *Ah, voyez donc (bis)*

Le parterre, en raillant, dit-on,
Disait à tour de rôle :
Pour charmer ce jeune tendron,
Ah, voyez donc ! (bis)
Comme il s'y prend le drôle.

LA COMÉDIE-ITALIENNE

Pour fermer honorablement notre théâtre, nous donnâmes *L'Île des esclaves* ³³. D'abord qu'elle parut, le parterre s'écria :

AIR : *Ah, bouteille ma mie*

32. Note de l'éditeur : « En effet, ses propos fades et languissants ne finissaient pas ».

33. Comédie de Marivaux. Elle fut représentée le 5 mars 1725 à l'hôtel de Bourgogne.

Ah, ah, ah, morale, ma mie !
 Pourquoi me suivez-vous ?

Comme j'étais attentive à écouter ce que la critique en dirait, voici ce que j'entendis :

AIR : *Ah, que Monseigneur [est charmant]*

Chez les Italiens, vraiment,
 Je me plairais, dit un *quidam*,
 S'il ne donnait pas si souvent
 Sa morale jolie.
 Hélas, pour qu'il fasse autrement,
 Faut-il que je l'en prie ?

MOMUS

AIR de *Monsieur Régnier*

Non, rien n'égale
 Votre erreur. Entre nous,
 Croyez-vous qu'on ira chez vous
 En nous donnant de la morale ?
 Ah, ah, voyez donc !
 Comme on y viendra, falala.

LE CAPRICE

Je me suis laissé dire que les dames y sont un peu maltraitées, vous deviez ménager le beau sexe. Vous savez

AIR du *Confiteor*

Qu'il faut de ce sexe charmant
 Toujours parler avec sagesse ;
 Un couplet tourné galamment,
 Où règne la délicatesse
 Le charme, et quand il applaudit
 Aveuglement on y souscrit.

MOMUS

AIR du *Roi de Cocagne*

Puisqu'enfin, dans une humeur égale
 Vous vous accordez si bien,
 Que chez vous on a de la morale,
 Chez les Français de l'ancien,
 Vers l'Opéra battons-nous la campagne ?

LA FOIRE, *entrant en chantant, en dansant.*

Et lon lan la,
Ce n'est pas là
Que l'on trouve cela.
C'est un pays de Cocagne³⁴.

SCÈNE IX

LA FOIRE, LA COMÉDIE-ITALIENNE, MOMUS, LE CAPRICE.

MOMUS

Qui êtes-vous, ma mie ?

LA FOIRE

Ma mie... ma mie...

AIR : *Des fraises*

Quoi, vous ignorez mon nom ?
Cela se peut-il croire ?
Mais n'importe, apprenez donc,
Qu'on me nomme sans façon
La Foire, la Foire, la Foire !

LE CAPRICE

Vous, la Foire ! Eh, comme vous êtes maigre ; mais dites-moi, que cherchez-vous ici ?

LA FOIRE

La Comédie-Italienne, avec qui je veux un peu me rosser.

MOMUS

Que vous a-t-elle fait ? La voici.

LA FOIRE

Ah, ah, ma mignonne, vous ne disiez mot là ! Laissez faire. Nous allons voir beau jeu.

LA COMÉDIE-ITALIENNE

Vous me faites pitié.

LA FOIRE

J'ai tort, n'est-ce pas ?

AIR du *Branle de Metz*

Et dois même être contente

34. *Pays de Cocagne* : « Pays fertile, abondant en toutes choses et où l'on fait grande chère » (Acad. 1694).

De vous voir anticiper
Sur mes droits et d'usurper.

LA COMÉDIE-ITALIENNE

Vous êtes une insolente.

LA FOIRE

Avec son air patelin,
Voyez cette impertinente,
Qui depuis un temps enfin,
M'ôte le pain de la main.

MOMUS

Comment cela ?

LA FOIRE, *avec agitation.*

AIR du *Mirliton*

Quoi, le grand Momus ignore,
Que pour avoir de l'argent,
Au public cette pécore,
Débite présentement
Tous mes mirlitons !

À telles enseignes, que nous n'avions qu'un pauvre petit brimborion³⁵ de vaudeville à la foire Saint-Germain, sous le nom des *Quatre Mariannes*³⁶. Zeste, elle s'en est emparée et l'a fait paraître sous le nom des *Huit*.

MOMUS, *à la Comédie-Italienne.*

Vous vous mettez donc dans le goût des flons flons.

LA COMÉDIE-ITALIENNE

AIR des *Poètes*

Si la troupe Italienne,
Sans appréhender le *hic*,
Risque un flon flon sur la scène,
Ma foi, ce n'est qu'à pic nic,
C'est le tic, tic, tic,
C'est le tic du public.

AIR : *Dans l'hôtel de la Comédie*

35. *Brimborion* : « Colifichet, babiole, chose de néant ou de peu de valeur » (Acad. 1762).

36. Parodie de Fuzelier, représentée le premier mars 1725 sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Dans le manuscrit *Opéra-Comique*, on lit : « Cette parodie eut près de quarante représentations ». Piron en fit également une parodie sous le titre *Les Huit Mariannes* à l'Hôtel de Bourgogne en avril 1725.

Pour gagner enfin son estime,
 J'ai beau lui donner du sublime,
 Il baille, il s'étend, il s'endort :
 Le moindre flon flon le réveille,
 Vous sentez à merveille
 Si j'ai tort.

Le premier jour que je donnai des vaudevilles, tout le parterre s'en allait.

AIR : *Et lonlanla, la bouteille*

Et lonlanla, la morale,
 La morale,
 Et lonlanla,
 La morale s'en va.

MOMUS

Croyez-moi, laissez à la Foire ses vaudevilles, vous avez de si bons auteurs qui travaillent pour vous !

LA COMÉDIE-ITALIENNE

AIR de *Mon pot*

Les auteurs les plus fameux
 Sont-ils les plus heureux ?

AIR : *C'est un certain [je ne sais quoi]*

Un auteur a beau, croyez-moi,
 Écrire avec finesse,
 L'on voit bientôt tomber sa pièce
 Si le parterre, par ma foi,
 N'y trouve un certain je ne sais qu'est-ce,
 N'y trouve un certain je ne sais quoi !

LE CAPRICE

AIR : *Je ne saurais*

Pour honorablement plaire,
 Supprimez vos mirlitons.
 Tous ces vogues la galère,
 Ces lanturlus, ces flons flons.

LA COMÉDIE-ITALIENNE

Si j'étais
 Si sotté que de le faire,
 J'en mourrais.

AIR : *Marotte fait bien [la fière]*

Sans un flon flon, ma timbale
Le plus souvent n'irait pas.

MOMUS

Que ne donnez-vous de la nouveauté au public ?

LA FOIRE

C'est à quoi les Italiens ne manquent pas, mais par malheur elle passe trop vite.

LA COMÉDIE-ITALIENNE

AIR : *De quoi vous plaignez-vous*

J'ai donné du nouveau
Pour contenter son génie.
J'ai donné du nouveau,
Et même du plus beau.
J'ai dans cet hiver, ma mie,
Pour plaire aux parisiens,
Mis une tragédie
En vers italiens ³⁷.

LA FOIRE

AIR : *La troupe Italienne*

Pour vous voir tous sur la scène,
On dit que le public son argent vous porta.
La troupe Italienne,
Faridondaine,
Et lon lan la,
La troupe Italienne,
Faridondaine,
L'ennuya.

MOMUS, à la Foire.

Je veux terminer votre différend et n'y vois qu'un milieu, comme elle vous vole vos militons, volez lui sa morale.

37. Allusion probable à *Andromaque* : « On fut agréablement surpris de voir l'*Andromaque* de Racine mise en vers Italiens. Cette traduction est l'ouvrage de deux seigneurs de la ville de Modèle qui la représentèrent en 1701, tandis qu'il y avait en Italie une armée française », Origny, t. I, p. 83, mars 1725. On trouve également un article dans le *DTP*, t. I, p. 141 : « Le 15 mars 1725, les Comédiens-Italiens donnèrent la première représentation d'*Andromaca*, c'est une traduction très littérale, en vers non rimés, de la tragédie de Monsieur Racine. Les principaux rôles d'*Andromaque*, de Pyrrhus, d'Oreste et de Pylade étaient remplis par les demoiselles Silvia et Flaminia et par les sieurs Mario, Lélío et Dominique, habillés à la romaine. La pièce fut fort bien représentée et cette nouveauté singulière a été goûtée de plusieurs personnes qui entendent parfaitement la poésie italienne et qui font à portée d'en sentir les beautés. *Mercur de France*, mois de mars 1725, p. 565-566 ».

LE CAPRICE

Cela est bien dit.

LA FOIRE

Oh, je ne suis point de cet avis !

AIR : *Lerala*

Si je le suivais, croyez-moi,
Cela me mènerait, ma foi,
Tout droit à la Salpêtrière³⁸.

Lerela.

LE CAPRICE

Oh, çà, il faut que vous fassiez la paix ensemble, c'est Momus et la Caprice qui vous l'ordonnent.

LA FOIRE ET LA COMÉDIE, *ensemble*.AIR de *Roland*

Vivons toutes deux, ma chère,
À jamais de bon accord.

LA FOIRE, *seule*.

Au public cherchons à plaire.
Nous serions dans notre tort
Si pour le bien satisfaire
Nous ne faisons quelque effort.

(Ensemble.)

Vivons toutes deux, ma chère,
À jamais de bon accord.

LE CAPRICE, *à la Comédie*.

Suivez-moi, belle Comédie, je vais vous mener retrouver votre sœur qui se promène dans ces allées.

Ils s'en vont.

SCÈNE X

MOMUS, LA FOIRE.

MOMUS, *à la Foire*.

Pour vous, je vous retiens, je suis bien aise que vous m'instruisiez comment vous avez passé votre foire Saint-Germain.

38. Lieu qui servit à la fois de prison, d'asile et d'hospice aux dix-septième et dix-huitième siècles. Voir Léo Larguier, *La Salpêtrière*, Lyon, Laboratoires Ciba, 1939.

LA FOIRE

Il y en a ici plus de quatre qui vous le diraient mieux que moi ; mais sachez que cela a été bien mal.

MOMUS

J'ai pourtant entendu dire que vous aviez fait de grands préparatifs pour attirer le public chez vous. Il faut apparemment que celui qui se mêle de vos intérêts ne les ait pas bien pris à cœur.

AIR : *Lerela*

Vous avez donc mal rencontré ?
Nenni, c'est un homme éclairé³⁹
Qui m'a fourni de ses lumières,
Lerela.

Mais le malheur a voulu

AIR de *La femme à tretous*

Que je me sois servie
Des auteurs à tretins, tretous,
Que je me sois servie
Des auteurs à tretins, des auteurs à tretous,
Des auteurs à tretous.

AIR : *Ton humeur est [Catherine]*

Le public qui m'idolâtre
Ne vint que très rarement.
Moi, sentant que mon théâtre
Tombait insensiblement,
Je transportai de la Foire⁴⁰,
Voyant qu'on me laissait là,
Mon petit laboratoire
Chez mon cousin l'Opéra⁴¹.

De son avis, au moins.

MOMUS

AIR : *Ah, voyez donc comme il s'y [prend]*

Mais dans quelles intentions ?

39. Note de l'éditeur : « L'entrepreneur était maître chandelier ».

40. Note de l'éditeur : « En effet, la Foire vint jouer sur le théâtre de l'Opéra ».

41. *MSF*, t. II, p. 29 : « Les derniers jours de cette foire [Saint-Germain 1725], l'Opéra-Comique donna une petite pièce d'un acte intitulée : *Le Ravisseur de sa femme*, qui fut représentée sur le théâtre du Palais Royal, avec *Les Quatre Mariannes* ; le prologue de *L'Audience du temps*, l'ancienne parodie de *Télémaque* dans laquelle Dolet joua son rôle favori ».

LA FOIRE

Que je lui tins parole ⁴²
Pour mieux disposer de mes fonds.

MOMUS, *riant*.

Ah, voyez donc, (*bis*) comme il s'y prend le drôle !

C'est-à-dire que tout est commun entre vous.

LA FOIRE

Sans doute, jusqu'aux poètes même ; mais j'aperçois Monsieur Vaudeville qui me cherche.

Elle court à lui.

SCÈNE XI

VAUDEVILLE, MOMUS, LA FOIRE.

LA FOIRE

Eh, bonjour, mon cher ami ! Avez-vous pensé à moi ?

MONSIEUR VAUDEVILLE

AIR : *Ô gué lan la*

J'ai pour vous une pièce :

Oh, c'est du bon !

Que vous aurez la presse !

MOMUS

Quel fanfaron !

LA FOIRE

AIR : *De tous les capucins du monde*

Enfin, Monsieur de Vaudeville,

Puisque votre pièce est gentille,

De grâce, acceptez ces ducats.

MONSIEUR VAUDEVILLE

Oh, je ne suis point intéressé !

LA FOIRE

Eh, ne faites point de façon ! (*Continuant l'air.*)

Dans de semblables conjonctures,

42. Note de l'éditeur : « Ils devaient de l'argent à l'Opéra, et de cette façon ils s'acquittèrent ».

Le poète sage⁴³ en tel cas
Sait toujours prendre ses mesures.

Mais, donnez-nous la pièce, au moins.

MONSIEUR VAUDEVILLE

AIR : *L'appétit vient en mangeant*

Je ne saurais me défendre
Contre un appas si charmant.
Ce beau métal sait me rendre
Presque aussi souple que grand.
Si je me laisse surprendre
C'est qu'à parler franchement,
L'appétit vient en mangeant.

LA FOIRE, *l'embrassant.*

Mon cher ami,

AIR du *Mirliton*

Retravaillez votre pièce
Pour qu'elle soit de bon goût,
Pleine de délicatesse,
Mais n'oubliez pas surtout
Force mirlitons.

Afin que si le public est content, nous puissions dire :

AIR : *Ô, Pierre*

La Foire, la Foire,
Triomphe des jaloux :
Dieux, que nous aurons de gloire,
Si le public est pour nous ;
Si nous avons la victoire,
Chers amis, chantons tous
La Foire, la Foire,
Triomphe des jaloux.

Mais j'aperçois mon cousin l'Opéra avec le Caprice ; c'est un compère intéressé et comme je lui dois quelque bagatelle, il pourrait me les demander ; sauvons-nous, mon cher Monsieur Vaudeville !

43. Note de l'éditeur : « Monsieur Le S*** se faisait payer d'avance par l'Opéra-Comique ». On devine ici qu'il s'agit de Le Sage.

SCÈNE XII

LE CAPRICE, L'OPÉRA, MOMUS.

LE CAPRICE

Seigneur Momus, voici l'Opéra que je vous présente.

MOMUS

Avancez, avancez, que je vous lave la tête. Aviez-vous dessein d'ennuyer le public quand vous avez donné ce petit opéra de guinguette, votre *Reine des Péris* ⁴⁴, pour mieux dire.

L'OPÉRA

AIR : *L'autre nuit*

Tout comme vous, j'étais en doute
Du succès de cet opéra.
Voici comme l'on m'en tira :

AIR : *Mariez-moi*

Maints habiles connaisseurs
Me dirent avec instance :
Habillez-moi vos acteurs ⁴⁵
D'un air de magnificence,
Galonnez, galonnez, galonnez-les,
N'épargnez point la dépense ;
Galonnez, galonnez-les,
Je vous répons du succès.

AIR : *Ah, tu me crois donc bien friande*

Enfin, ils me firent entendre
Qu'agissant ainsi de mon mieux,
Si l'esprit ne pouvait se prendre,
Que je prendrais du moins les yeux.

Que n'ai-je pas fait pour plaire au public à l'égard de cet Opéra ?

AIR : *De tous les capucins [du monde]*

Hélas, pour lever les obstacles
Qui le dégoûtent des spectacles,
Surtout des opéras nouveaux,

44. Opéra de Fuzelier, sur une musique de Aubert le Vieux, représentée le 10 avril 1725 sur le théâtre du Palais Royal, voir *DTP*, t. IV, p. 408.

45. Note de l'éditeur : « On fit grande dépense pour cet opéra qui était protégé ».

Je semais partout des brunettes ⁴⁶ :
 Enfin, ce n'était, en deux mots,
 Qu'un vrai pot-pourri d'ariettes ⁴⁷.

LE CAPRICE

Un soir que je passais près de l'Opéra, j'entendis un *quidam* ⁴⁸ qui disait à un de ses amis :

AIR : *Vous en venez*

Je connais, lui dit ce critique,
 À vous voir si mélancolique,
 Que de l'Opéra vous sortez.

Vous en venez, (*bis*)

Ah, je vois bien que vous en venez,
 Car vous baillez !

L'OPÉRA

Hélas, s'il faut naturellement

AIR : *Quand le péril est agréable*

Que je dise ici ma pensée,
 Le sentiment de tout Paris
 Est que *La Reine des Péris*
 N'était pas fort lettrée.

À la première représentation, tout le monde disait :

AIR : *Car je les coigne*

Votre sentiment se rapporte au mien.
 Oui, je mets en fait qu'il ne vaudra rien
 Qu'on ne le rogne, rogne,
 Qu'on ne le rogne bien.

Pour couper court, on l'a rogné tout-à-fait.

MOMUS

Eh bien !

L'OPÉRA

AIR : *Vaudeville de Belphégor, troisième acte*

En disputant de cette sorte,
 L'Opéra parvint à sa fin.

46. *Brunette* : « Il se disait autrefois de petites chansons tendres et sur des airs faciles à chanter » (Acad. 1835).

47. *Ariette* : « Air léger et détaché à l'imitation des Italiens » (Acad. 1762).

48. *Quidam* : « Terme emprunté du latin et dont on se sert dans les monitoires, procès verbaux, informations, etc. pour désigner les personnes dont on ignore ou dont on n'exprime point le nom » (Acad. 1762).

Mais enfin,
 Chacun disait, gagnant la porte :
 Si je rapporte ici souvent
 Mon argent,
 Je veux que le diable m'emporte.

MOMUS

Ils vous ont tenu parole ?

L'OPÉRA

Que trop !

LE CAPRICE

Mais, Seigneur Momus, vous ignorez que les Comédies, de concert avec l'Opéra, vous ont préparé un divertissement. Les voici qui s'avancent. Prenons part à la fête.

SCÈNE XIII

ET DERNIÈRE.

ENTRÉE

Composée d'un Polichinelle et d'une dame Gigogne, d'un danseur et d'une danseuse en habit héroïque, la Folie à leur tête, d'un Crispin et d'une Crispine, d'un Espagnol et d'une Espagnolette, d'un Pierrot et d'une Perrette et les acteurs de la pièce.

VAUDEVILLE

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

1

Si nous vous donnons du Molière,
 Comme ne pouvant pas mieux faire,
 Messieurs, chantez, criez bien fort,
 Et même jusqu'à perdre haleine,
 Que la troupe romaine
 N'a pas tort.

LA COMÉDIE-ITALIENNE

2

Si notre morale vous gêne,

Et qu'un mirliton vous entraîne
À nous procurer un doux sort,
Chantez donc jusqu'à perdre haleine,
La troupe Italienne
N'a pas tort.

LA FOIRE

Comme vous aimez la satire
Et que vous ne cherchez qu'à rire,
Messieurs, chantez, criez bien fort,
Et même jusqu'à perdre haleine,
Que la troupe foraine
N'a pas tort.

On danse.

ARLEQUIN, *au parterre.*

AIR : *Vaudeville des Oies de Bocacce* ⁴⁹

Pour m'assurer, quand nous donnons
Une pièce nouvelle,
Que le public la trouve belle,
L'on apporte en vain des raisons,
Je ne puis en juger si vite,
Ni m'assurer qu'elle vous plaît,
Qu'alors que j'ai votre visite
C'est vous qui me mettez au fait.

La pièce finit par des danses.

49. *Le Faucon ou Les Oies de Bocacce* est une pièce de Delisle de la Drevetière, représentée sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne en février 1725 (voir *DTP*, t. II, p. 480), qui eut un grand succès.

LE SAGE ET D'ORNEVAL

LES PÈLERINS DE LA MECQUE

1726

NOTICE

1 Source

La pièce est publiée dans le tome VI du *TFLO*, p. 123-230.

2 Représentation et réception

Les auteurs du *Mercur*e donnent la date du 29 juillet 1726 comme première représentation ¹. Elle était jouée sur le théâtre de l'Opéra-Comique, alors tenu par Francisque. Les frères Parfaict ajoutent qu'elle fut représentée pendant 6 semaines et que le « 7 septembre Monsieur Piron fit paraître deux nouvelles pièces de sa façon » ². On peut donc penser qu'elle fut représentée du 29 juillet au 6 septembre environ. Les frères Parfaict, dans leur *Dictionnaire*, ajoutent qu'elle « a été très applaudie » ³.

3 Attribution

La pièce est de Le Sage et d'Orneval seuls. D'après Loïc Chahine, cette pièce n'est pas de Fuzelier, contrairement à ce qu'en disent les frères Parfaict ⁴. En effet, le *TFLO* ne mentionne pas la participation de Fuzelier ; quant au *DTP*, il ne mentionne pas la pièce dans la liste des pièces de Fuzelier. La musique est de Gilliers.

4 Argument

Acte I : On apprend par Arlequin que son maître, fou d'amour, court de province en province à la recherche de sa bien-aimée. Ils sont tous deux sans le sou, aussi Arlequin cherche un nouveau maître. Il rencontre un Calender ⁵, qui lui propose de se joindre à lui dans son métier. Ali, maître d'Arlequin, finit par le retrouver, mais refuse de se faire lui aussi Calender. Dans le même temps, Balkis vient apprendre à Ali que sa maîtresse est tombée amoureuse de lui. Elle est enfermée au Sérail. Ali refuse de la voir, car il aime toujours son ancienne promise. Arlequin l'y mène de force.

Acte II : Arlequin arrive à convaincre Ali de rencontrer la maîtresse de Balkis. Elle le piège d'abord, en lui faisant rencontrer Dardane, puis Amine, qui sont également des suivantes. Arlequin, de son côté, croise Rézia, la Princesse tant aimée d'Ali. Il croit d'abord voir un fantôme, mais Rézia

1. *Mercur*e, août 1727, p. 1876 ; juillet 1726, p. 1705. Cette date est confirmée dans l'article du *DTP* et par les *Mémoires* qui ajoutent également que « L'Opéra-Comique continua les trois pièces précédentes jusqu'au 29 juillet, jour de la première représentation des *Pèlerins de la Mecque* ».

2. *MfP*, t. II, p. 37.

3. *DTP*, t. IV, p. 89.

4. *DTP*, t. IV, p. 89 ; *MfP*, t. II, p. 36.

5. *Calender* : « Nom de certains religieux turcs ou persans, la plupart vagabonds » (Acad. 1762).

lui explique qu'elle voulait tester la constance d'Ali. Hélas, Amine arrive et les met en garde : le Roi est au courant de la présence d'Ali et Arlequin. Il faut fuir.

Acte III : Arlequin et Ali se déguisent en pèlerins pour échapper au Sultan. Amine court prévenir Arlequin : la garde du Sultan vient d'envahir la maison. Le Sultan paraît accompagné de ses gardes, furieux. Il se décide finalement à laisser la vie sauve aux amants.

5 Une réécriture des *Mille et un jours* : du conte au théâtre

À l'instar de *La Princesse de Carizme* et de bien d'autres pièces foraines, les auteurs des *Pèlerins de la Mecque* s'inspirent d'un conte oriental⁶. Il s'agit ici de l'« histoire d'Atalmulc, surnommé le vizir triste, et de la princesse Zélica Bégume ». Ce conte commence par les mésaventures d'Asan, qui se retrouve sans le sou, trahi par ses hommes, et devient alors page d'un homme du sérail. C'est à cette occasion qu'il aperçoit Zélica pour la première fois. Conviée au sérail, la Princesse Zélica se fait passer pour une servante, et Calé-Cairi, sa suivante, pour la Princesse. Elle teste l'amour d'Hasan en la poussant dans les bras de la fausse Princesse. Celui-ci, toutefois, garde sa préférence pour Zélica-suivante : « Cessez, Hassan, de vous abandonner à une affliction superflue ; vous êtes dans l'erreur et vous paraissez mériter qu'on vous détrompe : je ne suis point une esclave de la Princesse Zélica, je suis Zélica même »⁷. Peu après, le bruit de la mort de Zélica court à travers la ville. Désespéré, il fuit. Quelques temps après, il croise par hasard un eunuque au service de Zélica, qui lui apprend que la Princesse n'est pas morte, qu'elle avait monté un stratagème afin d'échapper au Roi, et s'enfuir avec Hasan. Mais elle est à présent aux mains d'un nouveau Roi. Ils arrivent alors à se revoir, en cachette. Hasan était entré au service d'un fakir, qu'il estimait alors comme son ami. Mais ce dernier, après avoir été mis au courant de l'histoire entre Hasan et la Princesse, va non seulement lui faire des avances, mais également trahir les deux amants. Une troupe de soldats se rend alors chez eux. Alors qu'Hasan et la Princesse sont condamnés, Hasan demande grâce pour Zélica, et dévoile au roi l'identité royale de cette dernière. Il laisse alors la vie sauve à tous deux.

Les personnages

Tout d'abord, les personnages orientaux sont conservés, pour la plupart, mais avec des noms différents : Hasan devient Ali, Zélica devient Rézia. Dans le conte, le nom de la suivante principale, Calé-Cairi, devient Amine dans la pièce. D'autres suivantes s'ajoutent également : Balkis, Dardané, Banou.

Dans le conte, le traître est un fakir auprès de qui Hasan est engagé. En revanche, dans la pièce, c'est le Calender, qui forme Arlequin, qui s'avère être le traître. Dans la scène 2 de l'acte I, il est ridiculisé par son charabia incompréhensible : « Illah, illah, ha ! ». Lui-même ne comprend pas les paroles de sa chanson. Les lazzi effectués d'abord par le Calender (« Il se met à tourner

6. François Pétil de La Croix, *Les Mille et un jours, contes persans*, Lyon, Antoine Briasson, 1712, p. 117-137.

7. *Ibid.*, p. 124.

à la manière des Calenders »), puis ensuite répétés par Arlequin qui tombe à terre, désacralisent fortement la figure sainte de ce personnage. Il semble ainsi que les personnages respectés de la tradition orientale dans le conte soient repris à des fins de raillerie et, peut-être même, de dénonciation. Plus que le personnage du Calender, c'est la religion musulmane qui se trouve démythifiée : le Calender chante dans « le style obscur de l'Alcoran » et décrit sa profession comme « une société de philosophes musulmans qui, sous le masque de la sévérité stoïcienne, suivent les maximes relâchées des épicuriens » (I, 2). La duplicité des Calenders désacralisent leur religion. De plus, la seule fin du métier de Calender s'avère d'amasser de l'argent :

Il fait entendre sa sonnette
En criant illah, illah, ha !
Ensuite, il dit sa chansonnette.
Il n'a plus rien après cela
Qu'à présenter sa tirelire.

Peut-on imaginer que, derrière cette critique, se dessinait également une critique de la religion chrétienne ?

Enfin, le personnage d'Arlequin ne semble pas avoir de réel équivalent dans le conte. En effet, Hasan change d'acolyte selon les endroits qu'il traverse, mais aucun valet ne le suit du début à la fin. Arlequin apporte à la pièce son caractère bouffon et comique, et Ali prend ainsi un rôle secondaire. Un autre personnage ne trouve pas son équivalent dans le conte : Monsieur Vertigo. Ce peintre n'est ici utile qu'à la satire, ajoutant à la pièce un style typiquement forain.

L'intrigue

Le déroulement de l'intrigue principale est légèrement modifié. La pièce ne débute pas au même moment que le conte, mais lors de la deuxième aventure d'Hasan, c'est-à-dire lorsque, croyant Zélica morte, il part puis découvre qu'elle est toujours vivante. Dans la pièce, Ali/Hasan pleure depuis des mois la mort de Rézia/Zélica lorsqu'il apprend qu'elle est en vie. Le moyen utilisé pour le faire savoir à Ali est en fait celui utilisé lors de la première rencontre d'Hasan et Zélica dans le conte : la Princesse et la suivante intervertissent leurs rôles. Dans la pièce, le stratagème est repris deux fois, les auteurs jouant sur le comique de répétition. Un autre aspect de l'intrigue doit également être mis en avant : dans les deux cas, le Roi change aussi brusquement d'avis sur la mise à mort des amants. Dans le conte, après avoir appris les origines de Zélica, il épargne la vie aux deux amants, magnanime. Dans la pièce, ce changement brutal un peu caricatural est mis en avant plus fortement encore. Deux répliques suffisent à faire changer d'avis le Roi : Rézia explique au Roi qu'elle aime le Prince depuis longtemps. Aussitôt, il répond : « Vous éprouverez ma clémence [. . .] / Votre amour et votre naissance / Viennent de calmer mon courroux » (III, 11). Enfin, alors que dans le conte, le traître est mis à mort, le Calender est épargné à la demande de Rézia. Cet aspect tient au fait qu'il s'agit d'une réécriture de comédie.

La mise en scène

Le spectaculaire est intrinsèquement liée à la réécriture théâtrale de la pièce. Sans parler de la forme de la pièce, en opéra-comique, qui par là même suppose la mixité formelle (chant, musique, dialogue, danse, etc.), cette pièce accorde une place importante aux jeux de scènes (lazzis) et aux divertissements (musique et danse). Dès la scène 2 de l'acte I, le Calender joue d'un instrument particulier : le violon barbot, et chante l'air « Les Amours triomphants ». À la suite de quoi « il se met à tourner » et Arlequin « tombe tout étourdi ». Dans ce cas précis, l'instrument et le chant servent la matière exotique. Les paroles de l'air sont en jargon : « Quic billic, loulougagne / Mecachefa ronquillo [. . .] » (I, 2). Le personnage épisodique, Monsieur Vertigo, est également un personnage propice aux lazzis. Comme beaucoup de peintres, il est peint comme un fou et fier⁸. Ainsi, « il contrefait les contorsions d'un symphoniste italien qui joue un *Presto* » (I, 3). Suite à cela, « emporté par la chaleur de son récit, il renverse Arlequin ». La scène 11 de l'acte I est, quant à elle, un véritable divertissement. L'acte est introduit par la didascalie suivante : « Le théâtre change à vue et représente une grande salle dans le goût des Indes. On voit entrer plusieurs esclaves de l'un et de l'autre sexe sur une marche que joue l'orchestre ».

On sait qu'un orchestre restreint accompagnait les opéras-comiques. Mais nous n'avons que peu de précisions. De même, les danses ne sont pas décrites précisément : on parle de « marche » puis les esclaves « font une danse » (I, 11). Ce qui est intéressant, dans ce cas précis, est de voir que la danse était « coupée » par deux couplets, puis, comme le précise la didascalie finale, la danse reprenait à la suite. L'ensemble des danseurs cessaient-ils leur numéro ? Était-ce une convention que d'arrêter la danse lors du chant des vaudevilles ? La même structure est reprise par la suite : une danse a lieu, mais ce n'est qu'après la danse que les vaudevilles sont chantés. De même, la danse est reprise, puis « encore coupée par le rondeau que chante Rézia » (II, 9). Cette scène forme également une sorte de petit divertissement, avant la clôture de l'acte. La pièce se finit sur un ultime divertissement mêlé de danse et d'un vaudeville. Dans les trois cas, le divertissement est inséré dans l'intrigue et justifié dans le texte.

Enfin, un autre élément, contribuant au caractère spectaculaire, et que l'on trouvait également dans le conte, est développé dans la pièce : les travestissements. Arlequin est d'abord déguisé en Calender, ce qui donne lieu, on l'a vu, à des lazzis et une scène importante avec le Calender. Mais les personnages sont ensuite également déguisés en pèlerins. C'est ce travestissement qui donne son titre à la pièce.

8. À ce sujet, voir notre article à paraître sur la figure « "À boire, à boire, composerons nous sans boire ?" La figure du compositeur dans la littérature », colloque international *Le Compositeur dans la littérature*, organisé par Michela Landi, Stéphane Lelièvre, Rosina Neginsky, Marthe Segrestin, Université Paris-Sorbonne, 8-10 décembre 2016, actes à paraître. Notre analyse pourrait en effet s'appliquer à tous les personnages de « créateurs », dotés de ces caractéristiques.

6 Des Pèlerins de la Mecque à La Rencontre imprévue

Cette pièce fut réécrite à la cour de Vienne sous le titre de *La Rencontre imprévue*, en 1764 par Louis Hurtaut Dancourt⁹, comme ce fut le cas, par exemple, pour *Le Monde renversé*. Des informations sur la nécessité de réécrire les pièces françaises au goût des viennois nous sont parvenues à travers la correspondance de Durazzo et Favart. Dans *Civiliser l'Europe*, Rahul Markovits revient sur ces différents points¹⁰. La première adaptation était purement matérielle. Ainsi, Durazzo souhaitait que les pièces fussent raccourcies en un acte, pour s'adapter aux temps de représentations à la cour, plus brefs. D'autre part, les changements concernaient également les mœurs :

Cependant, l'adaptation du répertoire n'était pas seulement liée à ces questions de temps. « Supprimer toutes les longueurs et équivoques », tel était le credo de Durazzo. Du coup, si « les changements qu'il faut faire pour transporter une pièce des théâtres de Paris sur celui de Vienne, consistent plus en retranchements qu'additions », les coupes n'avaient pas pour seul objectif de réduire la durée des pièces. Il s'agissait, pour Durazzo, « d'éviter dans la représentation de ces pièces tout ce qui peut blesser ou corrompre des mœurs simples et naturellement bonnes »¹¹.

Dans son ouvrage, Markovits prend l'exemple des *Pèlerins de la Mecque*, aussi ne reviendrons-nous pas en détails sur la réécriture de cette pièce. Le même type d'ajouts et de suppressions se retrouve également dans *Le Monde renversé* et sa réécriture par Anseaume¹². Ainsi, Durazzo se justifie dans une lettre à Favart, de ses arrangements :

Je viens de faire arranger, par exemple, *Les Pèlerins de la Mecque*, de feu Monsieur Le Sage. J'en ai fait supprimer le licencieux, et n'en ai conservé que le noble et le comique qui a pu s'y allier ; je ne doute pas que ce poème, arrangé de cette sorte au goût actuel de la nation, ne fasse son effet, surtout étant appuyé d'une musique de Glück, homme sans contredit unique en son genre¹³.

L'intrigue, elle, reste la même. En revanche, dès la page de titre, un changement important a lieu : le genre passe de « pièce en trois actes », qui situait la pièce à la « Foire » à « opéra-comique en trois actes ». Le genre devient plus élevé. De même, dans la structure musicale, et nous l'avons vu également dans *Le Monde renversé*, le passage d'airs de vaudevilles à des airs nouveaux, composés par Glück, contribue à relever l'ouvrage. Notons encore la suppression du dialogue en argot que l'on trouvait dans la version de Le Sage¹⁴, suppression qui tend à élever également le registre de langue. De nombreuses indécences sont supprimées. À la cour de Vienne, le théâtre se veut donc

9. Plusieurs éditions sont conservées. La première publiée à Vienne, chez Van Ghelen, en 1763 ; la seconde en 1765, par Serstevens, à Bruxelles ; la troisième en 1768, à Amsterdam et La Haie, chez Constapel et Le Fébure.

10. « "Ce qui plaît à Paris ne convient pas quelquefois à Vienne" : C'est ainsi qu'au seuil de leur correspondance, Durazzo avertissait Favart de la nécessité d'adapter les pièces parisiennes pour le public viennois », Rahul Markovits, *Civiliser l'Europe : politiques du théâtre français au XVIII^e siècle*, Fayard, 2014, p. 105.

11. *Ibid.*, p. 106.

12. Voir p. 256.

13. *Mémoires et correspondance littéraires, dramatiques et anecdotiques de C. S. Favart*, éd. A. P. C. Favart et H. F. Dumolard, Paris, Léopold Collin, 1808, t. II, p. 169.

14. Par exemple, dans la scène 4 de l'acte I, Arlequin utilise le jargon normand : « Faire fichier du michon », « bellauder gourdemment », etc. Ce passage ne se retrouve pas dans la réécriture.

avant tout moral.

La réécriture des *Pèlerins de la Mecque* sur un scène étrangère peut alors s'expliquer par son succès initial. Cette pièce, au sujet oriental, alors en vogue en France, mais proposant également une forme exemplaire d'opéra-comique où le spectaculaire (des décors à la danse) était très représenté, permit probablement à la pièce de se maintenir près de six semaines à l'affiche, à une Foire où la troupe d'Honoré fit représenter près de quatorze opéras-comiques, chiffre très élevé pour un seul théâtre et une seule Foire.

Les Pèlerins de la Mecque

Pièce en trois actes

Par messieurs Le S** et d'Or**

Représentée à la foire Saint-Laurent 1726

Et ensuite sur le théâtre du Palais Royal

ACTEURS

RÉZIA, *PRINCESSE DE PERSE, ESCLAVE DU SULTAN DU CAIRE, ET AMANTE D'ALI, PRINCE DE BALSORA.*

ALI, *PRINCE DE BALSORA.*

LE SULTAN DU CAIRE.

BALKIS, *SUIVANTE DE RÉZIA.*

DARDANÉ, *SUIVANTE DE RÉZIA.*

AMINE, *SUIVANTE DE RÉZIA.*

BANOU, *ESCLAVE SERVANT RÉZIA.*

ARLEQUIN, *VALET D'ALI.*

LE CHEF DES CALENDERS.

UN AUTRE CALENDER.

MONSIEUR VERTIGO, *PEINTRE FRANÇAIS.*

TROUPE D'ESCLAVES, *DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE, SERVANT RÉZIA.*

TROUPE DE DANSEURS EUROPÉENS.

TROUPE DE PÈLERINS ET DE PÈLERINES DE LA MECQUE.

DEUX GARDES DU SULTAN.

La scène est au Grand Caire.

LES PÈLERINS DE LA MECQUE

ACTE I

Le théâtre représente une place publique de la ville du Caire.

SCÈNE I

ARLEQUIN, *SEUL.*

AIR : Pèlerins de Saint-Jacques

Heureux l'amant qui se dépêtre
De Cupidon !
Hélas, le tendre Ali, mon maître,
N'a pas ce don !
Un amour qu'on ne peut guérir
Troublant ce Prince,
Depuis deux ans le fait courir
De province en province.

AIR : Comment faire

Enfin, après mille travaux,
Galopant par monts et par vaux,
Nous sommes venus au Grand Caire.
Nous n'y connaissons pas un chat
Et mon maître est plus gueux qu'un rat.
Comment faire ?

Nous avons hier au soir tiré jusqu'au dernier sou pour payer notre écot¹⁵. Mon maître m'a dit de l'attendre ici ; mais, ma foi, je crois que je ferais bien mieux d'aller chercher une meilleure condition.

15. *Écot* : « La quote-part que doit chaque personne pour un repas commun. Il signifie aussi la dépense qu'on fait à l'hôtellerie, au cabaret pour un repas » (Acad. 1762).

SCÈNE II

ARLEQUIN, UN CALENDER, TENANT UNE SONNETTE ET UNE TIRELIRE.

LE CALENDER, *faisant entendre sa sonnette et criant.*

Illah, illah, ha !

ARLEQUIN, *à part.*

Ha, quelle espèce d'homme s'avance ?

LE CALENDER

Après avoir salué Arlequin, chante en s'accompagnant d'un violon barbot ¹⁶ *cet air de jargon :*

AIR : *Les Amours triomphants*

Castagno, castagna,

Pista, fanache,

Rimagno, rimagna,

Mousti, limache

Quic billic, loulougagne

Mecachefa ronquillo,

Fipirli mirlimagne,

Selimanca, verguillo,

Lerolo,

Lerala, lerala, lerolo, lo, lo,

Lerala, lerala, lerolo.

Il se met à tourner à la manière des calenders.

ARLEQUIN, *contrefaisant le calender.*

Lerala, lerala, lerolo, lo, lo,

Lerala, lerala, lerolo.

Il tombe tout étourdi et se relève en disant :

Le diable t'emporte avec ton lerolo !

LE CALENDER, *reprenant sa chanson.*

Quic billic, loulougagne,

Mecachefa ronquillo...

16. Cet instrument oriental est évoqué dans *Les Mille et un jours, Contes persans*, traduits en français par Pétis de la Croix, Lyon, Antoine Briasson, 1712, t. IV, p. 49, mettant d'ailleurs en scène le personnage de Rézia (ou Razié selon l'édition).

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Je vous demande pardon, frère, je ne comprends rien à ce que vous dites.

LE CALENDER

Quoi ? Vous ne m'entendez pas ?

ARLEQUIN

Non, parbleu.

LE CALENDER

Ni moi non plus. C'est une vieille chanson composée par Mahomet, dans le style obscur de l'Alcoran ¹⁷. Nous la chantons, nous autres calenders, quand nous allons demander la charité.

Il lui présente sa tirelire.

ARLEQUIN

La charité, ho, ho !

AIR du *Cap de Bonne Espérance*

Si c'est pour la *caristade* ¹⁸
Que vous me tendez la main,
Vous n'avez, mon camarade,
Qu'à passer votre chemin.

LE CALENDER

Il faut être secourable.

ARLEQUIN

Je me sens fort charitable,
Mais sans argent je ne puis
Vous montrer que je le suis.

LE CALENDER

Vous êtes donc bien bas-percé !

ARLEQUIN

Je n'ai seulement pas de quoi faire chanter un aveugle. Je sers un maître à qui l'argent vient de manquer et qui pis est, je ne sais où donner de la tête.

LE CALENDER

L'horrible situation ! Croyez-moi, plantez-là votre maître.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme*

Votre sort déplorable

17. *Alcoran* : « Livre qui contient la loi de Mahomet » (Acad. 1762).

18. *Caristade* : « Terme familier pour dire aumône » (Acad. 1762).

Excite ma pitié.
 Vous paraissez bon diable,
 Lions-nous d'amitié.
 Pour sortir de misère,
 Dès cet instant, mon cher,
 Devenez mon confrère,
 Faites-vous calender.

ARLEQUIN

Je ne sais pas trop bien ce que c'est que des calenders.

LE CALENDER

C'est une société de philosophes musulmans qui, sous le masque de la sévérité stoïcienne, suivent les maximes relâchées des épicuriens.

ARLEQUIN, *branlant la tête*.

Ma foi, je crois votre ordinaire bien mince puisque vous êtes obligés de trucher ¹⁹.

LE CALENDER

Vous jugez, comme tout le monde, du bois par l'écorce.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent*

Les hommes pieusement
 Pour Catons ²⁰ nous tiennent
 Et s'imaginent vraiment
 Que nous vivons pauvrement.
 Va-t-en voir s'ils viennent,
 Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

ARLEQUIN

Voilà ce que je n'aurais jamais cru.

LE CALENDER

AIR : *Or voilà la vie*

Cuisine fournie
 De cent mets divers
 Et cave munie
 Des vins les plus chers.
 Or voilà la vie,
 La vie,

19. *Trucher* : « Mendier par fainéantise. Il est populaire » (Acad. 1798).

20. *Caton* : « Nom qu'on donne à un homme très sage ou qui affecte de l'être » (Acad. 1762).

La vie,
Or voilà la vie,
Des bons calenders !

ARLEQUIN

Malepeste, la bonne condition !

LE CALENDER

Comment, bonne ? Savez-vous bien qu'il y a parmi nous nombre de gens qui ont préféré la vie calendrique aux plus grandes fortunes ?

AIR : *Attendez à demain au soir*

Pour la plupart, ils ont quitté
Des biens en quantité. (*bis*)

ARLEQUIN

Qu'il est beau de quitter son bien
Pour ne manquer de rien ! (*bis*)

LE CALENDER

Hé bien, grivois, voulez-vous être des nôtres ?

ARLEQUIN

Ah, de tout mon cœur !

LE CALENDER

Cela étant, il n'y a qu'à vous jeter sur le corps notre siquenille²¹. J'en ai une dans mon havresac²² que je portais à un célèbre peintre français qui s'est arrêté au Caire en voyageant, et qui, charmé de la vie agréable que nous menons, aime mieux se mettre avec nous que de gagner des millions en travaillant.

ARLEQUIN

Voilà les grands hommes.

LE CALENDER

C'est, d'ailleurs, un excellent sujet.

AIR : *Suivons, suivons tour à tour*

Il vide la chopinette
Plus d'une fois dans le jour

21. *Ou Souquenille* : « Sorte de surtout fort long, fait de grosse toile et qu'on donne ordinairement aux cochers et aux palefreniers pour s'en couvrir quand ils pensent leurs chevaux » (Acad. 1762).

22. *Havresac* : « Sac dans lequel chaque fantassin enfermait les effets à son usage et qui se portait sur le dos à l'aide de deux bretelles. Ce mot n'est plus employé dans l'administration militaire, le havresac ayant été remplacé par le sac. Il se dit encore du sac que les gens de métier, en courant le pays, portent sur le dos avec des bretelles, et où ils mettent leurs provisions, leurs ustensiles, leurs outils » (Acad. 1932).

Et souvent à la fillette
Il s'en va faire la cour :
Le drôle fuit, tour à tour,
Bacchus et l'Amour.

ARLEQUIN

Cela n'est pas mauvais.

LE CALENDER

Il est né pour la joie. Mais il a malheureusement une maladie d'esprit des plus étranges.

ARLEQUIN

Qu'est-ce que c'est ?

LE CALENDER

Il a autrefois été marié en son pays. Il avait épousé une femme qui le faisait enrager et qui lui donna tant de chagrin qu'il en devint fou.

ARLEQUIN

Le pauvre diable !

LE CALENDER

La raison lui est revenue depuis qu'il est veuf, non pas si bien qu'il ne lui reste encore quelque ressentiment de sa folie. Quand on prononce devant lui les mots de noces, de mariage, de marier, il lui prend tout à coup des vapeurs noires qui le rendent furieux.

ARLEQUIN, *surpris.*

Que dites-vous ?

LE CALENDER

Heureusement, il y a un moyen sûr de calmer ses transports. Comme il aime la peinture autant qu'il haïssait sa femme, il ne faut que lui parler de son art pour le rendre plus doux qu'un mouton.

ARLEQUIN

Cela est singulier.

LE CALENDER

Rien n'est plus surprenant. Mais, parbleu, je crois que le voilà qui passe... Oui, vraiment ! (*Il appelle.*) St st ! Hé, Monsieur Vertigo !

SCÈNE III

ARLEQUIN, LE CALENDER, MONSIEUR VERTIGO, *PEINTRE.*

MONSIEUR VERTIGO, *saluant*.

Salut aux joyeux calenders !

LE CALENDER

J'allais pour porter un habit, mais je viens de le donner à ce vivant-là qui me paraît digne d'entrer dans notre compagnie.

MONSIEUR VERTIGO

J'irai moi-même tantôt à votre caravansérail²³ vous en demander un autre. Ce nouveau confrère a une physionomie qui me revient. Il veut bien que je l'embrasse.

ARLEQUIN

Oh, c'est trop d'honneur ! (*Ils s'embrassent comiquement.*) On dit, Monsieur Vertigo, que vous êtes le coryphée²⁴ des peintres.

MONSIEUR VERTIGO

Oui, certes. Je disputerais ce titre aux Carrache et aux Raphaël²⁵.

Déclamant.

Mon pinceau tout divin, par sa docte imposture,
 Semble, en vous séduisant, surpasser la Nature.
 Mes traits sont pour vos yeux autant d'accord touchants,
 Qu'à l'oreille ravie en offrent les doux chants.
 Aussi, dans mes tableaux, d'un dessein très sévère,
 Voit-on régner partout le mâle caractère :
 Proportion de corps, justesse de contours,
 Ménagement exact des ombres et des jours,
 Vives expressions, attitudes savantes,
 Et l'on dirait, à voir mes figures parlantes,
 Qu'en autre Prométhée, illustre audacieux,
 J'ai pour les animer, volé le feu des Cieux.

ARLEQUIN

AIR : On dit que vous aimez les fleurs

L'ami, je crois que vous avez
 Beaucoup de rares pièces,
 Beaucoup de rats²⁶, beaucoup de rats,
 Beaucoup de rares pièces,

23. *Caravansérail* : « Hôtellerie dans le Levant, où les caravanes sont reçues gratuitement ou pour un prix modique » (Acad. 1762).

24. *Coryphée* : « Terme emprunté du grec et qui signifie celui qui était à la tête des chœurs dans les pièces de théâtre » (Acad. 1762).

25. Carrache ou Carracci et Raphaël sont des peintres italiens.

26. *Avoir des rats* : « Avoir des caprices, des bizarreries, des fantaisies » (Acad. 1762).

De rats,
Beaucoup de rares pièces.

MONSIEUR VERTIGO

Ah, je voudrais que vous eussiez vu un tableau que j'ai fait pour le Sultan ! La moelleuse peinture ! C'est un banquet splendide, où vingt personnes se livrent à la joie.

ARLEQUIN

C'est apparemment un festin de noces.

MONSIEUR VERTIGO, *d'un mouvement convulsif.*

Houf, houf, houf !

LE CALENDER, *bas à Arlequin.*

À quoi songez-vous donc, de lui parler de noces ?

ARLEQUIN, *bas au calender.*

Ah, morbleu ! Je n'y ai pas pensé. Mais laissez-moi faire. (*À Monsieur Vertigo.*) La peinture, Monsieur Vertigo ! La peinture ! ... Il y a dans votre tableau un buffet superbe, n'est-ce pas ?

MONSIEUR VERTIGO, *revenant à soi.*

Un buffet... oui... Mais ce que j'estime le plus dans mon morceau c'est un groupe de symphonistes que j'ai représenté dans le fond de la salle. Je les y ai peints avec tant d'art, qu'on devine aisément que c'est de la musique italienne qu'ils jouent.

Il contrefait les contorsions d'un symphoniste italien qui joue un Presto.

ARLEQUIN

AIR : *Que faites-vous Marguerite*

De votre imaginative,
Ma foi, je suis enchanté.

LE CALENDER

Il a pour la perspective
Tout autant d'habileté.

MONSIEUR VERTIGO

Il est vrai que je l'entends. Je vais vous faire fuir une allée deux lieues loin. Quel plaisir de se promener dans mes paysages ! Vos yeux y parcourent de vastes plaines, se perdant dans les routes de mes forêts et vont ensuite se reposer sur des coteaux délicieux avec les bergers et les bergères. Les bergers y jouent des airs champêtres sur leurs chalumeaux²⁷ et les bergères, pour rendre le concert parfait... la...

27. *Chalumeau* : « Pipeau, flûte champêtre » (Acad. 1694).

ARLEQUIN

Oui, marient leurs voix avec les...

MONSIEUR VERTIGO, *en fureur*.

Jarni ! Tête ! Mort ! Ventre !

LE CALENDER, *bas à Arlequin*.

Prenez donc garde à ce que vous dites !

ARLEQUIN, *à Monsieur Vertigo*.

Les tableaux, Monsieur Vertigo ! Les pinceaux, la toile...

LE CALENDER

AIR : *Carillon de Mélusine*

D'un combat, quand il peint l'horreur,
Il vous inspire la terreur.

MONSIEUR VERTIGO

J'en fais de terribles copies,
Je fais jouer des batteries²⁸.
Pon, pon, pon, pon, pon, pon, pon.
Je peins jusqu'au bruit du canon.

ARLEQUIN

Têtebleu ! Quel rude peintre !

MONSIEUR VERTIGO

J'ai fait un jour un tonnerre si ressemblant, si effrayant, si épouvantable, qu'on n'ose plus le montrer qu'à des hommes, parce qu'il faisait avorter les femmes grosses.

ARLEQUIN

En voici bien d'une autre !

MONSIEUR VERTIGO

Mais rien n'égale, pour la force du pinceau, le dernier ouvrage qui est sorti de là. (*Se touchant le front.*) Imaginez-vous un torrent impétueux, qui, du haut d'une montagne escarpée, se précipite au travers de cent rochers, contre lesquels il se brise et va se répandre à gros bouillons dans la campagne, où il entraîne, par sa rapidité, tout ce qu'il rencontre.

En disant cela, emporté par la chaleur de son récit, il renverse Arlequin.

ARLEQUIN, *se relevant*.

Ah, le maudit torrent ! Monsieur le peintre, il manque quelque chose à votre torrent.

28. *Batterie* : « Il se prend pour les canons même. Se dit aussi de la manière de battre le tambour » (Acad. 1694).

MONSIEUR VERTIGO, *d'un air mécontent.*

Il manque quelque chose à mon torrent !

ARLEQUIN

Oui, vraiment, une digue.

MONSIEUR VERTIGO, *riant.*

Ha, ha, ha ! Dans le même tableau, j'ai représenté un petit ruisseau, qui serpente amoureusement dans une agréable prairie. Vous voyez sur ses bords les fleurs coquettes se mirer dans le cristal de son eau, qui coule sur un sable doré.

ARLEQUIN

Sur un sable doré ! Cela doit faire un bel effet.

LE CALENDER

Il me semble que je vois cela.

MONSIEUR VERTIGO

Voici bien le meilleur. Écoutez. On remarque dans certains endroits que cette onde pure, passant sur des cailloux argentés, leur fait faire un petit gazouillement : cli, cla, clo, clou, cli, cla, clo, clou.

ARLEQUIN

Cli, cla, clo, clou. Que cela est joli !

LE CALENDER

Rien n'est plus mignon.

MONSIEUR VERTIGO

On entend ce doux murmure par les yeux.

ARLEQUIN

N'est-ce pas une chose admirable, qu'avec un peu de blanc, de vert, de gris, de jaune, vous fassiez de si grands prodiges ?

MONSIEUR VERTIGO

Ho, ho, il faut, pour cela, posséder à fond l'art de mêler les couleurs !

ARLEQUIN

Oui, ma foi, il faut savoir bien marier les couleurs.

MONSIEUR VERTIGO, *faisant des bonds comme un frénétique.*

Ah !... Ah !... Ah !

LE CALENDER, *bas à Arlequin.*

Encore ! l'étourdi !

ARLEQUIN, à Monsieur Vertigo.

Souvenez-vous de la peinture, Monsieur Vertigo. De tous ces tableaux admirables que vous avez faits ! Des tonnerres, des torrents, des ruisseaux !

MONSIEUR VERTIGO

Sourd à la voix d'Arlequin et le prenant pour l'Hymen qui lui apparaît.

Quel monstre, juste ciel, vient s'offrir devant moi !...
Ah, c'est l'affreux Hymen ! C'est lui, je l'aperçois.
Son visage fardé me le fait reconnaître.
Qui t'amène en ces lieux ? Que veux-tu, double traître,
Implacable ennemi du joyeux célibat ?
Viens-tu pour m'attaquer ? J'accepte le combat.
De ton flambeau, ta main vainement s'est armée.
Perfide, ma valeur n'en peut être alarmée.
C'est toi, plutôt, c'est toi qui dois craindre mes coups.
Redoute mon pinceau. Je veux, dans mon courroux...
Mais il fuit... Lâche, attends ! Vertigo veut te peindre.
Il a beau s'éloigner, je saurai bien l'atteindre.
Je vais, en le peignant sous ses traits naturels,
Jusque chez les amants renverser les autels.

Il court après Arlequin qui s'est sauvé pour éviter sa fureur, n'ayant pu le calmer quoiqu'il lui ait parlé plusieurs fois de peinture au travers de sa déclamation. Arlequin revient tout essoufflé.

SCÈNE IV

ARLEQUIN, LE CALENDER.

ARLEQUIN

Quel diable d'homme ! Ah, qu'il est fou ! Mais comment donc ? J'ai eu beau lui parler de peinture cette dernière fois, il n'est point revenu de sa frénésie.

LE CALENDER

C'est que vous l'aviez outré par vos récidives. Mais revenons à nos moutons. Tenez, voici une sonnette et une tirelire.

ARLEQUIN

Et le violon barbot ?

LE CALENDER

Vous en aurez un demain.

ARLEQUIN, *regardant son accoutrement.*

J'ai l'air du calendrier grec.

AIR : *Amis sans regretter Paris*

D'un calender, j'ai donc l'habit ?

LE CALENDER

Et même la prestance.

ARLEQUIN

Oui, mais à présent il s'agit

D'en avoir la science.

LE CALENDER

Oh, la science d'un calender consiste à ne rien savoir ! Il suffit qu'il sache ce que vous venez de me voir faire.

AIR : *Talalerire*

Il fait entendre sa sonnette

En criant illah, illah, ha !

Ensuite, il dit sa chansonnette.

Il n'a plus rien après cela

Qu'à présenter sa tirelire.

ARLEQUIN, *riant.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

Cela n'est pas bien difficile. Quoi, c'est là tout ce qu'un calender doit savoir pour vivre à son aise ?

LE CALENDER

Il n'a pas besoin d'autre chose.

ARLEQUIN

AIR : *Pierrot se plaint que sa femme*

Sur ce pied-là, quand j'y pense,

Les savants sont des benêts.

D'une chétive pitance

À peine font-ils les frais.

Et leur science

Ne vaut-pas à beaucoup près

Votre ignorance.

LE CALENDER

Je le crois bien. Hoçà, vous êtes en état de commencer la carrière. Tenez, voici notre chanson par écrit.

Il lui donne un papier.

AIR : *Le long de çà, le long de là*

Vous serez assez habile
Quand vous saurez la chanson.
D'une manière civile,
Allez-vous-en, mon garçon.
Le long de çà,
Le long de là,
Le long de la ville
Faire ficher du michon²⁹.

ARLEQUIN

Ne vous mettez pas en peine. Je m'en vais bellauder gourdemment dans toutes les entifles et les piolles de la vergne³⁰.

LE CALENDER

Comment diable ! Vous savez rouscailler bigorne³¹ !

ARLEQUIN

Bon, c'est mon grand-père qui a inventé l'argot, quelques temps avant qu'il tombât dans les louches du tolle³².

LE CALENDER

Sans adieu. Vous aurez soin de vous rendre ce soir à notre castu³³. C'est ce caravansérail que vous voyez au bout de cette rue à main gauche. Je suis là le barbaudier³⁴ des calenders chez qui se retirent les pèlerins et pèlerines de la Mecque qui passent par le Caire.

ARLEQUIN

Je n'y manquerai pas... mais attendez. Voici mon maître qui vient. Je veux que vous me voyiez faire sur lui mon coup d'essai de calendrie.

29. Comprendre : « Faire de l'argent ».

30. Comprendre : « Je m'en vais bien mendier dans toutes les églises et les cabarets de la ville ».

31. Comprendre : « Vous savez parler l'argot ».

32. Comprendre : « Dans les mains du bourreau ».

33. Comprendre : « Hôpital ».

34. Comprendre : « Le guichetier ».

SCÈNE V

ARLEQUIN, LE CALENDER, ALI.

ALI, *à part, sans reconnaître Arlequin.*

Je ne vois point ici Arlequin.

ARLEQUIN, *allant au-devant d'Ali, faisant entendre sa sonnette et criant.*Illah, illah, ha ! (*Bas au calender.*) Soufflez-moi la chanson.LE CALENDER, *le soufflant bas.*

Castagno, castagna,

Pista Fanache.

ARLEQUIN, *estropiant les mots.*

Castrato, castrata...

Fana, pistache.

LE CALENDER, *bas.*

Le butor !

ALI, *à part.*

Mais je crois que c'est Arlequin.

LE CALENDER, *continuant de souffler Arlequin.*

Rimagno, rimagna,

Mousti limache.

ARLEQUIN

Rimano, rimana,

Tirli moustache.

ALI, *reconnaissant Arlequin.*

Eh, c'est toi Arlequin !

ARLEQUIN

C'est moi-même. Je ne vous présente point la tirelire, car ce serait tirer ma poudre aux moineaux.

ALI

Qu'est-ce que c'est donc que ce déguisement-là ?

ARLEQUIN

C'est un préservatif contre la faim.

AIR : *Quand le péril est agréable*

En prenant cette serpillère,

Je viens de faire un coup d'état :
Je me suis acquis un contrat
De rente viagère ³⁵.

LE CALENDER, *à part, observant Ali.*

AIR : *Comme un coucou que l'amour presse*
Ô ciel, ma surprise est extrême !
Serait-ce lui ?

ALI, *à part, voyant le calender qui l'observe.*

Cet homme-là
M'observe bien.

LE CALENDER, *à part.*

Oui, c'est lui-même.
(Haut.)
C'est le Prince de Balsora !

ARLEQUIN, *à part.*

Hoho, nous voici en pays de connaissance !

LE CALENDER, *se jetant aux pieds d'Ali.*

Souffrez, Seigneur, que je me prosterne aux pieds de mon Prince.

ALI, *se relevant.*

Qui êtes-vous ?

LE CALENDER

Je suis fils d'un barrager ³⁶ de Balsora. Une vilaine affaire qui arriva dans notre famille me fit quitter ma patrie, peu de temps après que vous eûtes pris la fuite, pour vous sauver de la fureur de votre frère qui venait de monter sur le trône.

ALI

AIR : *L'autre nuit j'aperçus en songe*
Hélas, plût au destin contraire
Que je n'eusse pas aujourd'hui
De plus grand chagrin que celui
Que me cause le Roi, mon frère !

*Ali, en cet endroit, porte la main à ses yeux comme pour essuyer quelques larmes.
Il demeure dans cette situation en gardant le silence, pendant qu'Arlequin fait le récit*

35. *Rente viagère* : « Qui est à vie, dont on ne doit jouir que durant sa vie » (Acad. 1762).

36. *Barrager* : « Celui qui reçoit le droit de barrage » (Acad. 1762).

suivant.

LE CALENDER, *achevant l'air.*

Puis-je vous demander, Seigneur,
Quel est votre nouveau malheur ?

ARLEQUIN

Je vais vous le dire, moi. C'est aux écuyers des chevaliers errants à faire ces sortes de récits.

AIR : *Mon père, je viens devant vous*

Ali, sortant de Balsora,
Prit, par des chemins de traverse,
Une route qui le mena
Sans péril à la cour de Perse.
Mais il eût mieux valu cent fois
Qu'on l'eût égorgé dans un bois.

LE CALENDER

Pourquoi cela ?

ARLEQUIN

C'est qu'il y vit par hasard la Princesse Rézia, fille unique du Sofi³⁷. Je n'ai jamais vu de beauté plus parfaite.

LE CALENDER

Hé bien ?

ARLEQUIN

AIR : *Je passe la nuit et le jour*

Son pauvre cœur en fut grillé.
De son côté cette poulette,
Voyant un drôle bien taillé
S'enflamma comme une allumette.
 Soupirs de ça,
 Soupirs de là,
Puis le billet tendre vola.
 Après cela
 On se parla
Et puis le diable s'en mêla.

LE CALENDER

Comment donc ?

37. *Sofi* : « Nom que les occidentaux donnent au roi de Perse » (Acad. 1762).

ARLEQUIN

Le grand Mogol³⁸ vint en personne à la cour de Perse. C'était un monarque qui avait encore ses jours de barbe. Vous m'entendez bien ?

LE CALENDER

Non, vraiment.

ARLEQUIN

Je veux dire qu'il était dans l'équinoxe³⁹ de sa vie... Là, dans cet âge entre le ziste et le zeste, où la jeunesse mourante et la vieillesse naissante confondent sur un visage les roses et les rides.

LE CALENDER

Ha, je vous entends ! Poursuivez.

ARLEQUIN

Or donc, le Grand Mogol étant venu voir le Sophi, l'embrassa de tout son cœur.

AIR : *Très volontiers, mon père*

Puis, sans façon, lui dit :

Je suis encor bon drille ;

Voulez-vous que mon lit

Reçoive votre fille ?

L'autre lui répondit :

Très volontiers, mon frère.

Bâclons cela

Et touchez-là.

Je suis votre beau-père.

LE CALENDER

Quel rabat-joie pour deux amants !

ARLEQUIN

AIR : *Madame La Vallière*

On vient à la Princesse

Apprendre ce malheur.

Une grande détresse

Saisit son petit cœur.

Étrange effet d'amour !

Sa douleur est si forte

Que dès le même jour

38. *Mogol* : « On dit le Grand Mogol pour l'empereur du Mogol » (Féraud).

39. *Équinoxe* : « Le temps de l'année auquel le soleil passant par l'équateur fait les jours et les nuits égaux » (Acad. 1762).

La pauvre fille est morte.

ALI, *poussant un grand soupir.*

Ahi !

ARLEQUIN

Ouf !

LE CALENDER

Elle en mourut !

ARLEQUIN

AIR : *Din, dan, don*

Le trépas de ce beau tendron

S'annonça par un carillon :

Din, dan, don,

Din, dan, don,

De cette ville funeste,

À ce triste son,

Mon maître et moi, zeste,

Nous tirons tous deux notre chausson.

Nous n'eûmes pas le courage de voir les funérailles ; nous sortîmes d'Ormus⁴⁰ comme si le diable eût été à nos trousses.

AIR : *Charmante Gabrielle*

Cruelle départie !

Depuis ce jour,

Nous menons pauvre vie

Grâce à l'amour.

J'ai été bienheureux de vous trouver, vénérable barbaudier, puisque vous m'avez fait prendre l'habit de calender pour vivre plus grassement. (*À Ali.*) Allons, Seigneur Ali, faites-en autant.

ALI

Qui ? Moi ?

LE CALENDER

Pourquoi non ?

40. « C'est une petite île, qui n'a pas davantage de trois lieues de circuit. Elle est au milieu du détroit de Mossandan, qui sépare le golfe de Balsera de celui d'Ormus. Il y avait dans cette île une ville fameuse par le commerce des perles et capitale d'un petit royaume qui s'étendait le long des côtes du golfe d'Ormus du côté de l'Arabie et de celui de la Perse », *Dictionnaire géographique universel*, Amsterdam, François Halma, Utrecht, Guillaume Van de Water, 1701, p. 730.

ALI

AIR : Ô reguingué, ô lon lan la

Que je me fasse calender ? (*bis*)

ARLEQUIN

Oui, ne faites point tant le fier !

Ô reguingué, ô lon lan la,

Songez seulement qu'il faut vivre,

Et que, pour vivre, il faut nous suivre.

LE CALENDER

Il vous parle en serviteur plein de zèle et de bon sens.

ALI

Mais il semble que cet habit ne convient...

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Ne convient, ne convient... (*Au calender.*) Ne l'écoutez pas. Je le mènerai ce soir chez vous. Ayez soin seulement de lui tenir un habit tout prêt.

LE CALENDER, *s'en allant.*

Cela vaut fait.

SCÈNE VI

ALI, ARLEQUIN.

ALI

Mais, Arlequin, tu n'y pense pas de vouloir que je me faufile avec des gueux.

ARLEQUIN

Oh, distinguo ! Les calenders ne sont pas des philosophes gueux, ce sont des gueux philosophes.

AIR : *Vivent les gueux*

Ils sont, dans leur gueuserie,

Fort honorés. (*bis*)

Ils ne demandent leur vie

Qu'en gueux titrés. (*bis*)

Le haut bout à table est pour eux.

Vivent les gueux !

SCÈNE VII

ALI, ARLEQUIN, BALKIS, BANOU.

BANOU, *dans le fond du théâtre, bas à Balkis, en lui montrant Ali.*

C'est lui que vous voyez avec ce calender.

BALKIS

Cela suffit. Je vais l'aborder.

Banou se retire.

SCÈNE VIII

ALI, ARLEQUIN, BALKIS.

BALKIS, *à Ali.*AIR : *Réveillez-vous, belle endormie*

Seigneur, j'ai deux mots à vous dire,

Mais ils demandent du secret.

Que ce calender se retire.

ALI

Ne craignez rien, il est discret.

ARLEQUIN

Vous voyez en moi son confident. Et je ne suis calender que par bénéfice d'inventaire.

BALKIS

AIR : *Un inconnu pour vos charmes soupire*

Belle inconnue, qu'ici l'amour amène

Pour inspirer les plus vives ardeurs,

D'une inhumaine

Vos traits vainqueurs

Ont, dans son âme, à de longues rigueurs,

Fait succéder une amoureuse peine.

ARLEQUIN, *à part.*

Ho, ho, voyons où ceci nous mènera !

ALI, *à Balkis.*

Peut-on savoir qui est cette personne ?

ARLEQUIN, montrant *Balkis*.

C'est peut-être elle-même ?

BALKIS, à *Arlequin*.

Vous vous méprenez bien. Je ne suis, vraiment, que sa très humble esclave. (*À Ali.*)

AIR : *Adieu paniers, [vendanges sont faites]*

Fortuné mortel que vous êtes !
La belle qui brûle pour vous
Voit le Sultan à ses genoux.

ARLEQUIN

Adieu paniers, vendanges sont faites.

BALKIS, à *Arlequin*.

AIR : *L'autre jour, dessous un ormeau*

Mon ami, jugez autrement
De cette dame.
Depuis six mois, vainement,
Notre Prince charmant
Qui l'aime tendrement
Lui parle de sa flamme.
En elle il trouve un rocher
Qu'il ne saurait toucher.

ALI

Eh, mon enfant ! Comment aurais-je pu plaire à une dame enfermée dans le sérail ? Tu te moques.

ARLEQUIN

À d'autres, à d'autres !

BALKIS

Oh, celle-ci jouit d'une grande liberté ! Le Sultan ne la gêne point. Hier vous vous arrê tâtes au-dessous de ses fenêtres.

AIR : *Une jeune nonnette*

Par une jalousie ⁴¹
Elle vous vit.
Son âme fut saisie
D'un mal subit.
Tendrement elle soupira
Et puis s'écria :

41. *Jalousie* : « Treillis de bois ou de fer, au travers duquel on voit sans être vu » (Acad. 1762).

Ciel, que vois-je là ?

ARLEQUIN

Ô gué, lon la,
Lanlaire,
Ô gué, lon la.

BALKIS

Elle vous montra du doigt à un de ses esclaves et lui ordonna de vous suivre. En même temps, je fus chargée de louer pour vous la maison que vous voyez et dont voici les clefs. C'est là que la dame vous ira voir, par une porte secrète des jardins du sérail.

ARLEQUIN

La maison est-elle en état ?

BALKIS

AIR : De Paris jusqu'au Mississipi

Comment donc ! c'est un petit palais,
Des appartements meublés à grands frais.
Vous aurez là de bons lits mollets
Et pour vous servir, nombre de valets.

ARLEQUIN

Et la fricasse ?

BALKIS

Perdrix, bécasse,
Vins à la glace,
On va prévenir vos moindres souhaits.

ARLEQUIN

Ah, ventrebleu !... (À *Ali.*) Mon prince, ne laissons pas échapper une si belle occasion.

ALI, à Balkis.

AIR : Sois complaisant, affable, débonnaire

Je suis touché des bontés de la dame.
Je voudrais bien les payer de ma flamme.

Mais

Un autre règne en mon âme.
Je ne l'oublierai jamais.

ARLEQUIN, à *Ali.*

Vous n'y pensez pas de parler comme vous faites.

BALKIS, à *Ali*, tristement.

Quoi, vous avez une maîtresse !

ARLEQUIN

Bon, une maîtresse. La personne dont il veut parler est depuis plus [de] deux ans au royaume des taupes ⁴².

BALKIS, à *Arlequin*.

Ah, vous me consolez ! Je suis ravie que ma maîtresse n'ait pas de rivale plus dangereuse. (À *Ali*.) Mais, Seigneur, vous poussez la fidélité trop loin.

AIR : *N'y a pas d'mal à ça*

Aimer une belle
Tant qu'elle vivra ;
Se détacher d'elle
Quand elle mourra ;
N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.

ALI

Discours inutiles. Mon cœur n'est plus capable d'aimer.

ARLEQUIN

Quelle opiniâtreté !

BALKIS

Croyez-moi, mon Prince, ne vous refusez pas à votre bonne fortune. Entrez dans cette maison.

ALI

Je ne puis m'y résoudre.

ARLEQUIN, à *Balkis*.

Oh, morbleu ! J'y veux entrer, moi. Donnez-moi les clefs. Je suis curieux de voir ce qui s'y passe.

Balkis donne les clefs à Arlequin, qui entre dans la maison.

SCÈNE IX

ALI, BALKIS.

BALKIS

Que de façons ! Que ne le suivez-vous ?

42. Le Sage et d'Orneval avaient déjà utilisé cette expression dans *Arlequin barbet, pagode et médecin* en 1723.

ALI

Ne me pressez pas davantage.

BALKIS

AIR : *Non, non, je n'aimerai plus*

Voyez ma maîtresse :

Sa vive tendresse,

Ses brillants attraits,

Finirons vos regrets.

Aimez sur nouveaux frais.

ALI

Non, non, je n'aimerai plus.

J'ai vu mourir ma Princesse !

Non, non, je n'aimerai plus.

Vos pas sont tous pas perdus.

SCÈNE X

ALI, BALKIS, ARLEQUIN.

Arlequin arrive tout barbouillé de crème et tenant un saucisson dans lequel il mord.

ARLEQUIN, *la bouche pleine.*

Ah, Seigneur Ali !

ALI

Qu'y-a-t-il ?

ARLEQUIN

AIR : *Ah, qu'il fait bon là*

Venez, venez vite

Voir cette maison.

Dans cet heureux gîte,

Tout est à foison.

On y fait très bonne chère,

Laire,

Lon lan la,

On y fait très bonne chère,

Ah, qu'il fait bon là !

ALI

Va te promener avec ta bonne chère !

ARLEQUIN, *tapant du pied.*

L'enragé !

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas*

Vous perdez un bon moyen
De nous remplir le ventre.
Entrez.

BALKIS

Il n'en fera rien.

ARLEQUIN

Quoiqu'il dise, il faudra bien
Qu'il entre, qu'il entre, qu'il entre !
(*À Ali.*)

AIR : *Y avance, y avance*

Oh, vous entrez, par ma foi !
C'est pour votre bien.

ALI

Laisse-moi.

BALKIS, *à Ali.*

Vous faites trop de résistance.

ARLEQUIN, *le poussant par le dos.*

Y avance, y avance, y avance !

ALI, *se retournant.*

Crains de lasser ma patience.

ARLEQUIN

C'est vous qui poussez la mienne à bout... J'en veux pourtant venir à mon honneur...

En même temps, Arlequin fait le lazzi de retrousser ses cheveux sous son chapeau et ayant craché dans ses mains, il charge Ali sur ses épaules et l'emporte dans la maison.

ALI, *criant.*

Mais, mais, Arlequin... Que fais-tu donc ?... Quelle folie !...

BALKIS

Bon, je vais avertir ma maîtresse de tout ceci.

Elle entre après eux et le théâtre change.

SCÈNE XI

TROUPE D'ESCLAVE DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE.

Le théâtre change à vue et représente une grande salle dans le goût des Indes. On voit entrer plusieurs esclaves de l'un et de l'autre sexe sur une marche que joue l'orchestre.

LE CHEF DES ESCLAVES

AIR de *Monsieur l'Abbé*

Chantons, dansons, montrons notre allégresse,
Et servons tous avec empressement :
Valet qui veut contenter la maîtresse
Doit commencer par contenter l'amant.

Les esclaves font une danse qui est coupée par les deux couplets suivants.

AIR du même

Premier couplet

L'ESCLAVE

Les revenants-bons ⁴³ du bel âge,
Quand on en sait bien profiter,
Valent mieux qu'un riche héritage
Que la fortune peut ôter.
Jeune et beau garçon qui voyage
Trouve toujours à bien gîter.

CHŒUR

Jeune et beau garçon, etc.

Second couplet

UNE ESCLAVE

Jouvenceau qui n'a pour partage

43. *Revenant-bon* : « C'est ainsi qu'on appelle les deniers qui restent entre les mains d'un comptable » (Acad. 1762).

Que l'art de savoir coqueter
En chemin sans argent s'engage :
Cupidon le fait subsister.
Jeune et beau garçon qui voyage
Trouve toujours à bien gâter.

CHŒUR

Jeune et beau garçon, etc.

On reprend la danse qui finit l'acte.

FIN DU I^{ER} ACTE

ACTE II

Le théâtre représente la même salle qu'au premier acte.

SCÈNE I

ALI, ARLEQUIN.

ALI

Hé bien, Arlequin, je cède à tes importunités ! Je verrai la dame.

ARLEQUIN

Le grand effort ! Vous voyez que pour vous elle fait mettre ici tout par écuelles et vous vous en iriez impoliment sans la voir !

AIR : À deux genoux près de Sylvie

De vous, Seigneur, que dirait-elle ?

Pour prix de ce bon traitement

Vous devez du moins à la belle

Faire un petit (*bis*) remerciement.

Vous devez du moins à la belle

Faire un petit remerciement.

ALI

Oui, je la remercierai de ses bontés.

ARLEQUIN

Vous la remercieriez ! Mais là, en conscience, croyez-vous que cela suffise pour acquitter un galant homme envers une beauté qu'il réduit aux abois ?

AIR : Si la jeune Annette

Que votre belle âme

Sensible à son tour

Montre à cette Dame

Un tant soit peu de...

Taleri, leritatou, talera lire,

Un tant soit peu d'amour.

ALI

C'est ce que je ne puis te promettre.

ARLEQUIN

AIR : *Amis, sans regretter Paris*

Hé, quoi donc ? Pour vous délivrer
Du mal qui vous possède
Ne devez-vous pas désirer
De trouver un remède ?

ALI

Hélas, mon enfant, je le souhaite aussi ! Mais je ne puis l'espérer.

ARLEQUIN

AIR : *Ma raison s'en va bon train*

Ne désespérons de rien.

ALI

Cent beautés, tu le sais bien,
N'ont pu jusqu'ici
Vaincre mon souci
Ni même le suspendre.

ARLEQUIN

Non, mais peut-être celle-ci
Saura bien mieux vous prendre,
Lon la,
Saura bien mieux vous prendre.

ALI

À la bonne heure.

ARLEQUIN

Tenez, la voici, sans doute.

ALI

Apparemment.

SCÈNE II

ALI, ARLEQUIN, DARDANÉ.

ARLEQUIN, à Ali, pendant que Dardané s'avance lentement.

AIR : *Un certain je ne sais quoi*

Ah, que de charmes j'aperçois
Dans notre aimable hôtesse !

À cette piquante jeunesse
 Vous devez déjà, par ma foi,
 Sentir un certain je ne sais qu'est-ce,
 Sentir un certain je ne sais quoi.

ALI, *bas, à Arlequin.*

Elle est fort gracieuse.

DARDANÉ, *après avoir fait la révérence.*

AIR : *Dites, la belle, le voulez-vous*

J'ai fait un songe des plus doux :
 Dites, mon Prince, le voulez-vous ?
 Je vous voyais à mes genoux
 Dieux, que j'étais contente !
 Dites, mon Prince, le voulez-vous
 Que je sois votre amante ?

ARLEQUIN, *bas à Ali.*

AIR : *Menuet d'Hésione*

Dites-lui : tope, ma petite !
 Par ce discours vous m'enchantez.

ALI, *à Dardané, froidement.*

Je suis, charmante favorite,
 Tout pénétré de vos bontés.

DARDANÉ, *fièrement.*

AIR : *Nous autres bons villageois*

C'est pour vous, bel étranger,
 Que sans égard aux bienséances
 Et qu'au mépris du danger
 On fait de si grandes avances.
 D'un cœur si fortement épris
 Vous ne connaissez pas le prix
 Et je vous vois une froideur
 Qui répond mal à mon ardeur.

ARLEQUIN, *bas à Ali.*

Effectivement, vous avez l'air tout glacé. Animez-vous donc.

ALI, *à Dardané.*

AIR : *Vaudeville du Nouveau monde*

Madame, on doit vous avoir dit
Quel chagrin me trouble l'esprit.

DARDANÉ

Et c'est ce chagrin qui m'offense.
Quoi donc, je n'en triomphe pas ?
Vous m'apprenez que mes appas
Ont sur vous bien peu de puissance.

ARLEQUIN, à Dardané.

AIR : *Je ne suis né ni roi, ni prince*

Oh, soyez moins impatiente !
Sa Princesse était si charmante
Qu'il ne peut trop la regretter !

DARDANÉ

Je veux qu'elle fût sans égale ;
Mais je dois d'abord l'emporter
Sur une défunte rivale.

ARLEQUIN

Cela viendra.

ALI, à Dardané.

AIR : *J'ai passé deux jours sans vous voir*

J'ai passé deux ans sans pouvoir
Oublier ma maîtresse.
Dans ce moment je perds l'espoir
D'étouffer ma tendresse.
Non, rien ne saurait m'enflammer
Puisque je ne puis vous aimer.

ARLEQUIN, bas à Ali.

Ah, misérable ! Vous nous coupez la gorge.

DARDANÉ, riant à gorge déployée.

ha, ha, ha, ha, ha !

ARLEQUIN, à part.

Que diable a-t-elle à rire ?

DARDANÉ, toujours riant.

AIR : *Que dieu bénisse la besogne*

Ha, ha, ha, je ris de bon cœur !

ALI

Eh, de quoi donc ?

DARDANÉ

De votre erreur.

Vous me prenez pour votre amante.

ALI

Hé bien ?

DARDANÉ

Et je ne suis que sa suivante.

ARLEQUIN

Est-il possible ?

ALI

Vous êtes bien malicieuse.

DARDANÉ

Oui, mais je suis bien punie de ma malice.

AIR : *Qu'une grisette, Rondeau*

À ma maîtresse

J'avais promis, Seigneur,

D'user d'adresse

Pour sonder votre cœur.

Mais si mes yeux n'ont pu vaincre votre douleur,

Le dieu de la tendresse

Réserve cet honneur

À ma maîtresse.

ARLEQUIN

Ah, petite coquine ! Vous venez donc de la part de votre maîtresse pour nous tirer les vers du nez !

DARDANÉ, *s'en allant.*

Vous allez la voir tout à l'heure. Vous trouverez à qui parler.

SCÈNE III

ALI, ARLEQUIN.

ARLEQUIN

Ma foi, bien nous en prend que ce ne soit là qu'une esclave. La maîtresse va paraître, gardez-vous bien de lui parler sur le même ton.

AIR : *Quand le péril est agréable*

Quoique insensible à son mérite,
Feignez d'adorer ses appas ;
Et trop sincère n'allez pas
Renverser la marmite.

ALI

AIR : *Grimaudin*

Non, mon ami, je veux paraître
Toujours sans fard.

ARLEQUIN

Ah, que vous avez, mon cher maître,
Le cœur Picard !
Je voudrais bien, pour un moment,
Que vous l'eussiez un peu Normand.

ALI

Tais-toi, Arlequin. La favorite s'avance.

SCÈNE IV

ALI, ARLEQUIN, AMINE, APPUYÉE SUR BALKIS.

ARLEQUIN

Ventrebleu, le friand morceau !

AIR : *Belle brune, belle brune*

Qu'elle est belle, (*bis*)
Pour le coup, c'est celle-ci
Qui va vous donner dans l'aile.
Qu'elle est belle ! (*bis*)

Quelle noble démarche ! Les beaux yeux, Seigneur Ali, les beaux yeux !

AMINE, *après avoir salué.*

AIR : *La curiosité*

On dit que vous pleurez d'une maîtresse morte
La beauté.
Peut-on trop admirer d'une douleur si forte

La rareté ?
 Franchement, j'ai de voir un amant de la sorte
 La curiosité.

ARLEQUIN

C'est en effet du fruit nouveau.

ALI

AIR : *Pour passer doucement la vie*
 Pourquoi rappeler, inhumaine,
 Un si funeste souvenir ?
 Venez-vous prolonger ma peine,
 Ou cherchez-vous à la finir ?

AMINE

AIR : *Si je vous pri' de m'aimer*
 Je cherche à vous faire
 Le sort le plus doux.
 Mais voulant vous plaire,
 (Soit dit entre nous)
 Si je vous pri' de m'aimer,
 Me refuserez-vous ?

ALI, *la regardant tendrement.*

Aïe !

ARLEQUIN, *à Amine.*

Il soupire. Courage, Madame, il s'attendrit.

AMINE

AIR : *Marquis, vous soupirez*
 Ali, vous soupirez ! (*bis*)
 La belle pour qui c'est dit que vous guérirez...

ALI, *se troublant.*

Oui, Madame.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas*
 Mon trouble... vos appas...
 Sur mon cœur... je soupire...

AMINE

Eh, que voulez-vous dire ?

ARLEQUIN, à Amine.

À ce tendre embarras
Ne l'entendez-vous pas ?

AMINE

AIR : *Les filles de Nanterre*
Parlez sans vous contraindre.

ALI

Me pardonneriez-vous ?

AMINE

Eh, qu'avez-vous à craindre ?

ALI

Je crains votre courroux.

AMINE

Parlez, vous dis-je, librement.

ARLEQUIN, à Ali.

AIR : *Accorde ta musette*
Que votre amour éclate.
Vous voyez à ses yeux
Que la petite chatte
Ne demande pas mieux.

ALI

AIR : *Je ne veux point troubler votre ignorance*
Quand ma douleur à votre beauté cède
Et que pour vous se déclare mon cœur...

ARLEQUIN, à part.

Bon !

ALI

De Rézia, l'image qui m'obsède,
Vient triompher de ma naissante ardeur.

ARLEQUIN, à part.

Ouf ! On va nous mettre à la porte.

AMINE, à Ali.

C'est-à-dire, Seigneur, que vous ne pouvez m'aimer.

ARLEQUIN, *précipitamment.*

Non, Madame, vous le prenez mal. Ne voyez-vous pas bien qu'en ce moment vous vous colletez ⁴⁴ dans son âme avec la défunte ?

AIR : *Vaudeville des tours de Carnaval*

Il s'y passe un combat,
Titata,
Attendez la victoire :
Plus le combat est grand,
Patapan,
Et plus grande est la gloire.

AMINE

AIR : *Attendez à demain au soir*

En vain, vous voulez l'excuser.
On ne peut m'abuser. (*bis*)

ARLEQUIN

Attendez jusques à ce soir,
Il fera son devoir. (*bis*)

AMINE

Non, non, je ne suis point faite pour attendre. (*À Ali.*) Adieu, petit ingrat... (*Elle rit de toutes ses forces.*) Ha, ha, ha, ha, ha !

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà un ris moqueur qui ne sent rien de bon.

AMINE

AIR : *Qu'un mari soit poulmonique*

J'ai perdu mon étalage.
À mes yeux vous avez fait outrage.
Mais ce qui me consolera
Tiralire, lira, lironfa, fa, fa,
Tiralire, lira, lironfa,
J'aurai pour vengeresse
La Sultane, ma maîtresse,
Qui vaut bien votre Rézia
Tiralire, lira, lironfa, fa, fa,
Tiralire, lira, lironfa.

44. *Colleter* : « Prendre quelqu'un au collet pour le jeter par terre » (Acad. 1762).

ARLEQUIN

Comment donc, votre maîtresse ? Vous seriez aussi une esclave ?

AMINE

Oui, vraiment. Je ne suis qu'une des suivante de la favorite du Sultan.

ARLEQUIN

AIR : *Tourelouribo*

Hé, que diable, encor une suivante !

Ho, ho,

Tourelouribo !

ALI, *souriant.*

Votre maîtresse est plaisante.

ARLEQUIN

Ho, ho,

Tourelouribo.

AMINE, *à Ali.*

Et qui plus est très charmante,

Ho, ho, ho,

Tourelouribo.

AIR : *Belle chanoinesse*

Je viens pour vous dire

Qu'elle va venir.

Vous allez l'entretenir.

Vous n'avez, beau sire,

Qu'à vous bien tenir. (*bis*)

Elle s'en va. Arlequin la reconduit et lui fait des galanteries par lazzis.

SCÈNE V

ALI, ARLEQUIN.

ARLEQUIN

AIR : *Par bonheur ou par malheur*

La favorite, ma foi,

Se rit de vous et de moi.

Je crois, la peste me tue,

Qu'elle veut faire en détail
Ici passer en revue
Tous les tendrons ⁴⁵ du sérail.

ALI

Elle se divertit de nous, sans doute, mais nous pourrons à notre tour nous moquer d'elle.

ARLEQUIN

AIR : *Que de bourgeois viennent à l'aventure*

J'en ai grand peur, mon très honoré maître,
De ce logis, nous pourrons disparaître

Car

La Sultane va peut-être
Nous envoyer autre part.

C'est pourquoi je suis d'avis d'aller reprendre mon habit de calender que j'avais pendu au
croc ⁴⁶.

ALI

Fais ce que tu voudras.

*Arlequin va jusque dans la coulisse par où doit arriver Rézia et revient plein
d'effroi en faisant des culbutes et de grands cris.*

ARLEQUIN

Hoïmé !

ALI

Qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN

Aïe, aïe, aïe, aïe, aïe !

ALI

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN

Je suis mort !

ALI

Parleras-tu ?

45. *Tendron* : « On dit figurément d'une jeune fille que c'est un tendron » (Acad. 1762).

46. *Pendre au croc* : « Instrument de fer ou de bois à une ou plusieurs pointes courbées dont on se sert soit pour tirer, soit pour y pendre, soit pour y attacher quelque chose. On dit figurément et proverbialement pendre son épée au croc pour dire quitter le métier de la guerre » (Acad. 1694).

ARLEQUIN

AIR : *Les trembleurs*

Ah, qu'ai-je vu, misérable !...
Quel objet épouvantable !...
C'est assurément le diable
Sous de magiques attraits.

ALI, *après avoir regardé derrière lui et n'ayant rien aperçu.*
Quoi donc ? Quelle extravagance !

ARLEQUIN, *se retournant et apercevant Rézia.*

Hé, le voilà qui s'avance !...
Il nous tient !... En diligence,
Sauvons-nous par les marais.

Il saisit Ali au collet⁴⁷ et l'entraîne de façon qu'il l'oppose à Rézia qui entre pour se dérober à sa vue.

ALI

Qu'est-ce que c'est donc que cela ! Es-tu fou ?

ARLEQUIN

Ne me quittez point !

ALI, *se débarrassant d'Arlequin.*

Laisse-moi donc, animal.

Arlequin se sauve.

SCÈNE VI

ALI, RÉZIA.

ALI, *joyeusement surpris, apercevant Rézia.*

AIR : *Dedans nos bois il y a un ermite*

Quoi, Rézia, dans le royaume sombre,
N'est point parmi les morts ?...

(Tristement.)

Non, non, mes yeux, vous n'en voyez que l'ombre.

RÉZIA

Vous en voyez le corps.

47. *Collet* : « Partie de l'habillement qui est autour du cou » (Acad. 1762).

ALI, *avec transport.*

Elle vivrait, la Princesse que j'aime !

RÉZIA

Oui, c'est elle-même,

Ali,

Oui, c'est elle-même.

ALI, *après lui avoir baisé la main.*

AIR : *La bonne aventure*

Ô, ciel, après l'avoir cru

Dans la sépulture

Ce cher objet m'est rendu.

RÉZIA

Moi, je vous comptais perdu.

TOUS DEUX

La bonne aventure,

Ô gué,

La bonne aventure.

RÉZIA

Mon cher Ali, je suis contente de votre fidélité.

ALI, *souriant.*

Vous l'avez, ce me semble, assez bien éprouvée.

RÉZIA

Il est vrai. J'avoue que je ne suis pas trop raisonnable d'avoir exigé de vous de la constance pour une personne que vous pensiez qui n'était plus.

AIR : *Un de nos bergers l'autre jour*

Mais cependant, s'il eut fallu

Qu'une autre que moi vous eût plu,

(Voyez ma fantaisie.)

Je ne sais si j'eusse voulu

Vous avoir de ma vie.

ALI

J'aurais mérité de vous perdre pour toujours.

AIR : *J'avais juré de n'aimer de ma vie*

Mais contentez le désir qui me presse,

Quel heureux sort vous rend à ma tendresse.

RÉZIA

AIR : *À l'ombre de ce vert bocage*

J'ai su par l'heureux artifice
D'un feint trépas bien concerté,
Par le secours de ma nourrice
Me tirer de captivité.
Je risquai ce coup téméraire
Pour me dérober à l'époux
Que voulait me donner mon père
Et pour me conserver à vous.

ALI

Que ne vous dois-je point !

RÉZIA

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'octobre*

Mais lorsque de mon stratagème
Je voulus vous faire avertir,
D'Ormus votre douleur extrême
Vous avait déjà fait sortir.

ALI

AIR : *On n'aime point dans nos forêts*

Je vois tout ce que j'ai perdu
Par ma fuite trop indiscreète.
Pourquoi n'ai-je pas attendu ?

RÉZIA

Oui, sans votre brusque retraite,
Nous n'aurions pas, depuis deux ans,
Tous deux si mal passé le temps.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur*

Nous aurions un sort plein d'appas
Dans quelque coin du monde,
Pour vous chercher je n'aurais pas
Couru la terre et l'onde.
Ni trouvé le maudit forban ⁴⁸
Qui m'est venu vendre au Sultan.

48. *Forban* : « Corsaire qui exerce la piraterie sans commission d'aucun prince et qui attaque également ami et ennemi » (Acad. 1762).

ALI

AIR : On dit que vos parents

Que de transports jaloux ce monarque m'inspire !

Qu'il offre à mon esprit un rival dangereux !

Le maître d'un empire

Pour devenir heureux

N'a seulement qu'à dire :

Je veux.

RÉZIA

Rassurez-vous, Prince. Quoique le Sultan ignore qui je suis, il a pour moi tous les égards qui me sont dûs.

AIR : Landeriri

Il est vrai qu'au premier abord

Il fit éclater un transport,

Landerirette,

Qui me fit pousser un grand cri,

Landeriri.

AIR : C'est le Prince d'Orange

Sur lui, de ma présence,

Il vanta le pouvoir

Et plein d'impatience

Il me jeta... (Je frémis quand j'y pense)

Me jeta le mouchoir.

AIR : Laissez faire au temps

Je lui dis : il faut se connaître

Pour former des nœuds tous charmants.

Attendez. En moi, faites naître

Pour vous de tendres sentiments.

Laissez faire,

Laire, lanlaire,

Laissez faire au temps.

AIR : Et puis voilà comment

Le respect retint ses caresses :

Je veux, me dit-il tendrement,

Vous distinguer de mes maîtresses,

Par le plus pur attachement.

Et puis voilà comment

Il me dit,
Il me fit
Des politesses,
Et puis voilà comment
Me traite cet amant.

ALI

AIR : *Faites boire à triple mesure*

Oui, mais il pourra, dans la suite,
Se lasser de votre rigueur.

RÉZIA

Hé bien, dès demain, par la fuite,
Il faut prévenir ce malheur.

Nous en avons une belle occasion. Le Sultan partit hier pour la chasse et n'en doit revenir que dans huit jours.

SCÈNE VII

ALI, RÉZIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part dans le lointain.*

Ouais ! Me serais-je trompé ?

ALI

Arlequin, approche ! Viens voir ma chère Rézia que le ciel m'a conservée.

ARLEQUIN, *toujours de loin.*

AIR : *Je ne suis né ni roi, ni prince*

Quoi, la morte est encore en vie ?

ALI

Oui, viens, je te le certifie.

RÉZIA

Tu n'en dois douter nullement.

ALI

Ne crains donc rien te dis-je, avance.

ARLEQUIN

Mais avez-vous suffisamment

Approfondi son existence ?

ALI, *allant le prendre par le bras.*

Approche donc, poltron !

RÉZIA, *riant et le prenant par les mains.*

Bannis ta frayeur.

AIR : *Quand le péril est agréable*

Que le courage te revienne.

ARLEQUIN

Vous m'ôtez ma timidité.

Vos mains ont une fermeté

Qui rappelle la mienne.

RÉZIA

Hé bien, mon ami, n'es-tu pas ravi de me revoir ?

ARLEQUIN

AIR : *Allons gai*

Je ne me sens pas d'aise !

Oh, trop heureux Ali !

Souffrez que je vous baise.

(Il saute au cou d'Ali.)

Et vous, Madame, aussi.

(Il embrasse Rézia.)

Allons gai,

D'un air gai, etc.

SCÈNE VIII

ALI, RÉZIA, ARLEQUIN, BALKIS, DARDANÉ.

BALKIS, *à Rézia.*

Voici les danseurs étrangers qui ont préparé par votre ordre la fête que vous voulez donner au Seigneur Ali.

RÉZIA

Qu'on les fasse entrer.

BALKIS

AIR : *Je ne suis né ni roi, ni prince*

Paraissez donc, troupe brillante,
Et répondez à notre attente ;
Venez, par vos pas, par vos chants,
Célébrer ici la constance
Du plus rare couple d'amants
Que l'Amour ait sous sa puissance.

SCÈNE IX

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, QUATRE DANSEURS, QUATRE
DANSEUSES.

Après la danse, Dardané chante l'air suivant.

AIR de *Monsieur l'Abbé*

DARDANÉ

Cessez de répandre des larmes,
Amants, oubliez vos douleurs.
Un destin plein de charmes
Va finir vos malheurs.
Après des rigueurs inhumaines
Vous verrez combler vos désirs,
Le ciel veut à vos peines
Mesurer vos plaisirs.

On reprend la danse qui est encore coupée par le rondeau que chante Rézia.

RÉZIA

AIR du même

Ah, qu'il est doux de se revoir
Après une absence cruelle !
Hélas, du matin jusqu'au soir,
Nos cœurs étaient pressés d'une douleur mortelle
Et nous avons perdu l'espoir
De recueillir le fruit de notre ardeur fidèle !
Ah, qu'il est doux de se revoir
Après une absence cruelle !

On reprend encore la danse qui est interrompue par l'arrivée d'Amine qui entre toute essoufflée.

SCÈNE X

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, AMINE.

AMINE, *aux danseurs.*

Retirez-vous. (*À Rézia.*) Ah, Madame, quel malheur !

RÉZIA

Qu'est-il donc arrivé ?

AMINE

Le Sultan est revenu de la chasse contre notre attente.

RÉZIA

Hé bien !

AMINE

D'abord, l'impatience de vous revoir l'a fait voler à votre appartement. Ne vous y trouvant pas, il demande où vous êtes, personne ne répond.

AIR : *Bouchez, naïades, vos fontaines*

Il s'emporte, il jure, il tempête,
Les yeux lui sortent de la tête.
Il était prêt, dans son transport
D'immoler tout à sa colère,
Lorsqu'un esclave, à demi-mort,
À découvert tout le mystère.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Aïe, aïe, aïe, aïe !

ALI

Grands dieux !

RÉZIA

La cruelle conjoncture !

AMINE

Pendant ce désordre, je me suis saisie de cette cassette où sont vos pierreries et je me suis sauvée.

RÉZIA

Qu'allons-nous faire ?

BALKIS

Il faut prendre la fuite dès ce moment. La nuit nous favorise.

ALI

Et où pouvons-nous aller ?

ARLEQUIN

Hé, parbleu ! Nous n'avons qu'à nous retirer chez nos calenders, où nous passerons pour pèlerins de la Mecque.

BALKIS

AIR : *Mariez, mariez, mariez-moi*

C'est bien dit.

DARDANÉ

Il a raison.

ALI, à *Rézia*.

C'est bien pensé, ma Princesse.

RÉZIA

Rendons-nous à leur maison.

AMINE

Suivons tous notre maîtresse.
Dénichons, dénichons, dénichons tous,
Mes chers enfants, le temps presse,
Dénichons, dénichons, dénichons tous,
Du Sultan fuyons les coups.

Ils sortent tous.

ARLEQUIN, *se sauvant*.

AIR : *Voici les dragons qui viennent*

Voici les gardes qui viennent,

Vite, sauvons-nous !...

FIN DU II^E ACTE

ACTE III

Le théâtre représente une grand salle de caravansérail, ou hôpital.

SCÈNE I

AMINE, EN PÈLERINE.

Nous voici donc tous, dieu merci, en pèlerins de la Mecque. Le calender notre ami nous a mis ici dans un endroit caché de cette maison, où nous serons à couvert des recherches du Sultan. Ma foi, ce Monarque a beau se tourmenter,

AIR : *Faire l'amour la nuit et le jour*

Malgré ses mouvements
Et toute sa colère,
Ici nos deux amants
À bon compte vont faire
L'amour
La nuit et le jour.

Apercevant Arlequin en pèlerine.

Mais quelle est cette pèlerine que j'aperçois ? Elle a l'air d'Arlequin... Ha, je crois, dieu me pardonne, que c'est lui !

SCÈNE II

AMINE, ARLEQUIN, EN PÈLERINE.

ARLEQUIN, *en entrant chante.*

Mais ici, prenons bien garde
À notre cotillon. (*bis*)

Bonjour, charmante Amine.

AMINE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, le drôle de garçon ! Pourquoi t'es-tu mis en pèlerine ?

ARLEQUIN

C'est que je suis arrivé le dernier au magasin des habits où il ne s'est plus trouvé que des habits de pèlerine.

AMINE

AIR : *Ton himeur est Cathereine*

Ah, quelle équivoque mine !
Tu n'as, mon pauvre Arlequin,
Ni l'empreinte féminine,
Ni le poinçon masculin.

ARLEQUIN

Sous l'habit de pèlerine
Qui me donne un air flandrin ⁴⁹,
Vous trouverez, belle Amine,
Toujours un bon pèlerin.

AMINE

J'en suis bien aise. Et cela m'engage à te faire une proposition au sujet du voyage que nous méditons.

ARLEQUIN

Commandez, ma reine.

AMINE

AIR : *Le démon malicieux et fin*

Veux-tu bien être mon conducteur ?

ARLEQUIN

Volontiers, j'accepte cet honneur.
Dussions-nous courir toute la terre,
Belle, ce bras pourra vous soutenir.
Avec vous j'irai toujours grand erre ⁵⁰,
Tant pour l'aller que pour le revenir.

AMINE

Doucement, s'il vous plaît ! Je n'aime point ces grands sauteurs de fossés. *Qui va pian, va san* ⁵¹.

AIR : *Cahin, caha*

La matinée,
Le fringant pèlerin
De ses forces trop vain,
Galope comme un daim.

49. *Flandrin* : « Sobriquet que l'on donne aux hommes élancés » (Acad. 1762).

50. *Aller grand erre* : « Aller grand train » (Acad. 1694).

51. Nous traduisons : « Qui va lentement, va sûrement ».

Il va toujours grand train
 Jusques à la dînée.
 Mais le soir ce n'est plus cela,
 Ses sens s'affaiblissent,
 Ses pieds s'engourdissent,
 Ses jambes fléchissent,
 Ses jarrets mollissent,
 Le galant va,
 Cahin, caha,
 Le galant va,
 Cahin, caha.

ARLEQUIN

Oh, n'ayez pas peur que je reste à moitié chemin !

AIR : Ah, qu'il y va gaiement

Prenez-moi pour votre amant,
 Ah, que j'irai gaiement.
 Sans me lasser nullement
 Pendant notre longue traite,
 Ah, que j'irai, ma poulette,
 Ah, que j'irai gaiement !

AMINE

Pour amant !

AIR : La charmante Alizon

Non, non, j'eus toujours peur
 D'une tendre ardeur.
 Jamais mon cœur
 Plein de rigueur
 N'a voulu de vainqueur.
 Mais ne perds pas l'espoir,
 Tu pourras m'émouvoir.
 Il faut, à tout moment,
 Tendrement,
 Me parler de ton tourment.
 Pousse des hélas !
 Dis-moi que mes appas
 Te causent le trépas.
 Par tes soupirs,
 Que tes désirs

Obtiennent des plaisirs.

ARLEQUIN

Pour une fille de cour, ventrebleu, vous tenez la dragée bien haute.

AMINE

Tais-toi, je vois ma maîtresse et le Prince Ali qui viennent avec le calender.

ARLEQUIN

Je vous laisse, ma mignonne. Je vais sous cet habit faire un petit tour dans la ville pour entendre ce qu'on y dit de notre fuite.

SCÈNE III

ALI, RÉZIA, EN PÈLERINS, AMINE, LE CALENDER.

AIR : *Mon père, je viens devant vous*

Mon Prince, que je suis heureux
De pouvoir vous rendre service !

ALI

Ami, nous prétendons tous deux
Récompenser ce bon office.

AMINE, *au calender.*

Nous ne sortirons pas d'ici
En vous payant d'un grand merci.

RÉZIA, *au calender, lui présentant un diamant.*

AIR : *Joconde*

Par l'offre de ce diamant,
Souffrez que je commence
À vous marquer en ce moment
Quelque reconnaissance.

LE CALENDER

Pour un service si léger
Votre main bienfaisante
Me donne trop.

AMINE

Ce n'est, mon cher,
Qu'une pierre d'attente.

ALI, *au calender.*

Mais croyez-vous que le Sultan ne nous fasse pas chercher dans cette maison ?

LE CALENDER

Non, non, c'est à quoi il ne pensera nullement. Au reste, s'il s'avisait d'envoyer ici, on s'en tiendrait au témoignage d'un homme tel que moi et vous jugez bien de la réponse que je ferais.

RÉZIA

Notre vie est entre vos mains.

AMINE

AIR : *La cabaretière*

Oui, vraiment, vos pouvez, compère,
 À présent disposer de nous.
 Il ne tiendrait, ma foi, qu'à vous,
 De nous faire, faire, faire,
 Il ne tiendrait, ma foi, qu'à vous,
 De nous faire arrêter tous.

LE CALENDER

AIR : *Quand la mer rouge apparut*

D'une telle lâcheté,
 Si j'étais capable,
 Je serais, en vérité,
 Un grand misérable.
 Il me faudrait écorcher,
 Me tenailler, me hacher,
 Me mettre en ca, ca,
 Me mettre en pi, pi,
 En ca, ca,
 En pi, pi,
 En capilotade ⁵²
 Puis en marmelade.

ALI

Nous avons l'esprit en repos là-dessus.

LE CALENDER

Vous me rendez justice.

AIR : *Branle de Metz*

52. *Mettre quelqu'un en capilotade* : « Médire de quelqu'un sans aucun ménagement, le déchirer, le mettre en pièces par des médisances outrées » (Acad. 1762).

Attendez dans cet asile
Que l'orage soit passé.
Quand le bruit aura cessé
Et que tout sera tranquille
Vous pourrez, un beau matin,
Décamper de cette ville.
Vous pourrez un beau matin,
Vous mettre tous en chemin.

ALI

Nous nous abandonnons à votre prudence et à votre probité.

Il donne la main à Rézia et l'emmène.

LE CALENDER, *arrêtant Amine.*

Venez çà, petite friponne.

AIR : *L'autre jour sur le Pont-neuf*

Attendez un moment...

AMINE

Que me voulez-vous ?

LE CALENDER

Payez moi votre gête, e, e, e.

Un baiser seulement.

AMINE, *le repoussant.*

Oh, que vous allez vite, e, e, e !

Allons donc, ne violez point les droits de l'hospitalité.

Elle se sauve.

SCÈNE IV

LE CALENDER, *SEUL, REGARDANT SON DIAMANT.*

AIR : *Le premier jour de mes noces*

Ah, morbleu, la bonne aubaine !

Et que je serai ravi

Si, d'une bourse d'or pleine,

Ô turlutaine,

Ce beau brillant est suivi,

Turlutu tantaleri !

SCÈNE V

LE CALENDER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *d'un air triste.*

AIR : *Dupont mon ami*

Ami calender,
L'affaire s'ébruite
Et tout est en l'air
Pour notre poursuite.

LE CALENDER

N'en ayez aucun souci,
On ne viendra point ici.

ARLEQUIN

Tant mieux. Ah, mon cher barbaudier⁵³ ! Il faut entendre le carillon de diable que font dans les rues les colporteurs et colporteuses. D'un côté vous entendez (*Grossissant la voix et tournant la bouche.*) : Voici la nouvelle ordonnance du Sultan, à l'endroit d'une fille du sérail, laquelle s'est sauvée cette nuit avec un galant. À un liard, à un liard ! (*De sa voix naturelle.*) De l'autre côté on crie (*D'une voix de femme.*) : Dix mille sequins d'or à gagner pour celui ou celle qui découvrira le lieu où s'est retirée l'esclave favorite. (*De sa voix naturelle.*) Un autre dit : (*D'un ton enrhumé.*) Achetez mon dernier billet. Dix mille sequins d'or pour un liard. Ils sont tout comptés. (*De sa voix naturelle.*) Ils font un vacarme enragé.

LE CALENDER

Il fallait, par curiosité, prendre un de ces billets.

ARLEQUIN

Hé, vraiment, je n'y ai pas manqué. J'en ai un là. Tenez, le voici. (*Pendant que le calender lit le billet, Arlequin dit.*) On peut, par cette somme excessive, juger de l'excès de sa fureur.

AIR du *Branle de Metz*

Ah, morbleu, s'il nous tenait,
Comme il nous étrille, étrille,
Ah, morbleu, s'il nous tenait,
Comme il nous étrillerait !

53. *Barbaudier* : peut faire référence à un gardien de prison, un concierge, un portier, etc.

LE CALENDER

Je vous quitte pour un moment. Je vais voir si l'on vous prépare à dîner.

ARLEQUIN

Fort bien.

AIR : *De mon pot, je vous en répons*

Mais surtout, commandez-nous

Un bon potage aux choux.

LE CALENDER

Je vais dire qu'on vous l'apprête,

Et pour bien couronner la fête,

Vous en aurez, je vous en répons,

Un plat de ma façon.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, *SEUL*.

AIR : *Ah, mon dieu, que de joli' filles*

Ma foi, c'est un bon drille

Que cet homme-ci.

Il aime la roquille,

Moi, je l'aime aussi...

SCÈNE VII

ARLEQUIN, UN SECOND CALENDER.

LE CALENDER, *achevant le couplet*.

Ah, mon dieu, quelle joli' fille

Je rencontre ici !

ARLEQUIN, *à part*.

Ho, ho, voilà un animal de calender qui me prend pour une pèlerine ! Il faut que je m'en divertisse en attendant le dîner.

LE CALENDER

AIR : *Tuton, tutaine*

Bonjour, pèlerine aux yeux doux, (*bis*)

Pour quelques moments voulez-vous
Que je vous entretienne ?

ARLEQUIN

Tutu,

Sois le bienvenu.

Tonton,

Le joli garçon !

Jamais un tendron

N'eut pour son mignon

Si beau compagnon.

Tutaine,

Tuton,

Tutaine.

LE CALENDER

AIR : *Belle chanoinesse*

Brunette gentille,

Pour vous riposter

Vous avez, sans vous flatter

Tout ce qu'une fille

Pourrait souhaiter.

ARLEQUIN

Oh, pour cela oui !

LE CALENDER

AIR : *J'entends le moulin taqueter*

Belle, en venant vous accoster

J'ai senti mon cœur taqueter.

Vos attraits ont su m'enchanter

Et j'ai dit aussitôt :

Voilà ce qu'il me faut.

J'ai senti mon cœur tique, tique, taque,

J'ai senti mon cœur taquer.

ARLEQUIN, *minaudant*.

Vous êtes un bon enjôleur, vraiment.

LE CALENDER, *lui mettant la main sous le menton*.

AIR : *Ma belle diguedon*

Daignez partager ma peine,

Belle diguedi, diguedon, dondaine.

ARLEQUIN, *se défendant.*

Tenez-vous, fi donc, petit fripon !

LE CALENDER

Ma belle diguedi, ma belle diguedon.

ARLEQUIN

Vous me mettez hors d'haleine.

LE CALENDER

Belle diguedi, diguedon, dondaine...

ARLEQUIN

AIR : *Le joli jeu d'amour*

Il ne faut pas être si preste.

LE CALENDER

Non, quand on a du temps de reste.

Mais lorsque le temps est trop court,

Toure, loure, loure, loure, loure, loure, loure,

Mais lorsque le temps est trop court,

Il faut brusquer l'amour.

ARLEQUIN

Ne vous y jouez pas ! Car je me donne au diable si je ne vous casse la gueule. J'aime la délicatesse, moi.

LE CALENDER

AIR : *Baise-moi donc, me disait Blaise*

Pardonnez-moi ma pétulance,

Vos yeux (*bis*) excusent mon offense,

Ils m'ont inspiré trop d'ardeur.

Ces assassins, belle farouche,

M'ont fait une blessure au cœur

Aussi large que votre bouche.

ARLEQUIN

Vous avez le cœur grand... Mais il sort de la cuisine un fumet agréable, qui me prend au nez.

AIR : *Ne croyez pas que je demeure*

Ne croyez pas que je demeure

Plus longtemps à rire avec vous.

Du dîner j'entends sonner l'heure
 Qui m'annonce une soupe aux choux.

LE CALENDER, *retenant Arlequin.*

Encore un instant !

ARLEQUIN, *branlant la tête.*
 Du dîner j'entends sonner l'heure
 Qui m'annonce une soupe aux choux.

LE CALENDER

AIR : *Boire à son tirelire lir*

Vous ne m'écoutez pas,
 Cruelle que vous êtes !

ARLEQUIN

Ne suivez point mes pas.
 La belle à qui vous faites
 Si bien la cour
 Pour vous, balourd,
 N'a point de tire lire lir,
 N'a point de toure loure lour,
 N'a point d'amour.

LE CALENDER

AIR : *Flon, flon*

Soyez moins inhumaine.

ARLEQUIN, *troussant sa jupe.*

Ouidà, j'ai, mon poulet,
 Pour adoucir ta peine,
 De l'huile de cotret ⁵⁴.

(Il prend sa batte et il chasse le calender.)

Flon, flon,
 Larira, dondaine,
 Flon, flon,
 Larira, dondon.

Ha, ha, ha, ha, ha ! Voilà un drôle bien attrapé... Mais Amine vient ici à grands pas. Que me voudrait-elle ?

54. *Huile de cotret* : « Coup de bâton » (Acad. 1762).

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, AMINE.

AMINE, *hors d'haleine.*

Ah, mon pauvre Arlequin !

ARLEQUIN

Qu'y a-t-il ?

AMINE

Hélas !...

ARLEQUIN

AIR : *Voulez-vous savoir qui des deux*
Hé, qu'avez-vous ?

AMINE

Hélas, j'ai vu...

ARLEQUIN

Achevez donc.

AMINE

Tout est perdu !

ARLEQUIN

Que dites-vous ?

AMINE

Par ma fenêtre
J'ai vu... (C'est une trahison !)
La garde du Sultan paraître.
Elle investit cette maison.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Gniaouf !

SCÈNE IX

ARLEQUIN, AMINE, BALKIS, ALI, RÉZIA.

BALKIS, *pleurant.*

AIR : *Ô reguingué, ô lon lan la*

Mes chers amis, c'est fait de nous ! (*bis*)

RÉZIA

Quoi donc, je vous vois pleurer tous ?

ALI

Pourquoi ces larmes ? Qu'avez-vous ?

ARLEQUIN

Seigneur, la mèche est découverte.

AMINE

Et nous touchons à notre perte.

SCÈNE X

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, DARDANÉ.

DARDANÉ

AIR : *C'est le dieu des eaux*

Voici le Sultan qui va paraître !

ARLEQUIN, à Ali.

Qu'allons-nous devenir mon cher maître ?

ALI

Juste ciel !

RÉZIA

Ô dieux !

ARLEQUIN, à Rézia.

Ah, Madame, nous allons tous être empalés !

SCÈNE XI

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, LE SULTAN, GARDES DU SULTAN, LE
PREMIER CALENDER.

LE SULTAN, *en fureur*.

AIR : *Le fameux Diogène*

Après un tel outrage

Il faut que, dans ma rage,

Je les immole ici.
Cherchons ces deux coupables.
Où sont ces misérables ?
Où sont-ils ?

UN GARDE, *montrant Ali et Rézia.*

Les voici.

LE SULTAN

AIR : *Le seigneur turc a raison*

Massacrons ces malheureux !

ARLEQUIN, *à part, tremblant.*

Quel coup de tonnerre !

LE SULTAN

Ce sont deux monstres affreux

Dont il faut purger la terre...

Il met la main sur son sabre et le tire à moitié.

ARLEQUIN, *et toutes les femmes, poussant un grand cri.*

Ah !

LE SULTAN

Mais non, non, je ne dois pas

Du sang de ces scélérats

Souiller mon cimenterre⁵⁵.

ARLEQUIN, *à part.*

Où nous sommes-nous fourrés !

LE SULTAN, *à Rézia.*

Perfide !

AIR : *Les fanatiques que je crains*

Tu me traitais avec rigueur,

Tu faisais la Lucrece,

Tandis que ton lâche cœur

Cédant à sa bassesse,

À cet indigne vainqueur

Prodiguait sa tendresse.

55. *Cimenterre* : « Grand coutelas recourbé qui ne tranche que d'un côté » (Acad. 1762).

AIR : *Malheureuse journée*

De ta honteuse flamme
Je vais bien me venger :
Tu périras, infâme !

ALI, *au Sultan.*

Cesse de l'outrager.

RÉZIA, *au Sultan.*

Prépare tes tortures,
Maître de notre sort !
Épargne les injures
Et nous donne la mort.

LE SULTAN

AIR : *Je ne suis pas si diable [que je suis noir]*

Ô, ciel, quelle insolence !
Ces cœurs si audacieux
Bravent en ma présence
Mes transports furieux.
Gardes, qu'on les saisissent,
Qu'en ce moment, pour eux,
On invente un supplice
Des plus affreux.

ARLEQUIN

Miséricorde !

AMINE, *à Rézia.*

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole*

Ô, Princesse de Perse,
Quoi, l'on vous traite ainsi !

ARLEQUIN, *à Ali.*

Faut-il qu'un bourreau verse
Le sang du Prince Ali !

RÉZIA, *à Amine.*

Ô trop indiscreète Amine !

ALI, *à Arlequin.*

Arlequin, qu'as-tu dit ?

LE SULTAN, *achevant le couplet.*

Quels noms viens-je d'entendre ?

(À Ali et à Rézia.)

Ne dissimulez plus,

Parlez, je veux apprendre

Si ces noms vous sont dûs.

ARLEQUIN

S'ils nous sont dûs ! Vous n'avez qu'à le demander à ce calender. Il est de Balsora, et il connaît le Prince Ali mon maître.

LE SULTAN, *au calender, sévèrement.*

Tu le connais ?

LE CALENDER

Oui, Seigneur.

ALI, *au Sultan.*

Voici le comble de nos malheurs.

AIR : *Les triolets*

Hélas, nous étions trop heureux.

Vous alliez nous ôter la vie.

Nous cessions de souffrir tous deux.

Hélas, nous étions trop heureux !

Un châtiment plus rigoureux

Va servir votre barbarie.

Hélas, nous étions trop heureux !

Vous alliez nous ôter la vie !

AIR : *Monsieur Lapalisse est mort*

Vous remettrez Rézia

Entre les mains de son père ?

RÉZIA

Le Prince de Balsora

Sera conduit à son frère !

Ils se jettent tous deux aux pieds du Sultan et Rézia continue de parler.

AIR : *Le beau berger Tircis*

Ordonnez qu'au trépas

L'un et l'autre on nous mène.

ALI

Nous vous demandons, hélas !
Cette faveur inhumaine.

RÉZIA

Seigneur, que votre haine
Ne nous sépare pas.

LE SULTAN

Levez-vous. Mais, Rézia, que le Sultan d'Égypte est malheureux. Depuis six mois, il a inutilement tout employé pour vous plaire. Et un simple Prince de Balsora n'a qu'à se montrer pour vous inspirer la plus violente passion.

RÉZIA

Ah, Seigneur, daignez m'écouter !

AIR : *Joconde*

J'aime ce Prince dès longtemps
Et j'en suis adorée.
Par nos malheurs, depuis deux ans,
J'en étais séparée.
Enfin, avant hier au soir,
Jour heureux et funeste,
Le hasard me le fit revoir ;
L'amour a fait le reste.

LE SULTAN

AIR : *Bannissons d'ici l'humeur noire*

Vous éprouverez ma clémence
Tendres amants, rassurez-vous.
Votre amour et votre naissance
Viennent de calmer mon courroux.

ARLEQUIN

La bonne pâte de Sultan !

AMINE

Quelle joie !

ALI, *baisant la main du Sultan.*

Quelle bonté !

RÉZIA, *baisant aussi la main du Sultan.*

AIR : *Amis, sans regretter Paris*

D'un effort aussi généreux,
Vous êtes seul capable.

LE SULTAN

Il est vrai, je suis amoureux,
Mais je suis équitable.

J'ai promis, par exemple, dix mille sequins d'or à celui qui m'a appris où vous étiez. Je vais m'acquitter de ma promesse. (*Au calender.*) Avancez, calender.

ARLEQUIN

Ô le scélérat ! Voilà donc, traître, le bon potage aux choux, le plat de ta façon que tu nous préparais.

LE SULTAN, *à ses gardes.*

Qu'on lui délivre la somme promise, pour m'avoir donné des nouvelles de Rézia ; et qu'ensuite on l'empale, pour avoir trahi le frère de son Roi.

ARLEQUIN

Ah, que c'est bien fait !

LE CALENDER, *se jetant aux pieds d'Ali.*

Mon Prince, je vous demande pardon ! Daignez intercéder pour moi.

ARLEQUIN

Non, non, *impalar.*

ALI, *au Sultan.*

AIR : *N'y a pas d'mal à ça*

Laissez-lui la vie !

LE SULTAN, *branlant la tête.*

On l'empalera.

ALI

Je vous en supplie !

LE SULTAN

Le traître mourra.

ARLEQUIN ET AMINE

N'y a pas d'mal à ça, (*bis*)

LE CALENDER, *à Rézia.*

Je me repends de vous avoir trahis.

ARLEQUIN

Impalar, impalar !

LE CALENDER

AIR : *Quand on a prononcé ce malheureux oui*

Ma Princesse, soyez, de grâce, ma patronne !

RÉZIA, *au Sultan.*

Seigneur, il se repent.

LE SULTAN

Hé bien, je lui pardonne !

Puisqu'un remord suffit pour apaiser les dieux ⁵⁶,

Un Sultan aurait tort d'en exiger plus qu'eux.

Arlequin, en cet endroit, s'approche du Sultan, le regarde sous le nez et lui met la main sur le front. Un des gardes vient le prendre par l'épaule pour le tirer d'auprès du Sultan.

ARLEQUIN, *au garde, déclamant.*

Donne-moi le loisir de le considérer.

UN GARDE

Et quel est ton dessein ? Que veux-tu ?

ARLEQUIN

L'admirer ⁵⁷.

LE SULTAN, *à Rézia.*

Madame, vous êtes libre. Je vous offre un asile dans mes états, avec mon amitié.

RÉZIA

AIR : *Vive Michel Nostradamus*

D'un souverain si débonnaire,

Nous sommes tous deux enchantés.

Et profitant de vos bontés,

Nous voulons demeurer au Caire.

LE SULTAN, *s'en allant.*

Vous y serez toujours en paix.

56. Note de l'éditeur : « Vers de la tragédie de *Pyrrhus* qu'on jouait alors ».

57. Note de l'éditeur : « Trait de la même tragédie ».

RÉZIA ET ALI

Que le Sultan vive à jamais !

CHŒUR

Que le Sultan vive à jamais !

SCÈNE XII

ALI, RÉZIA, AMINE, BALKIS, DARDANÉ, ARLEQUIN.

RÉZIA

AIR : *Quand le péril est agréable*

À la Mecque, en pèlerinage,
Allons, dès ce jour, mes enfants,
Du grand patron des Musulmans
Reconnaître l'ouvrage.

AMINE

AIR : *Amis, ne parlons plus de guerre*

Allons, fillettes, mes compagnes,
Rassemblez-vous.
À traverser bien des campagnes,
Préparons-nous.
Prenons chacune en ce voyage
Un pèlerin
Qui nous amuse et nous soulage
Dans le chemin.

SCÈNE XIII

et dernière.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, PÈLERINS ET PÈLERINES DANSANT.

ARLEQUIN

Çà, camarades, dégourdissons-nous les jarrets pour nous préparer à partir.

On danse.

RÉZIA

AIR de *Monsieur l'Abbé*

Que ce pèlerinage
 Nous promet de beaux jours !
 Les ris et les amours
 Seront de ce voyage.
 De bocage en bocage,
 Nous tiendrons sous l'ombrage
 Les plus tendres discours.
 Que ce pèlerinage
 Nous promet de beaux jours !

On reprend la danse, après quoi on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE

AIR de *Monsieur l'Abbé*

1

Un mari sexagénaire
 Et sa femme de vingt ans
 Vont tous les deux à Cythère
 Pour demander des enfants.
 Mais ils n'ont dans ce voyage
 Point d'ami, point de voisin,
 Digue, digue, diguedin,
 Diguedin, din, din, din, din,
 Le mauvais pèlerinage.

2

Pour une pareille affaire,
 Un vieux goutteux de Paris
 Confia sa ménagère
 À deux de ses bons amis.
 Il ne fut pas du voyage.
 Elle en alla meilleur train.
 Digue, digue, diguedin, etc.
 Le joyeux pèlerinage !

3

On voit sans cesse aux guinguettes
 Des pèlerins, tant et plus,
 Avec d'aimables fillettes

Sacrifier à Bacchus ;
L'amour reçoit leurs hommages,
Ainsi que le dieu du vin,
Digue, digue, diguedin, etc.
Ah, les bons pèlerinages !

4

Pour Cythère, jeune fille,
Se mit un jour en chemin.
Mais, passant par la courtille ⁵⁸,
Elle y rencontre un blondin :
Elle finit le voyage
Chez un gros marchand de vin,
Digue, digue, diguedin, etc.
Ah, le doux pèlerinage !

5

Un bourgeois d'humeur gaillarde
À Cythère un jour alla,
Avec certaine égrillarde ⁵⁹
Qui savait ce chemin-là.
La matoise ⁶⁰ en ce voyage
Redressa le pèlerin,
Digue, digue, diguedin, etc.
Le coûteux pèlerinage !

6

Quand le public prend la peine
De nous venir voir ici,
S'il sort avec la migraine,
Ma foi, nous l'avons aussi.
S'il est content du voyage,
Pour notre opéra badin
Digue, digue, diguedin, etc.
Quel heureux pèlerinage !

FIN

58. *Courtille* : « Partie des faubourgs Nord de Paris où se trouvent beaucoup de cabarets » (Littré).

59. *Égrillard* : « Vif, éveillé, gaillard » (Acad. 1762).

60. *Matois* : « Rusé » (Acad. 1762).

LARGILLIÈRE

L'AMANTE RETROUVÉE

1727

NOTICE

1 Source

La pièce est éditée chez Pierre Prault en 1728.

2 Représentation et réception

Le *Mercur*e donne la date du 6 août 1727¹. La représentation de *L'Amante retrouvée* était suivie d'une reprise d'une pièce de 1715, *La Ceinture de Vénus*. Les auteurs du *Mercur*e ajoutent que cette pièce avait « été plus goûtée que la précédente » mais également que la musique avait été appréciée². Toutefois, sur l'édition consultée à la BnF (Arsenal, GD-5017), la date du 28 août 1727 est ajoutée à l'encre. Nous ne savons pas d'où provient cette date, ni si la pièce fut reprise durant le mois d'août.

3 Attribution

Bien que le *Mercur*e ne mentionne pas de nom d'auteur, les frères Parfaict l'attribuent à Largillière dans leur *Dictionnaire*. Dans l'exemplaire de la pièce que nous avons consultée, si le nom de l'auteur n'est pas imprimé, celui de Largillière a été ajouté à l'encre. Cet ajout vient-il après la publication du dictionnaire ? Ou les frères Parfaict se sont-ils au contraire appuyés sur cette édition pour attribuer la pièce ?

Largillière, auteur peu habitué aux foires, serait un certain Félix de Largillière³. Il aurait écrit également *Ali et Zémire*⁴ en 1733 et *Le Comte de Paonfier* en collaboration avec Favart en 1732⁵.

Quant au compositeur de certains airs de cette pièce, il s'agit de Gilliers le père. Le *Mercur*e donne quelques informations à ce sujet : « Les airs de violon, les divertissements, composés par le sieur Gilliers le père, ont été trouvés très jolis »⁶. Deux airs dans le corps de la pièce sont également « de la composition de Monsieur Gilliers père ». Il s'agit des musiques accompagnant ces deux passages chantés :

Alphonse, crains d'être téméraire,
Pense à ce que tu voudrais faire.
Ne fouille point tes mains ;
Nul autre que le ciel ne peut être

1. *Mercur*e, août 1727, p. 1883 et 1927, corroboré par les frères Parfaict, qui se basent, dans leur article, sur le *DTP*, t. I, p. 92.

2. *Ibid.*

3. L'éris, p. 610 : « Largillière était fils du peintre de ce nom. Après avoir occupé une charge de conseiller au Châtelet de Paris, il fut commissaire des Guerres au département du Neuf-Brisach, où il mourut vers la fin de l'année 1742. Il n'avait travaillé que pour la Foire ».

4. Voir Isabelle Ligier-Degauque, « Des contes des mille et une nuits à la pantoufle de Marignier (1730), Un exemple de l'influence de l'Orient sur le théâtre du XVIII^e siècle », dans *Féeries*, 4, 2007, p. 117-130.

5. Il s'agit d'une parodie du *Glorieux* de Destouches, pour marionnettes, représentée chez Bienfait.

6. *Mercur*e, août 1727, p. 1883.

Le maître
Du destin des humains. (sc. 5)

Et

On a beau faire,
Quand on veut plaire,
Il faut intéresser le jeu ;
Et dans ce supplément, adieu
Les doux plaisirs de l'amoureux mystère. (sc. 13)

Ils ont été composés spécialement pour cette pièce. Il pourrait s'agir des prémisses des opéras-comiques à ariettes, c'est-à-dire dont les airs étaient composés spécialement pour la pièce et non pas repris sur d'anciens airs populaires.

4 Argument

Arlequin échoue sur une île inconnue. Une fée l'entend se plaindre de l'Amour, l'accueille et Arlequin lui explique ses raisons : son maître, Alphonse, vogue depuis des mois à la recherche d'Isabelle, dont il est amoureux, la jeune femme s'étant fait enlever par des corsaires. La fée, à part, explique que l'Amour a volontairement fait enlever Isabelle pour éprouver la constance d'Alphonse. Après avoir revêtu Arlequin d'un habit d'ordonnance, elle lui fait apparaître une auberge qui lui permet de manger à sa faim. De son côté, Alphonse souhaite se tuer. La fée, invisible, l'en empêche. Elle lui apprend que sa maîtresse est toujours vivante. Il retrouve Arlequin par enchantement. La fée se montre aux deux héros et leur demande de patienter encore un peu avant de revoir Isabelle. L'Amour doit donner audience dans son temple. Un procureur, une jeune fille et une vieille femme, un financier, un Suisse, font leurs doléances à l'Amour. Finalement, Isabelle et Alphonse sont réunis et la pièce finit par un vaudeville.

5 Un pot-pourri formel

La forme et la construction de cet opéra-comique sont assez particulières. Largillière semble avoir voulu insérer tous les moyens d'écriture théâtrale à sa disposition, aussi bien dans les caractères d'écriture (alexandrins, prose, vers, etc.) que dans la construction globale de la pièce (de la pièce d'intrigue à la pièce à tiroirs).

De la Foire...

La pièce débute en effet comme une pièce d'intrigue, alternant les éléments réalistes et merveilleux pour construire l'histoire. Arlequin et Alphonse ont tous deux échoué sur une île, qui s'avère être l'île de Cythère où une fée les accueille. Ces éléments merveilleux permettent de développer un poncif bien connu : celui de l'Arlequin gourmand et insatiable. La première scène est entièrement consacrée à Arlequin, perdu, mais qui n'oublie pas d'avoir faim : « J'ai perdu tout, hors l'appétit » (sc. 1). Par la suite, on retrouvera ces caractéristiques avec l'utilisation de l'air

« J'aime la bouteille, moi », repris deux fois, d'abord pour évoquer son penchant pour la boisson : « Je ne veux que boire, / Moi, / Je ne veux que boire », puis pour la nourriture : « La faim m'assassine, / Moi, / La faim m'assassine ». La scène 3 sera également centrée autour du personnage d'Arlequin, qui se retrouve seul devant l'Auberge de Prompt-Secours et avec de la nourriture à volonté. Les préoccupations matérielles des premières scènes qui introduisaient les principales informations sur l'intrigue, permettent également de créer une rupture de ton avec la suite de la pièce : Alphonse entre sur scène, mais le ton n'est pas à la plaisanterie, ni l'esprit à se nourrir. Il pleure sa dulcinée disparue.

À partir de la scène 9, l'intrigue laisse place à la pièce à tiroirs : alors qu'Alphonse souhaite aller au temple d'Amour pour retrouver Isabelle, la fée explique qu'il doit attendre que ce dernier ait donné ses audiences. Se succèdent alors différents personnages types des pièces à tiroirs, et propres à servir la satire. Les audiences terminées, Largillière reprend l'intrigue de sa pièce et les deux dernières scènes annoncent les retrouvailles d'Alphonse et d'Isabelle. L'ensemble de la pièce est ainsi construit sur les deux formes de spectacles forains mais également sur une alternance connue de prose et de vaudevilles, permettant de la définir comme un opéra-comique.

À l'Opéra, la Comédie-Française et la Comédie-Italienne

Toutefois, cette forme « opéra-comique » semble parfois s'éloigner du canon formel connu dans les pièces foraines : *L'Amante retrouvée* ne fait pas seulement usage de la prose et des vaudevilles. On y trouve également une grande part de déclamation⁷ : à la scène 4, Alphonse, après avoir chanté sa douleur sur l'air « J'ai perdu Climène », concordant avec la perte d'Isabelle, puis sur l'air « Tourlouribo », dont le tralala comique détonne avec le contenu (Alphonse souhaite se donner la mort), il déclame en alexandrins, dans le haut style de la Comédie-Française. De nombreux effets tragiques se retrouvent dans les différents monologues et tirades. L'isotopie tragique émaille le monologue de la scène 4 : « regrets », « funestes », « amant malheureux », « odieux », « soupirs », « parque impitoyable », « flamme éternelle », etc. La didascalie qui suit ce monologue est également empreinte du style tragique : « Il tire son cimenterre pour se faire tuer ». Les interventions d'Alphonse, enfin, qu'elles soient en vaudevilles, en prose ou en alexandrins, sont toutes marquées par leur caractère plaintif. Ainsi, sur l'air « Voulez-vous savoir qui des deux », le même vocabulaire tragique est repris : « Mon cœur saisi d'un vif effroi / Tremble et frémit » (sc. 5). Il est présenté comme un jeune homme faible, qui, une fois la fée partie, continue de gémir sur l'air des « Trembleurs » : « Mais quoi, je ne vois personne / À mon sort tout m'abandonne », avant d'appeler Arlequin. D'autres personnages utilisent également ce langage tragique. Le procureur après avoir chanté plusieurs vaudevilles, enchaîne sur des alexandrins, créant une rupture de ton. La construction de sa tirade rappelle également la tragédie française : questions oratoires (« Que peux-tu reprocher à mon amour sincère ? / Jamais à tes désirs m'as-tu trouvé contraire ? », sc. 10) ; construction similaire aux vers du *Cid* de Corneille (« Et toi, clerc trop ingrat ! ravisseur téméraire »

7. Bien que de nombreuses pièces utilisent également la déclamation, la proportion d'alexandrins dans cette pièce est étonnante et caractéristique d'une recherche autour de la forme tragique.

vs « Et toi, de mes exploits, glorieux instrument »).

Ces passages en alexandrins sont parfois émaillés d'airs italiens ou d'airs d'opéra. Le premier monologue d'Alphonse est scindé en deux par l'air de *Phaéton*⁸ :

Hélas, une chaîne si belle
 Devait être éternelle !
 Hélas, de si tendres amours
 Devaient durer toujours ! (sc. 4)

La femme du procureur de la scène 10 enchaîne sur un air du *Temple de Vérité*⁹, jouant sur la discordance entre le titre et le contenu de l'air : « Un peu de tricherie, dans la vie, est toujours de saison ». Largillière reprend d'autres airs aussi bien de la Comédie-Française (« Place au régiment de la Calotte », « Rappelons la souvenance du bon temps passé »¹⁰) ; de la Comédie-Italienne (Air du *Tour de Carnaval*¹¹, « Quand je vais au combat »¹²) ; de l'Opéra (« Que les mortels se réjouissent »¹³, « Tristes honneurs »¹⁴, l'ouverture de l'Opéra *Thétis et Pélée*).

L'Amante retrouvée apparaît ainsi comme un coup d'essai de Largillière à la Foire. La forme de la pièce, bien qu'assez originale n'a pas permis de rehausser le niveau de la pièce dont l'intrigue est très traditionnelle. Son auteur restera finalement dans l'ombre de la Foire.

8. Opéra de Lully et Quinault, représenté pour la première fois en 1683.

9. Comédie de Romagnesi, représentée le 11 juin 1726 sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne pour la première fois. La proximité de la représentation de cette pièce rendait l'allusion parodique claire pour le spectateur.

10. Nous n'avons pas retrouvé la provenance de cet air. Le même moule métrique, sur les mêmes paroles de base, se retrouve chez Charles Collé, dans *Journal et mémoires sur les hommes de lettres, les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables du règne de Louis XV (1748-1772)*, Paris, Didot, 1868, mais sans aucune précision sur la provenance de l'air.

11. Comédie de d'Allainval, représentée pour la première fois à l'hôtel de Bourgogne, le 24 février 1726.

12. Également connu sous le titre « Je suis un bon soldat ».

13. Air issu du prologue *Le Retour de l'âge d'or*, de Quinault et Lully, dont les paroles sont : « Que les mortels se réjouissent ; / Que les plaintes finissent. / Ô l'heureux temps / Où tous les cœurs seront contents ! ».

14. Air issu de l'Opéra *Thétis et Pélée*, de Collasse et Fontenelle.

L'Amante retrouvée

Opéra-comique en un acte

Par Monsieur de **** 15

15. « Largillière » écrit à l'encre. Autres informations sur l'édition : « Le prix est de vingt-sols, à Paris chez Pierre Prault, quai de Gèvres, au Paradis, 1728, avec approbation et privilège du Roi ».

ACTEURS

ALPHONSE, *AMANT D'ISABELLE.*

ISABELLE, *AMANTE D'ALPHONSE.*

L'AMOUR.

UNE FÉE.

UN PROCUREUR, *SA FEMME ET SON CLERC.*

UNE VIEILLE COQUETTE.

UNE PETITE FILLE.

UN FINANCIER.

DEUX SUISSES.

DEUX ESCLAVES.

LES GRÂCES.

La scène est à Cythère.

L'AMANTE RETROUVÉE

SCÈNE I

ARLEQUIN, SEUL.

Le théâtre représente dans l'enfoncement un port de mer et des maisons sur les deux côtés, sur l'une desquelles est écrit en gros caractères « Hôtel de Prompt secours ».

ARLEQUIN, seul.

AIR des *Pendus*

Le perfide élément que l'eau !
Je reste second du vaisseau,
Échappé d'un cruel naufrage :
Je croyais voir pendant l'orage
Mes jours à chaque instant finir ;
Mais maintenant que devenir ?

AIR du *Confiteor*

À quel état plein de rigueurs
Nous a réduit le sort contraire !
De tous nos bien, ah, quels malheurs !
La mer est la dépositaire.
Et sur cet élément maudit
J'ai perdu tout, hors l'appétit.

Qui je crois ne manque pas non plus au Seigneur Alphonse, mon maître, quelque part où il soit dans ces lieux inconnus. Je ne sais de quel côté tourner pour le rejoindre et l'amour le fera peut-être encore trotter si fort, que j'aurai peine à le rencontrer.

AIR : *Quand le péril est agréable*

Heureux qui peut, dans sa jeunesse,
Se mettre à l'abri des Amours.
La félicité, de nos jours,
Échoue à la tendresse.

SCÈNE II

UNE FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE

Voici un étranger que le hasard nous amène. Apparemment il me paraît mécontent de l'Amour ; ramenons-le s'il est possible.

AIR : *Quand le péril est agréable*

Heureux qui, lorsque Amour le blesse,
Ne recherche point à guérir :
Les maux faciles à souffrir
Sont ceux de la tendresse.

ARLEQUIN

Qui diable est donc ici gagé pour donner de pareils démentis ?

LA FÉE

AIR : *Je n'en veux pas davantage*

Quelque sujet qui t'engage
À te plaindre de l'amour,
Tu subiras l'esclavage
Qu'il impose dans sa cour.

ARLEQUIN

Un funeste apprentissage
Me défend d'en faire un second.
Eh, non, non, non,
Je n'en veux pas davantage !

LA FÉE

AIR : *C'est l'ouvrage d'un moment*

On a beau vouloir se défendre
De devenir un jour amant,
Ce sort est si doux, si charmant,
Que tôt ou tard il faut se rendre.
C'est l'ouvrage d'un moment.

ARLEQUIN

AIR : *J'aime la bouteille, moi*

C'est vainement qu'Amour voudrait séduire
Mon cœur et mon esprit.
Le dieu du vin est le seul qui m'inspire.

J'en ferai mon profit.
À soupirer, loin de mettre ma gloire,
Je ne veux que boire
Moi,
Je ne veux que boire.

LA FÉE

AIR : *Maman du couvent me menace*

L'amour se rit de ta menace ;
Tel qui répond de l'avenir
Cherche à se démentir
Ah, pour du présent passe,
Bon gré, malgré, tout ci, tout ça,
Bredi, breda,
De pareilles gageures
Font bientôt des parjures,
Halte-là !

ARLEQUIN

Non, non, quoi que vous puissiez dire, l'état déplorable où l'amour a réduit le seigneur Alphonse mon maître ne m'apprend que trop que je dois éviter un pareil écueil.

AIR des *Trembleurs*

Il n'est point de misérable
Dont le destin déplorable
Me paraisse comparable
Aux moindres de ses douleurs.
Une flamme vagabonde
Depuis quatre mois, sur l'onde,
Lui fait chercher une blonde
Qui cause tous nos malheurs.

LA FÉE

Ne peut-on pas savoir quelque circonstance de cette intrigue ?

ARLEQUIN

Oh, très volontiers ! Les valets ne demandent pas mieux qu'à débiter les sottises de leurs maîtres. Voici donc comment il en fit la connaissance en Italie.

AIR : *Au gué lon la*

Un jour à sa fenêtre
Il l'aperçut.
Aussitôt de mon maître

Le cœur s'émut.
 Bientôt chez elle il se glissa,
 Elle en soupira,
 Et puis s'écria :
 Au gué lan la, etc.

AIR : *Flon, flon*

Leur cœur plein de tendresse,
 Grâce au dieu Cupidon,
 Depuis ce temps, sans cesse,
 Chantaient à l'unisson :
 Flon, flon, etc.

AIR : *L'autre jour chez Colette*

Mais ce destin prospère
 Peu de temps leur dura ;
 Bientôt avec son père
 Ce tendron ¹⁶ s'embarqua.

Il survint une tempête effroyable et parmi le trouble et la confusion qu'elle excitait dans le cœur des matelots,

Mon maître, sur ce pas,
 Conduisant sa nacelle ¹⁷,
 Par un corsaire, hélas,
 Vit enlever sa belle.

LA FÉE, *à part.*

C'est là justement le valet de ce Seigneur Alphonse, dont l'Amour m'a chargé d'éprouver la constance par mes enchantements. (*À Arlequin.*) Je plains fort ton maître. Mais, dis-moi, que viens-tu faire en ces lieux ?

ARLEQUIN

Ma foi, je n'en sais rien, les flots nous ont jetés sur cette côte, je me suis égaré d'avec lui en y arrivant et je ne sais plus où donner de la tête.

AIR : *J'aime la bouteille, moi*

Dans ce canton, avec le gousset vide
 Et pressé de besoins,
 De tous côtés je porte un œil avide
 Et cours de coins en coins
 Pour découvrir quelque bonne cuisine ;

16. *Tendron* : « On dit figurément d'une jeune fille que c'est un jeune tendron » (Acad. 1694).

17. *Nacelle* : « Espèce de petit bateau qui n'a ni mâts ni voile » (Acad. 1762).

La faim m'assassine,
Moi,
La faim m'assassine.

Enseignez-moi ici, de grâce, quelque auberge fameuse où l'on se puisse rassasier à crédit.

LA FÉE, *à part.*

Son sort me touche ! (*À Arlequin.*) Il est aisé de te satisfaire et je puis tout par le moyen de cette baguette mais il faut auparavant que tu sois revêtu d'un habit que j'ordonne qui te soit apporté sur-le-champ.

ARLEQUIN

Deux génies viennent apporter à Arlequin un habit galant.

J'en mettrais plutôt quatre les uns sur les autres.

LA FÉE

AIR : Voulez-vous savoir qui des deux

Ici, l'on ne manque de rien.

ARLEQUIN

Donnez-m'en vite le moyen.

De la faim, mes dents sont esclaves.

LA FÉE

Endosse vite ce surtout ¹⁸ :

De toutes cuisines et caves

C'est, mon cher, le passe-partout.

SCÈNE III

ARLEQUIN, *SEUL.*

La voilà tout à coup disparue ! Je suis apparemment dans le séjour des diables, car cette femme-là est assurément sorcière ; mais qu'importe : diable ou non, s'ils lui ressemblent tous, ce sont de fort honnêtes gens.

AIR des Pendus

Habillé de cette façon,

J'ai l'air d'un petit Cupidon.

Mais ce qui m'en plaît davantage,

C'est son incomparable usage ;

18. *Surtout* : « Sorte de justaucorps fort large, que l'on met sur tous les autres habits » (Acad. 1762).

Des diables je serai cousin
Tant qu'ils guériront de la faim.

Oh, oh, que vois-je ? « Hôtel de Prompt secours ».

AIR : *La bonne aventure*

Ces deux mots ne sont pas là
Pour simple parure.
De la maison que voilà,
J'augure mieux que cela,
La bonne aventure,
Ô gué,
La bonne aventure !

(*La porte de l'hôtel s'ouvre et Arlequin va passer sa tête.*) Ah, qu'il y flaire bon !

AIR : *Tout le long de la rivière, les mariniers vont tour à tour*

Pour le coup, dame misère,
Il faut décompter à ton tour.
Je vais faire excellente chaire
Car je sens tourlour...
Je sens le gigot cuit au four.

Quel dommage que mon maître ne soit point ici ! Il partagerait avec moi cette bonne fortune... mais, que dis-je ? La perte qu'il a faite de sa chère maîtresse lui est trop sensible pour qu'il s'amusât à venir boire avec un chétif valet comme moi.

AIR : *Que de bourgeois viennent à l'aventure*

Qu'il calme seul le mal qui le transporte.
Pour moi, je cours où l'appétit m'emporte,
Car
Si l'on referme la porte,
Adieu dindons et canards.

SCÈNE IV

ALPHONSE, SEUL.

AIR : *J'ai perdu Climène*

Charmante Isabelle,
Quelle infortune cruelle
T'as donc pu ravir ?

Mer trop infidèle,
 Ou rend-moi la belle
 Ou fais-moi périr.
 Ton onde est gardienne
 D'un trésor si précieux.
 Sois sensible à ma peine
 Et me renchaîne
 Par de si puissants nœuds.
 Charmante Isabelle, etc.
 Mais quoi, ma voix plaintive
 Ne peut te toucher ?
 Inhumain rocher !
 Crois-tu que j'y survive ?
 Chez toi je la vais chercher.

AIR : *Tourelouribo*

Oui, sous tes flots il faut que j'expire,
 Ho, ho ¹⁹,
 Tourlouribo,
 J'y vais finir mon martyr
 Ho, ho ²⁰,
 Tourlouribo,
 Mais l'injuste se retire,
 Ho, ho ²¹,
 Tourlouribo.

La mer disparaît et le théâtre représente une salle.

Où suis-je, justes dieux ! Et quels charmes secrets
 Me veulent dérober à de justes regrets ?
 Vous travaillez en vain. Dans mon état funeste,
 Le trépas est l'espoir, le seul bien qui me reste.
 En sauvant de la mer un amant malheureux,
 Vous ne lui rendez pas le jour moins odieux ;
 Celle qui fit toujours le bonheur de ma vie,
 Au printemps de ses jours vient de m'être ravie.
 Je ne goûterai plus la douceur de ses lois.
 Recevez mes soupirs pour la dernière fois.

19. Éd. : « oo ».

20. *Idem.*

21. *Idem.*

AIR de *Phaéton*

Hélas, une chaîne si belle
 Devait être éternelle !
 Hélas, de si tendres amours
 Devaient durer toujours !
 Mais pourquoi me livrer aux regrets superflus ?
 Mes beaux jours sont finis, Isabelle n'est plus :
 Du reste des mortels, la Parque impitoyable,
 N'a pas su distinguer cet objet adorable.
 Isabelle n'est plus et j'ose retarder
 Un bonheur que la mort peut seule m'accorder.
 Du fond de son tombeau, je l'entends qui m'appelle
 Pour y renouveler une flamme éternelle.

(*Il tire son cimenterre* ²² *pour se faire tuer.*) J'obéis à sa voix.

SCÈNE V

LA FÉE, ALPHONSE.

La fée est invisible dans toute cette scène.

LA FÉE

AIR de la composition de Monsieur Gilliers père

Alphonse, crains d'être téméraire,
 Pense à ce que tu voudrais faire ;
 Ne fouille point tes mains ;
 Nul autre que le ciel ne peut être
 Le maître
 Du destin des humains.

ALPHONSE

D'où peut venir cette voix qui m'appelle ? Je ne vois personne. Et quelle dure loi m'impose-t-on ?

AIR de l'opéra de *Thétis et Pélée* : *Tristes honneurs*

Tristes accents, voix trop cruelle,
 Ah, que vous me gênez !
 Tristes accents, voix trop cruelle,
 Quels maux m'avez-vous destinés ?

22. *Cimenterre* : « Grand coutelas recourbé qui ne tranche que d'un côté » (Acad. 1762).

Vous ne parlez point d'Isabelle,
Quelle douleur saisit tous mes sens étonnés ?
Tristes accents, voix trop cruelle,
Quels maux m'avez-vous destinés ?

AIR : *Voulez-vous savoir qui des deux*
Mon cœur saisi d'un vif effroi
Tremble et frémit.

LA FÉE

Rassure toi,
Tu n'as rien à craindre pour elle.
Ta maîtresse est vivante, mais
Un prince retient cette belle
Dans un magnifique palais.

AIR : *Connaissez-vous votre intendant*
Si l'absence de ta beauté
Te fais répandre tant de larmes,
La tienne aussi de son côté
Ne lui cause pas moins d'alarmes,
Et vous partagez tous les deux
Un trouble égal, mais précieux.

ALPHONSE

AIR : *Belle inconnue*
Ah, daignez donc achever de m'instruire,
De l'heureux sort de ses rares attraits
Et me conduire
Dans ce palais,
Où je pourrai revivre désormais
Avec l'objet pour qui seul je respire.
(*La fée demeure quelques temps sans répondre.*)

AIR : *De tous les capucins du monde*
Mais hélas, sourde à ma prière,
Vous m'enlevez par le mystère
L'espoir d'un flatteur avenir.
Vous voulez encore que j'erre,
Avant de pouvoir parvenir
Au but que mon amour espère.

LA FÉE

AIR : *Allez-vous-en gens de la noce*

Il n'est pas temps que je prononce
 Ton arrêt en dernier ressort.
 Quand les dieux le voudront, Alphonse,
 On te fera voir l'heureux port
 Où ton transport (*bis*)
 Et les soucis où tu t'enfonces
 Se changeront en meilleur sort.

ALPHONSE

Je revis par l'espoir qu'ici le ciel me donne.

LA FÉE

Étouffe désormais tous désirs curieux.

ALPHONSE

Je me tais, puisque ainsi par ta voix il l'ordonne.

La fée disparaît.

LA FÉE

Les flots ne pouvaient mieux te jeter qu'en ces lieux.

SCÈNE VI

ALPHONSE, SEUL.

AIR des *Trembleurs d'Isis*

Mais quoi, je ne vois personne,
 À mon sort tout m'abandonne...

Arlequin, que peux-tu être devenu ?

ARLEQUIN, à la table derrière le théâtre, chante.

AIR : *Ah, que j'aime ce breuvage*

Ah, que ce vin est bon à boire !
 Il bannit l'humeur la plus noire
 Et fait perdre la mémoire
 De tout chagrin, tout souci.
 Si mon maître voulait m'en croire,
 Il en viendrait boire aussi.

ALPHONSE

Je l'entends, ce me semble ! Arlequin, Arlequin ! Il ne me répond point.

SUITE DE L'AIR des *Trembleurs d'Isis*

Ah, le scélérat s'en donne
 Sans doute, à n'en pouvoir plus !
 Que le ciel en courroux tonne !
 L'intrépide peu s'étonne,
 Pourvu qu'il boive ou gloutonne,
 Chez lui le reste est abus.

ARLEQUIN

AIR : *Ah, que j'aime ce breuvage*

Mais pendant que je suis à table,
 Je songe que le pauvre diable,
 Dans la douleur qui l'accable,
 Ne pense pas comme moi.
 Je plains cet amant misérable
 Et surtout lorsque je boi²³.

ALPHONSE

C'est lui-même. Il n'est pas loin de ces lieux ; mais comment l'aller joindre ? J'en ignore les détours et ne suis pas plutôt dans un endroit que sans bouger de ma place, je me retrouve dans un autre. Cependant, par quel autre enchantement subit me rencontrais-je avec lui ?

SCÈNE VII

ARLEQUIN, ALPHONSE.

*Le théâtre change et représente une autre salle dans laquelle Arlequin paraît à table, en répétant :
 Si mon maître, etc. Voyant son maître, il contrefait l'homme surpris et fait les gestes d'une
 personne épouvantée.*

ALPHONSE

AIR : *Talalire*

Ne crains rien.

ARLEQUIN

Serait-ce vous même ?

Que j'apprehende un œil trompeur !

23. *Sic* pour la rime.

J'ai cru que votre amour extrême
 Vous aurait replongé, Seigneur,
 Dans le fond de l'humide empire,
 Ta la lire, etc.

J'ai été sur le port où nous nous sommes égarés, pour voir si vous n'y seriez pas revenu me chercher. Et ne vous y ayant point retrouvé, j'ai cru pour le coup n'avoir plus de maître.

ALPHONSE

Tu ne te trompais pas de beaucoup.

AIR : *Le démon malicieux et fin*

J'étais prêt à m'y précipiter,
 Lorsque les flots ont su s'écarter.

ARLEQUIN

Votre bon sens était en déroute.
 Où diable alliez-vous encor barboter ?
 On ne boit pas là pour une goutte,
 Vous avez bien fait de vous rétracter.

ALPHONSE

Ce n'a été que malgré moi que je lui ai échappé. La mer a disparu tout à coup et je me suis trouvé dans une salle qui vient de disparaître aussi pour me rejoindre avec toi. Enfin, depuis que je ne t'ai vu, tout ne s'est fait ici que par enchantements.

AIR : *Lucas se plaint que sa femme*

Ne sais-tu pas où nous sommes ?

ARLEQUIN

J'ignore, tout comme vous,
 Si des diables ou des hommes,
 Ces lieux sont le rendez-vous.
 Mais cet asile
 Pour des errants comme nous,
 Vaut bien la ville.

ALPHONSE

Dans quel équipage te voilà !

ARLEQUIN

AIR des *Folies d'Espagne*

C'est un remède, Seigneur, immanquable :
 Pour le poison du plus grand appétit,
 On est reçu dans la meilleure table,

À la faveur de ce charmant habit.

Vous en voyez des preuves.

MENUET : *Cher Bacchus si je soupire*

J'ai trouvé la nappe mise.
Seigneur, que je me trouve bien ici,
J'y mange, j'y bois, je m'y grise...
Allons, grisez-vous aussi.

AIR de *Joconde*

Car il faut bien remédier
Au besoin qui vous presse
Et pour un moment oublier
La défunte maîtresse...
Non, non, vous ne manquerez pas
De cette viande creuse ²⁴,
L'autre soin doit avoir le pas
Sur l'intrigue amoureuse.

Allons, prenez ce verre.

ALPHONSE

Je n'ai pas envie de boire.

ARLEQUIN

AIR : *Y avance*

Vous boirez un coup par ma foi, (*bis*)
Et vous trinquez avec moi
À votre défunte donzelle ²⁵.
Pour elle, pour elle, pour elle,
Je veux brouiller votre cervelle.

ALPHONSE

Ne cherche point à me remettre en proie à la douleur ; j'ai de meilleures nouvelles à t'apprendre.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie*

L'espoir vient renaître en mon âme.
Le repos que j'avais perdu
En perdant l'objet de ma flamme
Me doit être bientôt rendu.

24. *Viande creuse* : « En parlant d'un homme qui se remplit d'imaginaires chimériques et d'espérances mal fondées on dit qu'il se repaît de viande creuse » (Acad. 1762).

25. *Donzelle* : « Terme de mépris qui signifie une fille ou une femme d'un état médiocre, et dont les mœurs sont suspectes » (Acad. 1762).

Isabelle vit encore.

ARLEQUIN

Votre maîtresse est encore au monde ! Qui diable vous en a donc donné des nouvelles ? Pour moi, à la réserve d'une espèce de sorcière assez gentille qui m'a donné cet habit et qui est disparue comme un éclair, je n'ai vu ni rencontré un chat.

ALPHONSE

Je n'ai vu personne, non plus, que toi.

AIR : *De tous les capucins du monde*

Une seule voix, inconnue,
Avec moi s'est entretenue.
Rassure-toi, m'a-t-elle dit ;
Celle que tu comptes perdue
Auprès d'un puissant prince vit.

ARLEQUIN

Ah, quand se fera l'entrevue ?

ALPHONSE

C'est ce que je n'ai pu savoir, cette même voix m'ayant défendu de la part des dieux de pousser plus loin ma curiosité.

AIR de la Comédie-Française : *Place au régiment de la Calotte*

Elle m'a cependant flatté
De revoir bientôt ma beauté ;
Mais pour une âme impatiente
Dont l'amour sans cesse s'augmente,
Que cet heureux moment est lent !

ARLEQUIN

Buvez donc, Seigneur, à présent

À la ressuscitée :

Plan, plan, plan,

Vous en serez mieux pour la nuitée.

AIR : *Adieu paniers*

D'amour, voici les allumettes ;

(*En montrant une bouteille.*)

Mais, quoi, tout s'éloigne de nous.

Je ne vois ni vin, ni ragoûts.

Adieu paniers, vendanges sont faites.

La table s'enfonce sous le théâtre.

SCÈNE VIII

LA FÉE, ALPHONSE, ARLEQUIN.

LA FÉE

AIR de l'opéra de *Phaéton* : *Que les mortels se réjouissent*

Ne songez plus à la tristesse,

Faites voir l'allégresse.

Voici le temps

Où vont finir vos tourments.

ARLEQUIN

Voilà justement la magicienne en question à qui j'ai l'obligation du préservatif contre la faim.

LA FÉE

Ne soyez point surpris de tout ce que vous venez de voir. Ces lieux sont l'empire de Cythère et je suis la fée qui y préside aux enchantements. Cette voix inconnue qui s'est entretenue tantôt avec vous n'est autre chose que moi, qui m'étais rendue invisible. Par ce prince dont je vous ai parlé, j'entends l'Amour lui-même, et par ce palais, le temple de ce dieu qui a reçu à sa suite votre Isabelle. Car ces corsaires que vous avez cru vous l'avoir enlevée sont nos marinières qui n'ont cherché qu'à la sauver de la fureur des flots.

ALPHONSE

Que ne vous dois-je pas, puissante fée ! Daignez mettre le comble à vos bienfaits en m'enseignant de quel côté je dois tourner pour rejoindre mon aimable divinité.

LA FÉE

Suivez-moi. Il n'est pas encore temps de vous introduire dans ce temple ; l'Amour y va donner ses audiences et lorsqu'elles seront finies, j'aurai soin de vous présenter à ce dieu.

ARLEQUIN

AIR : *Branle de Metz*

Enfin, après la tristesse,

Vont renaître les plaisirs.

On doit rendre à nos désirs

Une adorable maîtresse.

Ah, quand nous la reverrons,

Com' nous nous trémousse mousse,

Ah, quand nous la reverrons,

Com' nous nous tremousserons !

LA FÉE

Suivez-moi, vous dis-je, tous deux, j'entends déjà ouvrir les portes de son temple.

SCÈNE IX

L'AMOUR, TROUPE DE GRÂCES ET DE GÉNIES DANSANT ET CHANTANT, UN SUISSE.

Le théâtre change et représente un temple orné superbement, gardé par un Suisse.

UNE GRÂCE

AIR : Ouverture de l'Opéra de *Thétis et Pélée*

Dans ce beau séjour
 L'Amour tient sa cour.
 Une douce paix
 Y comble nos souhaits ;
 Loin de tous maux,
 Mille plaisirs nouveaux
 Présentent à nos yeux
 Un sort heureux.
 Accourez, jeunes cœurs,
 Prendre part aux douceurs
 De nos ardeurs.
 Toi, qui pour nuit et jour,
 Sur Bacchus seul fonde ta gloire,
 Prête l'oreille à la voix de l'Amour.
 Quitte ton tonneau
 Et brûle du flambeau
 Que dans ton cœur
 Ce tout puissant vainqueur
 Veut allumer.
 Déjà pour t'enflammer
 Il te porte ses coups.
 Que ton sort sera doux !
 Bacchus en vain en deviendra jaloux ;
 L'Amour ne redoute point ce courroux.
 Reconnais à la fois
 Ton erreur et ses lois.
 Puisque ce dieu veut t'appeler à lui,

Sans balancer cède dès aujourd'hui
Aux attraits dont il vient de s'armer
Pour te forcer d'aimer.
Vous, guerriers,
Avides de lauriers
Que vous promet le hasard,
Quittez l'étendard.
Un dieu vous en assure dans ces lieux
De plus précieux
Que ceux d'un combat dangereux :
Dans les défis amoureux,
On est toujours victorieux.

Ici on danse.

AUTRE GRÂCE

AIR : Menuet du *Prince de Conty*

Suivez l'Amour,
Rien n'est si charmant que son empire.
Les cœurs à sa cour
Sont toujours à l'abri
De peine et de soucis ;
Lorsque à l'envi,
Pour quelque bel objet on soupire,
On trouve en ses soupirs
Une source de vrais plaisirs.

AUTRE GRÂCE

AIR : *C'est au pays de Cocagne*

Notre sort est bien digne d'envie,
Nous n'y goûtons que douceurs.
Jeunes cœurs qui voulez de la vie
Cueillir les plus belles fleurs,
Ne les cherchez point dans d'autre terre,
Et lon lan la,
Ce n'est pas là
Que l'on trouve cela,
C'est au temple de Cythère.

PREMIER SUISSE

L'être à mon porte in hom en grand robe, et fouloir lui parler à fous.

L'AMOUR

Fais entrer.

AIR : *Dans une nuit*

Mon empire, pour tout le monde,
Est et sera toujours ouvert ;
Que de toutes parts on abonde,
Il ne doit point être désert.

PREMIER SUISSE

Entre fous, entre fous, son Majesté l'être fissible.

SCÈNE X

UN PROCUREUR, L'AMOUR, ET QUELQUES AUTRES DE SA SUITE, ENTRE LESQUELS
SONT SA FEMME ET SON CLERC.

LE PROCUREUR

AIR : *Le fameux Diogène*

Ô, triste conjoncture !
Douloureuse aventure !
Hélas, hélas, hélas !

UNE GRÂCE

AIR : *De quoi vous plaignez-vous*

De quoi vous plaignez-vous,
Monsieur de longue soutane ²⁶,
De quoi vous plaignez-vous,
Ici que cherchez-vous ?

LE PROCUREUR

AIR : *Il faut que je file, file*

Il faut qu'on me rende, rende,
Ma femme dans ce moment.
Comme époux je la demande,
Et veux l'avoir à l'instant.

UNE GRÂCE

Songez qu'où l'Amour commande,
Il faut parler poliment.

26. *Soutane* : « Habit long à manches étroites que l'on porte sous une robe ou sous un manteau et que l'on serre avec une ceinture. Il est à l'usage des gens d'église et de quelques magistrats » (Acad. 1762).

LE PROCUREUR

Il faut qu'on me rende, rende,
Ma femme dans ce moment.

Je sais qu'elle est ici depuis quelques jours qu'elle s'est échappée de chez moi avec mon maître
clerc.

UNE GRÂCE

Vous êtes donc procureur ?

LE PROCUREUR

Sans doute, qu'y trouvez-vous d'étrange ?

UNE GRÂCE

Rien, je trouverais au contraire extraordinaire que dans ce seul article, vous n'eussiez rien de
commun avec vos confrères.

LE PROCUREUR, *apercevant son clerc.*

AIR : *Ma raison s'en va bon train*

Voilà justement l'auteur
De ma trop juste fureur.

Voici le fripon

Qui, de ma maison,

Vient de ravir ma femme.

(En montrant sa femme.)

Et voilà le fatal tison

Qu'une étincelle enflamme

Lan la,

Qu'une étincelle enflamme.

Est-ce là donc le prix, la juste récompense,
Ingrate, des bontés, de cette complaisance,
Que dès l'instant fatal où j'ai reçu ta foi,
J'ai jusqu'à celui-ci fait éclater pour toi ?
Que peux-tu reprocher à mon amour sincère ?
Jamais à tes désirs m'as-tu trouvé contraire ?
Et tandis que livrée au plus profond sommeil,
Midi, presque toujours, annonçait ton réveil
Ou plutôt te trouvait au lit par contenance.
N'étais-je pas déjà parti pour l'audience
Ou dans mon cabinet à remplir mon devoir ?
Ne travaillais-je pas du matin jusqu'au soir

Pendant que tu faisais la dame d'importance
 Pour soutenir enfin ces airs de conséquence
 Que tu faisais partout briller avec éclat ?
 N'ai-je pas surpassé mon pouvoir, ton état ?
 Et toi, clerc trop ingrat, ravisseur téméraire,
 Dont je connais trop tard que le noir caractère
 N'était qu'un tribunal de desseins odieux,
 Ne jouissais-tu pas, chez moi, d'un sort heureux ?
 Pouvais-tu mieux trouver ? Étude plus brillante,
 Chère plus délicate et maison plus riante ?
 N'avais-tu pas enfin un nombre de douceurs
 Que tu n'eûs point goûté chez d'autres procureurs ?

LA PROCUREUSE

AIR de la Comédie-Italienne du *Temple de Vérité*

Lorsqu'un tendre lien engage
 Ne devient-on jamais volage ?
 Et bon, bon, bon,
 Je t'en réponds.
 Quoi, faudra-t-il qu'en mariage
 On ait un plus heureux partage ?
 Et zon, zon, zon,
 Ah, voyez donc,
 Un peu de tricherie
 Dans la vie
 Est toujours de saison.

LE PROCUREUR

AIR : *Gardons nos moutons*

Il faut, dans ce moment, tous deux,
 Sortir de cet asile
 Et retourner, car je le veux,
 Au premier domicile.
 Je suis déjà las
 De tous ces tracas.
 Vite, que l'on défile.

LA PROCUREUSE ET LE CLERC

AIR : *Je ne saurais*

LA PROCUREUSE

Ce courroux, quoi qu'il prétende,
Ne peut plus rien sur nous deux ;
C'est l'amour qui me commande
De ne point quitter ces lieux.

LE CLERC

De cajoler ses beaux yeux,
Je ne saurais.

ENSEMBLE

Seconder votre demande,
J'en mourrais.

LE PROCUREUR

AIR : *Tourlouribo*

Ô, crains un impétueux orage !

Ho, ho ²⁷,

Tourlouribo,

Ou satisfaites ma rage,

Ho, ho ²⁸,

Tourlou...

UNE GRÂCE

Tout beau !

LE PROCUREUR

Ici, je vais faire ravage,

Ho, ho ²⁹,

Tourlou...

UNE GRÂCE

Tout beau !

L'AMOUR

AIR : *Respectons l'amour tandis qu'il sommeille*

Respecte ma voix

Et mon diadème.

Ta femme a fait choix

Du bonheur suprême,

27. Éd. : « oo ».

28. *Idem.*

29. *Idem.*

Venant sous mes lois
Se rendre elle-même.

UNE GRÂCE

AIR : *Vous perdez vos pas, Nicolas*

Allons, prenez la peine
De rebrousser chemin ;
Votre démarche est vaine :
Sortez, comme mauvais train,
Vous perdez vos pas,
Nicolas,
Sont tous pas perdus pour vous.

LE PROCUREUR

AIR : *Tiens-moi bien tandis que tu me tiens*

Tiens-la bien, tandis que tu la tiens,
Fourbe et receleuse insigne,
Car dès demain,
Pièces en main,
Devant Thémis³⁰ je t'assigne.

SCÈNE XI

LES MÊMES ACTEURS, *EXCEPTÉ LE PROCUREUR*, UNE VIEILLE COQUETTE ET UNE
PETITE FILLE.

LA COQUETTE

AIR de la Comédie-Italienne du *Tour de Carnaval*

Dans ma jeunesse,
J'eus part à vos bienfaits
Vous m'ornâtes d'attraits,
Sans vanité, parfaits,
D'où partaient mille traits
Qui portaient coups sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Mes yeux se ternissent,
Mes cheveux blanchissent,
Mes couleurs jaunissent,
Mes lèvres palissent.

30. *Thémis* : déesse de la justice.

Chez moi tout va, (*bis* ³¹)

Cahin, caha.

Me voyant réduite à cet état, j'enseigne vos mystères. Voici une de mes écolières que j'ai adopté pour ma fille ; je vous la présente comme la plus avancée de toutes, et vous prie de vouloir bien la recevoir dans votre empire.

LA PETITE FILLE

AIR : *Charmante Gabrielle*

Une étude brillante
 Dans ton langage, Amour,
 M'a faite bien savante.
 Je n'y reste point court ;
 Je sais comme toi-même
 Ton rudiment.
 Fais-moi donc faire un thème
 Dès ce moment.

Je me sens capable d'y réussir sans faute.

L'AMOUR

AIR : *Je reviendrai demain au soir*

Vous aurez, mon aimable enfant,
 Bientôt contentement. (*bis*)
 On éprouvera dès ce soir,
 Quel est votre savoir. (*bis*)

LA PETITE FILLE

AIR de la Comédie-Italienne : *Quand je vais au combat*

Je suis si bien au fait,
 Tet, tet, tet,
 Du despotaire ³² tendre,
 Que nul au dépourvu,
 Tu, tu, tu,
 Ne pourrait me surprendre.

LA COQUETTE

C'est, vous dis-je, un chef d'œuvre de Nature. Viens-ça, que je te dise adieu par un tendre baiser, puisque l'Amour te veut bien recevoir.

AIR : *J'ai senti pour vous seule une flamme parfaite*

31. On attendrait le *bis* après « Cahin, caha ».

32. Néologisme. Probablement pour « despote ».

Adieu, ma chère fille, adieu tendre héritière,
 Digne d'être soumise aux amoureuses lois.
 Mets à profit les leçons de ta mère,
 Fais ce qu'elle a fait autrefois.

Adieu, charmant Amour. Daignez répandre sur cet enfant les faveurs dont vous m'avez comblée dans mon jeune temps.

SCÈNE XII

LES MÊMES ACTEURS, *EXCEPTÉE LA COQUETTE*, UN FINANCIER.

LE FINANCIER

AIR du *Confiteor*

Je suis un jeune financier
 Qui, par la route peu commune,
 Avait atteint dans le métier
 Le plus haut degré de fortune.
 Mais mon coffre-fort est à sec,
 Ma valeur à son intrinsec³³.

Car j'avoue que je ne suis pas d'un grand prix, du côté de l'extraction ; mais la probité de mes ancêtres m'en dédommage heureusement.

AIR : *À la façon de Barbari, mon ami*

Mon grand-père enseignait la loi,
 Ma grand-mère à plaire.
 Mon père, conseiller du Roi,
 Était fameux notaire.
 Ma mère, charmante dondon³⁴,
 La faridondaine, la faridondon,
 Se tirait bien d'affaire aussi,
 Beribi,
 À la façon de Barbari,
 Mon ami.

UNE GRÂCE

Cette lignée est assez brillante pour vous rendre recommandable.

33. *Sic* pour la rime. La valeur intrinsèque d'une monnaie est sa valeur par rapport au poids. On peut peut-être comprendre : ma valeur est au plus bas.

34. *Dondon* : « On appelle ainsi familièrement une femme ou une fille qui a beaucoup d'embonpoint et de la fraîcheur » (Acad. 1762).

LE FINANCIER

AIR : Sois complaisant, affable, débonnaire

Me modelant sur ces grands personnages
 En peu de temps, j'eus de gros arrérages ³⁵

Mais...

AIR du Boudrillon ³⁶

Une maîtresse avide
 En a fait la moisson,
 Boudrillon.
 C'était pourtant le guide
 De notre passion,
 Boudrillon.
 Car aujourd'hui la perfide
 Le prend sur le plus haut ton.

*AIR : Belle brune*Et l'ingrate, (*bis*)

N'entendant plus un si doux son
 Est plus dure qu'un pirate.

UNE GRÂCE

Ah, l'ingrate !

LE FINANCIER

C'est pour vous prier de lui changer le cœur et de vouloir bien lui donner un amour désintéressé
 que je prends la liberté de vous venir rendre hommage.

UNE GRÂCE

Voilà bien des pas de perdus.

AIR de la composition de Monsieur Gilliers père

On a beau faire,
 Quand on veut plaire
 Il faut intéresser le jeu ;
 Et dans ce supplément, adieu
 Les doux plaisirs de l'amoureux mystère.

L'AMOUR

Il est vrai, mais il n'en est cependant pas de même parmi mes sujets.

AIR : À l'ombre de ce vert bocage

35. *Arrérages* : « Ce qui est dû, ce qui est échu d'un revenu, d'une rente, d'un loyer, d'une ferme » (Acad. 1762).

36. *Boudrillon* : « Petit homme » (Littré).

L'or ne règle point leur tendresse.
 Une aimable simplicité,
 Dans ces lieux présidant sans cesse,
 Fait régner la fidélité ;
 Leurs cœurs peu jaloux de richesses
 N'ont pour toute cupidité
 Que d'être envieux des largesses
 De l'amoureuse volupté.

Il ne tient qu'à vous de rester dans mon empire, j'aurai soin de vous dédommager de la perte du cœur de votre maîtresse.

LE FINANCIER

Que je vous ai d'obligations !

SCÈNE XIII

LES MÊMES ACTEURS, UN SUISSE.

PREMIER SUISSE

AIR de la Comédie-Italienne du *Temple de Vérité*

Ponjour, Monsir Roi de Cethere,
 Sil mon respect par moi sans fous déplaire,
 À fous peut lêtre présenté,
 Qu'il serait beau sté férité !
 Accepter moi fous le présente
 Du plus creux de min cœur,
 Donc soit honneur
 À ton grandeur,
 Et santé le meilleur.

UNE GRÂCE

Vérité fort touchante.

PREMIER SUISSE

Moi fenir me présenter à fous, sous l'auspice de Monsir fotre Suisse, qui affre l'honneur d'être connu à moi. Pas frai, pays ?

SECOND SUISSE

MENUET du *Tour de Carnaval*

Lavoir in grand mérite, in beaucoup fort grand science,
 Lêtre sté camarade en tous lieux respecté,

Car l'être suis d'in tam de conséquence
Qu'on appeler, je croi, le tam le férité.

LE SUISSE

Férité féritable.

Letre in fort pon maîtresse, sté Tam la férité ; foudriez-fous bien en son faveur, m'accorder in petit grâce ?

AIR : *Point tant d'amour*

D'in petit Fanchon
Ma cœur s'être laissé prendre,
Et sté tendron,
L'être mignon
D'in grand façon ;
Mais pour retour
Il n'affre point du tout la sien tendre,
Pour fair mon cour,
Moi, nuit et jour,
Li parler d'amour.
Lui, l'être si mutin,
Qu'il ne fouloir point du tout si rendre.
Si je foudrais bin
Baisir son main,
Lui fair le lutin.

L'être pourquoi j'affre sté placet à fous présenter :

À son majesté le grande roi de l'Amour.

Moi, Jean Docte, porteur d'Albarde,
Pour tenir férité sur garde,
Las, avec beaucoup grand raison,
D'en conter en vain à Fanchon,
Prie ton grandeur immortelle
De fouloir jeter le prunelle,
In beaucoup faforablement.
Sur sté seuil de papier présent.
L'être dommage que sté fille
Rester dans le monde inutile,
Pour trop de rigoureusement
Supplie fous le suppliant,
De rendre sté personne aimable,

À son égarde plus traitable
 Qu'il n'aurait été jusqu'à présent
 Parce qu'il l'aimer tendrement.
 Si fous lui fouloir fair sté grace,
 Loin que de son cœur rien l'efface.
 Lui pour fostre santé souvent
 Se porter jusqu'au grisement.

L'AMOUR

J'aurai égard à ton placet.

AIR de la Comédie-Française : *Rappelons la souvenance du bon temps passé*

Va chez Fanchon sécher les pleurs,
 Que t'a pu causer ta disgrâce ;
 Ton destin va changer de face,
 Tu n'y goûteras que douceurs ;
 Ses rigueurs font déjà place
 À mille faveurs.

PREMIER SUISSE

J'y fais donc tout présentement de fotre part.

SCÈNE XIV

LES MÊMES ACTEURS, *EXCEPTÉ LE SUISSE*, LA FÉE, ALPHONSE, ARLEQUIN.

LA FÉE

Enfin, Seigneur Amour, vous allez être satisfait ; vous voyez dans Alphonse ce que vous cherchez depuis si longtemps, c'est-à-dire un parfait modèle de constance.

L'AMOUR

Faites venir Isabelle.

SCÈNE XV

LES MÊMES ACTEURS, *EXCEPTÉE LA FÉE*.

ALPHONSE

Pardonnez à mes empressements ; je suis un amant infortuné qui, après avoir essuyé toutes sortes d'adversités, implore votre puissance pour être réuni à ce que j'ai au monde de plus cher ; et viens vous rendre d'éternelles grâces d'avoir bien voulu me la conserver.

L'AMOUR

Depuis que vous êtes ici, j'ai par l'ordre que j'avais donné à la fée, assez éprouvé votre constance pour ne pas ignorer combien elle vous a coûté, et laissé imparfait l'ouvrage que j'ai moi-même commencé.

SCÈNE XVI

LES MÊMES ACTEURS, LA FÉE, ISABELLE, ARLEQUIN.

L'AMOUR

Approchez, Isabelle, venez recevoir et prêter de nouveaux serments à l'amant dont vous vous croyiez séparée pour jamais : l'Amour veut de sa main resserrer les nœuds qui vous ont déjà attachés.

ISABELLE

Je vous revois, cher Alphonse !

ALPHONSE

Vous m'êtes rendue, chère Isabelle !

ISABELLE, ALPHONSE

AIR : *Réveillez-vous, etc.*

Après une douleur extrême,
Qu'il m'est doux de me voir rendu
Par les mains du dieu d'Amour même,
L'objet que je comptais perdu.

ARLEQUIN

AIR du *Cap de Bonne Espérance*

Ayant partagé la peine
De vos plus cruels tourments,
Souffrez qu'à mon tour je vienne
À quelques embrassements.

ALPHONSE

Eh, retire-toi !

L'AMOUR

SUITE DU MÊME AIR

Laisse leur flamme paisible.
Si ton cœur devient sensible
L'Amour lui-même aura soin

De pourvoir à son besoin.

ISABELLE

Par quel sort favorable êtes-vous donc rendu à mon amour ? Fidèle Alphonse !

L'AMOUR

Remettez à un autre temps le triste détail de vos malheurs et ne songez qu'aux plaisirs ; rien ne pourra désormais donner atteinte à vos feux, vous en jouirez en paix dans mon empire et commencez à en goûter les douceurs en prenant part à la fête que j'ordonne que l'on vous donne pour prix de votre constance. Faites revenir, puissante fée, les plaisirs que mes audiences avaient interrompus.

LA FÉE

Voici vos piqueurs fort à propos, ils viennent vous donner le divertissement de leur retour de chasse.

SCÈNE XVII

et dernière.

LES MÊMES ACTEURS, TROUPE DE PIQUEURS, DEUX ESCLAVES.

DIVERTISSEMENT DONT LA MUSIQUE EST DE LA COMPOSITION DE MONSIEUR GILLIERS PÈRE

LA FÉE

Rassemblez-vous, doux plaisirs, en ces lieux,
Venez couronner les têtes
De nos nouvelles conquêtes ;
Il n'est rien de plus glorieux,
Que de se voir vaincu par le vainqueur des dieux.

LE CHŒUR

Il n'est rien, etc.

LA FÉE

Et vous, tendres amants,
Faites sans cesse,
Par vos danses et vos chants
Éclater les doux sentiments
Qu'en ces moments
Vous doit inspirer la tendresse.

Ici on danse.

ALPHONSE, ISABELLE

Prenez-vous pour modèle,
Tendres amants.
Montrez un cœur fidèle
Dans vos serments ;
Quoique l'absence ou la rigueur
En trouble l'ardeur,
Demeurez constant.
L'amour la renouvelle
Quand il est temps.

Ici on danse.

L'ESCLAVE

On veut, en vain, parer tes traits,
Ta victoire est toujours certaine.
Amour, il faut porter ta chaîne,
Dès qu'on aborde tes forêts.
Mais qu'elle rend une âme ambitieuse
Et qu'elle nous est précieuse
Puisque rien n'est plus glorieux
Que de se voir vaincu par le vainqueur des dieux.

LE CHŒUR

Il n'est rien, etc.

DEUXIÈME ESCLAVE

Nos cœurs, nouvellement soumis,
Sont autant de faisceaux notables
Qui rendent tes traits redoutables
Au plus fier de tes ennemis ;
Mais que tes fers leur seraient supportables
Et leur deviendraient favorables,
Puisque rien n'est plus glorieux
Que de se voir vaincu par le vainqueur des dieux.

LE CHŒUR

Il n'est rien, etc.

Ici on danse.

ISABELLE

L'Amour prend tôt ou tard tous les cœurs dans ses rets ³⁷,
 Ne balancez donc pas, belle jeunesse,
 De vous livrer à la tendresse
 Avant qu'il tende ses filets.
 C'est à votre âge
 Où l'on s'engage
 Sous l'étendard de ses sujets.
 Aimable et brillante jeunesse,
 Livrez vos cœurs à la tendresse,
 Pour l'amour ils sont faits.

LE CHŒUR

Aimable et brillante, etc.

ALPHONSE

Vous lui refuseriez vainement son tribut.
 Déjà pour vous faire de fortes brèches,
 Il bande son arc et ses flèches
 Vont bientôt voler à leur but.
 N'attendez donc pas qu'il vous blesse
 Pour vous livrer à la tendresse ;
 Mais prévenez d'inévitables traits,
 Aimable et brillante jeunesse,
 Livrez vos cœurs à la tendresse.
 Pour l'Amour, ils sont faits.

LE CHŒUR

Aimable, etc.

Ici on danse.

UN PIQUEUR

De l'Amour nous sommes piqueurs,
 Jamais nous ne courons de bêtes.
 Nous ne poursuivons que des cœurs,
 Jour et nuit ce sont nos conquêtes.

37. *Rets* : « Filets » (Acad. 1762).

VAUDEVILLE

L'AMOUR

La raison, en vain, se propose
De régler pour toujours et le cœur et l'esprit.
Lorsque l'Amour le veut, elle perd son crédit,
De l'un et l'autre il dispose.

LA FEMME DU PROCUREUR

Ce n'est plus que métamorphose.
Climène sait couvrir ses beaux traits de douceur,
Mais tient-elle son rang, dans le fond de son cœur ?
Non, c'est l'épine sous la rose.

LE CLERC

Tandis qu'à plaider une cause,
Un jeune procureur s'égosille au palais,
Sa femme, aux yeux d'un clerc, étale des attraits
Et l'Amour bientôt en dispose.

LA FÉE

Ce n'est plus que métamorphose,
Tout sait se transformer quand et selon qu'il faut,
Les vices en vertu, les vertus en défaut,
L'occasion seule en dispose.

LA PETITE FILLE

Une mère qui se propose,
De conserver longtemps l'honneur de son tendron,
Par des soins vigilants en vient-elle à bout ? Non.
L'Amour dès quinze ans en dispose.

LE FINANCIER

Un petit-mâître³⁸ qui s'expose
À pousser des soupirs près d'un douteux honneur,
Par des tendres serments en obtient-il le cœur ?
Non, sa bourse seule en dispose.

ARLEQUIN

Ce n'est plus que métamorphose.
Le certain même aurait besoin de caution ;

38. *Petit-mâître* : « On appelle ainsi un jeune homme de cour qui se distingue par un air avantageux, par un ton décisif, par des manières libres et étourdies » (Acad. 1762).

Aujourd'hui l'on se voit en réputation,
Demain le sifflet en dispose.

FIN

THIERRY

LES MÉCONTENTES / LA BAGATELLE OU SANCHO
PANÇA GOUVERNEUR

1727

NOTICE

1 Source

Les Mécontents et *La Bagatelle ou Sancho Pança* sont conservées sous forme de canevas, sous la cote Ms. BnF, fr. 9339.

2 Représentation et réception

Les Mécontents

La pièce fit l'ouverture de l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent 1727, le 23 juillet ¹. Elle était composée d'un prologue et de deux actes. À ce sujet, les auteurs du *Mercure* font erreur et mentionnent trois actes. Les frères Parfaict corrigent : « L'auteur du *Mercure* s'est trompé en annonçant cette pièce en trois actes, mais cette erreur paraît excusable en considérant que le prologue est tout à fait lié à l'action des actes suivants » ². Notons que les mêmes frères Parfaict reproduisent l'erreur du *Mercure* dans leurs *Mémoires* ³. Au sujet de cet ouvrage, les frères Parfaict ont un avis plutôt négatif : « On passera légèrement sur cet ouvrage qui ne contient que des lieux communs » ⁴. Nous le verrons, cette pièce est construite autour du défilé de différents personnages, et reprend, en effet, les lieux communs de la satire foraine. Ils ajoutent, dans les *Mémoires*, que « le peu de succès de cet ouvrage sembla en dégoûter Monsieur Thierry qui en était l'auteur » ⁵.

La Bagatelle ou Sancho Pança

Le *Mercure* donne la date du 28 août 1727. La même date est ajoutée par une seconde main sur le manuscrit. C'est par cette pièce qu'Honoré termina son entreprise théâtrale et céda à Pontau le privilège ⁶. Les frères Parfaict ont un avis plus positif sur cette pièce : « Le sujet de la pièce est si connu et a été tant de fois présenté sur le théâtre que l'extrait ne peut servir qu'à faire connaître le génie de l'auteur » ⁷. Les auteurs du *Mercure* ajoutent que la musique, de Gilliers, fut appréciée ⁸.

1. *Mercure*, juillet 1727, p. 1666. Cette date est également mentionnée sur le manuscrit de la pièce par une autre main.

2. *DTP*, t. III, p. 359.

3. *MfP*, t. II, p. 40.

4. *DTP*, t. III, p. 359.

5. *MfP*, t. II, p. 40.

6. *MfP*, t. II, p. 41.

7. *DTP*, t. I, p. 348.

8. *Mercure*, septembre 1727, p. 2087.

3 Argument

Les Mécontents

Prologue : Les mortels se plaignent de Jupiter et l'accusent d'être la source de leurs misères, ainsi que l'Amour et la Fortune. Mercure reproche alors à l'Amour de mal assortir les hommes. La querelle s'envenime avec l'arrivée de la Fortune, puis de Momus et la Folie. Jupiter décide alors de descendre sur terre, plus précisément à la Foire, sous les traits de la Folie, pour tenter de guérir les mécontents. Le prologue se termine sur une danse burlesque de « mécontents ridicules ».

Acte I : Différents personnages défilent devant Jupiter, et notamment une jeune personne, trompée par son amant. Ce dernier ne souhaitait plus l'épouser en raison de sa pauvreté. Pour résoudre le problème, la Folie lui accorde une place parmi ses filles d'honneur. Un comédien gascon vient ensuite se plaindre de la sagesse de sa femme. C'est l'occasion d'une satire sur les filles d'Opéra. Puis viennent tour à tour un noble campagnard dont on a refusé une charge à la cour, puis un médecin dont les patients meurent toujours, enfin un coquet qui ne veut plus de sa femme. L'acte finit sur un divertissement et un vaudeville : « Ô nuit, charmante nuit, prête-nous ton secours ! ».

Acte II : Les scènes à tiroirs se poursuivent : deux femmes mécontentes, une blonde et une brune, viennent également solliciter Jupiter et Momus. Un poète vient ensuite et se plaint de la sottise des hommes. Pierrot entre alors avec l'Amour et la Raison : l'Amour veut convaincre Pierrot d'épouser Lisette, la Raison tente de l'en dissuader. Junon arrive enfin et prend Lisette pour l'amante de Jupiter. L'Amour et la Raison tentent de la calmer. L'acte finit sur la promesse d'un mariage heureux pour Pierrot et Lisette, et sur un divertissement.

La Bagatelle ou Sancho Pança

Prologue : Les acteurs de l'Opéra-Comique accueillent la Foire et leur demande protection. La Foire explique à Mezzetin qu'une petite bagatelle va leur être fournie pour plaire au public. La Foire ne veut plus dépendre des auteurs et décide d'écrire elle-même un ambigu de danse et de musique.

Acte I : Sancho (Arlequin) a été promu gouverneur de l'île de Barataria. C'est jour d'audience pour Sancho qui doit écouter les doléances de divers personnages. D'abord, un Pierrot travesti en femme se plaint d'un paysan qui l'aurait prise de force. Viennent ensuite un chevalier gascon et Madame Gargot. Le chevalier ne souhaite pas rembourser la femme. Sancho décide que les chevaliers errant n'ont pas à payer. Une scène de repas donne lieu à la satire d'un médecin, qui empêche Sancho de boire du vin et lui préconise de l'eau. On vient ensuite apprendre à Sancho que des ennemis souhaitent l'assassiner. On retire le repas. Un poète vient réclamer un acompte.

Acte II : L'acte s'ouvre sur Sancho, à la recherche d'une cuisine. Le défilé de plaignants se poursuit. Doris fuit les poursuites de Sylvandre. Sancho somme Sylvandre de cesser ses poursuites.

Viennent alors deux soldats, qui amènent un Castillan surpris escaladant une fenêtre. Alors que Sancho l'innocente, Merlin apparaît et condamne Sancho à se faire donner quatre cents coups de fouet s'il ne veut pas voir périr son île. Il refuse, préfère fuir. Il est frappé par sa suite. Dans le même temps, il apprend qu'il est attaqué par les ennemis. Il abdique. Mais sa femme, Thérèse, paraît. Il finit par regagner son village.

4 Deux pièces curieusement très proches

Thierry serait l'auteur de ces deux pièces, d'après les frères Parfaict qui précisent « Thierry Boutequois ». Il n'est pas un habitué des Foires : les deux pièces étudiées ici sont ses premières et, à notre connaissance, seules quatre autres pièces seraient de sa composition : en 1733, *La Fausse égyptienne* en collaboration avec Pannard, et *L'Amant musicien*⁹ également avec Pannard. En 1738, il écrira deux dernières pièces : *Le Double dédit* et *La Fille raisonnable*¹⁰. Ces informations sont les seules que nous ayons à l'heure actuelle. L'analyse des deux pièces de 1727 peut également nous éclairer sur certains aspects de l'auteur, notamment, peut-être, son goût pour le romanesque : Thierry reprend deux grands romans d'apprentissage dans ces deux pièces : tout d'abord, *Gil Blas* de Le Sage¹¹ ; mais surtout, *Don Quichotte* de Cervantès dans *Sancho Pança gouverneur*.

Elles présentent de nombreux points communs : le lieu des deux prologues est le même : la Foire. Plus précisément, le prologue de *Sancho Pança* se situe sur le théâtre de l'Opéra-Comique et met en scène des acteurs et actrices de ce théâtre. Dans leur forme, les deux pièces sont strictement semblables : elles comportent un prologue annonçant la pièce à suivre et sont formées de deux actes. De la même façon, il s'agit de pièces à tiroirs où défilent de nombreux personnages types, propres à la satire. De plus, la séparation en deux actes est étonnante dans les deux cas. Il n'y a pas de changement de décors mis en place, ni de modification dans la forme de l'intrigue (par exemple le passage d'une pièce à tiroir à un acte sous forme d'intrigue). Les pièces ne nécessitent aucune séparation. Dans *Les Mécontents*, toutefois, l'acte I se termine par un divertissement qui explique peut-être cette séparation.

Si la forme des deux pièces est similaire, leur contenu même semble se répondre. Comparons pour cela les différents personnages mis en scène : un poète apparaît dans l'une et l'autre pièce. Comme souvent avec ce personnage, la satire porte sur la folie des auteurs et leur pauvreté. Dans *Les Mécontents*, le poète « rit des folies de ses confrères et pleure sur leurs misères ». La fierté du poète, son manque d'humilité et son dégoût du public font également partie de la satire type : « Je viens vous présenter, Seigneur, / L'hommage de ma lyre. / En moi vous voyez un auteur / Que le public admire » (*Sancho Pança*). Dans les deux cas, Jupiter d'un côté et Sancho Pança de l'autre bâtonnent les poètes.

On y trouve également un Gascon (comédien dans *Les Mécontents* et Chevalier dans *Sancho*

9. Pour ces deux pièces, voir Ms. BnF, fr. 9323.

10. Pour ces deux pièces, voir Ms. BnF, fr. 9339 (canevas).

11. Ce roman de Le Sage est paru en plusieurs tomes, entre 1715 et 1735.

Pança). Dans les deux cas, l'argent semble le principal problème : dans *Les Mécontents*, le comédien gascon avait épousé une jeune actrice, pensant qu'à l'image des autres, elle ramènerait de l'argent. Mais sa sagesse incorruptible le « fait mourir de faim ». C'est l'occasion d'une critique des actrices de la grande troupe et de celle de l'Opéra, plus ouvertes que sa femme ! Quant au Chevalier de Criquerac, c'est également parce qu'il ne veut pas rembourser Madame Gargot qu'il se trouve devant Sancho.

Enfin, Monsieur vomitif, médecin, dans *Sancho Pança* et un autre médecin dans *Les Mécontents*, viennent s'ajouter au tableau des personnages satiriques. Dans les deux cas, leur médecine tue les patients. Ils sont tous deux adeptes des remèdes à base d'eau (hydropisie préconisée également par le médecin de *Gil Blas*).

Le goût de Thierry pour les romans d'apprentissage apparaît dans les deux pièces. Nous l'avons vu, le médecin fait référence, dans *Les Mécontents*, à celui de *Gil Blas*. Quant à *Sancho Pança*, il s'agit d'une réécriture de *Don Quichotte*, roman de Cervantès.

5 Une réécriture de *Don Quichotte*

La comédie de Thierry, *La Bagatelle*, si elle fait évidemment référence à *Don Quichotte*, n'est pas directement inspirée du roman mais plutôt, semble-t-il, d'autres reprises théâtrales du roman. L'engouement pour ce roman a vu se développer dès le xvii^e siècle de nombreuses réécritures théâtrales autour des figures de Don Quichotte et son valet Sancho Pança. Sans faire ici une liste exhaustive, prenons simplement l'exemple de la pièce de Bellavaine en 1706¹², de *Don Quichotte de la Manche* par Guérin en 1659, de *Sancho Pança gouverneur*, de Dancourt en 1712, et surtout de *Sancho gouverneur de l'île de Barataria*, de Fuzelier, en 1711.

Thierry s'inspire en majorité de la pièce de Fuzelier. Ainsi, dans la scène 3 de la version de 1711, un conflit éclate entre une vivandière et un laboureur, sur le même sujet que le conflit entre Pierrot paysanne et un autre paysan. À la scène 4, le festin de Sancho rappelle celui représenté également par Thierry¹³. Dans cette même scène, le médecin Pedro Rezio intervient et fait écho à la pièce de 1727. La scène 5, enfin, correspond à la fin de l'acte II de Thierry, où l'on annonce à Sancho que ses ennemis l'assailent. Dans la pièce de Fuzelier, en revanche, dégoûté du gouvernement, Sancho capitule :

Mardi je me gausse
Des gouvernements
Amer est la sauce
Des festins des grands.
Qu'à l'eau l'on me mette
Que je sois cocu
Si jamais je pète

12. Représentée chez la Veuve Maurice, à la foire Saint-Laurent. Belloni y jouait le rôle de Sancho.

13. Christophe Couderc évoque cette scène, « où l'on retrouve une fois de plus la scène du repas de Sanche et le procédé développé par Guérin du procès jugé par l'écuyer, auquel cette fois est ajouté un volet dans lequel une aubergiste se plaint d'un chevalier gascon », « *Don Quichotte et Sanche sur la scène française (xvii^e et xviii^e siècles)* », dans *Mélanges de la Casa de Velasquez*, 37-2, 2007, p. 33-49.

Plus haut que le cul.

La Bagatelle ou Sancho Pança gouverneur nous offre un témoignage du succès d'une pièce de Fuzelier, mais montre aussi le riche réseau d'intertextualité entre les pièces foraines, plus connues à l'époque qu'on ne le croit aujourd'hui.

Les Mécontents

Opéra-Comique

En deux actes avec un prologue et des divertissements

Représenté à la foire Saint-Laurent 1727, 29 juillet ¹

Par Monsieur Thierry

1. « 29 juillet » est d'une autre main.

ACTEURS

JUPITER.

MERCURE.

L'AMOUR.

MOMUS.

LA FORTUNE.

LA FOLIE.

PROLOGUE

ACTE I

Jupiter se plaint des mortels, qui se plaignent de lui. Il est cependant résolu de faire en bon père tout ce qu'il pourra pour les rendre heureux.

AIR : *Vous comptez sans votre hôte*

Je voudrais, par mes bienfaits,
Pouvoir combler leurs souhaits.

Les rendre discrets,
Exempts de forfaits,

Ce serait chose rare.

Depuis longtemps d'hommes parfaits.

La nature est à vous,

Lon la,

La, etc.

Mercure rapporte à Jupiter que les misères des hommes ne font que croître et embellir, qu'ils sont tous mécontents, surtout les époux. Que pour deviner juste sur leur compte il ne faut qu'en penser du mal et qu'ils ont voulu lui dérober ses ailes et son caducée² : un astrologue, les ailes, pour faire de plus près ses observations et un financier, le caducée pour trouver de l'or. Enfin, qu'ils se plaignent généralement de l'Amour et de la Fortune. Jupiter dit à l'Amour que les humains se plaignent de lui. « Ils ont tort » dit l'Amour.

AIR : *Branle de Metz*

Hélas, pour les satisfaire
Je fais tout ce que je puis !
Je les rends fort étourdis.
C'est un beau talent pour plaire.
Dès quinze ans je les instruis
À voyager à Cythère,
Dès quinze ans je les instruis

2. *Caducée* : « Verge accolée de deux serpents que les poètes attribuent à Mercure » (Acad. 1762).

À suivre leurs appétits.

Mercure reproche à l'Amour les mauvais assortiments qu'il fait. L'Amour se rejette sur l'aveuglement des hommes et soutient le parti de l'inconstance que Mercure blâme en lui disant :

AIR : *Flon, flon*

Vous ne serrez leurs chaînes
Que pour les tourmenter.
Au bout d'une huitaine,
Ils ne peuvent chanter,
Flon, flon, etc.

L'AMOUR

AIR :

Que ferais-je de mon carquois
Si l'on était fidèle ?
Je ne blesserais qu'une fois
Le cœur de chaque belle.

Les hommes, dit l'Amour, ont grand tort de demander plus de fidélité qu'ils n'en ont eux-mêmes.

AIR : *Le capucin*

C'est une grande impertinence
Que d'exiger de la constance
De celles qu'ils veulent tromper.

MERCURE

Elles savent fort bien leur rendre.
Plus fines en l'art de duper,
Elles préviennent, loin d'attendre.

La fortune qui arrive met fin à la dispute pour faire commencer une autre à son sujet. Jupiter entreprend la déesse et lui dit les lieux communs si souvent rebattus à son sujet. Le faquin élevé, le mérite dans la boue, etc. La Fortune n'a de meilleure raison à donner que celle-ci : je suis femme et n'en fais qu'à ma tête.

Arrivent Momus et la Folie à qui on demande conseil sur la réformation des abus. La Folie qui n'a pas le temps de se prêter à une action si raisonnable, s'excuse sur divers prétextes (lieux communs) et Momus en badine.

Jupiter forme la résolution de se divertir des humains. S'il ne les guérit point, il

emprunte les traits de la Folie et choisit le théâtre de la Foire pour y examiner les mécontents. Il charge Mercure de les lui adresser au lieu qu'il a choisi. Momus reste pour l'aider dans son entreprise. Des mécontents ridicules forment une entrée.

VAUDEVILLE

1

Je veux garder ma sagesse
 Pour ma vieillesse,
 Car à la tendresse
 La jeunesse³
 Doit s'abandonner.
 Un vieillard plus docile
 À cette vertu donne asile.
 Mais à plaire étant inhabile,
 Au plaisir ce qu'il veut donner
 N'est que moutarde après dîner⁴.

2

Damis qui, dans son jeune âge,
 Tranchait du sage,
 Las du personnage
 Au long du ménage
 S'est abandonné.
 Mais, de femme fringante
 À mari passant les soixante,
 Quelle pourrait être l'attente ?
 Au devoir ce qu'il a donné,
 N'est que moutarde après dîné.

3

Lise, qui dans sa jeunesse,
 Doublait Lucrèce⁵,
 Lasse de sagesse,
 À sa tendre ivresse
 Veut s'abandonner.

3. Si l'on suit la métrique des autres couplets, ce vers devrait faire cinq syllabes.

4. *Moutarde après dîné* : « On dit aussi proverbialement et figurément d'une chose qui vient lorsque l'on n'en a plus besoin que c'est de la moutarde après dîner » (Acad. 1762).

5. *Lucrèce* : « Femme de Tarquin Collatin, qui, outragée par Sextus Tarquin, se tua pour ne pas survivre à son déshonneur. Une femme vertueuse, une prude » (Littré).

Mari, quand l'âge de glace
 De nos beaux jours a pris la place,
 À l'amour on ne fait point face
 Et tout ce qu'on peut lui donner
 N'est que moutarde après dîner.

4

Un docteur d'humeur sauvage,
 En mariage,
 A pris fille sage.
 Mais au cocuage
 Il est condamné.
 Il cite en vain le code,
 Il est fait pour suivre la mode
 Et sera malgré lui commode.
 La raison, c'est qu'il a donné
 De la moutarde après dîner.

5

Cléon, d'une vieille coquette,
 A fait emplette,
 A pris sa cassette,
 Et court la grisette ⁶
 Comme un forcené.
 Mais la bonne Amarante
 Qui comptait sur une autre rente,
 Sans raison n'est pas mécontente.
 Pour son argent qu'a-t-il donné ?
 De la moutarde après diner.

6

Lucas, mari d'Isabelle,
 La rend fidèle.
 C'est un bon modèle.
 À plaire à sa belle,
 Il est destiné.
 Elle est leste et pimpante,
 Agréable, douce, amusante,
 D'où vient donc qu'elle est si contente ?

6. *Grisette* : « Se dit d'une jeune fille ou d'une jeune femme de médiocre condition » (Acad. 1762).

C'est que Lucas n'a pas donné
De la moutarde après diner.

7

Femme, qui dans l'esclavage
Du mariage,
Quoique belle et sage,
Avez en partage
Époux suranné,
Il fait souffrir votre innocence.
Croyez-moi, prenez-en vengeance,
Punissez qui vous a donné
De la moutarde après diné.

VAUDEVILLE 2

Qu'une belle pour son amant
Tendre et constant
Soit cruelle,
Tant pis pour elle.
Qu'il suive le train d'aujourd'hui
Et porte son hommage
À la beauté moins sauvage
Est-il volage ?
Non, il est sage.
Tant mieux pour lui.

Philis préfère à son mari
Un favori.
L'infidèle,
Tant pis pour elle.
Mais il suit le train d'aujourd'hui,
Le drôle se console
Avec quelque autre folle :
Il caracole,
Il cabriole,
Tant mieux pour lui.

Vous, dont la maîtresse est fidèle,
Qui volez de belle en belle,
Comme on en voit parmi nous

Et dites : c'est bagatelle,
Tant pis pour vous.
Que la fillette,
Faisant autre amourette,
Renonce à ce qu'elle a chéri,
Est-elle une infidèle ?
Elle change qui la trahit,
Tant mieux pour elle.

FIN DU PROLOGUE

LES MÉCONTENTES

ACTEURS

JUNON.

LA RAISON.

LISETTE.

PIERROT.

UN POÈTE.

UN COMÉDIEN GASCON.

UN MÉDECIN.

UN NOBLE DE CAMPAGNE.

UN COQUET.

UNE JEUNE FILLE.

UNE BLONDE, *MÉCONTENTE*.

UNE BRUNE, *MÉCONTENTE*.

La scène est sur le théâtre de la Foire.

LES MÉCONTENTES

ACTE I

Une jeune personne qui tremble comme la feuille dit, seule :

AIR : *J'étais perdue*

Craignez l'amour comme un poison :

Ce n'est que chimère.

Écoutez toujours la raison,

Me disait ma mère.

N'affrontez point de hasard.

Si l'on n'est secourue

Et qu'on se trouve à l'écart,

On est perdu !

Momus la rassure. Jupiter, sous la figure de la Folie, s'informe de la jeune fille du sujet de sa venue ¹. C'est un infidèle qui l'a trompée avec qui elle était prête d'être mariée et qui ne veut plus l'épouser parce qu'elle n'est pas noble. On lui demande si elle ne lui a rien accordé qui puisse l'avoir dégoûté. Elle assure que non, que sa mère lui a toujours bien défendu de jouer avec les garçons parce qu'ils ne devenaient jamais époux. Elle prie la divinité de la faire revenir à elle de quelque façon que ce soit.

AIR : *Hé bien*

Pourvu qu'il me rende sa foi,

Que son cœur ne soit plus qu'à moi !

Pour lui, le mien sensible,

Eh bien !

Tentera l'impossible.

Vous m'entendez bien.

La Folie lui accorde une place parmi ses filles d'honneur, ce qui doit lui tenir lieu de noblesse. Un comédien gascon ² se plaint de la sagesse de sa femme..

1. On attendrait : « S'informe auprès de la jeune fille ».

2. Note sur la gauche du manuscrit, apparemment de la même écriture : « Melchior Zapata dans *Gil Blas* ».

AIR : *Le capucin*

J'épousai une jeune actrice,
 Une princesse de coulisse,
 Croyant au moins manger du pain.
 Par sa sagesse incorruptible,
 Elle me fait mourir de faim !
 À mes malheurs soyez sensible.

AIR : *Flon, flon*

Un malheureux caprice
 Me l'a fait épouser.
 Et le sort, par malice,
 L'empêche de danser,
 Flon, flon, etc.

JUPITER

AIR : *Le capucin*

Votre plainte n'est pas commune.

UN COMÉDIEN

Accusai-je à tort la fortune !
 Dois-je encore la supplier
 Elle a dédaigné ma requête.
 Je crois, si j'étais chapelier,
 Que les hommes naîtraient sans tête.

Que ne prenez-vous, dit Momus, une actrice de la grande troupe ?

AIR : *De haut en bas*

Dans celle-là,
 D'ordinaire, on est plus facile.
 Dans celle-là,
 On traite comme à l'Opéra.
 Une fille n'est pas nubile,
 Qu'à l'amour elle donne asile,
 Dans celle-là.

Jupiter lui promet qu'un financier le dédommagera de tout ce qu'il a perdu. Un noble campagnard qui conserve précieusement l'habit avec lequel son trisaïeul fut blessé, vient se plaindre de ce qu'après avoir servi dans les plaines d'Ouilles, des Sablons et au camp de Compiègne³, on lui a refusé une charge à la cour pour la

3. Différents lieux militaires aux alentours de Paris.

donner à un homme de service plein d'honneur et de probité, vertu qu'il ne doit pas connaître parce qu'il est noble et si noble qu'il ne paye pas ses dettes, ce qui fait titre dans une maison. On lui répond qu'on ne doit reconnaître ses aïeux qu'en imitant leurs belles actions. Il s'en va plus mécontent qu'il n'est venu, en disant qu'il est noble, ce qu'il a plusieurs fois répété dans le cours de la scène. Un médecin⁴ se plaint que ses malades lui passent tous dans les mains.

UN MÉDECIN

AIR :

Je m'offre à les soulager,
Mais j'épuise en vain ma science.
Ils meurent tous pour m'affliger,
J'en fais la triste expérience.

MOMUS

Hélas, qui pourrait garantir
Des gens si pressés de partir !

Le Docteur explique sa manière d'expédier ses malades avec la fréquente saignée et la copieuse boisson d'eau chaude. On lui conseille de changer de manière. Il répond comme dans Gil Blas que ce serait décrier sa méthode et le livre qu'il a composé sur icelle. Il tâte le pouls de Jupiter et des autres et s'en va.

Un coquet qui a une belle femme dont il est uniquement aimé se plaint de ce qu'elle est sa femme et aimerait beaucoup mieux qu'elle fut celle de son voisin. Quand il fait des protestations d'amour à quelque autre on le renvoie toujours à sa femme qui mérite son attachement.

AIR :

Voulez-vous, dit Jupiter, que quelque favori
Essaie à la venger d'un mari
Qui volant de maîtresse en maîtresse,
En tout lieu trouve de l'appétit
Et souvent, d'un tribu de tendresse,
Sa moitié vient demander crédit ?

Non, dit l'époux. On lui remontre qu'il a tort de ne pas s'attacher à une personne qui mérite sa tendresse. Il n'a autre chose à répondre sinon qu'elle est sa femme. Il propose aux divinités la répétition d'une fête qu'il doit donner à une maîtresse et on l'accepte.

4. Note à gauche sur le manuscrit : « Le Docteur Sangrado de *Gil Blas* ».

DIVERTISSEMENT

AIR :

Ô nuit, charmante nuit, prête-nous ton secours !

Ne te dissipe point encore.

Hélas, tu fus toujours favorable aux amours !

Appose ton ombre à l'aurore.

Ô nuit, *etc.*

VAUDEVILLE

1

Bien souvent, la plus inhumaine,

Pendant l'ombre perd sa fierté,

L'amant au grand jour maltraité

À ta faveur finit sa peine.

Et c'est à ton obscurité

Qu'ils doivent leur félicité.

2

En vain, une mère sauvage

De sagesse fait des leçons.

La fille en rit, ce sont chansons.

Tu sais détruire son ouvrage

Et c'est de ton obscurité

Qu'elle attend sa félicité.

3

Pour moi, ne sois plus cruelle :

Mon cœur brûle de mille feux.

Daigne aujourd'hui combler mes vœux.

Je suis soumis, discret, fidèle,

Et c'est de ton obscurité

Que dépend ma félicité.

AIR :

Un instant d'une mine charmante

Ne vaut-il pas, lui seul, tous nos autres moments ?

Jouissez des plaisirs que l'âge vous présente,

Vous le voudrez un jour, il ne sera plus temps.

AUTRE

Ce n'est que dans le bel âge,
 Qu'on doit céder aux transports amoureux.
 Et l'on passe pour sage
 En cherchant à se rendre heureux.

UNE JEUNE FILLE

L'austère vieillesse
 Qui vit sans désirs
 Croit que c'est sagesse
 De fuir les plaisirs.
 Elle radote. Le vrai sage
 Jusqu'à ses derniers moments
 Sait des plus tendres mouvements
 Connaître le prix et l'usage.

UN JEUNE HOMME

L'amour enchaîne également
 La folie et la sagesse.
 À tout âge on devient amant.
 Mais si c'est une faiblesse,
 À la jeunesse
 On le pardonne seulement.

UN VIEILLARD GAI

Aux jours, aux amours, aux désirs,
 Livrez-vous, jeunesse badine.
 Ces dieux exigent vos soupirs.
 Si la raison fait la mine ⁵
 Et vous chagrine,
 Bannissez-la de vos plaisirs.

FIN

5. *Faire la mine à quelqu'un* : « Lui témoigner qu'on est mal content de lui. Il signifie quelquefois grimace » (Acad. 1694).

ACTE II

Jupiter et Momus entrent d'un côté. Deux mécontentes, l'une brune, l'autre blonde, entrent de l'autre. L'une d'elles dit :

AIR : *Hé bien*

Ah, que mon plaisir serait doux
Si l'on pouvait changer d'époux !

AUTRE

Chaque jour de ma vie,
Hé bien,
J'aurai la fantaisie
De troquer le mien !

On leur demande le sujet de leurs plaintes. À la brune :

AIR : *La nuit et le jour*

Vous avez quelque amant,
C'est là tout le mystère !
Votre époux mécontent,
Vous empêche de faire
L'amour,
La nuit et le jour.

Point du tout, répond-elle, mon époux est aimable, point jaloux, ne me contredisant jamais. Cependant je veux changer.

AIR : *Ma raison s'en va beau train*

N'avez-vous point vu des gens
Las de mets fort excellents,
Quitter ortolans,
Perdrix et faisans
Pour de la grosse viande ?

JUPITER

Ah, Madame, je vous entends !
Vous n'êtes pas friande,
Lon la,
Vous, etc.

Vous aimez les pièces de résistance et c'est bien fait. Non, elle veut changer seulement pour le plaisir de changer.

La blonde se plaint à son tour des empressements de son mari.

AIR :

Il veut toujours me caresser.
 Quel malheur, je n'y saurais penser.
 Quand il s'en vient pour m'embrasser
 Ma frayeur est extrême.
 Et quoi, ne peut-il s'en passer
 Pour plaire à ce qu'il aime ?

JUPITER

AIR : *La façon de barbari*

De satisfaire vos désirs,
 J'accorde la licence.
 Chaque instant, goûtez les plaisirs
 Que donne l'inconstance.
 Et retenez cette leçon,
 La faridondaine, etc.
 Il ne faut changer de mari,
 Biribi,
 Qu'à la façon de barbari,
 Mon ami.

Un poète qui copie Démocrite et Héraclite rit des folies de ses confrères et pleure sur leurs misères. Il tient un registre en parties doubles des sottises des hommes. Ne la tinssiez-vous que simples, lui répond-on, vous auriez encore assez d'occupation. Il fournit les sottises qui se débitent aux quatre spectacles de Paris qui les lui payent ⁶.

JUPITER

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Ces rentes ne sont pas certaines.
 Les recevez-vous sans danger ?
 N'avez-vous point quelques aubaines
 (*Lazzi de bâton.*)
 Qui puissent vous dédommager ?

6. La Comédie Italienne, la Comédie-Française, l'Opéra et probablement l'Opéra-Comique, compté comme le quatrième spectacle, au détriment des autres spectacles forains.

UN POÈTE

AIR : *Adieu paniers, [vendanges sont faites]*S'il ne nous payait (*Le public*) nos sornettes,

Nous dirions, sans le dire en vain :

Plutôt aujourd'hui que demain,

Adieu paniers, *etc.**Il sort.*

Pierrot entre avec l'Amour et la Raison qui le tiraillent. L'un veut l'engager d'aimer toujours sa bergère et l'autre veut l'en empêcher.

L'AMOUR

AIR :

Dans peu, sur l'herbette,

Ton aimable Lisette,

Dans peu, sur l'herbette,

Pour toi s'attendrira.

La péronnelle,

Tendre et fidèle,

Don de pucelle,

Te promettra.

La Raison dit que non. Chacun veut parler le premier, cela ne se peut, ils prennent le parti de parler en même temps par ce duo :

L'AMOUR

L'amour, a dit plus d'un sage,

Des dieux est le plus beau don.

Contre la raison sauvage,

Il nous prête son brandon ⁷.

Non, non, ne perds pas ta belle saison.

Aimer convient à ton âge.

Non, non, ne reçois jamais de leçon,

Si ce n'est de Cupidon.

LA RAISON

La raison, disait un sage,

Des dieux est le plus beau don.

L'amour n'est que badinage,

7. *Brandon* : « Espèce de flambeau fait avec de la paille tortillée » (Acad. 1762).

Ses faveurs sont un poison.
 Non, non, ne perd point ta belle saison,
 Non, non, ne reçois jamais de leçon.
 Non, non, si ce n'est de la raison.

La Raison assure Pierrot que sa maîtresse la dupera. L'Amour lui est caution du contraire. La Raison fuit à l'aspect de Jupiter en Folie. L'Amour alors a bon marché de Pierrot qui insiste encore un peu sur ce qu'il a vu Lisette parler à Lucas. L'Amour l'assure que ce n'est rien, et qu'il faut qu'il demande pardon à sa maîtresse, qui paraît. Pierrot se jette aux pieds de Lisette à qui il dit :

AIR :

Lisette, ta haine
 Ferait mon malheur.
 Je reprends ma chaîne,
 Rends-moi vite ton tarerilata, etc.
 Rends-moi vite ton cœur.

Lisette assure Pierrot qu'elle l'a toujours aimé et que si elle a parlé à Lucas, ce n'a été que pour l'éprouver.

AIR : *Hé bien*

Le seul Pierrot touche mon cœur,
 Il fera toujours mon bonheur,
 À lui seul je veux plaire.
 Hé bien !

PIERROT

Je ferai votre affaire.
 Je vous entends bien.

Arrive Junon qui, prenant Lisette pour l'amante de son mari, lui dit grossièrement de fort grosses injures.

AIR : *La nuit et le jour*

Toujours, à la maison,
 Je suis dans l'esclavage.
 Et Monsieur le grison
 S'en va faire à son âge
 L'amour
 La nuit et le jour.

AIR : *Laire lan la*

Je méprise, dans le bonheur,
D'avoir une femme d'honneur.
Comme les autres, je veux faire,
Laire la, etc.

Jupiter lui permet d'user de représailles. Elle n'en veut rien faire à cause de la permission. Son honneur est d'ailleurs un joyau si beau qu'elle ne veut pas le perdre. L'Amour dit des douceurs à Junon et par là la met en train d'entendre raison. Il lui fait comprendre que la belle en question est l'amante de Pierrot et qu'ils vont faire leur mariage. Que c'est pour cela qu'elle les voit assemblés. Jupiter, malgré la raison qui est de son côté, est obligé de lui faire encore des grandes excuses. Il dit :

AIR : *La mirtanplain*

Faisons ménage nouveau,
Tu seras constante.
Pour toi, je serai moineau,
La mirtanplain, lantirelarigot,
Tu seras contente.
Junon, contez sur moi ce soir.
Je ferai mon devoir.

JUNON

Ah, voilà la vie
Que je demandais !

L'Amour promet à Pierrot et à Lisette qu'ils seront toujours heureux.

DIVERTISSEMENT

UN BERGER

C'est dans nos champs
Qu'Amour établit son empire.
C'est, etc.
Qu'on trouve des plaisirs charmants.
À son aise l'on y respire,
On y peut rire,
On y peut dire
Son martyre
À tout moment.

C'est dans, *etc.*

UNE BERGÈRE

Non, ce n'est que dans le village
 Qu'on doit chercher l'amour heureux.
 À la cour, à la ville, on brûle de ses feux.
 Mais entre trop de soins un amant se partage :
 Il n'est jamais bien amoureux.
 Ce n'est que, *etc.*
 À l'aveugle fortune il consacre ses vœux.
 Elle dédaigne son hommage,
 Et malgré son mépris il aime un esclavage
 Qui devrait lui paraître affreux.
 Non, ce n'est, *etc.*

PIERROT, à *Lisette.*

Je te donne ma foi
 Et quand tu serais infidèle,
 D'une flamme éternelle
 Je veux brûler pour toi.

VAUDEVILLE

LISETTE

1

Cher Pierrot, crois-en ta Lisette,
 Elle ne fut jamais coquette,
 Et seul tu règues sur son cœur.
 Je ne feignais cette inconstance
 Que pour éprouver ton ardeur.
 Mais honni soit qui mal y pense.

2

Ma bonne maman dit sans cesse
 Qu'il faut éviter la tendresse.
 Catin chante une autre chanson :
 Je lui garde une récompense
 Car je préfère sa leçon.
 Mais honni soit qui mal y pense.

3

Clitandre est jaloux de sa femme.
Il s' imagine que sa dame
Lui substitue un favori.
Elle voit avec complaisance
Cléon. Par elle il est chéri,
Mais honni, *etc.*

4

Maris dont la sotte prudence
Marque en tout de la défiance,
Soyez juges sans passion,
Ne croyez rien sur l'apparence,
Loin de vous la prévention.
Honni cent fois qui mal y pense.

5

La jeune Climène est aimable,
Minaude et fait de l'agréable,
Au vieux Cliton promet son cœur.
Un jeune amant a la licence
De prendre quelque autre faveur,
Mais honni, *etc.*

6

Chéphise ⁸ est prude, elle est coquette,
Elle se fait une amourette
De plusieurs amants à la fois.
Elle se donne en apparence
Et veut qu'on lui parle français.
Mais honni, *etc.*

7

Le jeune Éraste la muguette ⁹
Et voudrait bien sur sa cassette
Assigner quelque créancier.
Elle en connaît la conséquence
Et sait le fin de leur métier,

8. *Sic* sur le manuscrit. On attendrait « Céphise ».

9. *Mugueter* : « Il se dit proprement d'un homme qui fait le galant, le muguet auprès des dames » (Acad. 1762).

Mais honni, *etc.*

8

Malgré les conseils de sa mère,
Une jeune fille veut plaire
Et n'écoute que son amant.
Vers le péril elle s'avance,
Elle s'y livre hardiment,

Mais honny, *etc.*

9

Tel qui refuse la justice
Ou ne la rend que par caprice,
Pour Lise est de facile accès.
Il fait droit sur sa remontrance
Et lui fait gagner son procès,

Mais honni, *etc.*

10

D'une aimable et simple fillette,
Qu'un vieux barbon ¹⁰ fasse l'emplette.
A-t-on droit de l'en empêcher ?
Pour conserver son innocence,
Au monde il prétend l'arracher,

Mais honni, *etc.*

11

En pèlerinage à Cythère,
On voit la fille, on voit la mère,
Ensemble faire station.
Tout s'y passe avec bienséance,
On y vit à discrétion,

Mais honni, *etc.*

12

Accordez-nous votre suffrage,
Nous n'en voulons pas davantage.
C'est toute notre ambition.
Si vous avez de l'indulgence,

10. *Barbon* : « Vieillard. Terme dont les jeunes gens et les femmes se servent pour railler les vieillards » (Acad. 1762).

Nous avons bonne intention,
Honni soit donc qui mal y pense.

FIN

La Bagatelle ou Sancho Pança gouverneur

Opéra-comique

En deux actes, avec un prologue et des divertissements

Représenté à la foire Saint-Laurent 1727, 28 août ¹

Par Monsieur Thierry

1. « 28 août » d'une autre main.

ACTEURS

LA FOIRE.

MEZZETIN.

ACTEURS ET ACTRICES DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La scène se passe sur le théâtre de l'Opéra-Comique.

PROLOGUE

Les acteurs de l'Opéra-Comique s'encouragent réciproquement à bien faire et à se combler d'une gloire nouvelle. La Foire arrive dans un char lumineux. La Foire, représentée par Arlequin, embrasse ses enfants qui lui demandent sa protection. Elle la leur accorde de fort bonne grâce. Ils dansent en reconnaissance :

LA FOIRE

AIR du *Capucin*

Votre danse et votre musique
Sont d'un goût qui flatte et qui pique
Et j'en trouve l'accord touchant.
Mais, quelque doux qu'en soit l'hommage,
Sur ma foi, le son de l'argent
Me charmerait bien davantage.

Elle ordonne qu'on la laisse avec Mezzetin. La Foire dit à Mezzetin qu'il est question de délibérer sur une petite bagatelle qui est de plaire au public et de s'enrichir. Il ne faut pour cela, dit Mezzetin, que donner de bonnes pièces et les bien représenter. Ce n'est pas le seul embarras, il manque des auteurs. Il en pleut, dit Mezzetin, tout est auteur, et je n'ai² à mon service un demi quarteron qui lui ont tous promis de bonnes pièces³. Pure misère, dit la Foire, le bel esprit à présent n'est qu'une friperie où l'on ne trouve que des habits retournés. La sincérité d'un auteur sur ses ouvrages, la bonne foi normande, la galanterie bretonne, la valeur gasconne et la fidélité d'une fille d'Opéra sont de même calibre. Mais peu m'importe. Si le public aime les nouveautés, qu'il lise la gasette. J'ouvre aujourd'hui mon théâtre, qu'il siffle ou applaudisse, je n'en ferai qu'à ma tête. Je lui donnerai des rapsodies. Mezzetin, à cela, répond qu'elle va se perdre de réputation.

LA FOIRE

Mezzetin, tais-toi,

J'en connais, (*bis*)

Bien d'autres qui font comme moi.

2. On attendrait : « Je n'en ai ».

3. « Qui lui ont tous promis de bonnes pièces » : cette phrase est en marge avec un signe d'insertion. *Quarteron* : « La quatrième partie d'une livre dans les choses qui se vendent au poids » (Litttré).

Témoin l'Opéra. La Foire demande si les actrices sont jolies. Et des plus galantes, répond Mezzetin. Tant mieux, réplique la Foire, nous serons sûrs des suffrages des petits-mâtres⁴, des petits collets⁵ et des pages.

MEZZETIN

AIR : *Halte-là*

Outre une agréable figure,
Elles ont un fond de vertu.

LA FOIRE

Mezzetin, qui l'eut cru ?

MEZZETIN

C'est la vérité pure,
Et si quelqu'un, tout ci, tout ça,
Par-ci, par-là, bredi, breda,
Croit qu'ici, comme à l'opéra,
L'on a qu'à, d'un air tendre,
Se baisser pour en prendre,
Halte là !

LA FOIRE

Des nymphes foraines vertueuses ! Ce phénomène singulier attirera l'admiration du public.

MEZZETIN

AIR : *Ô lon lan la landerira*

Elles méprisent la fleurette⁶,
Ô lon lan, etc.
Si Plutus n'y joint sa cassette⁷,
Ô lon lan, etc.

La Foire compte beaucoup là-dessus et devient sur-le-champ auteur pour ne plus dépendre du caprice de ces petits messieurs-là. Elle va, dit-elle, faire représenter une bagatelle. Son coup d'essai est, en attendant, un ambigu de danses et de musique.

4. *Petit-mâitre* : « Un jeune homme de cour qui se distingue par un air avantageux, par un ton décisif, par des manières libres et étourdies » (Acad. 1762).

5. *Petit collet* : « On appelle familièrement les ecclésiastiques petits collets, gens à petits collet, à cause qu'ils portent un collet plus petit que les autres » (Acad. 1762).

6. *Fleurette* : « Cajolerie que l'on dit à une femme » (Acad. 1762).

7. *Cassette* : « Petit coffre où l'on serre ordinairement des choses de conséquence » (Acad. 1762).

VAUDEVILLE

1

Lorsque la folâtre jeunesse
Cédant à ses brûlants désirs
Suit le doux penchant du plaisir,
Cela fait gronder la vieillesse.
Qu'importe, morbleu !
C'est le droit du jeu.

2

Quand Damis épousa Lucreèce
Il prônait partout sa vertu.
Et si, pourtant, il est cocu,
Chacun lui reproche sans cesse.
Qu'importe, etc.

3

On dit qu'une jeune grisette
Partage avec un officier
Les revenus d'un financier
Qui s'épuise pour la coquette.
Qu'importe, etc.

4

Tircis jurant à sa bergère
De l'aimer toujours constamment
Ne lui faisait qu'un faux serment.
Elle, à présent, s'en désespère.
Qu'importe, etc.

5

Quand fillette ayant l'art de plaire,
Ose dès l'âge de douze ans
Écouter la voix des amants,
Ah, quel crime, lui dit sa mère !
Qu'importe, etc.

6

Messieurs, quand chez nous une pièce
Mérite l'applaudissement,

Le critique en juge autrement.
Et de la décrier ne cesse,
Qu'importe, etc.

FIN DU PROLOGUE

ACTEURS

SANCHO PANÇA, *GOUVERNEUR DE L' ÎLE BARATARIA* ¹.

THÉRÈSE PANÇA, *FEMME DE SANCHO*.

L'INTENDANT, *DU DUC DE MÉDOC*.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, *DU DUC DE MÉDOC*.

PIERROT, *PAYSANNE* ².

UN PAYSAN.

MADAME GARGOT.

LE CHEVALIER DE CRIQUERAC.

MONSIEUR VOMITIF, *MÉDECIN DES GOUVERNEURS*.

UN COURRIER.

UN POÈTE.

DORIS.

SILVANDRE.

UN AMANT CASTILLAN.

MERLIN.

LUTINS.

PAGES.

SOLDATS.

LAQUAIS.

La scène est dans l' Île de Barataria.

1. Dans *Don Quichotte*, c'est le nom de l'île offerte, en effet, à Sancho Pança par des nobles.

2. Pierrot est déguisé en femme dans le second acte.

LA BAGATELLE OU SANCHO PANÇA

ACTE I

L'intendant et le maître d'hôtel du duc s'apprêtent à faire réussir les desseins de leur maître au sujet du gouvernement qu'il a donné à Sancho, à rire du personnage et à lui faire perdre l'envie d'être gouverneur d'une île en terre ferme. Sancho, qui est Arlequin, arrive appuyé sur deux écuyers et vêtu en magistrat. Il joue de la batte. Ceux qui reçoivent les coups l'en remercient en riant. On chante en l'honneur de Sancho et on lui apporte les clefs de l'île³. On avertit le gouverneur qu'il est jour d'audience et qu'il doit la rendre. Il s'y prépare en débitant des proverbes⁴. Je m'imagine bien, dit-il,

AIR : *Le cher voisin*

Que chaque juge peut ici,
Tout de même qu'en France,
Afin de prévenir l'ennui,
Dormir à l'audience.

Pierrot en femme se plaint qu'un paysan qu'elle tient en a voulu faire à sa fantaisie n'ayant pu l'éviter par la fuite.

AIR : *Ainsi qu'on prend les belles*

L'Amour lui prêtant ses ailes,
Bientôt il me rattrapa.
Me trouvant des plus cruelles,
Sur l'herbette il me jeta.
C'est ainsi qu'on prend les belles, etc.

Elle prie Sancho de le faire pendre pour le punir de la violence qu'il lui a faite. Sancho lui⁵ demande qui elle est. Donna Pruda, répond-elle, femme de chambre d'un commandeur de Malte. Le paysan convient de tout mais qu'il l'a payée avec une partie

3. Barré sur le manuscrit : « De la ville »

4. Dans la marge : « Copiés dans *Don Quichotte* ». Dans *Les Mécontents*, du même auteur, on trouve également des références à *Gil Blas*. Il semble que Thierry ait un goût pour les romans picaresques.

5. Un terme illisible est biffé sur le manuscrit.

de l'argent qu'il a tiré de la vente de ses cochons. Sancho lui ordonne de donner à la femme le reste de son argent qu'il lui commande aussitôt de lui reprendre. La femme se défend vigoureusement et le paysan est contraint d'avouer qu'elle est plus forte que lui. Sancho reprend la bourse qu'il rend au manant en disant à la femme :

AIR : *Le capucin*

Il fallait, Madame la prude,
Avoir le poignet aussi rude
En voyant hier le galant.

UNE FEMME

Vraiment, la remontrance est bonne,
J'ai de la force en querellant.
Quand je ris, elle m'abandonne.

Sancho la chasse et recommande au paysan d'être plus sage à l'avenir. Les assistants sont émerveillés. Le Chevalier de Criquerac trouve mauvais que Madame Gargot lui demande ce qu'il lui doit. Elle dit à Sancho :

AIR : *Je ne suis né ni roi, [ni prince]*

Seigneur, je suis une aubergiste
Chez qui depuis longtemps subsiste
Le chevalier de Criquerac.
Je n'en puis tenir une obole ⁶.
Quand je lui parle d'argent, crac !
Il me fait une cabriole ⁷.

LE CHEVALIER DE CRIQUERAC, *à Sancho.*

Je lui ai fait trop de grâce de lui donner la préférence.

AIR : *Joconde*

Partout, Monsieur le gouverneur,
Mon mérite l'on prône.
Chacun y tient pour un honneur
D'héberger ma personne.
Et quand l'hôtesse a des appas,
Quelle réjouissance !
Je ne suis point dans l'embarras
De payer ma dépense.

6. *Obole* : « C'était autrefois une petite monnaie de cuivre valant la moitié d'un denier tournois. On s'en sert encore pour marquer un très petit prix » (Acad. 1762).

7. *Cabriole* : « Le saut d'un danseur qui s'élève agilement » (Acad. 1762).

La jalousie vous anime, Madame Gargot, mais tout Gascon que je suis, je ne puis suffire à tout.

MADAME GARGOT

AIR : *Le coucou*

Pour le coup, son effronterie
Me paraît poussée à l'excès,
Seigneur...

SANCHO PANÇA

Elle est, ma foi, jolie...

MADAME GARGOT

Tiens, je vais gagner mon procès.

SANCHO PANÇA

Les chevaliers ⁸ errants ne payent nulle part et je vois bien que les Gascons naissent chevaliers errants. Ainsi, tout considéré,

AIR : *La ceinture*

Hors de cours tous deux je vous mets
Et sans dépends [*Sic*], et sans épices ⁹.

LE CHEVALIER DE CRIQUERAC

Vous lui faites grâce des frais.

MADAME GARGOT

Est-ce là me rendre justice ?

Elle sort.

Le Chevalier promet à Sancho de le régaler en chevalier errant quand il passera par ses terres. Sancho demande à manger ¹⁰. On fait servir.

LE MAÎTRE D'HÔTEL

Monseigneur, pendant votre repas,

AIR : *La ceinture*

Dites-moi, qu'aimeriez-vous mieux,
De la sonate ¹¹ ou de la cantate ¹² ?

8. Manuscrit : « Ch^{ers} ».

9. *Épices* : « Épices des juges, ainsi dites parce qu'anciennement celui qui avait gagné son procès faisait présent au juge ou au rapporteur de quelques dragées ou confitures qui ensuite furent converties en argent ; d'abord volontaires, elles étaient devenues une taxe due » (Littré).

10. Dans la marge : « Pour lui et le grison ».

11. *Sonate* : « Terme de musique. Pièce de violon, de flûte ou de clavecin composée ordinairement de quatre morceaux de musique dont les mouvements sont alternativement lents et vîtes » (Acad. 1762).

12. *Cantate* : « Petit poème fait pour être mis en musique, composé de récitatifs et d'airs chantants » (Acad. 1798).

SANCHO PANÇA

Ma foi, faites servir des deux.

Je sens une faim de pirate.

Vomitif, soudain, l'empêche de manger de tout jusqu'à du pain. « Saturatio panis pessima »¹³. Sancho demande à boire, on lui donne de l'eau qu'on veut lui faire passer pour du vin.

SANCHO PANÇA

AIR : *Confiteor*

Quoi, sans avoir pitié de moi,

Tu me réduis à l'agonie ?

UN MÉDECIN

Je m'acquitte de mon emploi.

Ces mets sentent l'hydropisie¹⁴.

SANCHO PANÇA

Sors d'ici, maudit assassin !

Va-t-en contrôler un bassin.

Il le chasse.

Sancho tremble à la vue d'un sabre suspendu sur sa tête. On lui dit que c'est pour le faire souvenir des périls qu'entraîne avec soi la grandeur. Un courrier apporte une lettre par laquelle le duc fait¹⁵ savoir à Sancho qu'on veut l'assassiner, suspendre¹⁶ son île, et l'empoisonner. Qu'il se garde bien de manger de quoi que ce soit, jusqu'à ce qu'il lui envoie du secours.

SANCHO PANÇA

AIR : *Le cap de Bonne Espérance*

Dans une prison bien noire,

Conduisez le médecin.

Car si je voulais le croire

Il serait mon assassin.

L'INTENDANT

Soit. Mais le poison ?

13. Nous traduisons le latin : « L'excès de pain est une très mauvaise chose ».

14. Dans *Les Mécontents*, Thierry fait allusion au Docteur Sangrado, dans *Gil Blas* de Le Sage. Il semble s'en inspirer également ici.

15. « Lui » barré sur le manuscrit.

16. *Sic* sur le manuscrit. Probablement pour « reprendre ».

SANCHO PANÇA

Oh, ma fois, c'est là le diable !

L'INTENDANT

Faites ôter cette table !

SANCHO PANÇA

C'est bien dit, en vérité.

Veillons à ma sûreté.

Un laquais annonce un homme fort pressé.

AIR : *Le péril*

Contre nous il jure, il tempête,

Il n'a ni rime ni raison.

SANCHO PANÇA

Ah, c'est pour être un espion !

LAQUAIS

C'est, je crois, un poète.

UN POÈTE

AIR : *Joconde*

Je viens vous présenter, Seigneur,

L'hommage de ma lyre.

En moi vous voyez un auteur

Que le public admire.

Je veux apprendre à l'univers

L'éclat de votre gloire,

Nul mieux que moi ne fait des vers.

SANCHO PANÇA

Rincez-les, je veux boire.

Le poète s'explique.

AIR : *Réveillez-vous, [belle endormie]*

Je travaille beaucoup de tête

Et je sais fort bien mon métier.

Pour tout dire, je suis poète.

SANCHO PANÇA

Je t'aimerais mieux cuisinier.

Voilà un poète bien mal relié.

UN POÈTE

Le travail est infructueux.

AIR : *Cahin, caha*

Dans ma jeunesse

On voyait un savant

Devenir opulent.

Il vivait noblement.

Avec empressement,

On lui faisait caresse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela.

Avec insolence,

La sottise ignorance

Foule la science

Et dame finance

Chez l'auteur va,

Cahin, caha, etc.

Je me nomme perroquet.

SANCHO PANÇA

AIR : *Perroquet mignon*

Perroquet mignon,

Dis-moi sans façon

Quelle affaire en cette maison

Près de moi t'amène.

UN POÈTE

Je suis savant,

Éloquent,

Fécond, vif et brillant.

On vante de ma veine

Le feu tout divin

Et je meurs de faim.

Il demande un acompte sur la portion de gloire qu'il doit lui distribuer. Sancho le bâtonne en lui disant que ses vers sont impayables.

FIN DU 1^{ER} ACTE

ACTE II

Sancho se trouverait fort bien logé s'il y avait une cuisine dans son palais. Mais il n'en trouve point. On l'empêche de la chercher par le respect qu'on a pour lui. On lui promet un bon repas quand il aura fait la ronde. Il s'y dispose. On part. Doris fuyant les poursuites amoureuses de Sylvandre, se plaint que son amour la glace.

AIR : *C'est de la douleur mortelle*

Je ne demande qu'à rire
Avant que mon cœur soupire.
Dans Paris l'herbe croîtra,
La brûlante canicule
En hiver commencera
Et l'on verra le scrupule
Se loger à l'Opéra.

Sancho s'étonne de sa froideur. Elle l'assure que rien n'est plus vrai.

AIR : *Le capucin*

J'ai vu des gens de toute espèce,
Pour moi pénétrés de tendresse,
Me marquer leur empressement.
J'ai toujours méprisé leurs flammes.

SANCHO PANÇA

Vous êtes faite, assurément,
Tout au rebours des autres femmes.

AIR : *Des fraises*

Qu'il est de filles ici,
La chose est véritable,
Qui faute d'un bon ami
Épouseraient aujourd'hui
Le diable, etc.

Doris assure Sylvandre qu'en pareille occasion elle lui donnerait la préférence. Elle fuit. Sylvandre veut la suivre. Sancho l'en empêche et lui conseille de s'adresser à quelque autre pour se dépiquer¹⁷. Il va suivre son conseil. Deux soldats amènent à

17. *Dépiquer* : « Ôter à quelqu'un le chagrin qu'il a de quelque chose, faire qu'il n'en soit plus piqué » (Acad. 1762).

Sancho un Castillan qu'ils ont surpris escaladant une fenêtre. Sancho le prend pour un espion dont la tête doit répondre des malheurs de l'empire. L'intendant le reconnaît pour un de ses amis. Le gouverneur veut le faire broncher¹⁸. Le Castillan y consent plutôt que de découvrir son rendez-vous amoureux et dit :

AIR : *Rosignols du bois*

Il faut être discret :
À sa jeune bergère
L'amour veut du mystère.

L'INTENDANT

Sot est l'amant parfait
Pour se tirer d'affaire
Qui risque le gibet.

Sancho le laisse aller sous la caution de l'intendant. On éteint les lumières et Sancho reste seul dans l'obscurité, non sans frayeur. Apparaît Merlin qui condamne Sancho à se donner quatre cent coups d'étrivières s'il ne veut voir périr son île. Périssent plutôt, dit Sancho, toutes les îles du monde.

AIR : *On vous en ratisse*

Qui, moi, j'irais de sang froid
M'écorcher à coups de fouet ?
Me prend-on pour un novice ?

MERLIN

Il faut en passer par là.

SANCHO PANÇA

On vous en ratisse, etc.

En vain, Merlin le pique de gloire. Sancho n'entend rien aux coups d'étrivières. L'enchanteur ordonne à sa suite de les lui appliquer. Pança consent à faire lui-même l'opération avant la fin du jour. Merlin se retire. Un chœur de soldats crie aux armes. L'ennemi vient de faire une descente qu'il est question de repousser. Sancho propose de mettre le feu dans la ville pour les en chasser, de leur faire dire qu'il est malade, que la peste est dans l'île. Mauvaises raisons, dit l'intendant, il faut se battre. On arme Sancho malgré ses frayeurs. On feint de se battre, le gouverneur est porté à terre, on le relève et on crie victoire. Sancho, après avoir été relevé et désarmé veut aller bâter le grison¹⁹ pour s'en retourner chez lui.

18. *Broncher* : « Faillir » (Acad. 1762).

19. *Grison* : « On appelle populairement un âne, un grison » (Acad. 1762). L'expression est tirée du roman de

*Arrive sa femme*²⁰ *qui débute par demander des nouvelles du grison. Ensuite elle félicite son mari sur son gouvernement dont elle vient partager les revenants-bons*²¹.

AIR : *Nous autres bons villageois*
 En dépit des gros bourgeois
 Qui priment dans notre village,
 Nous voici, de villageois,
 Devant gens de haut parage²².
 Je m'assoierai sur des carreaux,
 J'aurai carrosses et chevaux,
 Une foule d'adorateurs
 Comme les femmes des seigneurs.

AIR : *Maman m'a défendu d'aimer*
 Que Thérèse
 Sera bien aise
 Et que tu seras heureux !
 À quelques seigneurs gracieux,
 S'il se peut que ma beauté plaise.
 Que Thérèse
 Sera bien aise
 Et que tu seras heureux !

Elle presse ensuite Sancho de marier la petite Sanchette qui s'en meure d'envie. Elle disait encore ce matin :

AIR : *Ô Pierre, j'étais morte sans vous*
 Dans ma quinzisième année
 Il me faut un époux.
 Je sens que je suis née
 Pour vivre comme vous.
 Ma mère, (*bis*) vite, dépêchons-nous !

Vous le savez aussi bien que moi, mon mari.

Cervantes, vol. I, chapitre XLVI « De la notable aventure des archers de la Sainte-Hermandad et de la grande férocité de notre bon ami Don Quichotte ».

20. En marge : « Thérèse Pança ».

21. *Revenant-bon* : « C'est ainsi qu'on appelle les deniers qui restent entre les mains d'un comptable. Il s'emploie substantivement et signifie profit, émolument » (Acad. 1762).

22. *Parage* : « Vieux mot qui signifiait extraction, qualité, et qui n'a eu d'usage qu'en parlant Des personnes de grande naissance, de haut rang. C'est dans cette acception qu'autrefois en parlant d'une grande dame, on a dit, c'est une dame de haut parage » (Acad. 1762).

AIR :

Une fille est comme un beau fruit
Que nature en nos champs produit.
Elle se plait à la nourrir,
Mais dès qu'il commence à mûrir
Sur sa charge il succombe.
Si l'on diffère à la cueillir
Ne sais-tu pas qu'il tombe ?

AIR : *Menuet de Pirame*

Pour les filles dans le bel âge,
Que du mariage
La chaîne a d'attraits !
Femme habile,
Mari docile,
Sont toujours en paix.
Pour eux les beaux jours sont faits.

Sancho, résolu d'abandonner son île, le dit à sa femme²³ en lui représentant l'inconvénient des grandes fortunes. Thérèse veut être gouverneuse, ils querellent, Pança s'emporte contre sa femme. L'intendant lui dit, pour l'apaiser :

AIR : *La ceinture*

Calmez, Seigneur, ce grand courroux.
De vos enfants, elle est la mère.

SANCHO PANÇA

Pardi, vous vous gaussez de nous !
Sancho n'en est-il pas le père ?

Finissons. Adieu jusqu'au revoir, comme un aveugle dit à l'autre.

Voyant que Sancho n'en veut pas démordre, l'intendant le convie à voir du moins la fête que l'on va célébrer en l'honneur de la victoire qu'il a remportée sur ses ennemis. Il y consent à condition qu'on lui donnera un peu d'orge pour son grison, un morceau de pain pour lui et que sa femme ira à tous les diables.

DIVERTISSEMENT

AIR :

23. « Qui » barré sur le manuscrit.

De tous les vains honneurs, que faut-il que l'on pense ?

Faut-il par leur éclat nous laisser abuser

Quand chaque jour leur inconstance

Nous apprend à les mépriser ?

Non, non, de trop de soins la grandeur est suivie.

Dans mon petit réduit, je suis bien plus heureux.

Et quand je bois mon vin, quand je vois ma Sylvie,

Ai-je moins de plaisirs que les rois et les dieux ?

VAUDEVILLE

En amour ainsi qu'à la guerre,

Il faut ruser pour être heureux

Auprès de l'objet de ses feux.

Qui veut se tirer bien d'affaire,

Tique, tique, tac et tin, tin, tin,

Doit savoir jouer au fin.

FIN

PAR MONSIEUR CAROLET

LA CENDRE CHAUDE

1717

NOTICE

1 Manuscrit

Le manuscrit est conservé à la BnF sous la cote ms. BnF, fr. 9315, f° 1-9.

2 Représentation

La date de représentation de cette pièce est problématique. Sur la page titre du manuscrit, on lit d'abord 1727, mais biffé, et remplacé par une seconde main par 1717. Quelle date est la bonne ? Les sources se contredisent :

- Maupoint affirme qu'il s'agit d'une pièce en « un acte, de Monsieur Carolet, 1717 »¹.
- Le *DTP* dit qu'il s'agit d' « une pièce en prose et en un acte, avec un divertissement et un vaudeville, par Monsieur Carolet, non imprimée et représentée par les marionnettes de Bienfait, à la foire Saint-Germain 1717 »².
- Dans les *Nouveaux mémoires*, on lit : « Pièce en un acte et en prose, avec un divertissement. Représentée à la foire Saint-Germain 1727 »³.
- Campardon s'appuie sur le *DTP* et donne par conséquent les mêmes informations.

Le manuscrit, qui portait initialement 1727, a pu être modifié par un scripteur qui aurait suivi Maupoint ou le *DTP* (si le manuscrit est postérieur à 1733). Les frères Parfaict ont pu, eux aussi, se baser sur Maupoint.

Or, nous ne connaissons pas la date exacte d'écriture de ce manuscrit : fut-il rédigé avant Maupoint ? Longtemps après la représentation ? Peu de temps avant ? Tenait-il la date de 1727 du manuscrit, ou d'un autre manuscrit, avant que celui-ci ne soit modifié et que la date de 1717 devienne celle avérée par les historiens, notamment Charles Magnin⁴ ?

Il est difficile, voire impossible de dater la pièce avec ces éléments. Un élément interne à la pièce nous met, en revanche, sur une piste. Il y est fait une probable allusion à l'opéra *Pyrame et Thisbé* : « On voit bien que vous avez vu Pyrame, puisque vous vous avisez de donner des rendez-vous dans un cimetière » (sc. 1). Le 17 octobre 1726, en effet, un opéra de La Serre, Rebel et Francoeur avait été représenté sur le théâtre du Palais-Royal. Cette hypothèse tend à se confirmer dans l'utilisation du verbe « voir » qui nous laisse penser qu'il s'agissait de « voir un spectacle ». Une parodie du spectacle avait également été faite par les Italiens, en novembre 1726. Françoise

1. Maupoint, p. 336.

2. *DTP*, t. II, p. 67.

3. *Nouveaux mémoires*.

4. Charles Magnin, dans *La Revue des deux mondes*, donne la date de 1717, mais n'apporte aucun élément de vérification. On lit seulement : « À la foire Saint-Germain 1717, Carolet confia à la même troupe une petite pièce en un acte, *La Noce interrompue*. On vit surgir la même année un nom destiné à devenir célèbre parmi les directeurs de marionnettes. Bienfait, gendre et successeur de Bertrand, représenta à la foire Saint-Germain une petite comédie fort libre de Carolet, intitulée *La Cendre chaude*, un acte en prose, avec des divertissements et des couplets », *Revue des deux mondes*, Bruxelles, Meline, Cans et Compagnie, 1850, vol. 3, p. 104.

Rubellin, dans *Pyrame et Thisbé*⁵ date la pièce en 1727. Judith Le Blanc reprend son hypothèse dans sa thèse, et propose également l'année 1727⁶.

Un autre élément concernant la représentation pose problème : la pièce a-t-elle réellement été représentée par Bienfait comme le disent les frères Parfaict ? Ni en 1717, ni en 1727, nous n'avons retrouvé mention de son spectacle de marionnettes. Nous verrons que sa représentation en marionnettes n'est, elle-même, pas évidente.

3 Argument

Nous proposons le résumé du *DTP*.

Un ancien seigneur du village où la scène se passe a laissé un fonds pour faire mille écus de dot aux filles de ce lieu, à condition que celles qui l'accepteraient viendraient offrir sur son tombeau les prémices de leur hyménée. Colette, jeune paysanne, est actuellement dans le cas : elle doit le jour même épouser maître Pierre qu'elle n'aime point. Léandre, amant aimé de Colette, s'enferme dans le tombeau et lorsque Colette se présente pour remplir la condition requise pour avoir la dot, l'amant revêtu de l'habillement de la statue du vieux gentilhomme se lève et déclare qu'il accepte volontiers l'offre de la belle. Colette, effrayée d'abord, se rassure en reconnaissant Léandre : il sort avec elle pour obtenir le consentement de ses parents. Pendant ce temps-là Arlequin, valet de Léandre, imite le lazzi de son maître et s'engage avec Agathe, amie de Colette. Maître Pierre, inquiet et jaloux, revient au tombeau chercher sa future, mais il la trouve mariée à Léandre et se retire, très piqué d'être pris pour dupe. Le divertissement préparé pour ses noces sert à celles de Léandre et de Colette, d'Arlequin et d'Agathe⁷.

4 Une pièce pour marionnettes ?

Quels éléments nous prouvent qu'il s'agit bien d'une pièce pour marionnettes ? En effet, il serait aisé d'y voir une pièce faite pour de vrais acteurs, notamment avec la scène d'Arlequin ivre, qui aurait pu être un parfait exercice pour montrer la prestance de l'Arlequin de la troupe. De plus, le terme de « marionnettes » est ajoutée par une autre main, celle du collectionneur Pont de Vesle, a posteriori. Les informations semblent clairement provenir du *DTP*. Si celui-ci se trompait ?

Intéressons-nous aux autres personnages : ils sont au nombre de 7 (Colette, Agathe, le père de Colette, Léandre, Arlequin, Maître Pierre, un joueur de violon, un paysan). S'ils n'apparaissent ensuite que par deux ou trois sur scène, ils sont plus de cinq à la dernière scène, où apparaissent à la fois Léandre, Colette, Agathe, Arlequin et maître Pierre, ainsi que des gens de la noce, non signalés dans la liste des personnages. On peut alors se demander qui sont ces gens de la noce ? Sont-ils des petites marionnettes supplémentaires ? Ou y avait-il des personnes réelles qui dansaient ou figuraient sur le devant de la scène ? Il est difficile de savoir si plus de quatre marionnettes

5. Françoise Rubellin, *Pyrame et Thisbé, un opéra au miroir de ses parodies, 1726-1779*, op. cit., p. 153, note 13.

6. Judith Le Blanc, *Parodies d'opéras sur la scène des théâtres parisiens, Annexes à l'ouvrage Avatars d'opéras [...]*, op. cit., p. 195.

7. *DTP*, t. II, p. 67.

pouvaient être présentes sur scène. On sait toutefois, grâce aux minutes de notaires, que les troupes de marionnettes ne bénéficiaient pas de nombreux marionnettistes ⁸.

Nous avons, face à ces questions aux réponses impossibles, ou en tout cas difficiles, cherché à déceler des traces minimales au sein du texte qui pourraient nous mettre sur la voie : un élément, très subtil toutefois, pourrait être une allusion aux marionnettes : dans la sc. 2, Arlequin s'énerve contre le violoniste, et le tape avec sa batte : « Il est juste que vous sachiez de quel bois il se chauffe ». Ne pourrait-il pas s'agir d'un jeu de mot concernant les marionnettes en bois ? L'hypothèse est fragile, aussi ne la garderons-nous qu'entre parenthèses. De même, l'insulte « vieux balais de jonc » dirigée contre le père de Colette à la scène 3 pourrait faire penser au bois des marionnettes. Cette expression est très peu courante, nous n'en avons pas trouvé d'autre occurrence dans notre corpus hors marionnettes, ce qui pourrait laisser penser à un jeu de mot de Carolet.

Nina Gasser, dans son mémoire, a également vu les coups de bâtons comme caractéristiques des pièces pour marionnettes ⁹. Mais la fréquence à laquelle on retrouve cet élément dès qu'Arlequin est en scène, même dans les opéras-comiques, nous pousse à exclure ce geste des caractéristiques purement marionnettiques.

5 Les amants au tombeau

La Cendre chaude tourne autour d'un stratagème particulier : la descente au tombeau des amants. C'est un *topos* également repris dans *Le Fâcheux veuvage* de Piron ¹⁰, dans *La Matrone d'Éphèse* de Fuzelier ¹¹, dans *Le Tombeau de Nostradamus* ¹² de Le Sage et bien d'autres. Dans cette dernière pièce, notamment, la relation maître-valet est similaire à celle qui prend place dans *La Cendre chaude* : la peur d'Arlequin est elle aussi reprise comme *topos*, mais dans un contexte particulier. Rattaché à son maître, il se trouve forcé de descendre avec lui au tombeau. La première scène est construite autour des tentatives de dissuasion d'Arlequin. Il avoue sans honte être « encore plus poltron que [Léandre n'est] amoureux » (sc. 1).

Mais plus encore, Arlequin fait référence à un mythe particulier : celui de Pyrame et Thisbé. Nous l'avons vu plus haut, il pourrait s'agir d'une allusion à l'Opéra de 1726, *Pyrame et Thisbé*, de La Serre, Rebelle et Francoeur ¹³. Au sujet de cet opéra, on lit dans L'éris :

Vénus et la Gloire, réunis pour rendre les mortels heureux, font le sujet du prologue. La musique de cet opéra fut trouvée si excellente qu'on était tenté de douter que les deux jeunes musiciens l'eussent composée sans l'aide et le secours de grands maîtres. La décoration superbe du palais de Ninus fit l'admiration de tout Paris : elle était de Servandoni, italien, arrivé alors en France depuis peu [...] ¹⁴.

8. Voir vol. 1, p. 100, acte du 7 septembre 1720 entre Brulot et Gillot.

9. Nina Gasser, mem. cit., p. 29-30.

10. Opéra-comique de 1725, voir *DTP*, t. VI, p. 142-156.

11. Prologue en prose et en vaudeville de 1714.

12. Opéra-comique de 1714, voir *DTP*, t. V, p. 484.

13. Cet opéra a été représenté pour la première fois le 17 octobre 1726.

14. L'éris, p. 351.

Le mythe original raconte l'histoire de deux jeunes amants, qui vivent dans des maisons côte à côte. Leurs parents s'opposent à leur mariage, aussi ne parlent-ils qu'à travers la fissure du mur qui les sépare. Un soir, ils décident de se retrouver et se donnent rendez-vous à la tombe de Ninus. Thisbé, en attendant Pyrame, aperçoit une lionne à la gueule ensanglantée. Elle fuit, et laisse tomber son voile. Pyrame arrive quelques instants plus tard et s'imagine que Thisbé a été dévorée par la lionne. Il se tue de désespoir. Thisbé revient, et le voyant mort, se tue à son tour ¹⁵.

La thématique de la descente au tombeau est, dans le cadre de la pièce, désacralisée. Monsieur Pierre, vieux barbon au langage grossier, s'entête à vouloir garder sa promesse pour lui seul : « Vous v'là prête à m'épouser et il faut que vous alliez offrir le plus beau et le meilleur de votre personne à ce vilain trépassé » (sc. 4). La thématique sexuelle est alors poussée : alors que Colette est descendue au tombeau, et se demande s'il s'agit bien de Léandre, celui-ci lui dit : « Tâtez toujours, Colette, tâtez. Croyez-en plutôt votre main que vos yeux » (sc. 7). Elle répond : « C'est lui, je le sens au mouvement de mon cœur. L'ombre du défunt m'effrayait, mais votre corps me rassure » (sc. 7). On mesure le comique de la scène, que la pièce soit en marionnettes ou en prose, puisque le geste de Colette pouvait être facilement dévié. Par ailleurs, les dernières scènes de la pièce jouent autour du sous-entendu grivois, grâce au dépucelage négociée d'Agathe.

La grivoiserie affichée de cette pièce peut, éventuellement, orienter sa représentation sur une « petite scène » foraine. Les grivoiseries aussi poussées, mis à part chez Charpentier ou Piron, étaient assez rares à la Foire ¹⁶. Cette pièce en prose apparaît dans notre corpus comme un objet complexe, en regard du peu de sources fiables. On retiendra qu'elle fut plutôt jouée en 1727 et que la représentation en marionnette reste encore sujette à caution.

15. Voir Édith Hamilton, *La Mythologie, ses dieux, ses héros, ses légendes*, Allier, Marabout, 1997, p. 128-130.

16. Voir vol. 1, p. 238.

La Cendre chaude

Comédie en un acte avec un divertissement

Représentée à la foire de Saint-Germain

1717¹⁷

Par Monsieur Carolet

17. « 1727 » biffé.

ACTEURS

COLETTE, *PROMISE À MAÎTRE PIERRE.*

AGATHE.

LE PÈRE DE COLETTE.

LÉANDRE, *AMANT DE COLETTE.*

ARLEQUIN, *VALET DE LÉANDRE ET AMANT D'AGATHE.*

MAÎTRE PIERRE.

UN JOUEUR DE VIOLON.

UN PAYSAN.

La scène est dans un bois auprès d'un tombeau.

LA CENDRE CHAUDE

SCÈNE I

LÉANDRE, ARLEQUIN, *PORTANT UN PANIER DE PROVISIONS ET UN DRAP.*

Le théâtre représente un bois et le tombeau d'un seigneur.

ARLEQUIN

La peste soit des amoureux. De quoi ne sont-ils pas capables ? Qui diable s'aviserait jamais de venir chercher Monsieur Léandre et son valet dans un tombeau ? Savez-vous que nous allons être là assaillis de mille pensées lugubres ? Heureusement, j'ai là-dedans de quoi en noyer un bon nombre. Je ne ferai grâce à aucune et je la ¹⁸ plongerais dans une copieuse rasade.

LÉANDRE

Ce tombeau n'a rien de triste pour moi. Il me va procurer tout le bonheur de ma vie. Si mon projet me réussit, j'enlève aujourd'hui à un odieux rival la charmante Colette, sinon ne doute pas que je ne m'y donne la mort.

ARLEQUIN

Ne voilà-t-il pas déjà une de ces vilaines pensées que je craignais ? Oh ! ma foi, vous serez le maître de faire tout ce qu'il vous plaira. Pour moi, dès que mon panier sera vide, serviteur au mausolée, je vous quitte ; mais, dites-moi, serait-ce par précaution que vous m'auriez fait apporter ce drap ? Écoutez, si vous êtes assez fou pour vous laisser mourir, vous vous ensevelirez tout seul. Je n'aurai jamais ce cœur-là, moi.

LÉANDRE

Je veux passer pour l'ombre de celui qui fut inhumé dans ce tombeau.

ARLEQUIN

Diable emporte qui l'aurait deviné ! On voit bien que vous avez vu Pyrame puisque vous vous avisez de donner des rendez-vous dans un cimetière. Mais, parlons un peu raison, si cette ombre allait se trouver bec à bec devant nous et nous disputer le terrain ? Haim ! Ne comptez pas sur moi, je suis encore plus poltron ¹⁹ que vous n'êtes amoureux.

18. On attendrait « les ».

19. Il s'agit d'une caractéristique d'Arlequin. Dans *La Cendre chaude*, les défauts et traits de ce *zani* sont tous mis en évidence, de façon très claire et satirique.

LÉANDRE

Je prétends par ce moyen conserver Colette. Entrons.

ARLEQUIN

Ma foi, Monsieur, c'est mal choisir son champ de bataille. Un duo de vivants aura mauvaise grâce dans l'appartement d'un mort. La petite égrillarde ne m'a pas l'air de se plaire en si froide compagnie, elle est trop éveillée pour cela.

LÉANDRE

Tais-toi. Entre.

ARLEQUIN

Mais, votre dessein est ridicule, Colette mourra de frayeur en vous voyant ainsi fagoté. Les filles ont moins de peur d'un corps que d'une ombre, elles se familiarisent plutôt avec quelque chose de maniable qu'avec un esprit.

LÉANDRE

L'amour m'a inspiré. Entrons.

ARLEQUIN

Votre amour n'est qu'une bête. Mais, allez, je ne vous retiens pas. Je vais boire en vous attendant à la santé du défunt. Tenez, voilà votre toilette.

LÉANDRE

Vous plaît-il d'entrer ?

ARLEQUIN

Du moins après vous. Je suis trop civil...

LÉANDRE

Que de façons !

ARLEQUIN

Ayons l'œil sur mon panier, si le défunt était un ivrogne, que sait-on ? Adieu ma bouteille.

LÉANDRE

Je vois quelqu'un, nous sommes découverts.

ARLEQUIN

Entrez vite, je vais amuser ce personnage.

SCÈNE II

ARLEQUIN, UN VIOLON.

ARLEQUIN, *faisant l'ivre.*

La peste soit du vin, je n'ai jamais connu rien de si ingrat. Je l'aime et il se plaît à me faire du mal.

LE VIOLON

Vous ne me paraissez pas à jeun. Que faites vous ici ?

ARLEQUIN

Je me promène seul depuis deux heures et je ne puis retrouver mon chemin. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir pris des mesures pour l'auberge.

LE VIOLON

Vous n'étiez pas seul ici ?

ARLEQUIN

Non, voilà ma compagnie. Cela vaut bien un livre. Voulez-vous lire une petite page avec moi ?

LE VIOLON

J'aime assez la lecture.

ARLEQUIN

Je vous en estime davantage. Que tenez-vous là ?

LE VIOLON

C'est mon violon. Je suis symphoniste.

ARLEQUIN

Oh, je ne m'étonne plus si vous ne faites point de cérémonie pour boire !

LE VIOLON

Je ne suis point homme à boire à tous écots²⁰.

ARLEQUIN

Je crois que vous ne buvez qu'à ceux où vous ne payez pas. Aime[riez]-vous faire danser ce mort ?

LE VIOLON

Vous me paraissez bouffon. J'attends la noce de Maître Pierre et de Colette. Je suis retenu pour y jouer.

ARLEQUIN

Si ma bouteille avait été vide, je n'aurais pas eu l'honneur de votre compagnie, je connais messieurs les violons. Allons, à la santé de la mariée !

20. *Écot* : « Compagnie des personnes qui mangent ensemble dans un cabaret » (Acad. 1762).

LE VIOLON

Malepeste, elle est jolie ! Il y a un petit-maître de ce village qui lui fait les yeux doux, mais il n'en croquera que d'une dent.

ARLEQUIN

Savez-vous le nom de ce jeune homme ?

LE VIOLON

Non, mais on dit qu'il a un valet nommé Arlequin, le plus franc ivrogne qui puisse se trouver, le plus insigne fourbe, le plus grand poltron, le plus laid magot ²¹ et le garçon du monde qui a le plus de disposition à se faire pendre. Je voudrais cependant le connaître. On dit qu'il n'est pas un quart d'heure sans boire ²².

ARLEQUIN

Comme il est de mes amis, je vais vous donner pour boire de sa part. Après avoir tâté du vin d'Arlequin, il est juste que vous sachiez de quel bois il se chauffe. (*Il le bat.*)

LE VIOLON

Au secours, à moi, l'orchestre ²³ !

ARLEQUIN

Cet homme m'a peint trait pour trait. Ohime ! *Poveretto mi*, voici le père de Colette. J'ai bien peur qu'après avoir donné des coups de bâtons, je n'en reçoive à mon tour.

SCÈNE III

LE PÈRE DE COLETTE, ARLEQUIN.

LE PÈRE

C'est donc vous, Monsieur Arlequin, qui jetez dans mon jardin des billets doux pour Colette. Il faut que je vous régale avec mon gourdin.

ARLEQUIN

Mon maître m'a défendu de rien recevoir pour mes commissions.

LE PÈRE

Il veut, dit-on, s'opposer au mariage de Maître Pierre.

ARLEQUIN

Colette a peut-être quelque chose à lui, qu'il veut retirer avant qu'elle se marie. Mais croyez-moi, si votre fille aime mon maître, vous ferez mieux de la lui abandonner. Les filles ne veulent

21. *Magot* : « Un homme fort laid » (Acad. 1762).

22. Les différentes qualités d'Arlequin sont toutes passées en revue dans cette réplique du violoniste.

23. On peut imaginer ici une intervention de quelques instruments.

rien perdre : si un garçon n'est pas leur mari, elles en font leur amant.

LE PÈRE

Je peux dire à ton maître qu'il n'a rien à prétendre ici. La noce est prête, mais c'est pour Maître Pierre.

ARLEQUIN

Il pourra payer les violons, mais il ne dansera pas.

LE PÈRE

Il faut que je t'assomme. (*Il est battu.*) Au secours, je suis mort ! Je n'en reviendrai jamais.

Il sort.

ARLEQUIN

Je vous apprendrai, vieux balai de jonc, à insulter mon maître et son honnête valet... Entrons vite, de peur que quelqu'un ne vienne encore.

SCÈNE IV

COLETTE, AGATHE, MAÎTRE PIERRE.

MONSIEUR PIERRE

Vous v'là prête à m'épouser et il faut que vous alliez offrir le plus beau et le meilleur de votre personne à ce vilain trépassé.

COLETTE

C'est l'usage.

MONSIEUR PIERRE

N'y a usage qui tienne. Nous autres garçons, j'aimons à avoir les filles de la première main.

AGATHE

Que vous êtes sot, croyez-vous que ce mort la prendra au mot ? Vous êtes bien heureux que ce ne soit qu'à un mort qu'elle offre l'entamure²⁴ de sa personne. Que voudriez-vous que lui fit un squelette ?

MONSIEUR PIERRE

Mort tant qu'il vous plaira, c'est ridicule, il fallait qu'il fût bien friand de filles pendant sa vie, puisqu'il en veut encore après sa mort. Il y a de la manigance là-dessous.

AGATHE

Eh, non, écoutez ! Le Seigneur de ce village, quoique vieux, était amoureux comme un matou,

24. *Entamure* : « Petite déchirure, petite incision [...] En parlant d'un pain, on appelle entamure le premier morceau qu'on coupe d'un pain » (Acad. 1762).

il demanda sur ses vieux jours une jeune fille du village, qui s'appelait... Margot. Elle ne recula pas car les filles se seraient mis[es] en quatre pour lui. Il fut si touché du bon naturel de cette fille, qu'il fit venir ²⁵ l'amant de cette fille. Et après leur avoir fait présent d'un gros paquet de louis, il les fit marier ensemble.

MONSIEUR PIERRE

Les seigneurs d'à présent ne font pas tant de bien aux filles et si ils veulent en avoir plus que la vue.

AGATHE

Il laisse par son testament mille bons écus par an pour marier une fille à condition qu'avant de s'aller marier, elle irait lui offrir sur son tombeau ce qu'elle a de plus cher.

MONSIEUR PIERRE

Tout trépassé qu'il est, il n'a pas encore renoncé au droit du Seigneur ²⁶. Colette, je n'entends pas que vous le fassiez si aise.

AGATHE

Ah, ah, si vous n'êtes cocu que de ce pauvre diable, vous ne tiendrez pas de famille !

COLETTE

Que sera-ce donc, si étant mariée avec vous je parle à des vivants, si les morts vous causent tant d'inquiétude.

MONSIEUR PIERRE

Quand je serons marié je le serons. À présent je suis aussi friand qu'un autre d'avoir une femme toute battante neuve. De quoi diantre s'avise-t-il de vouloir qu'on lui serve le premier morceau d'une fille ?

AGATHE

Eh, fi donc, Maître Pierre, vous imaginez-vous qu'il mette la main au plat ?

COLETTE

Soyez jaloux ou non, je veux gagner en conscience mes mille écus.

AGATHE

Aucune n'a encore été prise au mot. En tout cas, mille écus sont bons à gagner, je donnerais bien des drôleries pour en avoir autant.

COLETTE

Agathe, approche-toi de moi, je serai plus hardie.

25. Un mot est biffé sur le manuscrit.

26. *Droit du Seigneur* : « droit par lequel un seigneur avait la première nuit d'une nouvelle mariée » (Litttré).

AGATHE

Oh ! si vous êtes peureuse, je ne le suis pas. À votre place je ferais mon offrande sans m'embarrasser de ce qui en arriverait.

MONSIEUR PIERRE

Je ne vous quitterai pas. Il y va de mon honneur de ne pas abandonner le vôtre à la gueule du loup.

AGATHE

Retirez-vous, Colette ne veut pas que vous lui entendiez faire le détail de ce qu'elle va offrir à ce bon seigneur.

MONSIEUR PIERRE

J'enrage. Adieu donc, mais au moins, parlez bas. Oh çà, Monsieur le mort, ne vous avisez pas de l'y faire gagner son argent !

SCÈNE V

COLETTE, AGATHE.

AGATHE

Je gagerais, Colette, que vous aurez moins de peine à vous offrir au mort qu'à vous donner à Maître Pierre.

COLETTE

Quelle comparaison de ce butor-là à Léandre !

AGATHE

Le moyen de vivre avec un mari qui déplaît, puisque souvent le mariage brouille deux amants qui s'aiment. Mais il y a bon remède quand l'époux raisonne trop. La femme lui fait voir avec son amant qu'il n'est qu'un sot.

COLETTE

La difficulté ne serait pas d'appliquer le remède. Je ne voudrais point être à d'autres qu'à Léandre.

AGATHE

La nécessité fait bien faire des choses. Si j'avais un mari qui ne fut pas mon fait, j'y pourvois.

COLETTE

Si Léandre était ici, son amour servirait le mien.

AGATHE

S'il est encore longtemps, il faudra bien que vous sautiez le balai. Faites votre compliment

pendant que nous sommes seuls. C'est ici que l'honneur des filles donne des arrhes au coche ²⁷.

COLETTE

Pardon, Madame l'ombre, si je viens réveiller le chat qui dort et rallumer le feu caché sous vos cendres ²⁸. Je ne suis pas en état de vous toucher de mes faibles attraits. Je suis fille et voilà tout. C'en est encore beaucoup à mon âge et dans le siècle où je vis.

AGATHE

Monsieur le trépassé, si vous étiez logé auprès de Paris, il y aurait bien des années où vous n'étrenneriez pas.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LÉANDRE, *EN OMBRE*.

LÉANDRE

Belle Colette, je reçois votre offrande du meilleur de mon cœur.

COLETTE

Au secours, je me meurs ! Je ne croyais pas que vous me prendriez au mot.

AGATHE

Quand on fait aussi bon marché, on ne laisse pas échapper l'occasion.

LÉANDRE

Qu'appellez-vous bon marché ? Je le paye mille écus.

COLETTE

Si vous étiez vivant, vous l'auriez à meilleur compte. Les filles ne sont pas si dures que de votre temps. Mais le tour est coquin pour un vieux mort.

LÉANDRE

Je serais plus dur qu'un marbre si je refusais de pareilles estocs.

COLETTE

Qui aurait cru cela d'un mort ?

AGATHE

Vous étiez un terrible compère dans votre temps, puisque vos cendres sont encore si chaudes.

27. *Donner des arrhes au coche* : « Figurément et dans le style familier, en parlant d'un homme qui a déjà pris quelque engagement dans une affaire, on dit qu'il a donné des arrhes au coche » (Acad. 1762).

28. Ici, l'auteur justifie le titre de la pièce. L'expression signifie précisément : « on dit d'un amour qui dure encore, quoi qu'on veuille faire croire qu'il est fini, que c'est un feu caché sous la cendre », (Acad. 1694).

LÉANDRE

Entrez dans mon tombeau, vous en serez la souveraine.

AGATHE

Que ferait-elle d'un corps mort ? Un mari bien vivant n'est pas encore trop pour elle.

LÉANDRE

Léandre est trop heureux de posséder un cœur aussi fidèle que le vôtre.

AGATHE

Ah, Colette ! C'est Léandre lui-même. Vous êtes tombée en bonnes mains. Un mort comme celui-là a encore quelque chose sur la carcasse.

COLETTE

Est-ce bien vous, Léandre ?

LÉANDRE

C'est lui-même, ne craignez rien.

AGATHE

Tâtez toujours, Colette, tâtez. Croyez-en plutôt votre main que vos yeux.

COLETTE

C'est lui, je le sens au mouvement de mon cœur. L'ombre du défunt m'effrayait, mais votre corps me rassure.

LÉANDRE

Venez faire éclater notre amour aux yeux de vos parents.

SCÈNE VII

COLETTE, ARLEQUIN, ARRÊTANT COLETTE.

ARLEQUIN, *en ombre*.

Doucement, il y a encore ici un trépassé qu'Agathe vient de ressusciter par ses petits yeux fripons.

AGATHE

C'est Arlequin ?

ARLEQUIN

Oui, tu vois un mort qui n'est pas à jeun. As-tu quelque offrande à faire ici ?

AGATHE

Je n'ai rien à offrir.

ARLEQUIN

Tant pis. Si tu avais quelque drôlerie à offrir, il vaudrait mieux que ce fut à un vivant comme moi, qu'à des pierres.

AGATHE

Je n'aime point les vivants de ta sorte : tes minauderies me font pitié.

ARLEQUIN

Puisque tu fais tant la tigresse, je rentre dans le tombeau. J'ai encore pour huit jours de provisions, vois si tu veux te rendre avant qu'elles me manquent.

AGATHE

Écoute Arlequin !

ARLEQUIN

Capitules-tu ?

AGATHE

Tu veux donc mourir ?

ARLEQUIN

Oui, quand j'aurai vidé mon panier.

AGATHE

Tu es bien sur ta bouche.

ARLEQUIN

Je connaissais le vin avant de te connaître.

AGATHE

Tu n'es qu'un glouton.

ARLEQUIN

Sans manger, je deviendrais ombre et je ne serais plus bon à rien. Souhaite que je reste comme je suis. Un vivant a quelque chose que les morts n'ont pas. Je veux entrer dans ton cœur par la bonne porte.

AGATHE

Ah, tu vises à la noce ! En ce cas tu es mon homme, car je ne veux de toi que par le bon bout.

ARLEQUIN

J'attendrais si c'était à ton tour à gagner mille écus l'année prochaine, mais tu ne porterais peut-être pas une offrande bien conditionnée. J'aime mieux brusquer l'affaire. Touche-là.

AGATHE

Volontiers, allons avec ton maître faire partie carrée²⁹. Mais qu'annonce cette symphonie ?

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, MAÎTRE PIERRE, PAYSANS.

UN PAYSAN

AIR : *Adieu paniers [vendanges sont faites]*

Chantons le bonheur de Colette,

Chantons les amours de Pierrot.

AGATHE

Ma foi, le drôle est pris pour sot,
Adieu panier, la vendange est faite !

ARLEQUIN

Oh, ma foi, Maître Pierre, Colette a déjà bien vu du pays ! Léandre vous passe la plume par le bec, il attendait votre friture dans ce tombeau et il l'enlève avec toutes les drôleries qu'elle lui a offertes.

MONSIEUR PIERRE

Au secours ! On m'enlève ma friture. Courons vite chez ses parents et prenons main forte. Il faut faire pendre ce coquin de Léandre qui se joue ainsi des morts et des vivants.

SCÈNE IX

et dernière.

LÉANDRE, COLETTE, AGATHE, ARLEQUIN, MAÎTRE PIERRE, GENS DE LA NOCE.

LÉANDRE

Maître Pierre, nous venons vous épargner ce soin. Je suis l'époux de Colette, nos parents viennent d'y consentir.

ARLEQUIN

Vous aviez raison, Maître Pierre, de vouloir rester tantôt avec Colette. Ce coquin de mort ne vous aurait pas joué ce tour-là. Votre mine guerrière lui aurait fait peur.

AGATHE

Que j'aurais de honte d'être un aussi sot vivant, vous êtes la dupe d'un mort.

29. *Partie carrée* : « Partie de plaisir faite entre deux hommes et deux femmes » (Acad. 1835).

MONSIEUR PIERRE

J'enrage ! Les filles ne me seront jamais de rien. Je veux mourir garçon pour les punir toutes.
(*Il sort.*)

ARLEQUIN

Elle n'y perdront rien. Mais la communauté des cocus y perdra un confrère.

AGATHE

Allons, messieurs les violons, faites merveilles. Au lieu d'une noce en voilà deux. Le vin ne vous manquera pas. Cela dit, vous engagez.

VAUDEVILLE

COLETTE

En vain Iris ³⁰ veut se défendre
D'aimer cet amant empressé.
Ne croyez pas son air pincé,
C'est un feu caché sous la cendre.

LÉANDRE

Damon dit qu'il n'ose prétendre
De trouver femme à soixante ans.
Mais sa servante de vingt ans
Trouve encore du feu sous la cendre.

AGATHE

Un amant jeune, vif et tendre
Promet à son Iris beau jeu.
Est-il époux, tout ce grand feu
N'est qu'un feu caché sous la cendre.

MONSIEUR PIERRE

Malgré tout l'amour de Léandre,
Bientôt sa flamme passera,
Colette à peine trouvera
Dans deux jours du feu sous la cendre.

ARLEQUIN

Venez en foule ici vous rendre,
Arlequin vous divertira
Son feu pour vous plaire lura
Fut-il bien caché sous la cendre.

30. Nom couramment donné aux jeunes filles dans les vaudevilles.

Claudine dit ne rien comprendre
Quand elle est avec sa maman.
Mais est-elle avec son amant
Son feu sort de dessous la cendre.

FIN

Table des matières

<i>Les Disgrâces d'Arlequin</i>	3
Notice	5
1 Manuscrit	5
2 Représentation et attribution	5
3 Réception	6
4 Argument	6
5 De multiples réécritures	6
<i>Magotin</i>	39
Notice	41
1 Manuscrits	41
2 Représentation	41
3 Une pièce ou deux ?	41
4 Attribution	42
5 Argument	42
6 Bédra, un personnage des <i>Mille et un jours</i>	42
7 Le spectaculaire	43
<i>Arlequin barbet, pagode et médecin</i>	67
Notice	69
1 Manuscrits	69
2 Attribution	70
3 Représentation	70
4 Argument	70
5 Une pièce en jargon et en monologue	71

6	Le spectaculaire	73
7	Fantaisie chinoise	73
8	Satire et comique scatologique	74
<i>Cycle de La Toison d'or</i>		111
	Notice	113
1	Sources	113
2	Représentation et attribution	113
3	Argument	114
4	Une critique d'actualité : la querelle de l'année 1724	115
5	La mythologie grecque sur la scène parisienne	116
<i>La Pudeur à la Foire, Les Vendanges de la Foire, La Matrone de Charenton</i>		239
	Notice	241
1	Source	241
2	Représentation	241
3	Attribution	241
4	Arguments	241
5	Un prologue critique	242
6	<i>La Matrone de Charenton</i> , parodie et critique ?	243
7	<i>Les Vendanges de la Foire</i> , de l'allégorie à l'histoire foraine	245
<i>Momus censeur des théâtres</i>		285
	Notice	287
1	Édition	287
2	Représentation	287
3	Attribution	287
4	Argument	287
5	Une pièce métathéâtrale	288
<i>Les Pèlerins de La Mecque</i>		321
	Notice	323
1	Source	323

2	Représentation et réception	323
3	Attribution	323
4	Argument	323
5	Une réécriture des <i>Mille et un jours</i> : du conte au théâtre	324
6	Des <i>Pèlerins de la Mecque</i> à <i>La Rencontre imprévue</i>	327
<i>L'Amante retrouvée</i>		401
	Notice	403
1	Source	403
2	Représentation et réception	403
3	Attribution	403
4	Argument	404
5	Un pot-pourri formel	404
<i>Les Mécontents / La Bagatelle ou Sancho Pança gouverneur</i>		443
	Notice	445
1	Source	445
2	Représentation et réception	445
3	Argument	446
4	Deux pièces curieusement très proches	447
5	Une réécriture de <i>Don Quichotte</i>	448
<i>La Cendre chaude</i>		493
	Notice	495
1	Manuscrit	495
2	Représentation	495
3	Argument	496
4	Une pièce pour marionnettes ?	496
5	Les amants au tombeau	497

Titre : Pour une nouvelle historiographie foraine.
Constitution, analyse et édition d'un répertoire (1717-1727)

Mots clés : théâtre de la Foire ; historiographie ; monologue ; pantomime ; marionnettes ; répertoire ; opéra-comique

Résumé : Dans la première moitié du dix-huitième siècle, les théâtres des foires Saint-Germain et Saint-Laurent sont régulièrement accusés d'enfreindre le monopole de la Comédie-Française et inventent toutes sortes de stratagèmes pour pallier les interdictions de dialoguer, de parler français, et même de paraître sur scène : pièces en monologues, en jargon, en pantomime précèdent le développement des marionnettes. Les exigences de l'Académie royale de musique conduisent à la création des pièces par écrits et de l'opéra-comique. Malgré la popularité de ces spectacles, la diversité du répertoire produit sous la contrainte est mal connue : la célèbre anthologie de Le Sage et d'Orneval a biaisé la connaissance et la réception du théâtre de la Foire.

Nous nous attachons à éditer une trentaine de pièces et à analyser tout ce qui a été écarté, que nous nommons « l'autre répertoire ». C'est aussi l'histoire du théâtre forain que nous entendons reconstruire pour la période 1717-1727, en nous appuyant sur de nombreuses archives méconnues, comme les minutes notariales. Dresser un calendrier permet de repenser l'historiographie foraine et de fixer à 161 les pièces jouées après le retour des Comédiens-Italiens et avant le début de Pontau à l'Opéra-Comique.

Title: For a new historiography of the *Théâtres de la Foire*.
Creation, analysis and publication of the repertoire (1717-1727)

Keywords : théâtre de la Foire; historiography; monologue; pantomime; puppet; repertoire; opéra-comique

Abstract: In the first half of the eighteenth century, the theaters of the Saint-Germain and Saint-Laurent fairs were frequently accused of challenging the monopoly of the Comédie-Française, and they had to find all kinds of strategies to overcome prohibitions against dialogue, speaking French, and even appearing in scenes: plays with monologues, jargon, pantomimes, preceded the development of puppets. The requirements of the French Royal Academy of Music lead to the creation of new genres such as the *pieces par écrits* or the *opéra-comique*. Despite the popularity of these shows, the rich diversity of the repertoire that was produced in spite of the academic restrictions, is poorly known: the famous anthology of Le Sage and d'Orneval tainted the way the Fair theatre has been known and received.

In this thesis we will attempt to edit around thirty plays and to analyse everything that was ruled out, which we call the "other repertoire". It is also the history of the Fair theatre that we intend to rebuild for the period between 1717 and 1727, relying on many unknown archives, such as notarial protocols. Setting up a calendar allows us to rethink the fairground historiography and to set at 161 the number of plays performed after the return of the Italian actors and before Pontau's beginning at the Opéra-Comique.

